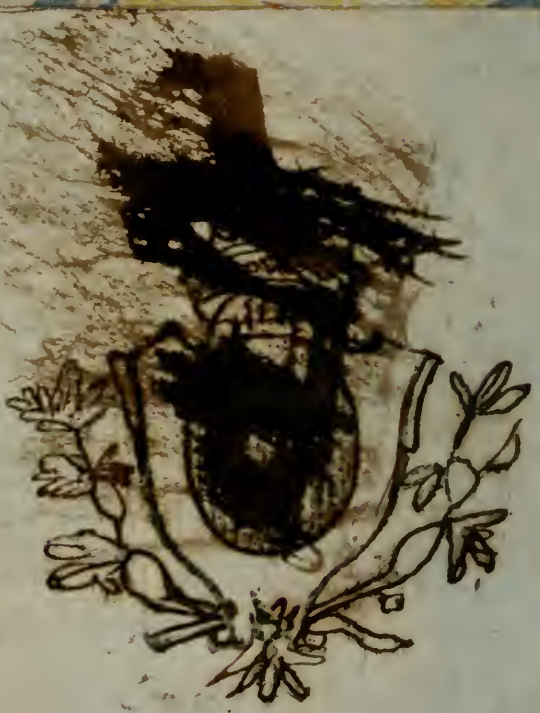


PAMELA.

TROISIEME PARTIE.

PANTELA.

PAMELA,

OU

LA VERTU

RÉCOMPENSÉE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TROISIÈME PARTIE.

A AMSTERDAM,

Chez SCHREUDER.

Et ſe trouve

A PARIS,

Chez { LAURENT PRAULT Quai des Auguſtins, à la Source des Sciences.
DESSAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXVIII.

Universitas
BIBLIOTHECA

409016

PR
3664
.P3F7
1768
v.2

PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

Ce MARDI matin.

M'Etant levée de bonne heure, j'écrivis juſqu'à cet endroit, tandis que Mad. Jewkes ronfloit dans ſon lit, pour ſe récompenſer de l'interruption qu'on avoit apportée à ſon repos cette nuit-là. J'attendois avec impatience qu'elle ſe levât, pour ſçavoir comment ſe portoit mon pauvre Maître. Elle eſt bienheureuſe, diſois-je, de pouvoir dormir d'un ſi bon ſomme : je jurerois bien qu'aucun amour, que celui d'elle-même, n'interrompra jamais ſon repos. J'étois fracaſſée, comme ſi l'on m'avoit battue d'importance, & n'aurois

jamais cru pouvoir ſupporter une ſemblable fatigue.

Des que Madame Jewkes fut debout, elle alla voir comment ſe portoit mon Maître. Il avoit eu une bonne nuit, & ayant pris la veille, en aſſez grande quantité, du vin de Canarie mêlé de petit lait; il avoit ſué beaucoup, & ſa fiévre en étoit conſidérablement diminuée. Elle lui dit qu'il ne devoit pas être ſurpris, mais qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Il lui demanda ce que c'étoit? Et elle lui apprit ma venue. Eſt-il bien poſſible, s'écria-t-il en ſe levant tout d'un coup ſur ſon lit? Quoi! déja, reprit-il? Elle eſt de retour d'hier au ſoir, lui dit la Jewkes. Monſieur Colbrand entrant là-deſſus pour s'informer de ſa ſanté, il le fit approcher, & fut enchanté du récit qu'il lui fit de notre voyage, de ma promptitude à revenir, & de l'ardeur que j'avoit témoignée de gagner le logis ce ſoir-là. Vraiment, dit-il, je crois que ces jeunes & jolies filles-là réſiſtent mieux à la fatigue que nous autres hommes; mais en vérité elle eſt bien bonne, de m'avoir donné cette marque de l'envie qu'elle a de m'obliger. Je vous prie, Mad. Jewkes, de prendre grand ſoin de ſa ſanté, & de la laiſſer dormir tout le jour. Elle lui dit qu'il y avoit

déja deux heures que j'étois levée. Demandez-lui, ajoûta-t-il, si elle veut bien avoir la bonté de me rendre une visite. Si cela n'est pas de son goût, je me leverai, & l'irai voir. En vérité, Monsieur, dit la Jewkes, il faut que vous demeuriez couché : je m'en vais lui parler. Au moins, dit mon Maître, si elle y a la moindre répugnance, ne l'en pressez pas trop, je vous prie.

La Jewkes vint me trouver, & me rendre compte de tout ceci. Je lui dis que j'irois le voir de tout mon cœur ; & en effet, j'en mourois d'impatience, & souffrois beaucoup de l'idée qu'il eût été si mal. Je descendis donc avec la Jewkes. Viendra-t-elle, dit-il à celle-ci dès qu'elle entra ? Oui, dit la Jewkes, elle a répondu à la premiere proposition que je lui en ai faite, qu'elle y viendroit de tout son cœur. L'aimable personne, s'écria-t-il !

O ma chere Pamela, me dit-il, dès qu'il m'apperçut, vous m'avez guéri entierement. Je suis fâché de vous en marquer ma reconnoissance dans une situation & d'une maniere si peu décentes : ne me donnerez-vous pas votre chere main ? Je la lui donnai, & il la baisa avec une ardeur incroyable. Monsieur, lui dis-je, vous me faites trop d'honneur : je suis au désespoir que vous soyez si mal. Je ne sçaurois être

mal tant que je ſuis avec vous, reprit-il. Je ſuis déja la ſanté même.

En vérité, me dit-il en rebaiſant ma main, vous ne vous repentirez pas de ce trait de bonté; mon cœur en eſt trop rempli pour l'exprimer comme je le devrois. Je ſuis fâché de l'extrême fatigue que vous avez eſſuyée. La vie n'eſt plus vie pour moi ſans vous. Si vous m'aviez réfuſé, quoiqu'aſſurément je ne me flattaſſe guères que vous vouluſſiez m'obliger juſques-là, je crois que l'accès de fiévre auroit été bien violent; car elle m'a pris d'une façon fort ſinguliere, & je ne ſçavois que penſer de moi-même; mais à préſent la ſanté va me revenir au galop. Il n'eſt pas néceſſaire, ajoûta-t-il en s'adreſſant à la Jewkes, d'envoyer à Stamford chercher le Médecin, comme on en étoit convenu hier; car cette aimable fille eſt mon Médecin, auſſi ſûrement que ſon abſence étoit ma maladie.

Il me pria de m'aſſeoir à côté de ſon lit, & me demanda ſi je lui avois fait le plaiſir d'envoyer chercher mon ancien paquet de papiers? Je lui dis qu'oui, & que j'eſpérois qu'on l'apporteroit. C'eſt, dit-il, une double bonté que vous avez eue pour moi.

Je ne voulus pas y reſter long-tems, de

peur de troubler ſon repos. Il ſe leva l'après-dînée, & me pria de lui tenir compagnie. Il me parut charmé, tranquille & beaucoup mieux. Je ſuis aſſuré, dit-il à Madame Jewkes, qu'après la preuve que ma chere Pamela m'a donnée, par ſon retour, de l'envie qu'elle a de m'obliger, nous ne ſçaurions mieux faire que de la laiſſer en toute liberté : c'eſt pourquoi, ſi elle a envie de faire un tour de promenade en carroſſe, ou dans le jardin, ou en ville, ou quelqu'autre part, qu'on la livre à ſon bon plaiſir, ſans lui demander compte de rien ; & faites tout ce qui ſera en votre pouvoir pour l'obliger. Elle répondit qu'elle n'avoit garde d'y manquer.

Je vous dirai une choſe, ma chere Pamela, me dit-il, parce que je ſçais que vous ſerez bien-aiſe de l'entendre, quoique vous ne vous ſouciiez pas de me la demander. J'avois, avant votre départ, fait arrêter Williams, pour le montant de l'obligation que j'ai de lui ; car, je ne ſçais quelle conduite il a tenue ; mais il ne put jamais trouver de caution ; ſi je n'ai aucun nouveau ſujet de me plaindre de lui, je pourrai n'en exiger pas le paiement : il eſt depuis quelque tems en liberté, & continue ſon école ; je ne ſerois pas fâché cependant que vous ne le viſſiez point pour le préſent.

Monsieur, lui dis-je, je ne ferai volontairement rien qui puisse vous désobliger : je suis bien-aise qu'il soit en liberté, parce que j'ai été l'occasion de son désastre. Je n'osai en dire davantage, malgré l'envie que j'aurois eue de plaider pour ce pauvre homme, à qui je croyois devoir rendre par reconnoissance autant de services que j'en trouverois l'occasion. Je suis fâché, ajoûtai-je, que Milédy Davers, qui vous aime tant, ait pu encourir votre indignation, & qu'il y ait eu des différends entre vous & elle. Je me flatte que ce n'a point été à mon sujet ? Là-dessus il tira de la poche de sa veste son porte-feuille ; car il étoit assis en robe-de-chambre, & me dit: Pamela, lisez cette lettre quand vous serez dans votre cabinet, & que j'en sçache votre opinion ; elle vous mettra au fait de ce dont il est question.

Il ajoûta qu'il se sentoit tout d'un coup appésanti ; qu'il vouloit demeurer au lit, & donner ce jour-là au repos ; & que s'il se trouvoit mieux le lendemain au matin, il iroit prendre l'air dans son carrosse. Je me retirai aussi-tôt, & regagnai mon cabinet, où je lus la lettre qu'il avoit bien voulu me mettre entre les mains, & qui étoit écrite en ces termes.

» *Mon Frere*,

» J'entends de vous des choſes qui » m'inquiettent fort, & ſur leſquelles il » faut abſolument, ſoit que cela vous plaiſe ou non, que je vous écrive nettement » ma penſée. J'ai eu ici quelques perſonnes qui m'ont priée de vous parler en » ſœur; & qui, je ſuis fâchée de le dire, » ont votre honneur plus à cœur que vous » ne l'y avez vous-même. Je n'aurois jamais cru qu'un frere à moi appartenant, » eût pu s'abaiſſer juſqu'au point d'enlever la femme-de-chambre de feu ma » chere Mere, & de ſe perdre dans l'eſprit de tous ſes amis, en l'empêchant » d'aller chez les ſiens. Mais lorſque vous » refusâtes de laiſſer entrer la drôleſſe à » mon ſervice, après la mort de ma Mere, » je compris aſſez par-là que vous ne butiez à rien de bon. J'en ai honte pour » vous, je vous jure. La fille étoit une bonne & innocente créature; mais je crois » bien qu'à préſent il n'eſt plus queſtion » de cela, ou que bientôt il n'en ſera plus » queſtion. Permettez-moi de vous demander ce que vous entendez par une » telle conduite? Vous voulez, ou l'entretenir ſur le pied de Maitreſſe, ou en » faire votre femme. Si c'eſt le premier,

» il en eſt aſſez de ce genre, ſans aller ruï-
» ner une malheureuſe que ma Mere ai-
» moit, & qui étoit effectivement une
» très-bonne fille. Vous pouvez en rougir
» à coup ſûr. Quant au ſecond cas, j'oſe
» affirmer que vous n'en avez pas la pen-
» ſée : ſi pourtant vous l'aviez, vous ſeriez
» infiniment inexcuſable. Conſidérez,
» mon frere, que notre famille n'eſt pas
» du jour d'hier ; qu'elle eſt auſſi ancien-
» ne que la meilleure qui ſoit dans le
» Royaume, & que depuis pluſieurs ſié-
» cles, on n'y a vu aucun héritier ſe desho-
» norer par des méſalliances. Vous ſçavez
» qu'une des meilleures familles de toute
» la Nation a déja recherché la vôtre. Je
» vous permettrois cette folie, ſi vous deſ-
» cendiez de quelque noble d'un jour, ou
» qui ne fût éloigné que d'une génération
» ou deux, de la fange dont vous paroiſſez
» ſi ragoûté. Il faut que vous ſçachiez que,
» ſi vous avez le courage de vous abaiſſer
» juſques-là, nous vous déſavouerons à
» jamais, moi & tous les miens ; & que je
» rougirai du titre de votre ſœur. Il eſt
» affreux qu'un Cavalier auſſi bien fait de
» ſa perſonne que vous, auſſi favoriſé des
» dons de l'eſprit, auſſi généralement re-
» cherché pour ſon mérite, Maître d'un
» bien ſi clair & ſi noble, & de ſommes ſi

» considérables qui vous ont été transmises
» par les meilleurs pere & mere, avec le
» sang ancien & pur qui coule dans nos
» veines, aille se jetter à la tête de la pre-
» miere créature qu'il rencontre. Ce seroit
» aussi très-mal fait à vous de perdre
» d'honneur cette misérable. Je vous prie
» donc de la rendre à ses parens, & de lui
» donner cent livres sterling, ou quelque
» chose comme cela, pour contribuer à
» la rendre heureuse par un mariage avec
» quelqu'honnête garçon de son étoffe.
» Ce sera pour lors agir comme il con-
» vient, & le moyen aussi d'obliger &
» d'appaiser

Votre très-chagrine Sœur.

P. S.

» Si je vous ai écrit avec tant de vivacité,
» considérez, mon frere, que ma tendresse
» pour vous, & la honte dont vous vous
» couvrez vous-même m'y ont portée. Je
» souhaite que cette lettre fasse sur vous
» l'effet qu'en attend votre très-affection-
» née Sœur

DAVERS.

Voilà, mes très-chers Parens, une lettre bien cruelle, & qui montre assez combien les pauvres sont en mépris aux riches & aux orgueilleux. Cependant nous étions

tous originairement ſur le même pied : & pluſieurs de ces gens ſi nobles, & qui font ſonner ſi haut l'ancienneté de leur ſang, ſeroient ravis de l'avoir auſſi ſain, & en réalité auſſi peu corrompu que le nôtre. Il faut bien que ces cœurs hautains ne penſent jamais au peu de tems que dure la vie, & qu'ils ne réfléchiſſent pas qu'avec toute leur vanité, un tems viendra, & n'eſt pas loin, où il leur faudra digérer de ſe voir au niveau de nous : & ce Philoſophe avoit bien raiſon, qui conſidérant le crâne d'un Roi & celui d'un pauvre homme, dit qu'il n'y voyoit point de différence. Ignorent-ils donc que le plus riche Prince & le plus pauvre mendiant doivent également comparoître au dernier jour devant un grand & terrible Juge, qui ne les diſtinguera pas ſelon leurs conditions dans ce monde ; mais qui pourra bien au contraire les condamner avec d'autant plus de ſévérité qu'ils auront négligé un plus grand nombre d'occaſions de faire du bien ? Les pauvres gens ! Que leur orgueil me fait pitié ! O Dieu ! garde-moi de leur haut rang, ſi je ne puis l'avoir qu'au prix d'être toujours entachée de leurs vices, ou coupable d'un mépris ſi cruel & ſi peu judicieux pour l'humble état qu'ils regardent avec tant de dédain.

D'un autre côté, comment ces gens si qualifiés sçavent-ils, même en supposant qu'ils pussent prouver en remontant une succession de deux, de trois, ou même de cinq cents ans, parmi leurs ancêtres nobles, qu'alors les premieres tiges de ces pauvres familles si mépriſées, qui n'ont pas tenu des regiſtres exacts d'une dérogeance assez ordinaire, n'étoient pas d'une date encore plus ancienne ? Ou qui les assurera que dans cent ou deux cents ans d'ici quelques-unes de ces familles du jour d'hier qu'ils vilipendent aujourd'hui, ne feront pas un jour en poſſeſſion de leurs propres biens, tandis que leurs deſcendans seront réduits aux chaumieres des premiers, qui peut-être à leur tour (tant eſt grande la vanité & l'inſtabilité des choſes humaines,) feront parade de leur extraction, & mépriſeront celle des autres ?

Ces réflexions ſe préſenterent à mon eſprit devenu ſérieux par l'indiſpoſition de mon Maître, & par l'orgueilleuſe lettre de l'humble Milédy Davers contre la hautaine Pamela. Je dis l'humble Milédy Davers, parce qu'elle a pu s'humilier juſqu'à un orgueil ſi petit ; & la hautaine Pamela, parce qu'elle ſe ſent l'ame trop élevée, pour jamais deſcendre ſi bas. Après tout, ſi nous, pauvres mortels, ſçavons à peine ce

que nous ſommes, nous ſçavons beaucoup moins ce que nous ſerons ; & encore une fois, je prie le Ciel de me garder de l'orgueil criminel qu'une haute fortune inſpire.

Je me rappelle à cette occaſion les vers ſuivans, où le Poëte exprime beaucoup mieux les mêmes penſées.

. . . . . La ſage Providence
A différens eſprits divers talens diſpenſe.
L'eſclave le plus vil, le plus vil artiſan,
Des ſueurs de ſon front nourrit le Courtiſan :
Utiles à leur tour, uſant de l'abondance,
Les Grands du Laboureur ſoulagent l'indigence.
Ah ! ne regardez point l'eſclave avec dédain,
Riches ; prêtez-vous mieux au but du Souverain.
Votre orgueilleux mépris aux pauvres fait injure :
Ils tiennent comme vous un rang dans la Nature ;
Vos travaux & les leurs tendent à même fin :
Ils entrent de concert dans le décret divin ;
Et la mort, abattant le ſceptre & la houlette,
Toujours vient rétablir l'égalité parfaite.

Ce MERCREDI *matin.*

MOn Maître vient de m'envoyer dire que ſon rétabliſſement eſt en ſi bon train, qu'il vouloit faire un tour de promenade dans ſa Berline après déjeûner, & qu'il me prioit de lui accorder ma compagnie. J'eſpere que je ſçaurai me tenir dans l'humilité, & me comporter comme il faut, ſous le poids de tant de faveurs.

Madame Jewkes eſt la plus obligeante créature du monde; & chacun me traite ici avec autant de reſpect que ſi j'étois l'égale de Milédy Davers. Mais pourtant, ſi tout ceci n'alloit aboutir qu'au mariage ſuppoſé! Non, cela ne ſe peut; ou, du moins, je veux l'eſpérer. Cependant l'orgueil d'un haut rang, d'un grand nom, de nobles ayeux, & de tout ce qu'il vous plaira, eſt ſi énergiquement mis en jeu dans la lettre de Milédy Davers, que je ne ſçaurois me promettre un bonheur auſſi grand que les apparences qui me l'annoncent ſont magnifiques. S'il me falloit à préſent décheoir de mes eſpérances, mon ſort ſeroit plus triſte que jamais. Ce nouvel honneur me fera peut-être voir plus clair dans ma condition. Ainſi je me tiendrai prête. Mais je crois que je ne changerai point d'ajuſte-

ment. Si je le faisois, j'aurois l'air de vouloir rapprocher mon état du sien : & d'un autre côté, si je ne le fais pas, on trouvera peut-être que je lui fais deshonneur. Je crois pourtant que j'ouvrirai le porte-manteau, & que, pour la premiere fois depuis ma venue ici, je mettrai ma plus belle robe de soie. Mais d'un autre côté, ce sera m'approprier en quelque sorte les habits auxquels j'avois renoncé ; & je ne suis pas absolument sûre que de nouvelles traverses ne tomberont pas sur ma tête. J'irai donc comme me voilà : car quoique simplement mise, je suis, sans vanité, propre comme un lapin. Ainsi allons comme nous sommes, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Madame Jewkes dit pourtant que je devrois me mettre de mon mieux ; mais je lui dis que je crois n'en devoir rien faire. Comme mon Maître est levé, & qu'il déjeûne, je me hazarderai de descendre pour lui demander comment il veut que je sois.

En vérité, ses bontés pour moi ne font qu'augmenter à chaque instant, &, Dieu soit loué ! sa bonne santé va le même train : Le charmant visage qu'il a, en comparaison de celui qu'il avoit hier ! J'en bénis Dieu d'un grand cœur !

Il se leva, vint à moi, me prit par la main, & me fit asseoir à côté de lui Vous alliez

parler, mon aimable Pamela, me dit-il? Que vouliez-vous me dire? Monsieur, répondis-je un peu honteuse, je crois que c'est trop d'honneur pour moi d'aller dans le carrosse avec vous. Non, dit-il, ma chere Pamela, le plaisir de votre compagnie sera plus grand que l'honneur de la mienne: ainsi brisez tout-à-fait là-dessus.

Mais, Monsieur, lui dis-je, je vous ferai deshonneur d'aller avec vous dans cet équipage. Vous feriez honneur à un Prince, ma belle enfant, me dit ce bon, cet excellent Monsieur, & dans cet équipage, & dans tout autre qu'il vous plaira de choisir: vous y êtes si charmante que, si vous ne craignez pas de vous enrhumer avec ce bonnet rond, vous irez tout comme vous voilà. Vous aurez donc la bonté, Monsieur, répliquai-je, d'aller par quelque chemin détourné, afin qu'on ne voye pas que vous faites tant d'honneur à votre Domestique. O ma chere enfant! me dit-il, je soupçonne que vous craignez plus les caquets pour vous-même que pour moi. Mais je veux faire évanouïr peu-à-peu la surprise du Public, & l'accoutumer à regarder ce qui doit bientôt s'ensuivre, comme une chose dûe à ma Pamela.

O le plus aimable & le mieux aimé des hommes! Que penserez-vous à présent,

mes chers Parens ? N'ai-je pas bien fait de revenir ici ? Ah ! ſi je pouvois bannir mes craintes ſur le mariage ſuppoſé, (car tout ceci ne contredit pas encore cet horrible projet,) je ſerois mille fois trop heureuſe !

Je montai donc de grand cœur dans ma chambre pour prendre mes gants ; & j'y attendis ſes ordres. Ah ! mon cher, mon très-cher monſieur ! diſois-je en moi-même comme ſi je lui euſſe parlé, épargnez-moi de grace de nouvelles épreuves, & de nouveaux chagrins ; car je crois en bonne vérité que je n'y réſiſterois jamais.

Enfin, à ma grande ſatisfaction, on vint me dire que mon Maître étoit prêt : je deſcendis comme un éclair, & devant tous les Domeſtiques, il me donna la main, & m'aida à monter dans le carroſſe comme ſi j'euſſe été une Dame ; & puis y monta lui-même. Mad. Jewkes lui recommanda d'éviter avec ſoin de gagner du froid après ſon indiſpoſition ; & j'eus la ſatisfaction d'entendre ſon nouveau Cocher dire à un des autres Domeſtiques : Voilà, en vérité, un charmant couple ! ce ſeroit dommage de les ſéparer. O mes chers Parens ! je crains que votre fille n'aille devenir tout-à-fait orgueilleuſe ; mais vous croirez ſurtout que j'ai lieu de me tenir en garde contre l'orgueil, quand vous lirez les particularités

larités dont je vais vous faire le détail.

Il commanda le dîner pour deux heures ; & Abraham, qui a succédé à Jean, monta derriere le Carrosse. Il ordonna à Robert d'aller à petit train, & me dit qu'il avoit à me parler de sa sœur Davers, & de plusieurs autres choses. Il me baisa un peu trop d'abord en partant, en vérité : & j'avois peur que Robert ne tournât le dos pour regarder à travers la glace de devant, ou que les passans ne nous vissent. Il me tint aussi les discours du monde les plus obligeans.

Je ne doute pas, me dit-il à la fin, que vous n'ayez lu & relu l'impertinente lettre de ma sœur, & que vous ne trouviez, comme je vous l'ai déja dit, que vous ne lui êtes pas plus obligée que moi. Vous voyez qu'elle m'y donne à entendre que quelques personnes ont été chez elle ; qui ne sçauroient être que l'officieuse Mad. Jervis, Messieurs Longman & Jonathan ; & c'est ce qui me fit prendre la précaution de les congédier..... Je vois, dit-il, que vous allez parler en leur faveur ; mais le tems n'est pas encore venu pour vous de le faire, si jamais je le permets.

J'ai, dit-il, prévenu les menaces de ma sœur, en la désavouant pour telle. Dieu sçait que j'en ai agi en bon frere avec elle,

& qu'en entrant en poſſeſſion du bien de mon pere, je lui ai donné la valeur de trois mille livres ſterling de plus que ce qu'il lui avoit laiſſé par ſon Teſtament; & en vérité cette femme-là s'eſt bien oubliée, en m'écrivant ſur le ton colère & inſolent dont elle l'a fait; car elle ſçavoit de reſte que je ne l'endurerois pas. Mais il faut que vous ſçachiez, Pamela, qu'elle eſt outrée de dépit de ce que je ne veux pas entendre à un mariage qu'elle m'a propoſé avec la fille de Milord *** qui, même avec tous ſes autres avantages, ne peut en aucune maniere être miſe en parallèle avec ma Pamela, ni pour la perſonne, ni pour l'eſprit, ni pour les talens. Vous voyez cependant, ma chere enfant combien étoit fondée l'excuſe que je vous alléguois de l'orgueil attaché à un haut rang, & de la cenſure du monde, qui, je l'avoue, me tient encore un peu trop au cœur: car une femme ne brille pas dans le public comme un homme; & le monde n'apperçoit pas vos excellentes qualités, & vos perfections. S'il pouvoit les démêler, les plus ſévères cenſeurs ſeroient mes premiers apologiſtes. Mais on dira en gros: Voilà Monſieur un tel, qui, avec une fortune conſidérable, vient d'épouſer la femme-de-chambre de ſa mere; ſans conſidérer qu'il n'y a pas une Dame dans le

Royaume qui puiſſe l'effacer, ni ſoutenir avec plus de dignité le rang où je l'éleverai ſi je l'épouſe : &, ajoûta-t-il en me paſſant les bras au cou & me rebaiſant, je plains auſſi ma chere enfant de la part qu'elle aura à cette cenſure ; car il lui faudra repouſſer l'orgueil & les mépris de toute la Nobleſſe qui nous environne. Vous voyez bien que ma ſœur Davers ne pourra jamais vous regarder de bon œil. Les autres Dames ne vous rendront pas viſite, & avec un mérite infiniment ſupérieur à tout ce qu'elles en ont enſemble, vous en ſerez traitée comme une perſonne indigne de leur attention. Si donc j'épouſois ma Pamela, comment la chere enfant s'accommoderoit-elle de tout cela ? Ne feront-ce pas-là de grands creve-cœurs pour mon aimable fille ? Car de mon côté tout ce que j'ai à faire avec mon grand bien, c'eſt de ſoutenir effrontément la gageure, d'en railler tout le premier comme autrefois, avec mes camarades de chaſſe, de jeu de boule & de danſe ; d'eſſuyer leurs impertinences une bonne fois ou deux ; & je vous réponds bien que ma fortune m'attirera toujours aſſez d'égards de leur part : mais encore une fois, comment ma pauvre enfant ſera-t-elle de ſon côté, avec celles de ſon ſexe ? Car il faudra bien que vous

voyiez quelque compagnie. Mon état ne vous permettra pas de choisir celle de mes Domestiques ; & les Dames suiront la vôtre, &, quoique ma femme, continueront à vous traiter comme la femme-de-chambre de ma mere. Que dit ma chere fille à tout cela ?

Vous devinez assez, mes chers Parens, combien je devois être transportée de sentimens si pleins de bonté, de générosité, & de condescendance. Il me sembloit que j'étois environnée de concerts célestes ; & chaque mot qui sortoit de sa bouche étoit pour moi plus doux que le miel d'*Hybla*. Ah ! Monsieur, lui dis-je, quelle indulgence ! quelle bonté inexprimable ! La pauvre Pamela a bien d'autres combats à soutenir & une difficulté bien plus importante à vaincre.

Et quelle peut être cette difficulté, reprit-il avec quelque sorte d'impatience ? Songez, Pamela, que je n'ai plus de doutes à vous pardonner. Aussi n'en ai-je plus moi-même, lui dis-je, ni n'en puis avoir désormais : ma difficulté est comment je pourrai mériter & soutenir le poids de toutes vos faveurs. Chere enfant, me dit-il en me serrant tendrement entre ses bras ; je craignois que vous ne me missiez encore en colère ; mais cela n'arrivera pas, car je vois

que vous avez un cœur reconnoiſſant, & ce retour plein de douceur & de bonté dont vous payez le cruel traitement que vous avez reçu dans ma maiſon, traitement qui devoit vous la faire déteſter, m'a fait prendre la réſolution de vous pardonner tout, excepté les doutes que vous pourriez avoir ſur ma probité, dans un tems où je répands mon ame devant vous avec l'ardeur la plus ſincere & la plus tendre.

Mais, mon cher Monſieur, lui dis-je, ce qui me touchera plus que tout, ce ſeront les railleries groſſieres que vous aurez à eſſuyer perſonnellement, pour vous être abaiſſé juſques-là. Car pour moi, vu la petiteſſe de ma condition, & mon peu de mérite, les mépris mêmes & les réflexions des Dames me feront honneur; & j'aurai l'orgueil de mettre plus de la moitié de leur mauvais vouloir ſur le compte de l'envie qu'elles porteront à ma félicité. Si je puis, par tout le reſpect imaginable, & par la plus prompte obéiſſance, avoir le plaiſir de vous être agréable, je me croirai toujours trop heureuſe, quoi que le monde en puiſſe dire.

Vous êtes bien bonne, me dit-il, ma chere enfant: mais comment remplirez-vous votre tems, quand vous n'aurez point de viſites à rendre ou à recevoir, quand

vous ne ſerez d'aucune partie de plaiſir ; quand vous n'aurez point de table de jeu pour paſſer vos ſoirées d'hiver, ou même, comme c'eſt le goût d'aujourd'hui, la moitié des jours d'hiver & d'été ? Vous avez joué fort ſouvent avec ma mere; ainſi vous ſçavez vous tirer du jeu comme des autres divertiſſements : & je vous aſſure, ma chere fille, que je n'exigerai jamais que vous vous priviez des amuſemens auxquels ma femme pourroit s'attendre, ſi j'épouſois une Dame de la premiere qualité.

Ah ! Monſieur, lui dis-je, vous êtes plein de bonté pour moi ; & je m'en ſens accablée. Mais, croyez-vous que, dans une maiſon comme la vôtre, celle à qui vous ferez l'honneur de l'en rendre maitreſſe, n'y trouvera pas à employer utilement ſon tems, ſans aller chercher des occupations ailleurs?

Premierement, Monſieur, ſi vous me le permettez, j'entrerai dans certaines branches d'économie de famille, qui ne ſeront pas au-deſſous du rang auquel j'aurai le bonheur d'être élevée, s'il y en a de cette eſpèce ; & j'eſpere que je le ferai ſans m'attirer la haine d'aucun honnête Domeſtique.

En ſecond lieu, je vous ſoulagerai d'autant de détails domeſtiques qu'il me ſera

poſſible, quand je vous aurai convaincu, que vous pouvez me les confier; & vous ſçavez, Monſieur, que feu ma bonne Maitreſſe avoit fait de moi ſon Tréſorier, ſon Aumônier & ſon Factoton.

D'un autre côté, s'il faut que je rende ou reçoive des viſites, & que les Dames ne veuillent pas me faire cet honneur-là, ou qu'elles ne me le faſſent que de tems à autre; je recevrai, ſi vous voulez bien me le permettre, & rendrai des viſites aux pauvres malades des environs: je ſoulagerai leurs beſoins & leurs néceſſités dans les petites choſes qui leur ſeront utiles, ſans vous porter aucun préjudice, & qui vous attireront de leur part des bénédictions & des prieres pour votre ſanté & votre bien être.

J'aiderai encore comme ci-devant à votre femme-de-charge à faire des gelées, des confitures ſéches & liquides, des marmelades & des cordiaux, à préparer toutes les proviſions de garde pour l'uſage de la famille, & à faire tout votre fin linge, & le mien.

Si quelquefois vous avez la bonté de m'accorder votre compagnie, je ferai par-ci, par-là un tour de promenade en carroſſe; & quand vous reviendrez de vos divertiſſemens, ou de la chaſſe, ou de tout autre

endroit où il vous plaira d'aller, j'aurai la satisfaction de vous recevoir avec tous les mouvemens de respect & de joie imaginables : en votre absence, je compterai chaque instant jusqu'à votre retour, & peut-être que de tems à autre vous m'accorderez votre agréable conversation pour une ou deux de ces heures que je regarderai comme les plus douces de ma vie, & où vous aurez l'indulgence d'écouter toutes les tendres folies, qu'un cœur plein de vos bontés pourra m'inspirer dans ses épanchemens.

Le tems du déjeûner, les préparatifs du dîner, où il s'agira quelquefois de régaler vos amis choisis, & la compagnie, sinon de Dames, au moins de Messieurs que vous amenerez avec vous, sans compter les soupers, rempliront très-utilement la meilleure partie du jour.

D'ailleurs, Monsieur, quelque Dame d'un bon caractère pourra bien me venir voir de tems en tems; & s'il m'en vient, j'espere me comporter de maniere à n'augmenter pas le blâme que vous vous ferez attiré: j'userai alors de toute la circonspection & de toute la discrétion imaginable; & je porterai l'humilité aussi loin qu'il me sera possible, sans compromettre votre honneur.

Il

Il eſt vrai que je puis jouer tous les jeux de cartes que notre ſexe aime : mais je n'en ai pas la fureur, & n'en aurai jamais envie, qu'autant que cela pourra encourager à venir ici les Dames que vous ſeriez fâché qui s'en abſtinſſent, faute d'y trouver un amuſement auquel elles ſont accoutumées.

Si j'ai quelques inſtans de loiſir, la muſique, que ma digne Maitreſſe m'a appriſe, pourra les remplir.

Et puis, Monſieur, vous ſçavez, que j'aime à lire & à griffonner; & quoique je ne puiſſe déſormais faire le dernier, que pour des comptes de famille entre les domeſtiques & moi, ou entre moi & vous-même, la lecture eſt pour moi un plaiſir que je ne me refuſerois pas aux heures convenables, pour la meilleure compagnie du monde, excepté la vôtre. Elle pourra encore me polir l'eſprit, & me rendre plus digne de votre compagnie & de votre converſation : & les explications que vous aurez la bonté de me donner de ce que je n'entendrai pas, me la rendront à la fois une occupation délicieuſe, & une inſtruction ſolide.

Mais, Monſieur, il y a une choſe que je devrois bien ne pas oublier, parce qu'elle doit aller devant toute autre. J'eſpere

que mon devoir envers Dieu occupera toujours une bonne partie de mon tems, en actions de graces pour ſa ſouveraine bonté envers moi, & en prieres pour vous & pour moi-même : pour vous, Monſieur, que je prierai Dieu de bénir, en récompenſe de votre extrême condeſcendance à mon égard : pour moi-même, afin que Dieu me rende capable de remplir mon devoir de femme, & de lui marquer ma gratitude pour tous les biens que je recevrai des mains de ſa providence, à l'aide de votre généroſité.

Croyez-vous, Monſieur, qu'avec tout cela, je puiſſe être embarraſſée des moyens d'employer mon tems ? Mais comme je ſçais que, ſi j'ai le bonheur d'être à vous, chaque marque de mépris qu'on me témoignera, rejaillira en quelque ſorte ſur votre perſonne, je vous prierai de ne pas m'équiper magnifiquement ; mais de permettre que je ſois auſſi ſimplement ajuſtée que cela ſe pourra ſans vous faire honte, & ſans déroger à l'honneur que j'aurai de porter votre digne nom : car, je ne ſçais que trop, Monſieur, que rien n'excite plus l'envie de celles de mon ſexe, que de voir une perſonne l'emporter ſur elles en fait d'équipage & d'ajuſtement ; & cela

m'attireroit mille impertinentes épithetes de leur part.

Je m'arrêtai là ; car j'avois déja ſuffiſamment jaſé. Pourquoi ma chere Pamela s'arrête-t-elle, me dit-il en me ſerrant contre lui ? Que ne continue-t-elle ſon diſcours ? Je pourrois l'écouter tout le jour. Vous dirigerez vous même vos propres plaiſirs, ajoûta-t-il, & l'emploi de votre tems, dont vous faites un choix ſi aimable : & de cette maniere, quelques-unes de mes mauvaiſes actions ſeront expiées par votre conduite exemplaire, & Dieu me bénira pour l'amour de vous.

Avec quel plaiſir ne me faites-vous pas ſavourer cet avant-goût de ma félicité, me dit-il tout tranſporté ! Je vais maintenant défier l'impertinence des gens les plus avides du plaiſir de cenſurer, & les envoyer apprendre l'excellence de votre caractère, & l'excès de mon bonheur, avant que de permettre à leurs bouches profanes de prononcer ſur mes actions, & ſur votre mérite. Permettez-moi, ma chere Pamela, de me flatter ici de l'eſpérance d'un amuſement encore plus doux, dont votre modeſtie n'a rien voulu m'inſinuer, & ſur lequel, de peur que votre délicateſſe ne me ſoupçonne de déroger à la pureté de mes bonnes intentions, je me con-

tenterai de dire en passant, que j'espere qu'à tant d'occupations il s'en joindra une autre, qui me fera penser à perpétuer à la fois mon bonheur & ma famille, dont je suis presque le seul mâle.

Je pense que je rougis, quoique je ne puisse être choquée de la maniere charmante & décente avec laquelle il insinuoit cette espérance éloignée. Mais jugez aussi combien mon cœur étoit touché de tout ce qu'il me disoit.

Il eut la bonté d'ajoûter une autre réflexion toute charmante, qui me montra la noble sincérité de ses bonnes intentions. Je vous avoue, ma Pamela, me dit-il, que je vous aime avec une pureté que je n'ai jamais connue de ma vie : c'est un feu qui m'étoit absolument étranger, & que je commençai à sentir pour vous dans le jardin; quoique, par des doutes hors de saison, vous eussiez pincé le bouton prêt d'éclorre, lorsqu'il étoit encore trop tendre pour résister à la bise du mépris & de la négligence. Oui, l'heure délicieuse de conversation que j'ai présentement avec vous, m'a déja causé plus de joie & de contentement, que toutes les agitations criminelles de ma premiere passion, quand même elle eût été satisfaite, ne m'en ont, ni ne m'en auroient jamais pu procurer.

Ah ! Monſieur, lui dis-je, n'attendez pas de la pauvre Pamela des termes qui répondent à de ſi généreuſes proteſtations. C'eſt bien à préſent que je vois que vous avez les moyens auſſi-bien que la volonté de me lier à vous d'une obligation éternelle. Que je me tiendrai heureuſe, ſi, quoiqu'incapable de mériter cet excès de condeſcendance & de bonté, je puis au moins vous montrer que je n'en ſuis pas tout-à-fait indigne ! Je ne puis vous garantir qu'un cœur reconnoiſſant : mais ſi jamais je vous donne volontairement ſujet de vous dégoûter de moi, (car vous pardonnerez généreuſement des fautes involontaires,) puiſſé-je me voir bannie de votre maiſon & de votre cœur, & auſſi parfaitement répudiée, que ſi la loi m'avoit ſéparée de vous pour jamais !

Mais, Monſieur, continuai-je, quelque mal que je priſſe mon tems, lorſque je me conduiſis ainſi dans le jardin, j'oſe me flatter que ſi vous m'aviez écoutée pour lors, vous auriez pardonné mon imprudence, & ſeriez convenu que j'avois quelque ſujet de vous craindre, & de me ſouhaiter avec mes pauvres parens. Je dis ceci d'autant plus volontiers, que je ne voudrois pas que vous me cruſſiez capable de payer votre bonté d'inſolence, ou d'affecter une

ſotte ingratitude, lorſque vous me témoigniez tant de tendreſſe.

En vérité, Pamela, me dit-il, vous me donnâtes bien ici du chagrin : car je vous aime trop, pour n'être pas jaloux de l'ombre de votre indifférence pour moi, ou de la plus légere préférence que vous pourriez paroître donner à un autre, ſans en excepter vos parens mêmes. Ce fut ce qui me porta à ne vouloir pas vous entendre; car je n'avois pas encore ſurmonté ma répugnance pour le mariage; & comme vous ſçavez, un rien fait pancher une balance en équilibre. Vous voyez cependant que, quoique j'aie pu me ſéparer de vous, pendant que ma colère duroit, le reſpect que je venois de témoigner pour votre vertu, me fit néanmoins prendre la réſolution de ne rien attenter contr'elle. Vous avez vû auſſi, que le rude combat que je ſoutins, lorſque je commençai à réfléchir & à lire votre pathétique Journal, entre le deſir de vous rappeller, & le doute où j'étois que vous vouluſſiez revenir, (car j'étois abſolument réſolu de ne pas vous y forcer,) avoit penſé me coûter une cruelle maladie : mais votre retour prompt & obligeant a banni toutes mes craintes, en me faiſant eſpérer que je ne vous ſuis pas indifférent;

& vous voyez avec quelle promptitude votre préſence a fait évanouir mon indiſpoſition.

J'en bénis Dieu, lui dis-je; mais puiſque vous avez la bonté de m'encourager, & de ne pas mépriſer ma foibleſſe, je vous avouerai que je ſouffris plus que je ne me le ſerois imaginé, avant que de l'avoir expérimenté, en me voyant bannie de votre préſence avec tant de colère. J'y fus d'autant plus ſenſible, que j'entendis la généreuſe réponſe que vous fîtes en ma faveur à la méchante Jewkes, au moment que je partis de chez vous : car cela réveilla tout mon reſpect pour vous; & vous vîtes bien, Monſieur, que, toute tranſportée, je ne pus m'empêcher de me préſenter encore bruſquement devant vous, & de reconnoître à deux genoux votre extrême bonté pour moi. Il eſt vrai, dit-il, ma chere Pamela, que nous nous ſommes ſuffiſamment tourmentés l'un & l'autre : la ſeule conſolation qui nous en peut revenir, ſera d'y réfléchir de ſang-froid & avec plaiſir, quand toutes ces bouraſques ſeront diſſipées, comme j'eſpere qu'elles le ſont à préſent, & lorſque, ſûrs de l'eſtime l'un de l'autre, nous nous rappellerons par quelle gradation extraordinaire nous ſerons montés au faîte

de la félicité à laquelle j'eſpere que nous arriverons bien-tôt.

Apprenez-moi cependant, ajoûta mon bon Maître, ce que ma chere fille m'auroit dit pour ſa juſtification, ſi je m'étois livré au danger de l'entendre ſur ſes craintes & ſur ce qui lui faiſoit ſouhaiter de s'éloigner de moi, au moment que je venois de lui montrer ma paſſion pour elle, d'une maniere que je croyois qui devoit lui plaire, & contenter ſa vertu.

Là-deſſus, je tirai de ma poche la lettre de la Bohémienne: mais, avant que de la lui montrer: J'ai, lui dis-je, à vous faire voir une lettre, que je crois que vous avouerez avoir dû me donner beaucoup d'inquiétude: mais avant toutes choſes, comme je n'en connois pas l'auteur, & que l'écriture en paroît contrefaite, j'aurois à vous demander en grace, ſi vous devinez qui c'eſt, (ce que je ne ſçaurois faire,) de ne lui en marquer aucun reſſentiment, parce qu'elle n'a été écrite, ſelon toute apparence, que dans la vue de me rendre ſervice.

Il la prit, & la lut: & la voyant ſignée, *quelqu'un*: oui, oui, dit-il, elle vient bien ſûrement de *quelqu'un*, & toute déguiſée qu'eſt la main, je connois l'écrivain. Ne voyez-vous pas par le port de quelques-unes de ces lettres, & par une petite tou-

che d'écriture de secrétaire, répandue parci par-là, sur-tout dans ce *C* & cette *R*, que c'est la main d'une personne élevée à la chicane? C'est, dit-il, celle du vieux Longman; l'officieux coquin qu'il est! Aussi ai-je fini avec lui. Monsieur, lui dis-je, je suis tellement comblée de vos faveurs, qu'il y auroit de l'audace à moi de prétendre plaider pour quelqu'un contre qui vous seriez en colère: cependant, Monsieur, comme il n'a encouru votre indignation que pour l'amour de moi, & non par aucun autre manque de respect ou de déférence, je souhaiterois.... mais je n'ose en dire davantage.

Mais, quant à la lettre, reprit-il, & à l'avertissement qu'elle contient, dites-moi, je vous prie, Pamela, quand l'avez-vous reçûe? Le vendredi que vous allâtes à la noce à Stamford. Comment, ajoûta-t-il, a-t-on pu vous la faire tenir à l'insçu de Madame Jewkes, puisque je lui avois enjoint si étroitement de vous accompagner, & que vous m'aviez promis que vous ne rechercheriez pas les moyens d'entretenir une semblable correspondance? Car lorsque je partis pour Stamford, je sçavois par un avis particulier, qu'on essaieroit de vous voir, & de vous faire remettre une lettre par quelqu'un, si on ne pouvoit

vous délivrer ; mais je n'étois pas certain de quel côté cette lettre viendroit, ayant également à ſoupçonner ma ſœur Davers, Mad. Jervis, Monſieur Longman, Jean Arnold, & votre pere. Et comme je ne faiſois plus que combattre avec moi-même, pour ſçavoir ſi j'écouterois les vues honorables que j'avois pour vous, ou ſi je vous mettrois en liberté de retourner chez vos parens, pour éviter le danger où je me ſentois de prendre le premier parti, (car j'étois abſolument réſolu de ne plus vous bleſſer, non pas même vos oreilles, par aucune propoſition d'une autre nature,) ce fut la raiſon pour laquelle je vous priai de permettre que Madame Jewkes vous gardât de ſi près juſqu'à mon retour, tems auquel je penſois que j'aurois pris parti entre mon orgueil & ma tendreſſe.

Ceci, lui dis-je, Monſieur, me met bien au fait de la conduite que vous tîntes, & de ce que vous nous dîtes alors à la Jewkes & à moi ; & je vois de plus en plus combien je dois faire fond ſur votre bonté & votre généroſité. Auſſi vous dirai-je tout. Là-deſſus je lui racontai l'affaire de la Bohémienne, comment elle avoit mis la lettre parmi l'herbe détachée de terre, & le reſte. L'homme, me dit-il alors, qui s'imagine que mille dragons ſuffi-

ront pour garder une femme, contre ſon inclination, trouvera bien-tôt qu'ils ne ſuffiſent pas : elle ſçaura mettre dans ſon parti les pavés des rues & l'herbe des champs, & les faire ſervir à entretenir ſes intelligences. Je vois bien, dit-il, que, ſi le cœur n'eſt pas de la partie, il eſt à peine aſſez de verroux pour captiver le corps. Vous venez de me faire un fort joli récit, & comme vous ne m'avez jamais donné lieu de ſoupçonner votre véracité, même dans vos plus rudes épreuves, je ne révoque nullement en doute la vérité de ce détail ; & je veux à mon tour vous donner une preuve de ma ſincérité, que vous ne pourrez vous empêcher de trouver convaincante.

Je vous dirai donc, ma chere Pamela, tant ce vieux coquin de *quelqu'un* étoit bien au fait, que j'avois actuellement formé un ſemblable deſſein ; que le jour étoit pris pour la venue du même original qui eſt dépeint dans cette lettre ; & que j'avois imaginé qu'il ne liroit qu'une partie de la cérémonie dans ma chambre, pour vous tromper le moins qu'il ſeroit poſſible. De cette maniere j'eſpérois de vous avoir à moi, ſur un pied qui pour lors m'auroit été beaucoup plus agréable qu'un Mariage effectif. Je ne voulois pas non plus vous

donner trop tôt la mortification de vous détromper : de sorte que nous aurions pu vivre les années entieres en très-bonne intelligence ; & j'aurois en même tems été le maître d'annuller ou de confirmer ce mariage, selon que bon m'auroit semblé.

Ah ! Monsieur, m'écriai-je, la respiration me manque de l'idée du danger que j'ai couru. Mais, quel bon Ange a pu prévenir l'exécution d'une trame si bien ourdie ?

Votre bon Ange, ma Pamela, me dit-il ; car lorsque je viens à considérer que cela vous auroit rendu misérable, sans me rendre heureux ; que si vous fussiez devenue mere, il m'auroit été impossible de légitimer l'enfant, au cas que j'eusse voulu le faire héritier de mes biens ; que je suis presque le dernier de ma famille, & que la plus grande partie de ce que je possede reviendroit de nécessité à une famille étrangere, composée de personnes sans mérite, & qui me déplaisent ; quoique je pusse en ce cas avoir des enfans vraiment issus de moi : quand je vins à considérer encore votre vertu sans reproche, les dangers & les assauts que vous aviez soutenus de ma part, l'abîme de chagrin dans lequel je vous aurois plongée, uniquement parce que vous étiez

belle & ſage, & que ces qualités m'avoient rendu paſſionné pour vous ; quand enfin je vins à réfléchir ſur votre prudence & votre véracité tant de fois éprouvées ; je pris la réſolution, quoique certain de l'exécution de ce dernier projet, de me vaincre moi-même, &, quelques combats que j'euſſe à ſoutenir contre ma tendreſſe, de me ſéparer de vous, plutôt que de vous trahir par un ſi noir attentat. D'ailleurs, ajoûta-t-il, je me ſouviens d'avoir déclamé hautement contre une action de ce genre, qu'on avoit attribuée à un des premiers hommes que nous euſſions dans la Robe, & qui devint enſuite un des premiers du Royaume : je ſongeai que ce ne ſeroit que marcher ſur les traces d'autrui ; & comme j'étois aſſuré qu'il en avoit eu du chagrin, quand il étoit venu à réfléchir ſur ſon action, mon ſot orgueil en fut un peu piqué, parce qu'ayant à donner à gauche, je ne voulois, pour ainſi dire, être l'original que de moi-même. Toutes ces conſidérations me déterminerent à renoncer à ce projet, & j'envoyai dire à mon homme, que j'avois penſé plus mûrement à la choſe, & que je le priois de ne pas venir qu'il n'eût de plus amples nouvelles de ma part. Je m'imagine que pendant cette incertitude, quelques-uns de vos con-

fédérés (car nous avions tous deux des donneurs d'avis, votre vertu & votre mérite vous ayant concilié des partisans & des amis fidéles, ce que mon argent & mes promesses m'avoient à peine procuré,) en ont eu avis d'une maniere ou d'autre, & vous en ont informée. Ce secours auroit pu vous venir trop tard, si votre Ange blanc ne l'avoit pas emporté sur mon Ange noir, & s'il ne m'avoit pas inspiré la résolution d'abandonner mon projet, comme il alloit être exécuté. J'avoue cependant que, vu la façon singuliere dont cet avis vous étoit donné, de semblables apparences ne justifioient que trop bien vos appréhensions : la seule chose où je vous trouve blâmable, c'est que, quoique je fusse résolu de n'écouter pas vos excuses, vous auriez pu cependant, avec le talent d'écrire que vous avez, m'éclaircir ce point de votre conduite par une ligne ou deux ; & quand j'aurois eu appris combien vous aviez été fondée à verser de l'eau froide sur un feu naissant, prêt à se manifester d'une maniere honorable, je ne l'aurois pas regardé, comme il étoit assez naturel que je le fisse, d'un côté, comme une insulte faite hors de saison à ma tendresse pour vous ; & de l'autre, comme une délicatesse ridicule, ou, ce que

je craignois, & devois craindre plus que toute autre choſe, comme un effet de votre prévention en faveur d'un autre. Par-là vous nous auriez ſauvé beaucoup de tourmens, à moi d'eſprit, & à vous de corps.

Et à moi d'eſprit auſſi, en vérité, lui dis-je; ce que je ne pouvois mieux vous prouver, que par la promptitude avec laquelle j'obéis quand vous me rappellâtes chez vous.

Ah! ma chere Pamela, me dit-il en m'embraſſant, c'eſt cette action obligeante, c'eſt cette obéiſſance pleine de bonté, qui m'a lié à vous d'un amour éternel, & qui me fait répandre aujourd'hui mon ame toute entiere dans votre ſein, avec cette liberté ſans réſerve.

Je lui dis que mon prompt retour chez lui étoit d'autant moins méritoire, que je m'y étois ſenti entraînée par un mouvement irréſiſtible, auquel je n'aurois pu me refuſer, quand même je l'aurois voulu.

En vérité, reprit-il en me faiſant l'honneur de me baiſer la main, ce que vous me dites eſt bien ſatisfaiſant, ſi j'en puis augurer que la douce inclination de ma chere Pamela pour ſon perſécuteur, a été le plus puiſſant motif de ſon retour. Je mets à ſi haut prix un amour volontaire

dans la perſonne qu'on veut épouſer, que la prudence & l'intérêt me paroiſſent mériter à peine d'être nommés en comparaiſon. Mais, ma chere enfant, quand je vous dis avec toute la pureté de cœur imaginable, que dans la cérémonie qui, Dieu aidant, ne tardera pas à nous unir, il eſt impoſible qu'aucun motif d'intérêt m'y porte, & que je ne ſçaurois y en avoir d'autre que celui de l'amour, du véritable amour; pouvez-vous, en me rendant mon compliment, me dire avec ſincérité que, ſi je n'étois pas ce que je ſuis, vous pourriez, malgré ce qui s'eſt paſſé entre nous, me préférer à tout ce que vous connoiſſez d'hommes dans le monde? Pourquoi, lui dis-je, votre Pamela, comblée de vos faveurs au point qu'elle l'eſt, refuſeroit-elle de répondre à cette charmante queſtion? Tout cruel que vous me paroiſſiez, toutes dangereuſes qu'étoient vos vues pour mon honneur, vous êtes, Monſieur, le ſeul homme vivant pour qui j'aie ceſſé d'être indifférente: avant que je connuſſe que ce fût ce que je rougis à préſent de nommer, il m'étoit impoſſible de vous haïr, ou de vous ſouhaiter du mal, quoique j'euſſe une ſincere horreur pour vos attentats, & que je les déteſtaſſe de toute mon ame.

Je

Je ſuis content, ma chere Pamela, me dit-il : je n'ai plus beſoin de voir les papiers pour le renvoi deſquels vous avez eu la bonté d'écrire à votre pere. Je les verrai pourtant, ajoûta-t-il en ſe reprenant, pour y admirer la maniere charmante dont vous ſçavez mettre vos ſentimens par écrit, & pour y voir la chaîne entiere des maux que je vous ai faits, afin de mieux connoître ſi les égards que j'aurai déſormais pour vous juſqu'au tombeau, pourront ſuffire à vous en récompenſer.

Voilà, mes chers parens, la maniere dont votre heureuſe fille fut comblée des faveurs de ſon généreux Maître. Cette douce converſation me parut contrebalancer amplement tous les maux qu'il m'avoit faits. Il me dit encore mille choſes tendres, qu'il ſeroit trop long de vous écrire, quoiqu'elles ne puiſſent jamais ſortir de mon ſouvenir. Quelles actions de graces ne rendis-je pas à Dieu ? J'eſpere que je le bénirai ſans ceſſe, pour tant de faveurs non méritées qu'il verſe ſur ſa ſervante. L'heureux changement que celui de mon ſort ! Et qui ſçait ſi mon généreux & tendre Maître, voyant que je n'en ſuis pas tout-à-fait indigne, ne me mettra pas en pouvoir de répan-

dre à l'entour de moi, ſans lui faire tort, les heureuſes influences attachées à la condition où ſa bonté va m'élever? Ce ſera ſur-tout une double bénédiction pour moi, ſi je puis ſeulement m'acquitter de la centième partie de ce que je dois à d'auſſi bons parens que les miens, dont les pieuſes inſtructions & les bons exemples ont été, après Dieu, les inſtrumens de mon bonheur préſent, & de celui que j'ai lieu de me promettre pour l'avenir. O quels épanouïſſemens de joie ces magnifiques eſpérances & ce charmant point de vue ne me font-ils pas ſentir! C'en eſt plus que je n'en puis porter: je veux réfléchir à longs traits ſur toutes ces choſes, pour admirer & bénir la bonté de cette Providence qui par tant de tours & de détours, a ſçu me faire marcher dans les ſentiers de l'innocence, & m'a ſi libéralement récompenſée de ce qu'elle-même m'a donné la force d'exécuter. Gloire en ſoit à jamais rendue à Dieu ſeul, par celle qu'il a miſe dans cette état de raviſſement, par votre heureuſe Pamela!

Je vais maintenant reprendre le fil de mon agréable récit.

Comme notre promenade étoit finie, & que le carroſſe prenoit le chemin du logis: Par tout ce qui s'eſt paſſé entre nous dans

cette agréable converſation, me dit-il, ma Pamela voit & croit ſans doute que déſormais ſa vertu n'a plus d'aſſauts à ſoutenir de ma part : mais ſa patience & ſon humilité auront peut-être encore quelques légères épreuves à eſſuyer : car j'ai, aux inſtantes importunités de Milédy Darnford, & de ſes filles, promis de leur faire voir mon aimable enfant ; & je veux pour cet effet les avoir tous avec Milédy Jones, & la famille de Madame Péters, à dîner chez moi un de ces jours. Et comme je crois que, pour le préſent, vous ne vous ſoucieriez pas autrement de faire en cette occaſion l'ornement de la table, juſqu'à ce que vous puiſſiez le faire de plein droit, je ſerois charmé que vous ne refuſaſſiez point de deſcendre, ſi je venois à vous en prier : car je voudrois bien, ajoûta ce cher Maître, que pour prélude de nos noces, (ah ! que ce mot me paroît doux !) toute cette Nobleſſe eût bonne opion de votre mérite : la vue de votre perſonne & de vos charmantes manieres, ſera plus que ſuffiſante pour cela. De cette façon, je préparerai peu à peu mes voiſins à ce qui doit ſuivre : je les ai déja mis au fait de votre caractère, & leur admiration n'attend que vous.

Monſieur, répondis-je, après tout ce

qui s'eſt paſſé, je ſerois indigne de vos bontés, ſi je pouvois héſiter à dire que je ne ſçaurois avoir d'autre volonté que la vôtre. Quelque décontenancée que je puiſſe être dans une compagnie de cet ordre, le poids de vos faveurs l'emportera ſur le ſentiment de mon peu de mérite, & ſur la crainte des obſervations qu'on pourra faire; & j'obéirai ſans ſcrupule.

Je vous ſuis obligé, ma Pamela, me dit-il, & je vous prie de ne vous ajuſter que comme vous voilà: car comme ils ſont informés de votre condition, & que je leur ai fait l'hiſtoire de l'ajuſtement que vous portez aujourd'hui, & leur ai appris à quelle occaſion vous l'avez, une des jeunes Demoiſelles a prié en grace qu'on pût vous voir juſtement comme vous êtes. La choſe me fera d'autant plus de plaiſir, qu'ils verront que vous n'êtes redevable à votre équipage d'aucun de vos agrémens, & qu'avec les ſeules graces naïves que vous tenez de la nature, vous paroiſſez beaucoup plus aimable, que ne le ſont les plus grandes Dames, avec tout l'éclat de la parure & des diamans.

Ah! Monſieur, lui dis-je, votre bonté voit la pauvre Pamela dans un jour bien

ſupérieur à ſon mérite. Mais vous ne devez pas vous attendre que d'autres, & les Dames ſur-tout, me verront d'un œil auſſi favorable. Néanmoins, je ſerai toujours ravie de garder cet humble équipage, juſqu'à ce que, pour l'amour de vous-même, vous m'ordonniez d'en changer : car j'eſpere que je mettrai toujours ma plus grande gloire dans vos bontés : d'ailleurs, je ſerai charmée de montrer à tout le monde, que, par rapport à mon bonheur dans cette vie, je ſuis entierement l'ouvrage de votre généroſité, & de faire voir de quelle petite condition il vous a plu de m'élever à des honneurs que les plus grandes Dames ſeroient ravies de poſſéder.

Admirable fille, me dit-il, excellente Pamela, tes ſentimens ſont aſſurément ſupérieurs à ceux de tout ton ſexe. J'aurois pu m'adreſſer à mille belles femmes ; mais jamais aucune n'auroit mérité mon admiration comme toi.

Comme je ne vous répete des diſcours ſi obligeans, que parce qu'ils ſont les effets de la bonté de mon Maître, & que je ſuis bien éloignée d'avoir la préſomption de m'en croire aucunement digne, j'eſpere auſſi, mes chers parens, que vous ne l'attribuerez pas à ma vanité : car je

puis vous assurer que je me crois d'autant plus obligée à l'humilité, que je sens qu'on a de bonté pour moi. C'est dans tous les sens manquer de richesses, que de recevoir des faveurs qu'on ne sçauroit payer ; comme c'est le propre d'une ame riche en vertu, de pouvoir les dispenser, sans en attendre ou en desirer de retour. C'est d'un côté l'état de la créature humaine, comparé de l'autre au Créateur : on peut donc dire de ceux qui sont dans ce dernier cas, qu'ils imitent la Divinité ; & c'est-là sans doute le plus grand des éloges.

Le carrosse nous ramena au logis environ sur les deux heures ; je louai Dieu de l'état parfait de santé & de contentement où mon bienfaiteur me parut être ; & j'en augurai qu'il ne se repentoit pas de sa bonté. Il me donna la main pour descendre du carrosse, & me mena ainsi jusques dans la salle, devant tous les domestiques, avec la même politesse qu'il l'avoit fait en partant. Mad. Jewkes vint lui demander comment il se portoit. A merveille, Mad. Jewkes, lui dit-il, à merveille ; graces à Dieu, & à l'aimable fille que voilà. J'en suis bien-aise, dit-elle ; mais je me flatte que vous ne vous trouvez pas plus mal de mes soins, & de mes ordonnances. Au contraire, Madame Jewkes, lui dit-il,

vous m'avez fait grand bien l'une & l'autre.

Madame Jewkes, ajoûta-t-il, nous avons, vous & moi, traité bien rudement cette fille. Je m'attendois assez, lui dit-elle, à être le sujet de ses plaintes. Je puis vous assurer, dit mon Maître, qu'elle n'a pas prononcé votre nom : nou nous sommes entretenus de toute autre chose; & j'espere qu'elle nous pardonnera à l'un & à l'autre : il faut sur-tout qu'elle vous pardonne, à vous qui n'avez rien fait que par mes ordres. Je veux dire seulement, que les conséquences nécessaires de ces ordres, ont donné bien du chagrin à ma Pamela; & c'est maintenant à nous à le lui faire oublier, si nous pouvons.

Monsieur, reprit la Jewkes, j'ai toujours dit à Mademoiselle (ce fut le nom qu'elle me donna,) que vous étiez bien bon, & toujours prêt à pardonner. Non, dit-il, j'ai été un franc vaurien, & c'est elle, je pense, qui voudra bien me pardonner. Tout ce préambule est pour vous dire, Mad. Jewkes, que je vous prie désormais de faire votre étude de l'obliger, autant que vous avez auparavant été contrainte par mes ordres de lui déplaire. Et vous n'oublierez pas, qu'en toutes choses, il faut à présent qu'elle soit sa propre maitresse.

Et apparemment la mienne aussi, dit la Jewkes? Oui, reprit mon généreux Maître; & je crois que la chose aura lieu, avant qu'il soit peu. Je sçais donc bien, dit-elle, en mettant son mouchoir sur ses yeux, ce qui m'arrivera. Pamela, me dit mon Maître, consolez la pauvre Madame Jewkes.

Rien ne pouvoit être plus généreux, que de paroître la mettre déja dans mon pouvoir. Madame Jewkes, lui dis-je, en la prenant par la main, je ne m'aviserai jamais de faire un mauvais usage du pouvoir qui pourra m'être donné par le meilleur des Maîtres, & je n'aurai jamais à cœur de vous faire aucun tort, quand même je le pourrois: car je penserai toujours que, ce que vous avez fait, n'a été que pour obéir à une volonté à laquelle la bienséance voudra que je me soumette aussi: ainsi, quoique nous soyons animées de sentimens très-différens par rapport à leurs effets, cependant, comme ces effets partent d'une même cause, je les respecterai toujours.

Voyez, Madame Jewkes, dit mon Maître, nous avons affaire vous & moi à un cœur généreux. En vérité, si Pamela ne vous pardonnoit pas, comme vous n'avez agi que sur mes instructions, je croirois

n'avez agi que ſur mes inſtructions, je croirois qu'elle ne me pardonne qu'à moitié. Eh bien, dit-elle, puiſqu'ainſi va, Dieu vous béniſſe l'un & l'autre. Je vais redoubler de diligence, pour obliger ma Maîtreſſe; car je vois qu'elle le ſera bientôt.

O mes chers Parens! faites à préſent pour moi des prieres d'un autre ordre. Priez que je ne m'enorgueilliſſe pas trop, & que la tête ne me tourne pas de tant de choſes magnifiques & ſi propres à flatter la vanité d'une perſonne de mon ſexe & de mon âge. Je demande actuellement à Dieu de grand cœur, de faire évanouir & d'éloigner de moi toutes ces délicieuſes eſpérances, ſi elles doivent me corrompre juſqu'au point de me rendre vaine, & ſi j'en dois venir à ne pas reconnoître, avec une humilité pleine de gratitude, la bonne Providence, qui m'a ſi viſiblement conduite à cet heureux période, à travers les ſentiers dangereux où j'ai marché.

Mon Maître eut la bonté de dire, qu'il croyoit que je pouvois bien dîner avec lui, puiſqu'il étoit ſeul. Mais je le priai de m'excuſer, de peur qu'un ſi grand excès de condeſcendance & de bonté tombant ſur moi tout à la fois, ne vînt à bout de me tourner la tête, & je lui demandai en grace d'amener plus graduellement mon bon-

heur, de peur que je ne ſçuſſe pas aſſez comment le ſupporter.

Ceux, me dit-il, qui doutent d'eux-mêmes, font rarement des fautes. Si vous aviez eu la moindre raiſon de craindre ce que vous dites, il ne vous ſeroit jamais venu dans l'eſprit : car il n'y a que les ames préſomptueuſes, remplies d'elles-mêmes, & incapables de penſer, qui donnent dans des erreurs capitales. Cependant, ajoûta-t-il, j'ai une ſi haute opinion de votre prudence, qu'en général je croirai toujours ce que vous faites très-bien fait, parce que ce ſera vous qui le ferez.

Monſieur, lui dis-je, vos obligeantes expreſſions ne ſeront pas abſolument perdues avec moi, ſi je puis l'empêcher : car elles me feront employer tous mes ſoins pour tâcher de mériter votre bonne opinion & votre approbation, que je regarderai toujours comme la plus ſûre regle de ma conduite.

Comme j'étois alors prête à monter dans ma chambre : Permettez, Monſieur, lui dis-je en regardant autour de moi avec quelque confuſion, pour voir ſi quelqu'un étoit-là, que je vous remercie à genoux, comme j'ai été cent fois tentée de le faire dans le carroſſe, pour toutes les bontés dont vous m'accablez ; j'eſpere que vous

n'en perdrez pas le fruit : & là-dessus j'osai lui baiser la main.

Je me suis étonnée depuis, que j'eusse eu tant de hardiesse. Mais que pouvois-je y faire ? Mon pauvre cœur, plein de gratitude, ressembloit à une riviere qui, s'enflant à l'excès, vient à inonder ses bords : & comme celle-ci entraîne avec elle tout ce qui surnage, les élans de mon ame emporterent toute ma crainte & ma timidité.

Il me serra dans ses bras avec transport, eut la condescendance de s'agenouiller à côté de moi, & me baisant : Ma chere & toute bonne Pamela, me dit-il, prosterné comme vous, je vous jure une fidélité & une sincérité éternelles : Dieu veuille nous accorder seulement la moitié des plaisirs qui semblent nous être réservés, & nous n'aurons jamais lieu d'envier le bonheur des plus grands Princes. Ah ! Monsieur, lui dis-je, comment pourrai-je soutenir tant de bonté ? Je suis vraiment pauvre à tous égards, en comparaison de vous ; car dans quel genre de générosité ne me laissez-vous pas mille lieues derriere vous !

Il me releva, & comme je prenois le chemin de la porte, il me conduisit jusqu'au pied de l'escalier, & après m'avoir encore donné un baiser, il me laissa monter dans ma chambre. Je m'y jettai à deux

genoux, dans les plus grands transports d'allegresse, & je bénis ce Dieu tout bon qui avoit ainsi changé ma tristesse en joie, & m'avoit si abondamment récompensée des maux que j'avois endurés. Que je les trouve légers à présent tous ces maux, qui paroissoient si formidables à mon triste cœur! Je vœux désormais, dans tous les états de la vie, & au milieu de toutes ses vicissitudes & de ses hazards, me livrer à la Providence : elle sçait ce qui nous convient le mieux ; & des malheurs mêmes que nous redoutons le plus, elle en fait souvent les causes de notre bonheur, & les moyens pour nous délivrer de plus grands désastres. Toute jeune que je suis, mon expérience, quant à cet article de la confiance qu'il faut avoir en Dieu, est considérable, quoique mon jugement en général puisse n'être encore que foible, & peu formé. Vous excuserez ces réflexions, parce que ce sont celles de votre fille, & qu'en ce qu'elles peuvent avoir de bon, elles sont le fruit des exemples & des instructions de vous & de feu ma bonne Maitresse.

Je vous en ai beaucoup écrit en peu de tems : j'ajoûterai seulement, pour finir les détails de cette charmante journée, que mon Maître se portoit si bien l'après-di-

née, qu'il alla faire un tour à cheval, & ne revint que sur les neuf heures du soir. En arrivant il monta dans ma chambre, & me voyant la plume à la main: Je ne viens, me dit-il, ma chere Pamela, que pour vous dire que je me porte à merveille: comme j'ai une lettre ou deux à écrire, je vous laisserai continuer la vôtre: car je m'apperçois que vous étiez après; (j'avois mis mon papier de côté lorsqu'il étoit entré,) & là-dessus il me donna un baiser, me souhaita le bon soir, & descendit: & moi je finis ma lettre jusqu'à cet endroit avant que de me mettre au lit. La Jewkes me dit que, si cela m'étoit plus agréable, elle iroit coucher ailleurs: Non, lui répondis-je, Madame Jewkes, je vous prie de m'accorder votre compagnie. Elle me fit une belle révérence, & me remercia. Comme les tems changent!

JEUDI.

MOn Maître vint me voir le matin, & m'entretint long-tems avec toute la complaisance imaginable sur différens sujets. Il me demanda, entr'autres choses, si je voulois ordonner quelques habits neufs pour le jour de mon mariage. (Oh ! que le cœur me battit à ce mot prononcé si tranquillement !) Je lui dis que je me remettois de toutes choses à son bon plaisir, mais que je lui demandois en grace une seconde fois, pour les raisons que je lui en avois données, de ne me pas équiper avec trop de magnificence.

Je crois, ma chere, me dit-il, que la chose se fera fort secrettement. Je compte que vous ne craignez plus un mariage supposé : apprenez-en l'office par cœur, je vous prie, afin de voir qu'on n'en oublie pas un seul mot. J'étois transportée entre la honte & la joie : oh ! comme le feu me monta au visage !

Je lui dis que je ne craignois absolument rien, & que je n'appréhendois que ma propre indignité. Je crois, ajoûta-t-il, que cela se fera d'aujourd'hui en quinze

dans cette maison. Oh ! pour le coup je tremblai tout de bon, & vous pensez bien que ce n'étoit pas de chagrin. Que dit ma chere enfant, ajoûta-t-il ? avez-vous quelque répugnance à choisir un des jours de la semaine prochaine ? car mes affaires demandent ma présence à mon autre maison, & je ne voudrois pas quitter celle-ci, sans me voir heureux par la possession de ma chere Pamela.

Je n'ai de volonté que la vôtre, lui dis-je plus rouge que le feu : mais, Monsieur, ne dites-vous pas que ce sera dans la maison ? Oui, reprit-il, car je veux tenir la chose aussi secrette que faire se pourra ; & si nous allons à l'Eglise, tout sera bientôt public. C'est, lui dis-je, une cérémonie sainte, Monsieur ; & il vaudroit mieux, ce me semble, la faire dans un lieu saint.

Je vois la confusion de mon aimable fille, me dit-il fort obligeamment ; & votre délicatesse allarmée m'apprend que je dois vous obliger de tout mon pouvoir. C'est pourquoi, je veux faire vuider & nettoyer ma petite Chapelle, qui depuis deux générations n'a servi que de décharge, parce que notre famille n'y a jamais résidé long-tems, & je la ferai préparer pour la cérémonie, si vous n'agréez pas

qu'elle se fasse dans votre chambre ou dans la mienne.

Cela vaudra mieux que la chambre, lui dis-je ; & j'espere qu'on n'en fera plus un garde-meuble, mais qu'on la mettra constamment à l'usage auquel je présume qu'elle a été consacrée. Oui, oui, dit-il, elle a été consacrée, il y a déja plusieurs siécles, du tems de mon bisayeul, qui a bâti & la chapelle, & le bon vieux manoir.

Mais, ma chere enfant, permettez, si ce n'est point trop ajoûter à votre aimable confusion, que je vous demande, si ce sera la premiere ou la seconde semaine des quinze jours en question ? Je baissai les yeux, & perdis toute contenance. Parlez, me dit-il.

Monsieur, repris-je, ce sera, s'il vous plaît, la seconde semaine. Comme il vous plaira, me dit-il avec complaisance; mais je vous serois bien obligé, ma Pamela, si vous faisiez choix de la premiere. J'aimerois mieux la seconde, lui dis-je, si ce vous étoit tout un. Eh bien, soit, reprit-il; mais ne différez donc pas jusqu'au dernier des quinze jours.

Puisque vous m'enhardissez à parler sur cet important sujet, permettez-moi, lui dis-je, de vous demander si je ne puis pas

écrire à mes Parens, pour les informer de mon bonheur ? Vous le pouvez, sans doute, me dit-il; mais recommandez-leur de tenir la chose secrette, jusqu'à ce que vous ou moi éxigions le contraire. Je vous ai bien dit que je ne voulois plus voir vos papiers, mais j'entendois que je ne voulois plus les voir sans votre consentement : si vous voulez me les montrer, (& à présent ma curiosité n'a d'autre motif que le plaisir que je goûte à lire ce que vous écrivez,) je vous en tiendrai compte comme d'une faveur.

Monsieur, répondis-je, quoique je ne les aie pas écrits pour que vous les lussiez, parce que je comptois sur votre parole, je ne laisserai pas que de vous les montrer, si vous voulez bien me permettre d'en récrire une feuille. Quelle feuille, me dit-il? Je vous le demande, quoique je ne consente pas par avance à ce que vous paroissez souhaiter : car j'ai d'autant plus à cœur de voir cette feuille, qu'elle contient les véritables sentimens dans lesquels vous l'avez écrite, & parce que votre intention n'étoit pas que je la visse. Ce que je ne voudrois pas que vous lussiez, lui dis-je, sont des réflexions peu ménagées pour les termes, sur la lettre que j'ai reçue de la Bohémienne. Je les ai mises sur le papier,

dans le tems que j'étois effrayée de votre projet du mariage ſuppoſé : il y a bien encore quelques autres choſes que je ne me ſoucierois pas que vous viſſiez : mais c'en eſt-là le plus mauvais article. Ma chere petite impertinente, me dit-il, je ne ſçaurois y être peint plus en laid que ce qui m'en a paru à moi-même; & je vous permettrai de noircir à diſcrétion, ſur ce ſujet, un portrait dont l'original a dû vous paroître la noirceur même. Eh bien, Monſieur, lui dis-je, je crois que je vous obéirai avant que le ſoir vienne. Au moins, reprit-il, n'y changez pas un mot. Je m'en garderai bien, lui dis-je, puiſque vous me le défendez.

La Jewkes monta pendant que nous parlions, & nous dit que Thomas étoit de retour. Ah! dit mon Maître, qu'il apporte ici les papiers; car nous comptions, lui & moi, que vous les aviez envoyés par cet homme. Mais nous fûmes cruellement trompés, quand il vint dire à mon Maître : Monſieur, Monſieur Andrews ne s'eſt pas trouvé d'humeur de me les livrer; il vouloit abſolument que ſa fille eût été forcée à lui écrire cette lettre: & en vérité le bon Vieillard paroiſſoit accablé de douleur. Il ſoutenoit que ſa fille étoit perdue; qu'autrement elle n'auroit pas tour-

né bride si près de chez lui, comme je venois de lui dire qu'elle avoit fait, au lieu de venir voir ses parens. Je commençai à craindre pour-lors que la chance ne tournât encore pour moi.

Allons, Thomas, dit mon Maître, point de détour : dites-moi devant Mademoiselle Andrews quels discours ils ont tenus. Vraiment, Monsieur, dit Thomas, lui & la bonne Madame Andrews, après avoir conféré ensemble sur votre lettre, Mademoiselle, sortirent sur votre respect, en pleurant si amèrement que j'en avois grand mal au cœur : & puis ils disoient, qu'à cette heure c'en étoit fait de leur pauvre fille ; qu'elle avoit écrit cette lettre-là par force, ou qu'elle avoit cédé à Monsieur, & comme ça, qu'elle étoit perdue, ou qu'elle le seroit bientôt.

Mon Maître parut fâché : je l'appréhendai. De grace, Monsieur, lui dis-je, excusez les craintes de mes honnêtes parens. Ils ne sçauroient s'imaginer votre bonté pour moi.

Ainsi, ajoûta-t-il sans me répondre, ils ont refusé de vous livrer les papiers ? Oui, dit Thomas, quoique je leur disse, sur votre respect, que vous, Mademoiselle, aviez écrit de votre propre mouvement & de très-grand cœur ce que je venois de leur

apporter, sur une lettre que je vous avois remise. Mais le bon Vieillard dit: Vraiment, femme, il y a dans ces papiers-là cent choses qu'il n'y a que nous qui devons voir; & sur-tout qu'il ne faut pas que notre Monsieur lise. On s'est servi de tant de stratagêmes pour tromper la pauvre fille, qu'à la fin il s'en est trouvé un trop fort pour elle. Comment pouvons-nous concevoir qu'elle est partie pour venir nous trouver, & cela de si grand train, & que quand elle a été à plus de moitié chemin, elle nous a envoyé cette lettre-là, & qu'elle s'en est retournée de son bon vouloir, comme vous dites; pendant que nous sçavons que sa plus grande joie eût été de revenir avec nous, & d'échapper aux dangers où elle a été si long-tems exposée? Et puis, il dit, sur votre respect, qu'il ne résisteroit pas à ce chagrin-là, parce qu'assurément sa fille étoit déja une fille perdue: Et comme ça, ajoûta Thomas, les deux bonnes vieilles gens s'assirent, & se donnant la main & s'appuyant sur l'épaule l'un de l'autre, ne firent que se lamenter pitoyablement: le cœur me saignoit de les voir; mais, tout ce que je leur dis ne put les consoler; & ils ne voulurent pas me donner les papiers, quoique je leur disse que je ne les remettrois qu'à Mademoisel-

le Andrews elle-même. Et comme ça, j'ai été, sur votre respect, obligé de m'en revenir sans eux.

Mon cher Maître me vit fondre en larmes, à cette description de vos craintes & de vos allarmes sur mon compte. Ne vous chagrinez pas de la sorte, me dit-il; au fond, je ne suis point fâché contre votre pere : c'est un bon & honnête-homme : je voudrois seulement que vous lui écrivissiez sur le champ ; la lettre sera envoyée par la poste à Monsieur Atkins, qui demeure à deux milles de la maison de votre pere : je la mettrai dans un couvert, où je prierai Monsieur Atkins de la faire tenir sûrement à vos parens au moment qu'il la recevra. Ne leur parlez point d'envoyer les papiers afin de ne leur point donner d'inquiétude ; car je ne veux voir à présent ces papiers, que par un pur motif de curiosité, que je puis satisfaire en tout tems. Là-dessus il me donna un baiser devant Thomas, essuya mes larmes avec son mouchoir, & dit à Thomas : Après tout, les bonnes vieilles gens ne sont point à blâmer. Ils ne sçavent pas mes honorables intentions pour leur chere fille, qui dans peu sera votre Maitresse, Thomas : je tiendrai cependant la chose secrette pendant quelques jours, & ne voudrois pas que mes Domestiques en parlassent hors du logis.

Dieu béniſſe Monſieur, lui dit Thomas. Monſieur ſçait mieux que perſonne ce qu'il a à faire. Vous êtes toute bonté, lui dis-je. J'admire l'indulgence avec laquelle vous pardonnez qu'on vous trompe dans votre attente, au lieu d'en être fâché, comme je l'appréhendois. Thomas ſe retira, & mon Maître me dit : Je n'ai pas beſoin de vous faire reſſouvenir d'écrire ſur le champ, pour tranquilliſer les bonnes gens : je vais pour cet effet vous laiſſer à vous-même : envoyez-moi ſeulement ceux de vos papiers que vous voulez bien que je voye, afin que je m'en amuſe une heure ou deux. Mais, ajoûta-t-il, j'oubliois à vous dire, que les Meſſieurs & Dames de nos voiſins dont je vous ai parlé, viendront dîner demain avec moi, & que j'ai donné là-deſſus à Madame Jewkes les ordres néceſſaires. Faudra-t-il, lui dis-je, que je paroiſſe devant eux : Sans doute, reprit-il, c'eſt-là principalement ce qui les amene : & croyez-moi, ma Pamela, raſſurez-vous, vous ne verrez rien là qui vous égale.

Dès que mon Maître m'eût quittée, j'ouvris mes papiers, & tirai ceux qui commençoient au Jeudi matin qu'il partit pour Stamfort. Ils contenoient : » La viſi-» te du matin qu'il me rendit avant que je

» fuſſe levée, & les ordres exprès qu'il
» donna à Madame Jewkes de veiller at-
» tentivement ſur ma conduite : L'affaire
» de la Bohémienne du jour ſuivant, &
» mes réflexions là-deſſus, où je le traite
» d'homme vraiment diabolique, avec
» pluſieurs autres expreſſions fort vives,
» ſuggérées par ce que les apparences
» avoient alors d'affreux contre lui. Son
» retour le Samedi ; les frayeurs où il me
» jetta, en faiſant ſemblant de vouloir
» me viſiter, pour trouver les papiers qui
» ſuivoient ceux qu'il avoit eus par le
» moyen de Madame Jewkes. L'obliga-
» tion où je fus de les abandonner. Sa con-
» duite à mon égard après les avoir lus,
» les queſtions qu'il me fit à ce ſujet. Son
» extrême bonté pour moi, à la vue des
» dangers auxquels j'avois échappé, & des
» angoiſſes où je m'étois trouvée. Com-
» ment, au milieu de l'accès de bienveil-
» lance où il étoit, je m'aviſai, hors de ſai-
» ſon, & penſant au mariage ſuppoſé dont
» j'avois été informée par la Bohémienne,
» de ne lui marquer que mon envie de re-
» tourner auprès de vous. Comment cela
» le fit entrer en fureur, juſqu'au point de
» me chaſſer de chez lui le Dimanche
» même, & de me renvoyer chez vous. Les
» particularités de mon voyage, mon cha-

» grin en le quittant, & comment je vous » avoue avec ſincérité que je me trouve » l'avoir aimé ſans le ſçavoir & ſans pou- » voir m'en empêcher. Comment il fit » courir après moi, pour me prier de re- » venir, laiſſant néanmoins généreuſe- » ment la choſe à mon choix, lorſqu'il » auroit pu me faire revenir de gré ou de » force. Comment je me réſolus de l'obli- » ger; & quelle fatigue j'eſſuyai en m'en » retournant. L'obligeante réception qu'il » me fit, & comment il me montra la let- » tre foudroyante de ſa ſœur Davers, où » elle cenſure ſa conduite à mon égard, le » priant de me mettre en liberté, & le me- » naçant de le renier pour ſon frere, s'il ſe » deshonore en m'épouſant. Mes réflexions » ſérieuſes ſur cette lettre, *&c.* « J'eſpere que vous verrez bientôt tous ces papiers avec le reſte. Ils amenent les choſes juſ- qu'à Mardi dernier au ſoir.

Tout ce qui s'en eſt enſuivi, comme no- tre converſation dans le carroſſe Mercredi matin, & ſon extrême bonté depuis ce tems-là, a été ſi obligeant que j'ai cru que je n'en écrirois pas davantage, ayant quel- que honte de parler ſi ouvertement ſur un ſujet ſi délicat & ſi flatteur; quoique les faveurs ſans nombre que je reçois de lui, méritent de ma part tous les témoignages

que

que je puis lui donner de ma reconnoissance.

Quand j'eus parcouru ces papiers, je les lui portai moi-même dans la salle, & lui dis en les lui donnant : Accordez-moi, Monsieur, la même indulgence que ci-devant, & si j'ai été trop sincère & trop libre dans mes réflexions & dans l'énoncé de mes sentimens ; que mes frayeurs, d'un côté, & ma sincérité, de l'autre, me servent d'excuse. Vous êtes bien obligeante, ma chere enfant, me dit-il : mes pensées ne sont pas plus à craindre pour vous que mes actions.

Je montai ensuite dans ma chambre, & vous écrivis pour vous informer en peu de mots de mon bonheur présent, & des bontés de mon Maître, pour vous marquer combien mon cœur est pénétré de la reconnoissance qu'il doit au plus aimable des hommes, & pour vous assurer que j'aurois bientôt le plaisir de vous renvoyer, non-seulement les papiers que je vous demande, mais encore tous ceux qui les ont suivis jusqu'à présent, parce que je sçais qu'à vos heures perdues vous aimez à vous amuser de mon griffonnage. Avant que de cacheter ma lettre, je la portai en bas, & dis à mon Maître : Monsieur, vous plairoit-il de prendre la peine de lire ce que j'écris

à mes chers Parens ? Je vous suis obligé, ma chere Pamela, me dit-il, & tout de suite il me fit asseoir sur ses genoux pendant qu'il lut ma lettre. Elle parut lui plaire infiniment. Mon aimable fille, me dit-il en me la rendant, vos expressions & votre style sont charmans ; rien n'est plus obligeant que la maniere affectueuse dont vous parlez de moi ; & je confirme de rechef par ce baiser, ajoûta-t-il, la vérité de tout ce que vous promettez ici de mes bonnes intentions... O les charmans jours que ceux que je passe ici ! Dieu veuille me les continuer ! Un revers, s'il m'en arrivoit à présent, me tueroit infailliblement.

Il sortit après dîner dans son carrosse, & le soir à son retour il m'envoya dire, qu'il seroit bien aise d'aller faire un tour de jardin avec moi ; je descendis à l'instant.

Il vint à ma rencontre. Eh bien, dit-il, comment se porte ma chere enfant ? Qui croyez-vous que j'ai vu depuis que je suis sorti ? Je n'en sçais rien Monsieur, lui dis-je. Il y a, à environ cinq milles d'ici, me dit-il, un détour dans le grand chemin, qui environne un pré, où il y a une belle route pour les gens de pied, auprès d'un petit ruisseau avec un double rang de tilleuls de chaque côté, où la Noblesse des environs va de tems en tems se promener,

pêcher & se divertir. Je vous montrerai l'endroit à la premiere occasion ; je suis descendu de carrosse pour traverser le pré, & j'ai ordonné à Robert de faire le tour, & de venir me trouver de l'autre côté. Qui croyez-vous que j'ai rencontré se promenant un livre à la main, & lisant ? Votre très-humble & très-dévoué serviteur, Monsieur Williams. Ne rougissez point, Pamela, me dit-il : comme il avoit le dos tourné vers moi, j'ai pris la résolution de lui parler, & avant qu'il m'eût apperçu : Comment se porte notre ancienne connoissance ? ai-je dit (car, ajoûta mon Maître, nous avons, lui & moi, étudié un an dans le même Collége.) Au son de ma voix & à ma vue, il a tressailli si violemment, que j'ai cru qu'il alloit sauter dans le fossé.

Le pauvre homme ! m'écriai-je. Fort bien, interrompit mon Maître ; mais, point tant de votre pauvre homme non plus, avec ce ton affectueux. Je suis fâché, Monsieur Williams, lui ai-je dit, que ma voix vous cause tant d'épouvante. Que lisez-vous là ? Monsieur, dit-il, en bégayant, & tout surpris, c'est le Télémaque François ; car je travaille à me perfectionner, s'il est possible, dans la Langue Françoise. Je pensois en moi-même, cela vaut mieux que d'y perfectionner ma Pamela. C'est fort bien

fait à vous, Monsieur Williams; mais ne croyez-vous pas que ce nuage que voilà nous donnera une petite ondée? Il commençoit effectivement à pleuvoir un peu. Je crois, dit-il, que cela ne durera pas.

Si vous voulez vous en retourner au Village, ai-je ajoûté, je vous y menerai; car je passerai chez le Chevalier S*** au retour de ma petite promenade? Il m'a dit que ce seroit lui faire une trop grande faveur. Ne parlez point de cela, lui ai-je dit, promenons-nous jusqu'à l'autre bout de l'allée, & nous rencontrerons le carrosse.

De sorte, continua mon Maître, que nous avons, chemin faisant, lié conversation. Il m'a dit qu'il étoit très-fâché d'avoir encouru mon indignation, d'autant plus qu'il avoit ouï dire à Milédy Jones, qui le sçavoit de la famille du Chevalier S***, que mes vues étoient plus honorables qu'on ne l'avoit cru d'abord. Monsieur Williams, lui ai-je dit, nous autres favoris de la fortune, prenons quelquefois avec le monde un peu plus de liberté que nous ne devrions; nous faisons ce que vous autres esprits contemplatifs appelleriez sans doute, se livrer voluptueusement aux influences d'une abondance dangereuse; & nous ne sçaurions nous résoudre à demeu-

ter dans le chemin battu, quoiqu'après tout il ſoit le plus ſûr, & mérite la préférence. Vous pouvez donc bien penſer que je ne trouvois pas trop bon de me voir ſupplanté en une choſe qui me touchoit de près, & cela par une ancienne connoiſſance, dont, avant cette affaire, je me faiſois une étude de procurer le bien-être.

Je pourrois vous répondre, a dit Williams en m'interrompant, que mon premier motif étoit entierement tel qu'il convenoit à mon état : & il a ajoûté très-poliment : Et je ſuis aſſuré que, quelqu'inexcuſable que j'aie pu vous paroître dans le cours de cette affaire, vous-même, Monſieur, auriez été très-fâché qu'on eût pu dire, que vous aviez jetté les yeux ſur une Demoiſelle, dont perſonne que vous n'auroit ſouhaité la poſſeſſion.

Fort bien, Monſieur Williams, lui ai-je répondu; je vois que vous êtes auſſi galant que religieux : mais ce qui m'a le plus choqué, c'eſt qu'en ſuppoſant que vous me trouviez blâmable, vous ne m'en ayez pas fait des reproches, comme votre caractère vous en donnoit le droit ; & qu'au contraire vous ayez, pour premiere réſolution, pris celle de me contreminer, d'être auſſi habile en fait d'intrigues comme Eccléſiaſtique, que je l'étois comme Laïque, & de

travailler à vous assurer un butin que vous m'auriez enlevé dans ma propre maison. Mais l'affaire est finie, & je n'en garde plus de rancune ; vous ne sçaviez pas cependant, si je n'en viendrois pas enfin à une conduite plus honorable avec elle, comme en effet j'y suis venu.

Je suis fâché pour moi-même, m'a-t-il dit, d'avoir si malheureusement encouru votre indignation ; mais je me réjouis pour elle des généreuses intentions où vous êtes : permettez-moi seulement de vous dire, que si vous épousez Mademoiselle Andrews, elle fera honneur à votre choix dans l'esprit de tous ceux qui la verront, ou qui viendront à la connoître ; & tant pour la personne que pour l'esprit, vous pouvez hardiment défier tout le Comté de vous livrer sa pareille.

Voilà, dit mon Maître, de quelle maniere nous nous sommes entretenus le Ministre & moi ; & je l'ai remis à son logis dans le Village. Mais, Pamela, il vous a bien gardé le secret, & n'a jamais voulu convenir, que vous eussiez répondu à ses recherches pour le mariage.

En vérité, Monsieur, lui dis-je, il ne pouvoit jamais avancer rien de semblable ; & j'espere que vous m'en croirez. Je vous en crois, je vous en crois, reprit-il d'un ton

affirmatif; mais je ſuis toujours d'opinion, que ſi, voyant qu'on m'oppoſoit des contrebatteries, je n'avois pas découvert, comme je l'ai fait, qu'elles venoient de Williams, les choſes auroient pu en venir à un point qui nous auroit interdit notre préſente ſituation à l'un & à l'autre.

Monſieur, lui dis-je, ſi vous conſidérez que tout l'orgueil du monde ne pouvoit jamais me faire eſpérer l'honneur où vous paroiſſez vouloir m'élever; que par conſéquent je n'avois que du deshonneur à attendre, ſans compter le cruel traitement que j'eſſuyois, j'aurois paru très-peu ſincère dans l'attachement que je montrois pour la vertu, ſi je n'avois pas fait tous mes efforts pour m'évader. J'étois cependant réſolue de ne pas penſer au mariage, n'ayant jamais vu d'homme que j'euſſe pu aimer, avant que votre bonté m'eût enhardie à lever les yeux ſur vous.

Ma chere Pamela, me dit-il, je ferois grand tort à ma vanité en ne vous croyant pas; mais la juſtice veut en même tems que j'avoue que, tout bien conſidéré, c'en eſt plus que je ne mérite.

La magnifique expreſſion, mes chers Parens! qu'elle a de charmes pour votre heureuſe fille! Qu'il lui eſt doux de l'entendre de la bouche de ſon Maître!

J'étois ravie du récit qu'il venoit de me faire de son entrevue avec Monsieur Williams; mais je n'osois en témoigner ma joie. J'espere qu'avec le tems il rentrera dans ses bonnes graces.

Il eut la bonté de me dire, qu'il avoit donné des ordres pour préparer la Chapelle. Avec quelle joie intérieure, mais en même tems, avec quelle crainte & quel tremblement ne regardai-je pas le bonheur qui m'attend!

VENDREDI.

SUr le midi, arriverent le Chevalier S***, sa femme, & ses deux filles, Milédy Jones, une de ses belles-sœurs, & Monsieur Péters avec son épouse & sa niéce. Madame Jewkes, qui redouble chaque jour de civilité pour moi, étoit très-fâchée que je n'eusse pas mis quelques-uns de mes plus beaux habits, & me fit force complimens.

Ils entrerent tous dans le jardin pour se promener avant le dîner, & à ce que je compris, ils avoient une si grande impatience de me voir, qu'après qu'ils eurent fait deux ou trois tours, mon Maître les fit entrer dans la grand alcovee, & vint me chercher lui-même. Allons, ma chere Pamela, me dit-il, les Dames ne sçauroient être contentes, qu'elles ne vous voyent; je vous prie de les satisfaire. Je suis toute honteuse, lui dis-je; mais je ne laisserai pas que de vous obéir. Les deux jeunes Demoiselles, ajoûta-t-il, se sont mises tout de leur mieux; mais elles paroissent de beaucoup inférieures à ma charmante fille, malgré la simplicité de son équipage. Monsieur, lui

dis-je, ne vous y suivrai-je pas? Car je ne sçaurois souffrir que vous me fassiez l'honneur de m'y conduire. Eh bien, dit-il, je m'en vais vous annoncer. Il ordonna à la Jewkes d'apporter une bouteille ou deux de vin de Canarie, & quelques biscuits, & alla retrouver sa compagnie.

L'alcove dont je viens de parler est au fond du jardin, en face de la plus longue allée de gravier, de sorte qu'ils me virent en perspective assez long-tems avant que je pusse les aborder. Mon Maître m'a depuis fait avec plaisir le récit de tout ce qu'ils lui dirent de moi.

Pardonnerez-vous à votre petite pécore de fille, si elle a la vanité de vous dire le tout, comme il a eu la bonté de me le répéter? Il m'apperçut le premier: Regardez, Mesdames, leur dit-il, voici venir ma jolie villageoise. En un clin d'œil, je les vis tous (ce qui me déconcerta horriblement) remplir les fenêtres & la porte, & me regarder de tous leurs yeux.

C'est une charmante fille, dit Milédy Jones à mon Maître, je le vois d'ici. Le Chevalier S***, qui a été un grand débauché dans sa jeunesse, jura qu'il n'avoit jamais vu d'air plus aisé, de taille plus fine, ni une prestance plus gracieuse. Milédy Darnford dit que j'étois toute aimable, &

Madame Péters me combla de louanges. Le Miniſtre en voulut être auſſi, & dit que je ſerois la gloire de tout le Comté. Hélas ! je devois tout cela au jour dans lequel il plaiſoit à mon cher Maître de me placer, & qui me paroit à leurs yeux des mérites que je n'avois pas. Les jeunes Demoiſelles, à ce qu'il m'a dit, rougirent, & me regardèrent d'un œil d'envie.

Quand je fus près d'eux, mon Maître, qui me vit confuſe & hors de moi-même, eut la bonté de venir au-devant de moi : Donnez-moi la main, me dit-il, ma chere Pamela, vous marchez trop vîte, (& je me hâtois en effet de mettre fin à l'avidité de leurs regards.) Je la lui donnai en le ſaluant ; il m'aida à monter les degrés de l'alcove, & de l'air du monde le plus galant, il me préſenta aux Dames, qui me baiſerent toutes, & me dirent qu'elles eſpéroient faire une plus ample connoiſſance avec moi. Milédy Darnford eut la bonté d'ajoûter, que je ſerois la fleur de tous les environs. Avec votre permiſſion, dit le Chevalier S*** à mon Maître, en me ſaluant, je puis dire à préſent, ajoûta-t-il, que j'ai baiſé la plus aimable fille d'Angleterre. Malgré ſon compliment, & le bon tour que les choſes avoient pris, je me ſentois une eſpece de dent de lait contre

lui, pour ſes beaux rapports. Monſieur Péters ſuivit gravement ſon exemple, &, en véritable Evêque, me dit: Dieu vous béniſſe, mon aimable enfant! Aſſeyez-vous auprès de moi, je vous prie, Mademoiſelle, me dit Milédy Jones. Tous prirent des ſiéges; mais je leur demandai la permiſſion de me tenir debout. Non, Pamela, me dit mon Maître, aſſeyez-vous avec ces Dames; ce ſont mes bonnes voiſines, qui vous le permettront pour l'amour de moi, en attendant qu'elles vous connoiſſent mieux, & qu'elles vous en prient pour l'amour de vous-même. Monſieur, lui dis-je, je ferai toujours gloire de mériter leur indulgence.

Ils me dévoroient tellement des yeux, que je n'oſois lever les miens. C'eſt, je crois, une des prérogatives des perſonnes de diſtinction, & bien élevées, de décontenancer les gens timides. Eh bien, Monſieur le Chevalier, ajoûta mon Maître, n'avez-vous rien à dire à ma gentille campagnarde? Je ſçaurois bien mieux ce qu'il lui faudroit dire, reprit le Chevalier en jurant un gros juron, ſi j'étois auſſi jeune que vous. Vous êtes toujours le même, Monſieur le Chevalier, dit Milédy Darnford.

Vous êtes un peu troublée, & hors d'haleine, ma chere enfant, dit mon Maître;

mais j'ai déja dit à tous mes excellens voisins ici présens, une bonne partie de votre histoire, & de ce que vous valez. Oui, ma chere voisine, me dit Milédy Darnford, car c'est le nom que je veux vous donner; nous tous qui sommes ici, avons appris votre histoire extraordinaire. Madame, lui dis-je, vous avez donc entendu des choses qui me rendent votre indulgence bien nécessaire. Non, non, dit Madame Péters, nous avons entendu ce qui vous fera toujours regarder comme l'honneur de notre sexe, & comme un modele digne de l'imitation de toutes les jeunes Demoiselles du pays. Vous êtes bien bonne, Madame, lui dis-je, de m'enhardir ainsi à lever les yeux, & à vous remercier de l'honneur que vous voulez bien me faire.

Madame Jewkes entra avec le vin de Canarie, que Nanon avoit apporté jusqu'à l'alcove, avec quelques biscuits sur une soucoupe. Permettez que je vous aide, Madame Jewkes, lui dis-je; je servirai les biscuits aux Dames. En disant cela, je pris la soucoupe, & fis le tour de la compagnie finissant par mon Maître. Milédy Jones dit qu'elle n'avoit jamais été servie de si bonne grace, & que je prenois trop de peine. Ah! Madame, lui dis-je, j'espere que la faveur du meilleur des Maîtres ne

me fera jamais oublier, qu'il eſt de mon devoir de ſervir ſes amis. Votre Maître ! * ma belle fille, reprit le Chevalier: j'eſpere que vous n'appellerez pas toujours Monſieur B. de ce nom-là, de peur que toutes les Dames du Comté n'amenent la mode générale d'en faire autant. Monſieur, lui dis-je, j'aurai bien des raiſons de continuer ſur le même ton, qui ne ſçauroient regarder vos Dames.

Vous vous égayez toujours ſur notre compte, Monſieur le Chevalier, lui dit Milédy Jones; mais je vois très-bien, qu'il ſera de l'intérêt de tous nos Meſſieurs d'établir une amitié intime entre leurs épouſes & une perſonne qui peut leur donner un ſi bon exemple. Madame, lui dis-je, ce ſera donc après que l'honneur de vous avoir pour modele m'aura rendu digne de leur en ſervir.

Ils m'accablerent tous de politeſſe. Je vous demande mille pardons, Mademoiſelle**, me dit la plus jeune fille de Milédy

* En Angleterre les femmes ſoumiſes appellent ſouvent leur mari *mon Maître*, en parlant de lui. Les femmes du commun n'y manquent jamais; la choſe eſt rare parmi les Dames.

** Le mot Anglois *Miſs*, traduit ici par celui de *Mademoiſelle*, eſt un titre qu'on ne donne en Angleterre qu'à de jeunes Demoiſelles, juſqu'à ce qu'elles ſe marient.

Darnford, qui avoit souhaité de me voir dans l'équipage où j'étois; mais je sçavois combien cet ajustement vous paroit; on m'en avoit appris l'histoire, & j'avois demandé en grace que vous vouluſſiez bien vous montrer à nous sans y rien changer. Je vous suis infiniment obligée, Mademoiselle, lui dis-je, de ce que votre gracieux commandement s'est trouvé si bien d'accord avec mon choix. Quoi donc! me dit-elle, aviez-vous fait choix de cet ajustement? J'en suis ravie; quoiqu'en vérité je sois persuadée que vous devez orner tout ce que vous portez, & que vous n'en sçauriez recevoir de lustre.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle, lui dis-je; mais tant que je trouverai du plaisir à montrer de quel degré de petiteſſe le plus aimable des hommes a bien voulu m'élever, on en aura moins lieu de craindre que j'oublie les obligations infinies que je lui ai. Ma chere Pamela, dit mon Maître, si vous continuez, il faudra que j'insiste sur la premiere semaine. Vous sçavez ce que je veux dire. Monsieur, repris-je, vous êtes la bonté même.

Ils burent chacun un verre de vin de Canarie, & le Chevalier, pour m'engager à en faire autant, me dit que je jetterois un blâme sur toutes les Dames, si je ne les

imitois pas. Cela ne sçauroit être, Monsieur le Chevalier, lui dis-je ; car après la promenade que ces Dames ont faite, un verre de vin sec est un cordial qui leur convient fort. Je ne vous refuserai pas cependant, parce que je veux avoir l'honneur de saluer votre santé, & celle de toute la compagnie.

J'espere, dit la bonne Milédy Darnford à mon Maître, que nous aurons la compagnie de Mademoiselle Andrews à dîner. Madame, lui dit-il fort obligeamment pour moi, elle est encore à elle-même, & je l'en laisse la maitresse. Cela étant, répondis-je, si ces Dames veulent bien me le permettre, je les prierai de m'excuser. Toutes dirent qu'elles n'en feroient rien. Je redoublai mes instances. Quelle raison en avez-vous, ma chere Pamela, me dit mon Maître ? Ces Dames vous le demandent avec tant d'instance, que je serois bien-aise que vous les obligeassiez. Monsieur, lui dis-je, votre bonté me rendra chaque jour plus digne de l'honneur que ces Dames me font ; & quand je pourrai me persuader que j'en suis plus digne qu'à présent, j'embrasserai avec joie toutes les occasions qu'elles voudront bien m'en offrir.

Madame Péters dit à l'oreille de Milédy

Jones, & mon Maître me l'a répété depuis : Avez-vous jamais vu rien de si accompli, de si prudent, & de plus discret ? Jamais de ma vie, répondit cette aimable Dâme ; & elle ornera, dit-elle en propres termes, le rang distingué où elle doit monter. En vérité, ajoûta Madame Péters, il n'est point d'état dans la vie auquel elle ne donnât du relief.

Mon Maitre, mon généreux Maître, baignoit dans la joie de voir la bonne opinion que ces Dâmes avoient de moi ; & je m'y délectois d'autant plus, qu'elle sembloit le relever de l'abaissement auquel il se soumettoit.

Nous ne voulons pas vous gêner, dit Milédy Darnfond ; quoiqu'on pût vous blâmer d'une exactitude un peu trop pointilleuse : mais, ajoûta-t-elle, en s'adressant à mon Maître, si nous nous passons de Mademoiselle Andrews à dîner, il faut absolument insister pour qu'elle nous donne sa compagnie au thé & aux cartes : car nous vous avons déja dit, que nous voulons passer ici la journée entiere. Que dites-vous à cela, Pamela, dit mon Maître ? Monsieur, répondis-je, je ferai volontiers tout ce qui pourra plaire à ces Dames & à vous. Elles dirent que j'étois fort obligeante. Mais le Chevalier S*** jura ses

grands Dieux, qu'elles pouvoient dîner ensemble si elles vouloient ; mais que pour lui il vouloit dîner avec moi, sans autre compagnie. Et je vous dirai comme le Ministre Williams, ajoûta-t-il, (ce qui me fit voir que mon Maître leur avoit conté ce trait,) que vous ne devez pas croire que vous ayez choisi une personne dont nul autre que vous ne puisse souhaiter la possession.

Les jeunes Demoiselles dirent, que si cela me faisoit plaisir, elle feroient un tour de jardin avec moi. Je répondis que je les accompagnerois volontiers ; de sorte qu'elles & moi, la belle-sœur de Milédy Jones, & la niéce de Monsieur Péters, nous promenâmes ensemble. Elles me traiterent avec toute l'affabilité & toute la politesse imaginables ; & nous entrâmes bien-tôt dans une conversation assez familiere. Mademoiselle Darnford l'aînée me parut une très-aimable personne. Sa sœur fut un peu plus sur la réserve, & j'appris dans la suite qu'environ un an auparavant elle n'auroit point été fâchée que mon Maître se fût adressé à elle ; mais que, tout riche qu'étoit réputé le Chevalier S***, son pere, on ne l'avoit pas jugé un parti sortable pour lui. Or, de le voir s'abaisser jusqu'à moi, cela devoit mortifier une jeune & aimable

Demoiſelle. Auſſi en avois-je grand' pitié; oui, en vérité, j'en avois pitié. Je voudrois du meilleur de mon ame, que toutes les jeunes perſonnes de mon ſexe fuſſent auſſi heureuſes, qu'il y a apparence que je le ſerai.

Mon Maître m'a dit depuis, que les autres Dames, le Chevalier, & Monſieur Péters étoient ſi pleins de mes louanges quand je les eus quittés, qu'à peine pouvoient-ils parler d'autre choſe; l'un ſe jettoit ſur mon teint, l'autre ſur mes yeux, ſur ma main, & en un mot (car vous m'allez croire d'un orgueil affreux) ſur toute ma perſonne, & ſur la maniere dont je me comportois: & tous exalterent juſqu'aux cieux la promptitude & la politeſſe de mes réparties, & d'autres choſes ſemblables. J'en étois ravie, comme je vous l'ai déja dit, pour l'amour de mon cher Maître, qui paroiſſoit tranſporté de plaiſir. Dieu veuille récompenſer de mille bénédictions la bonté qu'il a pour moi.

Comme le dîner n'étoit pas prêt, les jeunes Dames me propoſerent de leur donner un air de clavecin. Je leur dis que je ne croyois pas qu'il fût d'accord. Elles m'aſſurerent qu'il l'étoit il n'y avoit que quelques mois. Je voudrois donc bien l'avoir ſçu, repris-je, quoiqu'en vérité il

faut dire, (& vous n'en ignorez pas la raiſon) que pendant un très-long-tems mon eſprit n'a guères été tourné de ce côté-là. Il fallut leur en jouer un air, & l'accompagner d'une chanſon que feu ma chere Maitreſſe m'avoit appriſe, qu'elle avoit rapportée de *Bath* *, & qu'elle ſe faiſoit ſouvent un plaiſir de m'entendre chanter. Ces Dames furent charmées de la chanſon, & eurent la bonté de louer mon exécution. Mademoiſelle Darnford me fit l'honneur de me dire, que j'avois moi ſeule toutes les perfections de mon ſexe. Je lui répondis, que j'avois eu dans la mere de Monſieur B... la plus excellente Maitreſſe du monde, qui n'avoit épargné ni peine, ni dépenſe pour mon éducation. Ah! me dit-elle, ſi l'on pouvoit perſuader Monſieur B... de donner un bal en l'honneur de l'heureux mariage, j'y danſerois de grand cœur. Je ne lui dis pas que cela n'étoit nullement de mon goût, quoique je ne puſſe m'empêcher de le penſer; une ſolemnité de cet ordre eſt, à mon avis, trop auguſte pour ceux qui font le principal rôle, au moins pour celles de notre ſexe, pour ſe livrer à

* Lieu aſſez diſtant de Londres, où la plûpart des perſonnes de qualité vont prendre des bains chauds, & des eaux minérales. Ce mot Anglois *Bath* ſignifie *bain*.

la joie qui y regne, sur-tout si elles en ont la même idée que moi : car quelque digne d'envie que soit le point de vue où je me vois, il faut que je vous avoue, mes chers parens, que la pensée de ce grand jour tient mon ame en respect, & & que plus il approchera, plus ce sentiment aura de pouvoir sur moi. Voici la chanson en question :

I

Partez, mes vers, allez, sur l'oreiller d'Elvire,
Plus fortunés que moi, vous placer doucement :
Et si dans un heureux moment
Ses yeux fixés sur vous s'amusent à vous lire ;
Dites-lui mon secret, dites-lui tendrement
Ce que moi-même, hélas ! je n'oserois lui dire
Du pouvoir de ses yeux sur le cœur d'un amant.

II

Dites-lui qu'ils pourroient, par de tendres allarmes ;
Du plus sage Reclus troubler les saints loisirs :
Et que moi, pour les doux soupirs
D'un cœur à qui le sien auroit rendu les armes ;
Je quitterois le monde & tous ses vains plaisirs :
Je pourrois, pour jouir d'un sort si plein de charmes ;
La suivre au fond d'un antre, y borner mes desirs.

III.

Là ſes divins appas répareroient l'abſence
De toutes les Beautés que je ne verrois plus :
Là de mes vœux irréſolus
Fixant en ſa faveur la légere inconſtance ;
Elle ſeule en feroit le flux & le reflux :
Je verrois tout en elle, & plein de ſa préſence,
J'oublîrois ces Tableaux où l'Art fiatta Vénus.

IV.

Pour d'autres le ſoleil fourniroit ſa carriere ;
J'oublîrois & cet aſtre & l'aſtre qui le ſuit :
Tant que mes yeux dans ce réduit
Verroient de ceux d'Elvire éclater la lumiere ;
Tant qu'elle veilleroit, je dirois, le jour luit ;
Et dès que le ſommeil lui clorroit la paupiere,
Ce ſeroit lors pour moi le retour de la nuit.

V.

Partez, mes vers, partez, dût la belle Inhumaine ;
Mécontente de vous, vous condamner au feu :
Pour vous, au fond, ce ſeroit peu,
Un inſtant verroit naître & finir votre peine :
C'eſt moi ſeul qui dois craindre un cruel déſaveu.
Ah ! ſi de vous ſur moi réjailliſſoit ſa haine,
Vos maux, au prix des miens, mes vers, ſeroient un jeu.

Sur les quatre heures, mon Maître monta dans ma chambre: Pamela, me dit-il, ne seriez-vous pas surprise, si vous alliez voir Monsieur Williams en descendant là-bas? Non, Monsieur, lui dis-je; pourquoi le serois-je? Attendez-vous donc, ajoûta-t-il, à voir un étranger, quand vous viendrez nous trouver dans la salle; car nos Dames se préparent pour le jeu, & insistent sur votre compagnie. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que vous avez envie d'essayer tout mon courage. Quoi donc! reprit-il, votre cœur manque-t-il de courage pour le voir? Nullement, Monsieur, répondis-je, nullement: mais vous sçavez que la vue de tant de Messieurs & de Dames, qui me sont étrangers, m'a déja cruellement troublée; & comme quelques-uns d'entreux n'ont pas voulu écouter les prieres qu'il leur a faites en ma faveur, lorsque je cherchois à m'évader, il me paroîtra un peu étrange de le rencontrer avec eux, & de les voir rire du ressouvenir de ce qui s'est passé. Fort bien, reprit-il; mais quoiqu'à votre retour dans la salle vous ayez à voir un homme que je vous permets d'aimer beaucoup, en me réservant cependant la préférence, ne laissez pas de tenir votre cœur en garde contre les surprises.

Ce discours m'étonna; je craignis qu'il ne

commençât à être jaloux de moi. Que vais-je devenir, me dis-je à moi-même ? (car il avoit l'air tout sérieux.) Bon Dieu ! si quelque revers m'arrivoit ! j'ai le cœur en presse ! Je ne sçais de quoi il s'agit. N'importe, descendons d'un air aussi gai qu'il nous sera possible, afin qu'on ne nous accuse de rien. Je voudrois pourtant bien que ce Monsieur Williams n'eût pas choisi pour venir ici le tems qu'ils y sont tous, à cause des regards malins qu'ils nous jetteront à lui & à moi. Si ce n'étoit cela, je serois ravie de voir ce pauvre Monsieur; car je crois qu'il a le cœur bon ; & il a beaucoup souffert pour l'amour de moi.

On vint enfin m'avertir de descendre pour jouer. J'irai, me disois-je en moi-même; mais je crains fort de leur ôter la bonne opinion qu'ils ont de moi; car je vais être tout ce qu'il y a de plus gauche. Mon Maître m'a rendu la tristesse même, par la demande sérieuse qu'il m'a faite; l'avis qu'il ma donné de tenir mon cœur en garde contre les surprises, quoique j'eusse à voir un homme qu'il me permet d'aimer beaucoup, en se réservant la préférence, m'allarme extrêmement. Je compte qu'il m'aime : mais quoi qu'il en soit, je me sens engagée depuis la tête jusqu'aux pieds : je ne sçaurois m'empêcher de l'aimer ; ce seroit folie

de

de le nier. Assurément, je ne sçaurois lui préférer aucun homme vivant. Je sçaurai bien-tôt ce qu'il veut dire.

C'est à présent, ma chere mere, qu'il faut que mes lettres s'adressent à vous. Mon cher Maître avoit bien raison de m'avertir mystérieusement comme il l'a fait, de tenir mon cœur en garde contre les surprises. Je n'ai jamais été plus étonnée de ma vie; ni ne pouvois jamais voir d'homme qui me fût plus cher! Ah! ma chere mere, c'étoit mon cher, mon très-cher pere, & non Monsieur Williams, qui m'attendoit en bas, & qui se préparoit à me donner sa bénédiction. Mon Maître & lui m'ont tous deux enjoint de vous écrire comment le tout s'est passé, & quelles ont été mes pensées sur cette heureuse rencontre.

Je reprendrai les choses dès le commencement, c'est-à-dire, depuis le tems où la Providence a conduit mon pere ici, jusqu'à présent, telles que je les ai apprises de Madame Jewkes, de mon Maître, de mon pere, de ces Dames, & de mon propre cœur. On m'a ordonné de le faire, & vous trouverez du plaisir à mon récit; qui sera tout d'une piece avec le reste, parce que vous sçavez comment le tout est lié.

Il paroît que mon cher pere & vous, étiez dans la derniere inquiétude de ſçavoir la vérité de l'hiſtoire que Thomas vous avoit faite, & que craignant que je ne fuſſe trahie, & entierement perdue, il obtint de vous la permiſſion de vous quitter, & de ſe mettre en chemin pour venir ici, le jour après celui où Thomas avoit été chez vous. En conſéquence, il arriva vendredi matin au village voiſin, & y apprit que la Nobleſſe des environs étoit chez mon Maître, qu'il les y avoit invités à un grand feſtin. Il entra dans un cabaret du lieu, s'y fit raſer, mit une chemiſe & une cravate blanches qu'il avoit apportées dans ſa poche, & après avoir mangé un morceau de pain & de fromage, & bu un verre de bierre, il s'achemina vers la maiſon de mon Maître, le cœur accablé de triſteſſe, craignant pour moi, & appréhendant fort d'être regardé de travers. Il paroît qu'il avoit demandé dans le cabaret, quels domeſtiques mon Maître avoit amenés avec lui, dans l'eſpérance d'entendre parler de moi. On lui dit qu'il y avoit pour lors dans la maiſon une femme de charge, deux ſervantes, deux cochers, deux palefreniers, un laquais, & un aide. Eſt-ce-là tout, reprit-il ? On lui dit qu'il y avoit encore une jeune créature, qui étoit ap-

paremment, ou qui devoit être sa maitresse, ou quelque chose comme cela; mais qui avoit été femme de chambre de sa mere. Ceci, à ce qu'il nous a dit, lui serra le cœur & le confirma dans ses craintes.

Il continua sa route, & environ sur les trois heures après midi, il arriva à la porte de fer, où il sonna. Le cocher du Chevalier y vint : mon pere demanda la femme de charge, quoiqu'après ce que je vous avois écrit, il la détestât dans son cœur. Ne se doutant guères qui ce pouvoit être, elle lui envoya dire d'entrer, & lui demanda dans la petite salle, ce qu'il avoit à lui dire. Madame, lui dit-il, je voulois seulement vous demander si je ne pourrois pas dire un mot à Monsieur? Non, mon ami, lui dit-elle; il est en affaire avec plusieurs Messieurs & Dames. J'ai, reprit-il, à lui parler d'une affaire qui m'est de plus grande conséquence que la vie ou la mort; & en disant cela, il avoit les larmes aux yeux.

Là-dessus, elle entra dans la grande salle, où mon Maître entretenoit les Dames de la meilleure humeur du monde. Monsieur, lui dit elle, il y a ici un bon vieux homme, assez proprement mis, qui voudroit vous parler d'une affaire de la derniere importance, & où il y va, dit-il, de

la vie & de la mort. Qui peut être cet homme-là, dit mon Maître ? Faites-le attendre dans la petite ſalle, je m'en vais lui parler tout à l'heure. Ils ſembloient tous s'entre-regarder ; & le Chevalier S*** dit ; je gage, notre ami, que ce n'eſt, ni plus, ni moins, qu'un petit bâtard qu'on vous reſtitue. Si c'en eſt un, dit Milédy Jones, apportez-le-nous ici. Je n'y manquerai pas, reprit-il.

La Jewkes m'a dit que mon Maître fut dans la derniere ſurpriſe quand il vit qui c'étoit, & qu'elle-même le fut beaucoup plus, quand elle entendit dire à mon pere : Bon Dieu, donnez-moi patience ! Tout grand que vous êtes, Monſieur, il faut que je vous demande mon enfant ; & là-deſſus il fondit en larmes. (Ah ! que de chagrins je vous ai cauſés à tous deux !) Tranquilliſez-vous, mon bon Monſieur Andrews, lui dit mon Maître, en le prenant par la main ; votre fille eſt ſur le point d'être heureuſe.

Ce diſcours allarma mon pere. Quoi ! reprit-il, elle eſt donc mourante ! Il tremblioit ſi fort, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir. Mon Maître le fit aſſeoir ; & s'aſſeyant auprès de lui : Non, Dieu ſoit loué, lui dit-il, elle ſe porte à merveille. De grace, raſſurez-vous ; je ne ſçaurois ſup-

porter de vous voir dans les transes où vous êtes; elle vous a écrit une lettre pour vous assurer qu'elle a lieu d'être très-satisfaite, & de se croire heureuse.

Ah! Monsieur, reprit mon pere, vous m'avez dit une fois qu'elle étoit à Londres, auprès de l'épouse d'un Evêque, & tout ce tems-là, vous la reteniez prisonniere ici. Fort bien, dit mon Maître; mais à présent il n'est plus question de tout cela : les tems sont changés; car actuellement, cette aimable fille me retient prisonnier; & dans peu de jours, je me chargerai des plus agréables fers que jamais homme ait portés.

Eh! Monsieur, dit mon pere, voilà trop de bonne humeur pour mes chagrins. Mon cœur est presque aux abois. Mais est-ce que je ne pourrai pas voir ma pauvre fille? Vous l'allez voir tout à l'heure, lui dit-il, car elle va descendre pour jouer avec nous; & si vous ne voulez pas m'en croire, j'espere que vous l'en croirez elle-même.

En attendant sa venue, permettez-moi, mon cher Monsieur, de vous faire une seule & unique question, afin que je sçache comment je dois la regarder quand je la verrai. Est-elle honnête? est-elle vertueuse? Comme l'enfant qui vient de naître,

Monſieur Andrews, dit mon aimable Maître, & j'eſpere que dans dix ou douze jours d'ici elle ſera ma femme.

Ah! ne me flattez pas, mon bon Monſieur, dit mon pere; cela ne ſe peut, cela ne ſe peut. Je crains que vous ne l'ayez trompée par de trop belles eſpérances, & que vous ne vouliez me faire croire l'impoſſible. Madame Jewkes, ajoûta mon Maître, pendant que je vais ſortir, dites au pere de ma chere Pamela tout ce que vous ſçavez de moi, & de celle qui ſera bientôt votre Maitreſſe: traitez-le auſſi de votre mieux; ſervez-lui de ce que vous avez; & faites-lui boire un verre du vin qu'il aime le mieux. Si c'eſt-là du vin, ajoûta-t-il, donnez-m'en un plein verre.

Elle le lui donna, & mon Maître prenant la main de mon pere; croyez-moi, Monſieur Andrews, lui dit-il, tranquillisez-vous, je vous prie; car je ne ſçaurois vous voir dans le doute cruel qui vous tourmente: votre aimable fille eſt tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je ſuis ravi que vous ſoyez venu; car vous nous trouverez tous remplis de ce que je vous dis. Allons, à la bonne Madame Andrews, Dieu vous béniſſe l'un & l'autre, d'être les heureux moyens qui m'ont procuré un ſi grand bonheur! & là-deſſus, il but une raſade à cette chere ſanté.

Qu'entends-je ? Il n'eſt pas poſſible ! dit mon pere. Mais je penſe que Monſieur eſt trop bon pour ſe moquer d'un pauvre vieillard. Monſieur, ajoûta-t-il, cette vilaine hiſtoire de la femme de l'Evêque, me chiffonne l'eſprit. Mais vous dites que je verrai ma chere fille, & que je la verrai honnête. Sans cela, Monſieur, tout pauvre que je ſuis, je ne voudrois pas l'avouer pour mon enfant.

Mon Maître ordonna à Madame Jewkes de me laiſſer encore ignorer que mon pere fût venu, & alla retrouver la compagnie. Je viens d'être agréablement ſurpris, leur dit-il ; le bon vieux Andrews vient d'arriver ici à l'inſtant, en quête de ſa fille : il eſt au déſeſpoir ; car il craint qu'elle n'ait été ſéduite, & le bon & honnête-homme qu'il eſt, il m'a dit qu'il ne l'avouera pas pour ſa fille, ſi elle n'eſt pas vertueuſe. Ah ! Monſieur, s'écrierent-ils preſque tous à la fois, ne verrons-nous pas ce bon vieillard, dont vous nous avez tant exalté la ſimplicité, le bon ſens & la probité ? Si je croyois, dit-il, que Pamela ne fût pas trop émue de la ſurpriſe, je vous rendrois tous témoins de leur premiere entrevue ; car jamais pere & fille ne ſe ſont auſſi tendrement aimés que ces deux-là. Mademoiſelle Darnford, toutes les

Dames, & les Messieurs, demanderent en grace que la chose se fît comme il l'avoit dit. Mais cela n'étoit-il pas bien cruel, ma mere? car ils pouvoient bien penser que je ne soutiendrois pas une si agréable surprise.

Je ne crains qu'une chose, leur dit-il avec bonté; c'est que cette chere fille n'en soit trop émue. Oh! dit Milédy Darnford, nous aiderons tous à lui soutenir le cœur. Je vais, dit-il, monter là-haut pour la préparer; mais je ne lui dirai pas de quoi il s'agit. Il monta donc dans ma chambre, comme je vous l'ai déja dit, & m'amusa de Monsieur Williams, pour me préparer à quelque sorte de surprise, quoique celle qu'il me causa n'approchât en rien de celle où j'allois être exposée; & il me laissa, comme vous sçavez, en suspens sur le sens mystérieux de ses paroles, en me disant qu'il m'enverroit chercher, quand on seroit prêt à se mettre au jeu.

Dès qu'il m'eut quittée, il alla retrouver mon pere, & lui demanda s'il avoit mangé quelque chose. Non, dit Madame Jewkes, le pauvre homme a le cœur si plein, qu'il ne sçauroit manger, ni rien faire, qu'il n'ait vu sa chere fille. C'est un plaisir qu'il aura bientôt, dit mon Maître. Je veux, ajoûta-t-il, parlant à mon pere, que vous entriez avec moi; car elle va faire

faire un quadrille avec ma compagnie, & je vais lui envoyer dire de descendre. Ah! Monsieur, dit mon pere, dispensez-m'en, je vous prie; de grace, dispensez-m'en. Je ne suis pas en état de paroître devant votre compagnie : permettez, au nom de Dieu, que je voye ma fille en particulier. Mon bon Monsieur Andrews, dit mon cher Maître, ils sçavent tous que vous êtes le plus honnête-homme du monde, & ils meurent d'envie de vous voir pour l'amour de Pamela.

Il prit donc mon pere par la main, & malgré lui il le présenta à la compagnie. Tous l'accablerent de civilités. Mesdames & Messieurs, dit obligeamment mon Maître, je vous présente le plus honnête-homme d'Angleterre; c'est le pere de mon aimable Pamela. Monsieur Péters s'avança vers lui, & lui prenant la main : Nous sommes tous charmés de vous voir, Monsieur, lui dit-il; vous êtes le plus heureux de tous les peres, dans la personne de votre fille. Nous la voyons aujourd'hui pour la premiere fois; & nous ne nous lassons point de l'admirer.

Monsieur Andrews, dit mon Maître, Monsieur est le Ministre de la Paroisse; mais il n'est pas assez jeune pour être Monsieur Williams. Cette raillerie piquante

fit pour un moment craindre à mon pere, à ce qu'il m'a dit depuis, que le tout ne fût qu'un jeu joué. Le Chevalier le prit auſſi par la main : vraiment, notre cher, lui dit-il, vous avez un Ange pour fille, nous en ſommes tous amoureux. Les Dames s'approcherent auſſi, & lui dirent mille choſes obligeantes. Milédy Darnford, entr'autres, lui dit qu'il pouvoit bien ſe regarder comme l'homme d'Angleterre le plus heureux, d'avoir une auſſi aimable fille. Madame, répondit mon pere, ſi elle eſt ſeulement honnête-fille, je ne lui en demande pas davantage ; c'eſt-là le tout du tout : car le reſte n'eſt que hazard. Mais j'ai peur que Monſieur n'ait été un peu trop ſur le ton de moquerie avec moi. Non, non, dit Madame Péters, nous ſommes tous témoins qu'il n'a que des vues très-honnêtes pour la chere Pamela. C'eſt, reprit-il, en s'eſſuyant les yeux, une conſolation pour moi, que de ſi bonnes Dames me parlent de la ſorte. Mais, quand pourrai-je donc la voir ?

Ils vouloient tous le faire aſſeoir auprès d'eux ; mais il ne voulut ſe mettre que derriere la porte, dans un coin de la chambre ; de ſorte qu'en entrant on ne pouvoit le voir, parce que la porte ouvroit ſur lui, & le cachoit preſqu'entierement. Toutes

les Dames s'assirent, & mon Maître envoya dire à Madame Jewkes de monter dans ma chambre, & de m'avertir que les Dames m'attendoient. Je descendis.

Mademoiselle Darnford se leva, & vint me rencontrer à la porte. Hé bien, Mademoiselle, me dit-elle, nous vous attendons avec impatience. Je ne voyois pas mon cher pere; il avoit apparemment le cœur trop plein, pour pouvoir ouvrir la bouche; car il se leva & se rassit trois ou quatre fois de suite, sans pouvoir venir à moi, ni proférer un seul mot. Les Dames avoient les yeux fixés de son côté; mais croyant toujours que Monsieur Williams étoit là, je me gardai bien d'y jetter les miens: Ils me firent asseoir entre Milédy Darnford & Milédy Jones, & me demanderent à quel jeu je voulois que nous jouassions? Au jeu qui plaira à ces Dames, répondis-je. J'étois surprise du sourire universel qui régnoit sur tous leurs visages, & de les voir regarder tantôt de mon côté, & tantôt de celui de mon pere: mais quoique je fusse en face de lui, avec la table devant moi, j'évitois de jetter les yeux vers la porte, de peur d'appercevoir Monsieur Williams.

Ma chere enfant, me dit mon Maître, avez-vous envoyé à la poste votre lettre

Universitas BIBLIOTHECA Lavalensis

pour Monsieur Andrews ? Sans doute ; Monsieur, répondis-je. Je n'avois garde de l'oublier : j'ai pris la liberté de charger Monsieur Thomas de la porter. Je voudrois pour beaucoup, ajoûta-t-il, sçavoir ce que le bon vieux couple en dira. Ah ! Monsieur, m'écriai-je, votre bonté remettra bien le cœur à ces deux bonnes cheres ames. A ce mot, mon pere ne pouvant plus se contenir, ni en même tems remuer de la place, se débonda en un torrent de larmes, que ce meilleur des peres s'étoit efforcé de retenir. Ah ! ma chere enfant, s'écria-t-il !

Je reconnus sa voix, levai les yeux, & ne l'eus pas plutôt apperçu, que je m'élançai vers lui, renversai la table sans aucun égard pour la compagnie, & me jettai à ses pieds. Ah ! mon pere, mon pere ! m'écriai-je, est-il bien possible ? est-ce vous ? Oui, c'est lui-même. Donnez votre bénédiction à votre heureuse..... Je ne pus achever, & je m'évanouis.

Mon Maître parut vraiment inquiet. J'ai toujours craint, leur dit-il, qu'une si grande surprise seroit plus forte qu'elle. Toutes les Dames accoururent autour de moi, & me firent boire un verre d'eau. Il me rendit mes esprits, & je me trouvai dans les bras du plus cher de tous les peres. Ah !

m'écriai-je, en le regardant, dites-moi au plus vîte tout ce que vous ſçavez. Y a-t-il long-tems que vous êtes ici ? Quand êtes-vous arrivé ? Comment ſe porte ma chere & très-honorée mere ? Je lui avois déja fait une douzaine de queſtions, avant qu'il eût pu répondre à une ſeule.

On me permit de me retirer avec lui, & ce fut alors que m'exhalant en vœux & actions de graces à Dieu, pour ce ſurcroît de bonheur, je lui confirmai l'excès des bontés de mon Maître, que ſa muette ſurpriſe ſembloit refuſer de croire. Nous nous agenouillâmes, au milieu de mille bénédictions que nous nous donnions mutuellement, nous remerciâmes Dieu de concert, & demeurâmes aſſez long-tems dans une eſpece d'extaſe. Mon Maître entra peu après : Ah ! Monſieur, lui dit mon cher pere, quel changement eſt celui-ci ! Dieu veuille vous bénir, & vous récompenſer dans ce monde & dans l'autre !

Dieu veuille nous bénir tous, répondit mon Maître. Mais comment ſe porte mon aimable enfant ? Vous m'avez donné bien de l'inquiétude, Pamela. Je ſuis au déſeſpoir de ne vous avoir pas avertie d'avance.

Ah ! Monſieur, lui dis-je, c'eſt vous qui avez tout fait, ainſi tout étoit bien :

mais pouvois-je jamais m'attendre à un ſi grand bonheur ?

Vraiment, ajoûta-t-il, vous avez mis en peine toute la compagnie. Quand vous pourrez les aller rejoindre, ils ſeront ravis de vous voir ; car, vous avez dérangé tous leurs plaiſirs, quoiqu'en même tems vous les ayez attriſtés avec quelque ſorte de délice. Vous étes chez vous, Monſieur Andrews, dit-il à mon pere, & plus vous reſterez ici, plus on ſera ravi de vous y voir. Et vous, ma chere Pamela, quand vous aurez un peu repris vos eſprits, venez rejoindre la compagnie. Je ſuis charmé de vous retrouver ſi bien. Là-deſſus il nous quitta.

Voyez, voyez, dis-je à mon cher pere, juſqu'où va la bonté de ce Maître qui m'a été ſi méchant ! Ah ! priez pour lui, & priez pour moi, que je puiſſe m'en rendre digne.

Depuis quand cet heureux changement s'eſt-il fait, ma chere enfant, me dit mon pere ? Il y a déja pluſieurs jours, repris je ; j'ai mis tout par écrit, & vous verrez de quel abîme de miſere Dieu a retiré votre heureuſe Pamela.

Son ſaint Nom ſoit béni, me dit-il ! mais m'aſſurez-vous donc qu'il vous épouſera : ſe peut-il qu'un ſi brave Gentilhomme ſe-

ra une Dame de la fille d'un pauvre homme comme moi? Ah! que Dieu eſt bon! comment votre pauvre chere mere ſoutiendra-t-elle le poids de tant de bonnes nouvelles? Je partirai demain pour aller les lui annoncer: car je ne ſerai qu'à demi-heureux, juſqu'à ce que cette chere femme en partage la joie avec moi. Certes, ma chere enfant, nous devrions nous retirer dans quelque campagne éloignée, pour nous y cacher, de peur que notre pauvreté ne vous faſſe déshonneur.

Ah! mon cher pere, m'écriai-je, vous me mortifiez dans ce moment pour la premiere fois de votre vie. Votre pauvreté a été ma gloire & ma richeſſe; & ſi je puis me vanter de quelque choſe, c'eſt de l'avoir toujours regardée comme un honneur, plutôt que comme une honte, parce que vous avez toujours été ſi remplis de probité, que votre fille n'a jamais eu lieu que de ſe glorifier de tels parens.

C'eſt ainſi, ma très-chere mere, que nous paſſions ces doux momens, quand Mademoiſelle Darnford vint me trouver. Comment vous portez-vous, ma chere Demoiſelle, me dit-elle? Je ſuis ravie de vous voir ſi bien. Allons, donnez-nous votre compagnie; & vous auſſi, Mon-

ſieur Andrews, ajoûta-t-elle en prenant mon pere par la main.

Rien n'étoit plus obligeant; je l'en remerciai; & nous allâmes dans la grande ſalle. Mon Maître ſe ſaiſit de mon pere, le fit aſſeoir à côté de lui, & ils burent un verre de vin enſemble. Pendant ce tems-là je demandai pardon de mon mieux à nos Dames, qui me l'accorderent de très-bonne grace. Pour le Chevalier S***, il mit ſes deux mains ſur mes épaules, & avec ſon air jovial: voyons, voyons, me dit-il, ſi c'eſt-là que croiſſent vos ailes; car je n'ai jamais vu d'oiſeau voler comme vous. Sçavez-vous bien que vous avez briſé les jambes de Milédy Jones avec la table? Montrez-lui, Madame, ajoûta-t-il.

Cette plaiſanterie fit rire toute la compagnie. Je dis que j'étois au déſeſpoir de mon extravagance, & que ſi mon Maître n'en avoit pas été l'auteur, j'aurois dit qu'on avoit tort de m'expoſer à tant de ſurpriſe, & de me forcer de ſortir ainſi hors de moi-même, devant une ſi bonne compagnie. Tous dirent que j'étois bien excuſable, & qu'ils étoient charmés que je ne m'en fuſſe pas trouvée plus mal.

Ils eurent la bonté de me diſpenſer du jeu, & jouerent entr'eux. J'allai, par ordre de mon Maître, m'aſſeoir de l'autre

côté de la salle, dans la plus délicieuse place où je me sois trouvée de ma vie, entre les deux hommes du monde que j'aimois le mieux, & qui me tenoient chacun par une main. De tems en tems, mon pere levoit vers le Ciel ses yeux baignés de larmes, & disoit: Pouvois-je jamais espérer rien de semblable?

Je lui demandai s'il avoit eu la bonté d'apporter avec lui les papiers? Il me dit qu'oui, en me regardant fixement, comme pour dire, vous les livrerai-je à présent? Je les lui demandai: il les tira de sa poche: je me levai, & le plus respectueusement qu'il me fut possible, je les remis entre les mains de mon Maître. Je vous remercie, ma chere Pamela, me dit-il. Votre pere remportera le tout, pour voir non seulement comment les choses ont tourné pour le mieux, mais encore jusqu'à quel point j'ai été un méchant garçon. Mais je veux qu'il me le rende pour l'amour de l'auteur.

Les Dames & les Messieurs, quoi que je pusse dire, voulurent absolument que je fisse le thé, * & Abraham demeura auprès de moi, pour le servir à la compa-

* En Angleterre, c'est toujours l'ouvrage de la Dame du logis.

gnie. Mon Maître & mon pere demeurerent enſemble, & au lieu de thé, burent quelques verres de vin. Le Chevalier dit en badinant à mon Maître : je gagerois bien que pour tout l'or du monde vous ne voudriez pas être galant juſqu'au point de boire le thé avec les Dames *. Mais votre tems approche, & je ne doute pas que bien-tôt vous ne ſoyez d'auſſi bonne affaire que moi.

Mon Maître les preſſa tant de reſter à ſouper, qu'à la fin ils ſe rendirent, à condition que je viendrois orner la table : ce fut l'expreſſion dont ils voulurent bien ſe ſervir. J'inſiſtai pour qu'on m'en exemptât : mais mon Maître me pria de céder, puiſque les Dames le vouloient. D'ailleurs, dit-il, nous ne laiſſerons pas aller votre pere ; ainſi, vous ferez auſſi bien de reſter avec nous.

Je m'étois flattée que mon pere & moi ſouperions, ou tête à tête, ou ſeulement avec la Jewkes. Mais Mademoiſelle Darnford, qui eſt une jeune Dame des plus obligeantes, me dit : nous ne vous laiſſe-

* C'eſt encore un uſage en Angleterre, qu'après le repas, les Dames ſe retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les hommes demeurent autour d'une table couverte de verres & de bouteilles.

rons point aller, en vérité, nous n'en ferons rien.

Quand on eut servi, Milédy Darnford me prit par la main : Avec votre permission, Monsieur, dit-elle à mon Maître, voulant me placer au plus haut bout de la table. De grace, Madame, lui dis-je, dispensez-m'en, je ne sçaurois le faire, je ne m'y résoudrai jamais. Pamela, dit mon Maître, au grand contentement de mon cher pere dans les yeux duquel je lisois, obligez Milédy Darnford, puisqu'elle le souhaite : vous sçavez que ce n'est anticiper que de peu de jours sur vos propres droits.

Mon cher Monsieur, lui dis-je, au nom de Dieu, ne me l'ordonnez point ; permettez, de grace, que je m'asseye auprès de mon pere. Ouais, dit le Chevalier, voilà bien du bruit ici ; allons, mettez-vous au haut bout, c'est votre place, & votre pere s'assiéra auprès de vous. Ceci embarrassant beaucoup mon cher pere : allons, dit mon Maître, je vais vous placer tous, & là-dessus il mit Milédy Darnford au haut de la table, Milédy Jones à sa main droite, & Madame Péters à sa gauche : il me plaça entre les deux Demoiselles ; mais il mit fort adroitement l'aînée au-dessous de sa cadette. Je vous mets ici,

Mademoiselle, lui dit-il, afin que vous enfermiez mon petit oiseau qui vole si bien; car je remarque avec plaisir la bonté que vous avez pour lui; & d'ailleurs, il faut que toutes les jeunes Demoiselles soient ensemble. Cela parut faire plaisir aux deux sœurs; car si la plus jeune d'elles avoit été mise au-dessous, sur le pied que les choses avoient été autrefois, elle auroit pu se trouver piquée de ce qu'on m'avoit mise au-dessus d'elle; au lieu que Mademoiselle Darnford son aînée lui cédant, il paroissoit moins étrange qu'elle me cédât aussi; sur-tout après le tour aimable que mon cher Maître venoit de donner à la chose, en me supposant son petit oiseau, qu'il étoit bon de tenir en cage.

Mon Maître dit obligeamment à mon pere: allons, Monsieur Andrews, vous & moi nous serons ensemble. Et là-dessus il prit le bas bout de la table, & mit mon pere à sa droite: le Chevalier voulut absolument être à sa gauche: Docteur *, dit-il au Ministre de la Paroisse, il me semble que toutes les jupes devroient être ensemble: ainsi, mettez-vous

* Titre que les Anglois donnent indifféremment à tous les Ecclésiastiques, & qui répond en François à celui de *Monsieur l'Abbé*.

auprès de cette Dame, ajoûta-t-il en lui montrant sa sœur. Comme j'avois un dindon bouilli vis-à-vis de moi : si l'ouvrage n'est pas trop fort pour vous, me dit mon Maître, coupez cet oiseau, pour épargner une partie de la peine à Milédy Darnford. Il fut disséqué dans un clin d'œil, & je servis aux Dames. Je donnerois bien quelque chose de bon, dit Mademoiselle Darnford, pour faire aussi adroitement l'office d'Ecuyer tranchant. Mademoiselle, lui dis-je, lorsque feu ma chere Maitresse régaloit quelques Dames de ses amies, comme elle le faisoit régulierement à certains jours, elle vouloit toujours que je fisse ces choses là.

Je me souviens, dit mon Maître, que quand moi, ou quelqu'autre, ne coupions pas parfaitement, ma mere disoit assez souvent : je vais envoyer chercher Pamela, pour vous apprendre à couper comme il faut. Mademoiselle Andrews a toutes les perfections de son sexe, dit Milédy Jones; c'est un prodige pour son âge. Je puis vous assurer encore, dit Mademoiselle Darnford, qu'elle joue du clavecin à charmer, & chante en même tems ; car elle a une très-belle voix. Nous avons bien besoin que vous nous disiez cela, lui dit le Chevalier : qui est-ce qui ne le devinera

pas en l'entendant parler ? & qui eſt-ce qui verra ſes doigts, & ne dira pas qu'ils ſont faits pour toucher quelqu'inſtrument que ce ſoit ? Docteur, ajoûta-t-il, s'adreſſant au Miniſtre, il eſt bon que vous ſoyez ici ; autrement j'aurois fait rougir les Dames. Je n'en croirai rien, Monſieur le Chevalier, dit Milédy Jones ; car un Gentilhomme auſſi poli que vous, ne voudroit pas pour beaucoup faire rougir des Dames. Non, non, dit-il, pas pour tout l'or du monde ; mais ſi je l'avois fait, j'aurois dit comme le Poëte: *Elles rient, parce qu'elles entendent.*

Quand la compagnie ſe retira, Milédy Darnford, Milédy Jones, & Madame Péters, inviterent ſéparément mon Maître & moi à venir les voir ; & lui demanderent en grace de me permettre de les aller voir au moins avant que nous quittaſſions l'endroit. Nous eſpérons, me dirent-elles, que, quand le charmant lien ſera ſerré pour toujours, vous engagerez Monſieur B... à réſider davantage parmi nous. Nous étions toujours charmés quand il venoit ici, dit Milédy Darnford ; mais à préſent nous en aurons une double raiſon. Mon pere étoit tranſporté de tout ce qu'il entendoit.

Quand la compagnie eut pris congé,

mon Maître lui demanda s'il fumoit ? Il répondit que non. J'ai dit à mon aimable Pamela, ajoûta-t-il, en nous faiſant aſſeoir à ſes côtés, que de quinze jours, dont deux ſont déja paſſés, il faut qu'elle en marque un pour me rendre heureux : je l'ai laiſſé la maitreſſe de le choiſir dans la premiere ou dans la ſeconde ſemaine. Souhaiter que Dieu vous béniſſe, eſt tout ce que je puis dire, répondit mon pere en levant les yeux & les mains au ciel ! O Pamela ! continua mon Maître en me prenant la main, ſi vous n'en avez point d'autre raiſon, qu'une petite honte mal placée ne vous faſſe pas différer : car je voudrois aller dans le Comté de Bedford le plutôt que faire ſe pourra ; mais je n'y voudrois pas retourner, ſans y amener à mes domeſtiques une Maitreſſe, qui m'aide à réparer le mal qu'elle a fait elle-même dans ma maiſon.

J'étois ſi confuſe, que je n'oſois lever les yeux. Ma chere fille, me dit mon pere, je ſuis bien ſûr que je n'ai pas beſoin de vous exciter à l'obéiſſance dans tout ce qui peut obliger un ſi bon Maître. Que dit ma Pamela, ajoûta ce dernier ? elle n'a pas coutume de chercher ſes expreſſions. Monſieur, lui dis-je, ſi je montrois trop d'empreſſement, j'aurois l'air de

douter que vous demeuraſſiez dans les ſentimens où vous êtes, & de ne pas vouloir vous laiſſer le tems de la réflexion. Il eſt bien ſûr qu'à cela près, je dois me réſigner ſans réſerve à votre volonté.

Je n'ai pas beſoin de réfléchir, reprit-il; car je vous ai ſouvent dit, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que je ne pouvois vivre ſans vous. L'orgueil de ma condition m'a porté à tâcher par la douceur & par la crainte, de vous poſſéder ſur un autre pied; mais votre vertu s'eſt trouvée plus forte que toutes les tentations, & toutes les terreurs du monde n'ont pu lui en impoſer. N'ayant donc pu vaincre ma paſſion pour vous, j'ai corrigé mon cœur; j'ai réſolu que, puiſque vous ne vouliez pas être à moi aux conditions que je vous avois offertes, vous le ſeriez à celles qu'il vous plairoit; & je vous jure qu'aujourd'hui je ne voudrois pas vous avoir à d'autres. Il me paroît donc, que le plutôt ne ſera que le mieux: qu'en dites-vous, Monſieur Andrews? Il y a tant de bonté de votre côté, Monſieur, &, graces à Dieu, tant de prudence du côté de ma fille, répondit mon pere, que c'eſt à moi de garder le ſilence. Mais quand l'affaire ſera terminée, nous n'aurons, ma chere femme & moi, autre choſe à faire qu'à prier

prier pour vous deux, & à admirer avec joie, en regardant en arriere, les voies admirables de la Providence.

C'eſt aujourd'hui vendredi au ſoir, dit mon Maître; je ſuppoſe, ma chere fille, que ce fût pour lundi prochain, ou mardi, ou mercredi, ou jeudi matin; dites, mon enfant.

Voulez-vous bien, Monſieur, lui dis-je, me permettre de ne vous répondre que demain? Volontiers, reprit-il, & là-deſſus il tira la ſonnette & fit appeller Madame Jewkes. Où ferez-vous coucher Monſieur Andrews cette nuit, lui dit-il? Prenez ſoin de lui, je vous prie; c'eſt un parfaitement honnête-homme, qui fera venir la bénédiction ſur toute maiſon où il mettra le pied.

Mon cher pere pleuroit de joie, & je ne pus m'empêcher de lui tenir compagnie. Mon Maître me donnna un baiſer, nous ſouhaita le bon ſoir, & ſe retira. Je conduiſis mon pere à ſa chambre, & l'entretins avec tant de feu, ſur mon bonheur futur, qu'il me ſembla preſque à moi-même, que je n'étois que langue depuis la tête juſqu'aux pieds. Il écouta mon babil avec indulgence, & parut tranſporté de la plus grande joie: il ſe coucha enfin, & ne ſongea toute la nuit

qu'à l'échelle de Jacob, & aux Anges qui montoient & descendoient pour le bénir lui & sa fille.

SAMEDI.

JE me levai de grand matin ; mais je trouvai que mon pere m'avoit déja prévenue, & qu'il étoit allé faire un tour de jardin. Je courus l'y trouver : avec quels transports & quelles actions de graces n'en parcourûmes-nous par les endroits, qui m'y avoient été si redoutables auparavant ! l'étang, la porte de derriere, en un mot, jusqu'au moindre recoin ; que de motifs de joie & de gratitude n'y trouvâmes-nous pas ?

Sur les sept heures, mon Maître vint nous y joindre en robe de chambre & en pantoufles ; il avoit l'air un peu appesanti : je crains, Monsieur, lui dis-je, que vous n'ayez mal reposé cette nuit. C'est votre faute, Pamela, me dit-il : quand je vous eus quittée, je ne pus jamais m'empêcher de jetter les yeux sur vos papiers, & encore moins de les lire jusqu'au dernier mot ; de sorte qu'il étoit trois heures avant que je me sois mis au

lit. Je voudrois, Monsieur, lui dis-je, que vous eussiez eu un meilleur passe-tems. Ce qu'il y a là de pire, me dit-il, est ce que je m'étois attiré à moi-même; & vous ne m'avez pas épargné. Monsieur, lui dis-je..... Je vous pardonne, reprit-il, en m'interrompant : vous n'en avez eu que trop de sujets. Mais je vois clair comme le jour, que, si vous aviez pu vous évader, vous auriez bientôt été la femme de Williams; & je ne comprends pas même comment cela auroit pû être autrement. En vérité, Monsieur, lui dis-je, je n'avois pas la moindre idée de devenir sa femme, ni celle d'aucun autre homme. J'en suis persuadé, reprit-il; mais cela devoit arriver comme une suite naturelle de l'état des choses, & je vois que votre pere l'approuvoit. Monsieur, lui dit mon pere, je ne pensois guères alors à l'honneur que vous lui feriez; & je regardois ce parti-là comme fort au-dessus de ce que nous pouvions lui procurer. Mais quand je vis qu'elle ne s'en soucioit pas, je résolus de ne l'en point solliciter, & de laisser le tout à sa prudence.

Je vois, reprit mon Maître, qu'il n'y a eu dans toute cette affaire que sincérité, qu'honnêteté, & que franchise; j'en parle comme d'une chose qui étoit presque iné-

vitable, supposé qu'elle eût eu lieu, & j'ai à cet égard toute la satisfaction que je pouvois souhaiter. Mais, ajoûta-t-il, il faut que j'admire encore, comme je l'ai déja fait mille fois, la prodigieuse mémoire, & le tour heureux & aisé de narration, que votre excellente fille possede. Au milieu des petits tours & des charmants artifices qu'elle emploie pour éviter de tomber dans les piéges que je lui tends, toute sa conduite est innocente, aimable, & adorable d'un bout à l'autre. Vous êtes le plus heureux des peres, Monsieur Andrews, & je serai, je l'espere, le plus heureux des maris. Si cela ne devoit pas être ainsi, lui dit mon pere, je prierois Dieu que cela ne fût jamais. Je ne crains rien de semblable, répondit mon Maître; & j'espere que je le mériterai de mon côté.

Mais en vérité, Pamela, ajoûta mon Maître, je suis fâché de trouver dans quelques endroits de votre journal, que Madame Jewkes a un peu outré l'exécution de mes ordres. J'y fais d'autant plus d'attention, que vous ne m'avez jamais fait sur sa conduite des plaintes qu'elle pouvoit s'attendre que vous me feriez. Il est vrai qu'une bonne partie de cette conduite n'étoit fondée que sur mes ordres; mais je vois qu'elle a eu l'insolence de

frapper ma chere fille ! je crois, lui dis-je, Monsieur, que je fus un peu provoquante ; mais comme nous nous étions pardonné mutuellement, j'en avois moins de droit de me plaindre d'elle.

Fort bien, me dit-il, vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur au monde ; mais si vous avez le moindre ressentiment particulier, j'y entrerai jusqu'au point qu'elle n'aura désormais rien à faire où vous serez. Vous êtes si bon, mon cher Monsieur, répondis-je, que je dois pardonner à tout le monde, quand je vois mon bonheur amené par les moyens mêmes que je regardois alors comme mes plus grands fléaux : c'est à moi de bénir ces moyens, & de pardonner à tout ce qui me déplaisoit alors, en faveur du grand bien qui s'en est ensuivi. Voilà, me dit-il en m'embrassant, une aimable maniere d'envisager les choses. Je dois m'appliquer désormais à vous dédommager de ce que vous avez souffert, pour vous en rendre l'idée de plus en plus légere, & vous faire trouver des sujets de joie dans votre nouvel état.

Le cœur de mon cher pere étoit plein. Au nom de Dieu, dit-il à mon Maître en joignant les mains, laissez-moi partir, permettez que j'aille retrouver ma

chere femme, & lui dire toutes ces bonnes nouvelles, pendant que mon cœur y peut encore tenir; car il eſt prêt à crever de toute la joie qu'il contient. Honnête mortel! lui dit mon Maître, j'aime à voir un cœur auſſi excellent que le vôtre, ſur des lèvres ſi pleines de candeur. Je vous enjoins, Pamela, ajoûta-t-il, de continuer votre récit, à meſure que vous en aurez l'occaſion. Quoique votre pere ſoit ici, écrivez à votre mere, afin qu'il ne manque rien à cette admirable hiſtoire, & que nous puiſſions, nous & nos amis, vous lire & vous admirer de plus en plus. Faites cela, ma chere enfant, me dit mon pere, faites-le, je vous en prie. Voilà, ma très-chere mere, la raiſon pourquoi j'ai continué de vous écrire, lorſque je croyois avoir fini, & que je penſois que mon pere vous diroit tout ce qui ſe ſeroit paſſé pendant ſon ſéjour ici.

Mon Maître avoit pris garde à mon pſeaume, & eut la bonté de le louer. Vous avez, me dit-il, tourné très-charitablement les derniers verſets, qui dans l'original ſont pleins de malédictions, & vous les avez changés en un vœu qui montroit que vous n'aviez pas l'ame implacable; quoique mon cruel procédé à

votre égard vous eût rendu très-excusable, si vous l'aviez eue telle. Je veux, ajoûta-t-il, que vous me le chantiez demain.

Si vous n'avez rien de mieux à faire, nous irons prendre l'air ensemble après déjeûner, & ce sera dans le carrosse, parce que votre pere sera de la partie. Mon pere auroit bien voulu s'en exempter; mais mon Maître ne le lui permit jamais. Il avoit une honte horrible du peu de brillant de son équipage.

Mon Maître nous fit déjeûner avec lui, & nous donna du chocolat. Je voudrois, Pamela, ajoûta-t-il, que vous recommençassiez à vous mettre comme de coutume: vous pouvez au moins à présent appeller vos *deux autres paquets* vôtres. Si vous avez besoin de quelque chose pour le grand jour où nous touchons, quelque secrette que je veuille tenir la chose, j'enverrai un exprès à Lincoln, qui vous en rapportera tout ce que vous souhaiterez. Je lui répondis que la libéralité de ma chere maitresse & la sienne, m'avoient mise beaucoup au-dessus de mon état; que j'avois d'excellentes nippes de toutes les especes, & que je n'en souhaitois point d'autres, ne voulant pas exciter la censure des Dames. Il n'en sera pas de même, me dit-il avec bonté, quand j'au-

rai rendu mon mariage public en arrivant à l'autre maison. Mais si, pour le présent, vous êtes contente de votre équipage, je vous laisserai faire comme bon vous semblera.

J'espere, Monsieur, Andrews, dit-il à mon pere, que vous ne nous quitterez pas avant que l'affaire soit conclue: & pour lors vous serez bien sûr que mes vues sont honorables: d'ailleurs, cela engagera Pamela, à souhaiter le jour desiré. Ah! Monsieur, reprit mon pere, je n'ai, graces à Dieu, aucune raison de révoquer en doute la générosité de vos intentions, & j'espere que vous m'excuserez, si je pars lundi du grand matin, pour aller retrouver ma chere femme, & la rendre aussi heureuse que je le suis moi-même.

Mais, Pamela, reprit mon Maître, n'y auroit-il pas moyen de conclure mardi? peut-être qu'alors votre pere voudra bien rester. J'aurois été ravi, ajoûta-t-il, que la chose eût eu lieu dès demain; mais j'ai envoyé Monsieur Colbrand me chercher une licence, * pour lever jusqu'au moin-

* C'est un acte expédié par la Cour Ecclésiastique qui authorise tout Ministre quelconque à marier deux personnes qui le lui présentent. Il tient lieu de publication de bans.

dre

dre ſcrupule; & il n'eſt guères poſſible qu'il ſoit de retour avant demain au ſoir, ou lundi matin.

Je ne pouvois jamais apprendre une plus agréable nouvelle. Monſieur, lui dis-je, je ſçais que mon pere languira d'être chez lui. Et comme vous avez eu la bonté de me donner une quinzaine, à compter de mardi dernier, je ſerois bien aiſe que vous euſſiez la bonté de m'accorder un jour dans la ſeconde ſemaine.

Eh! bien, dit-il, je ne veux pas être trop preſſant; mais moins vous le reculerez, & mieux ce ſera. Il nous faut bien accorder quelque choſe à ces filles de Jephté, Monſieur Andrews, ajoûta-t-il obligeamment: je ſuppoſe que la petite foibleſſe mêlée de modeſtie, qui, dans les mariages les plus heureux, peut laiſſer quelque ſorte de regret de quitter l'état de fille, joint à un manque de contenance en entrant dans celui de femme, eſt la raiſon qui retient ma Pamela; ainſi, elle nommera elle-même ſon jour. Monſieur, répondit mon pere, vous n'êtes que bonté pour elle.

Je montai peu après à ma chambre, & m'équipai tout de neuf, prenant poſſeſſion pour cette fois, & à la bonne heure, de ce que mon cher Maître avoit appel-

lé mes *deux paquets*, faisant allusion à la maniere dont j'avois ci-devant divisé les bonnes choses que ma Maitresse & lui m'avoient données. Ainsi, je mis du linge fin, des souliers d'étoffe de soie, des bas de coton fins, un beau jupon piqué, un joli habit de taffetas verd, manteau & jupe, un collier de France, une coeffure & un mouchoir à dentelle, & des gants blancs; puis j'eus l'impertinence, petite sotte que j'étois, de me regarder, l'éventail en main, dans le miroir, & encore une fois de me trouver l'air d'une Dame. Mais je n'oubliai pas de remercier Dieu de ce que je pouvois m'équiper de la sorte, avec tant de satisfaction.

Madame Jewkes voulut m'aider à m'habiller, me fit force complimens, & me dit entr'autres choses, que pour le coup j'avois bien l'air de sa Maitresse. Elle m'apprit que la petite Chapelle étoit prête, qu'on y feroit le service divin le lendemain, & marqua souhaiter beaucoup que l'heureux lieu pût y être serré le même jour. Madame, me dit-elle, n'avez-vous pas vu la Chapelle depuis qu'elle est nettoyée? Non repris-je; mais, ne dites-vous pas qu'on y fera demain le service divin? J'en suis charmée; car en dernier lieu, & à mon grand regret, j'ai vécu

en vraie payenne. Qui eſt-ce qui doit y officier ? Quelqu'un que Monſieur Péters enverra, reprit-elle. Vous m'apprenez-là de bonnes nouvelles, Madame Jewkes, lui dis-je : j'eſpere qu'à l'avenir elle ne ſervira plus de garde-meuble. Vraiment ! ajoûta-t-elle, j'ai d'autres bonnes nouvelles à vous dire encore : car les deux jeunes Demoiſelles Darnford & Milédy Jones, doivent ſe trouver à l'ouverture de la Chapelle, & dîneront ici avec vous. Mon Maître ne m'en a rien dit, répondis-je. Il faut changer de ſtyle, Mademoiſelle, me dit-elle. Ce n'eſt aſſurément plus *mon Maître* qu'il vous faut dire. Ah ! repris-je, c'eſt un langage que je n'oublierai jamais. Il ſera mon Maître tant que je vivrai, & je me croirai de plus en plus ſa ſervante.

Mon bon cher pere ne ſçavoit pas que je fuſſe montée pour m'ajuſter ; il me dit qu'en me voyant du premier coup dans cet équipage, il avoit craint qu'on ne ſe fût moqué de moi, & que quelque grande Dame qui me reſſembloit ne dût bientôt être la véritable femme de mon Maître. Il fut frappé d'admiration : ah ! ma chere enfant, me dit-il, que votre heureux état vous ſiéra bien ! Vraiment ! vous avez déja l'air d'une Dame. J'eſpere, lui dis-je en me jettant hardiment à ſon cou, que, quel-

le que soit ma condition, je serai toujours pour vous la plus respectueuse des filles.

Mon Maître m'envoya dire qu'il étoit prêt. Dès qu'il m'apperçut, mettez-vous, me dit-il, comme il vous plaira, ma chere Pamela, vous serez toujours une charmante fille. Là-dessus, il me donna la main jusqu'au carrosse, & voulut absolument que mon pere & moi fussions assis au fond. Pour lui il s'assit sur le devant, vis-à-vis de moi, & ordonna au Cocher d'aller à la prairie où il avoit une fois rencontré Monsieur Williams.

La conversation que nous eûmes en allant fut infiniment agréable pour mon pere & pour moi, mon Maître redoublant toujours sa bonté & sa générosité. Pendant que j'étois allée m'habiller, il avoit fait présent à mon pere de vingt guinées, le priant d'en acheter pour ma mere & pour lui tels habits qu'ils jugeroient à propos, & de les dépenser en entier : mais je ne sçus cela qu'à notre retour au logis, mon pere n'ayant pas eu l'occasion de me l'apprendre.

Il eut la bonté de me dire que la Chapelle étoit en assez bon ordre, & qu'elle avoit très-belle apparence ; que la premiere fois qu'il reviendroit dans ce Pays-ci, il la feroit reblanchir, peindre & lam-

briſſer ; qu'il y auroit de nouveaux ornemens à la chaire ; que tous les uſtenſiles en ſeroient neufs, & qu'à l'avenir on la tiendroit toujours en bon état. Il me dit que les deux jeunes Demoiſelles Darnford & Milédy Jones dîneroient avec lui Dimanche, & qu'en comptant leurs Domeſtiques & les ſiens, il y auroit à l'Egliſe une petite Congrégation aſſez paſſable. N'ai-je pas bien imaginé, ajoûta-t-il, de vous faire voir, avant qu'on célébre notre mariage dans la Chapelle, qu'elle étoit réellement une petite maiſon de Dieu, & qu'elle avoit été conſacrée ? Ah ! Monſieur, lui dis-je, votre bonté pour moi ne peut s'exprimer. Monſieur Péters, ajoûta-t-il, a offert de venir y officier ; mais il ne vouloit pas reſter à dîner ici, parce qu'il aura compagnie chez lui ; de ſorte que je veux que le Service Divin y ſoit fait par un homme auquel je donnerai tant par an comme à une eſpéce de Chapelain. Vous devenez toute ſérieuſe, ma Pamela, ajoûta-t-il : je devine que vous penſez à Monſieur Williams. En vérité, Monſieur, lui dis-je, vous voulez bien n'en être point fâché, je vous avouerai que j'y penſois. Le pauvre homme ! Je ſuis au déſeſpoir d'avoir été la cauſe qu'il vous a déſobligé.

Quand nous fûmes arrivés à la prairie

où la Nobleſſe du lieu va quelquefois ſe promener, le carroſſe s'arrêta, & mon Maître deſcendit & me mena au bord du foſſé, qui eſt une très-jolie promenade d'été. Il demanda à mon pere, s'il aimoit mieux ſe promener à pied, ou faire le tour de la prairie en carroſſe. Le pauvre homme choiſit de reſter dans le carroſſe, de peur, dit-il, que quelques perſonnes de condition ne ſe promenaſſent dans cet endroit-là; & il m'a dit depuis que, pendant preſque tout le chemin, il avoit été à genoux dans le carroſſe, rendant graces à Dieu des faveurs dont il le combloit; & le priant de répandre ſa bénédiction ſur mon Maître & ſur moi.

A notre arrivée à l'endroit où l'on ſe promene à l'ombre, je fus toute ſurpriſe d'y voir Monſieur Williams qui y étoit encore ſeul avec un livre à la main. Il paroît que ce n'étoit point un hazard; car j'ai ſçu depuis qu'on avoit prié Monſieur Péters de lui dire de ſe trouver dans cette promenade, à une telle heure du matin.

Ah! ah! ancienne connoiſſance, lui dit mon Maître, je vous retrouve encore ici! Quel beau livre liſez-vous-là? C'eſt, dit-il, le Lutrin de Boileau. Vous voyez, reprit mon Maître, que j'ai amené avec moi ma petite fugitive, ou du moins celle qui

avoit envie de l'être ; pendant que vous vous perfectionnez dans le François, je travaille à apprendre l'Anglois, & j'espere y être maître dans peu.

Ce que je lisois, Monsieur, lui dit-il, est un très-beau morceau de Poësie Françoise ; mais l'Anglois dont vous parlez est incomparable..

Vous êtes très-poli, Monsieur Williams, répondit mon Maître ; mais quiconque n'en pensera pas comme vous ne méritera pas de la posséder. Comment donc, Pamela, ajoûta-t-il de la meilleure grace du monde, vous agissez bien en étrangere avec Monsieur Williams, après avoir été si familiere autrefois avec lui ? Je puis vous assurer l'un & l'autre, que je n'ai prétendu en vous procurant cette entrevue, ni insulter Monsieur Williams, ni rendre confuse ma Pamela. Monsieur Williams, dis-je alors, je suis charmée de vous voir en bonne santé, & quoique la générosité de mon cher Maître ait heureusement changé la scène depuis que nous ne nous sommes vus, je suis ravie d'avoir une occasion de vous assurer de ma reconnoissance, pour la bonne intention que vous avez eue de me rendre service, non tant par égard pour moi, que comme à une personne qui, pour lors, avoit grande raison de se croire dans la

détresse ; & j'espere, Monsieur, ajoûtai-je en m'adressant à mon Maître, que votre bonté me permettra bien de parler de la sorte.

Pour vous, Pamela, me dit-il, vous pouvez vous montrer aussi reconnoissante qu'il vous plaira de la bonne intention de Monsieur Williams ; je suis bien aise que vous parliez en conséquence de ce que vous pensez ; mais, quant à moi, je ne me trouve pas tout-à-fait si obligé à cette bonne intention.

Permettez-moi, lui dit Monsieur Williams, de vous représenter que je sçavois que vous n'aviez pas été élevé en libertin ; & que je n'avois aucune raison de vous croire tel par inclination. J'espérois que vous ne seriez pas fâché contre moi, quand vous viendriez à réfléchir sur ma conduite. Et ce n'a pas été d'abord un petit motif pour moi de faire ce que j'ai fait.

Oui, dit mon Maître ; mais, Monsieur Williams, pouviez-vous croire que je dusse vous remercier, si, aimant une personne plus que tout le reste de son sexe, vous me l'aviez dérobée pour l'épouser ensuite vous-même ? D'ailleurs, ajoûta-t-il, vous deviez considérer que c'étoit une connoissance toute nouvelle pour vous, & très-ancienne pour moi : que je l'avois envoyée à

une de mes maisons, pour m'en assurer davantage, & qu'ayant accès dans cette maison, vous ne pouviez effectuer votre dessein, sans violer en quelque sorte les loix de l'hospitalité & de l'amitié. Quant à mes vues sur elle, j'avoue qu'elles ne paroissoient pas des meilleures ; mais il est toujours vrai que je n'étois pas obligé d'en rendre compte à Monsieur Williams ; beaucoup moins devoit-on vous excuser d'envahir un bien qui m'étoit si cher, & de tâcher de gagner son cœur dans un tems où vous ne pouviez pas jurer que les choses ne prendroient pas le tour qu'elles ont pris en effet.

J'avoue, répondit Monsieur Williams, que ma conduite, telle que vous la représentez, paroît blâmable à quelques égards. Mais, Monsieur, je ne suis qu'un jeune homme, & mes intentions étoient bonnes. Assurément, il n'étoit pas de mon intérêt d'encourir votre disgrace ; & si vous voulez bien peser impartialement toutes choses, & faire réflexion aux graces incomparables du corps & aux perfections de l'ame de l'aimable Demoiselle que voici, (c'est ainsi qu'il me nomma,) peut-être votre générosité regardera-t-elle comme l'exténuation d'une faute, ce que votre colère n'en a pas voulu accepter comme l'excuse.

N'en parlons plus, dit mon Maître ; je ne suis pas venu ici pour m'y mettre en colère contre vous. Pamela ignoroit qu'elle dût vous voir ; & à présent que vous vous rencontrez ensemble, je voudrois vous demander, Monsieur Williams, si, aujourd'hui que vous connoissez mes vues honorables sur cette excellente fille, vous sentez que vous pouvez trouver, je ne dis pas autant, mais presqu'autant de plaisir à posséder l'amitié de ma femme, qu'à être sûr du cœur de Mademoiselle Andrews.

Monsieur, reprit-il, je vous répondrai sans détour. Il me semble que, si je n'avois considéré que moi-même, quelle qu'eût pu être ma condition, je l'aurois préférée avec elle à l'état le plus brillant. Mais je n'avois rien moins que lieu de me flatter de gagner son cœur ; j'avois au contraire grand sujet de croire que, si elle avoit pu s'attendre aux bontés que vous avez pour elle, son cœur étoit déja trop prévenu en votre faveur, pour pouvoir penser à aucun autre homme. J'ajoûterai encore, qu'en vous disant avec franchise ce que je ferois, si je n'avois à considérer que moi-même ; je trouve cependant, en faisant réflexion à son avantage particulier & à son mérite, que ce seroit manquer de générosité au

dernier point, si, ayant toutes choses à mon choix, j'hésitois à lui souhaiter un état si supérieur à tout ce que je pourrois faire pour elle, & si proportionné à son mérite.

Vous êtes obligée à Monsieur Williams, me dit mon Maître; & vous lui en devez un remerciement. La distinction qu'il vient de faire est très-judicieuse : mais moi qui ai pensé vous perdre par son moyen, je suis ravi que les choses n'aient point été laissées à son choix. Monsieur Williams, continua-t-il, je vous donne la main de Pamela en témoignage de son estime & de son amitié pour vous, parce que je sçais que cela lui fera plaisir; & je vous donne la mienne pour vous assurer que je ne veux pas être votre ennemi. Il faut pourtant encore que je vous dise que je crois devoir la maniere raisonnable dont vous pensez, au peu de succès que vous avez eu, plutôt qu'à la générosité dont vous venez de parler.

Monsieur Williams baisa ma main au moment que mon Maître la lui donna; & ce dernier lui dit : Monsieur, vous viendrez dîner chez moi, & je vous montrerai ma petite Chapelle; & vous, Pamela, vous pouvez librement compter Monsieur Williams au nombre de vos amis.

Quelle nobleſſe & quelle affabilité ! Monſieur Williams en verſoit des larmes de plaiſir, & moi auſſi. Je gardai le ſilence; mais Monſieur Williams lui dit : Monſieur, votre généroſité m'apprendra à me croire inexcuſable dans toutes celles de mes démarches qui ont pu vous déplaire, & le reſte de ma vie fera voir mon reſpect & ma reconnoiſſance pour vous.

Nous continuâmes de marcher juſqu'au carroſſe où étoit mon pere. Pamela, me dit mon Maître, dites à Monſieur Williams qui eſt cet honnête-homme. Oh ! Monſieur Williams, m'écriai-je, c'eſt mon cher pere; à quoi mon Maître eut la bonté d'ajoûter, & un des plus honnêtes-hommes d'Angleterre, Monſieur Williams. Pamela lui eſt redevable de tout ce qu'elle doit être, auſſi-bien que de ſon exiſtence : car je crois qu'elle ne m'auroit jamais amené où j'en ſuis, ni réſiſté ſi courageuſement à mes pourſuites, ſans les bonnes leçons & l'éducation religieuſe qu'il lui a fait ſucer avec le lait.

Mon bon Monſieur Andrews, dit Monſieur Williams à mon pere en lui prenant la main, vous voyez ſans doute avec un plaiſir inexprimable, le fruit de vos ſoins religieux, & vous êtes à préſent, vous & votre chere fille, en chemin d'en reſſentir

les heureux effets. Je suis comblé des bontés de Monsieur, répondit mon pere; & tout ce que je puis faire, c'est d'en bénir Dieu & lui.

Monsieur Williams & moi nous étions plus près du carrosse que mon Maître, & le premier se retirant pour faire place au dernier, celui-ci lui dit avec bonté: Monsieur Williams, faites à Pamela le plaisir de lui donner la main; & montez vous-même. Il me présenta la main avec une inclination; mon Maître le fit monter & s'asseoir à côté de moi; ce qu'il eut toutes les peines du monde à l'obliger de faire, & il s'assit lui-même vis-à-vis, à côté de mon pere, qui étoit en face de moi.

Monsieur Andrews, dit-il à mon pere, je vous dis hier que l'Ecclésiastique que vous voyiez n'étoit pas Monsieur Williams; mais je vous dis aujourd'hui que Monsieur que voilà, l'est. Quoique je lui aie témoigné que je ne me croyois pas obligé à ses intentions, j'avouerai cependant que vous l'êtes vous & Pamela; & si je n'ai pas promis de l'aimer, je voudrois que vous le lui promissiez.

Monsieur, dit Monsieur Williams, vous avez une maniere de combler les cœurs, dont j'ai à peine trouvé un exemple dans tout ce que j'ai lu de ma vie; & elle est

d'autant plus noble que vous en uſez avant l'heureuſe cérémonie qui, je le ſuppoſe, ne tardera pas à s'enſuivre. Toute brillante qu'eſt votre fortune, cette cérémonie vous rendra redevable à la belle & vertueuſe Pamela, quand elle ſe ſera donnée à vous ; car alors vous poſſéderez un tréſor que des Rois pourroient vous envier.

Il eſt impoſſible que vous & moi diſputions long-tems enſemble, dit mon généreux & bien-aimé Maître à Monſieur Williams, tandis que nos ſentimens s'accorderont ſi bien ſur les ſujets les plus importans.

J'étois toute confuſe. Mon Maître, qui s'en apperçut, me prit la main, & me dit: Allons, ma chere fille, levez les yeux & tâchez de vous ravoir. Ne faites pas à Monſieur Williams & à moi la cruelle injure de penſer que nous répétons ici des complimens, comme nous récitions autrefois des vers à l'école. J'oſerai répondre pour nous deux, que nous ne diſons pas un ſeul mot qui ne ſoit dicté par le cœur.

Ah! Monſieur, m'écriai-je ; que tant de bonté eſt ſupérieure à toute la gratitude que je pourrois exprimer ! Chaque inſtant ajoûte au poids des obligations qui m'accablent.

Ne penſez pas trop à cela, me dit-il de la meilleure grace du monde. Les complimens que vous fait Monſieur Williams ont un grand avantage ſur les miens : car, quoiqu'également ſincère, j'ai beaucoup à faire & à dire pour compenſer tous les maux que je vous ai fait ſouffrir ; encore ne pourrai-je jamais à cet égard être content de moi-même ; tout ce que je puis faire n'étant jamais capable de vous en donner une pleine ſatisfaction.

Il vit que mon pere étoit comme hors de lui-même par tant de marques de bonté, & qu'il en verſoit des larmes. Je ne ſuis pas étonné, lui dit-il en quittant ma main & prenant la ſienne, que le pere de ma chere Pamela exhale ainſi par des pleurs la joie de voir toutes ſes épreuves finies. Je ne dirai point qu'autrefois j'aie eu le pouvoir ou la volonté d'en agir comme je fais. Mais depuis que je me ſuis déterminé au changement que vous voyez, j'y ai trouvé un plaiſir ſi pur & ſi doux, que mon propre intérêt m'affermira dans ma réſolution ; car ce n'eſt que depuis quelques jours que je connois le vrai bonheur.

Quel heureux évenement pour vous, lui dit Monſieur Williams en pleurant de joie, que la grace de Dieu vous ait touché le cœur, avant qu'une paſſion effrénée vous

ait entraîné à commettre des crimes, que le repentir le plus profond n'auroit pu expier qu'à peine! Dieu vous a donné la force d'en arrêter tout d'un coup le torrent: & il ne vous reste plus, après avoir évité le mal, qu'à vous livrer au bien, qui sera d'autant plus grand que vous en jouirez sans que jamais votre conscience vous fasse le moindre reproche.

Vous avez bien raison, lui répondit mon Maître, de me faire ressouvenir que c'est à la grace de Dieu que je dois tous ces avantages. Je l'en bénis; je rends graces au digne homme que voici des excellentes leçons qu'il a données à sa fille: je la remercie aussi de les avoir suivies; & j'espere, Monsieur Williams, qu'avec le tems, ses bons exemples & votre amitié me rendront la moitié aussi bon que ma chere compagne. Vous avouerez aussi, je n'en doute point, que, sans faire tort à aucun de nos Gentilshommes, cela me rendra le meilleur chasseur de renards qu'il y ait en Angleterre..... Monsieur Williams alloit répliquer à ces derniers mots. Vous prenez tout d'un coup un air si grave, ajoûta-t-il en se tournant vers lui, que je m'imagine que ce que j'ai dit ne seroit pas absolument approuvé de vous autres Messieurs les Moralistes: mais nous étions devenus tout-à-

fait

fait sérieux ; & il ne faut pas l'être trop non plus.

Que votre Pamela est heureuse, ma chere mere ! Puisse mon cœur reconnoissant, & le bon usage que je pourrai être en état de faire des biens qui m'attendent, contribuer à faire durer long-tems l'état délicieux que j'ai lieu de me promettre, & en reculer la fin, pour l'amour du cher & aimable mortel, qui devient ainsi dans les mains de la Providence, un moyen pour répandre la bénédiction sur tout ce qu'elle regarde de bon œil ! Certes, je ne pourrai jamais assez reconnoître le prix qu'il veut bien mettre à mon peu de mérite, & la bonté avec laquelle il a prévenu mes souhaits, en cherchant, sans en être requis, l'occasion de se réconcilier avec un honnête-homme, qui, pour l'amour de moi, avoit encouru sa disgrace, & dont il ne me permettoit pas de prononcer le nom peu de jours auparavant. Mais voyez, je vous prie, combien les voies de la Providence sont admirables ! Cela même que je redoutois le plus qu'il vît ou qu'il connût, le contenu de mes papiers a, je m'en flatte, levé tous ses scrupules, & est devenu un moyen pour hâter mon bonheur.

Ne prétendons plus désormais, pauvres

aveugles que nous ſommes, faire fond ſur notre propre ſageſſe ; & n'ayons plus la vanité de penſer que nous devons régler abſolument tout ce qui nous concerne. J'ai en vérité toutes les raiſons du monde de dire que je ne me ſuis jamais trouvée plus près de mon bonheur, que quand j'ai été le plus trompée dans mon attente. Car, ſi je m'étois évadée, (ce que j'ai eu ſi ſouvent en vue, & ſi ardemment ſouhaité,) j'aurois échappé au bonheur qui vient aujourd'hui au devant de moi ; & je me ſerois peut-être précipitée dans toutes les miſeres que je voulois éviter. Il étoit néanmoins néceſſaire que je fiſſe les pas que j'ai faits, pour amener les choſes admirables qui m'arrivent. O Sageſſe impénétrable du Créateur ! Combien ne dois-je pas adorer la bonté divine, & m'humilier devant elle de ce qu'elle a bien voulu me rendre, à ce que j'eſpere, un inſtrument, non-ſeulement pour verſer ſes faveurs ſur l'aimable époux qu'elle me deſtine, mais encore pour répandre ſes bienfaits ſur mes freres. Puiſſe-t-elle m'accorder cette grace !

Ce fut de la maniere agréable dont je viens de parler, que nous paſſames notre tems dans cette ſeconde & charmante promenade. Je crus que Madame Jewkes

rentreroit en terre, quand elle vit Monsieur Williams revenir avec nous, & traité avec de grands égards. Nous dînâmes avec toute la gaieté, la liberté & la cordialité imaginables; & je vis bien aux manieres généreuses de mon Maître, que je n'avois point à me gêner avec cet honnête Ecclésiastique; car toutes les fois qu'il s'imagina que j'étois sur la réserve, il m'excita à ne me point gêner avec lui, & me pria à plusieurs reprises de servir mon pere & Monsieur Williams; paroissant charmé de me voir couper & distribuer à la ronde, comme il l'est en vérité de tout ce que je fais.

Après le dîner, nous allâmes voir la Chapelle, qui est très-jolie & décemment ornée; elle sera charmante quand on y aura mis la derniere main, comme il en a le dessein au premier voyage qu'il fera dans le Comté de Lincoln.

Mon cœur plein d'une doie mêlée de vénération, au moment que j'y mis le pied pour la premiere fois, fut violemment ému de l'idée de la cérémonie que j'espere qui y sera célébrée dans peu de jours. Arrivée au pied du petit autel, comme ils considéroient un tableau représentant la communion, & en admiroient les touches, je me glissai doucement dans un

coin où je ne pouvois être vue, & à deux genoux je répandis mon ame devant Dieu en actions de graces, de ce qu'après avoir été si long-tems éloignée du Service Divin, il permettoit qu'en entrant pour la premiere fois dans une maison dédiée à son culte, je le fisse avec de si magnifiques espérances. Je le suppliai de me maintenir toujours dans des sentimens d'humilité, de me rendre digne de ses faveurs; & de vouloir bien en bénir la cause seconde, mon cher & bien-aimé Maître.

Ma priere fut plus courte que je n'aurois voulu, parce qu'ayant entendu mon Maître demander où j'étois, je vins le retrouver sur le champ.

J'espere, dit-il à Monsieur Williams; que, quelque scandale que je vous aie donné par ma conduite passée, (& c'est bien de cela que je dois véritablement avoir honte,) vous ne refuserez pas d'officier ici demain, & de nous y donner vos instructions. Monsieur Péters a eu la bonté de m'offrir de le faire pour la premiere fois; mais je sçais que cela l'embarrasseroit; d'ailleurs, je voulois que la requête que je viens de vous présenter, fût le prélude de notre réconciliation.

Je vous obéirai de tout mon cœur, & dans les sentimens de la plus parfaite re-

connoiſſance, dit Monſieur Williams; j'avouerai cependant que, ſi vous exigez un diſcours, je ſuis abſolument pris au dépourvu. Je ne vous demande pas, dit mon Maître, de nous parler à l'occaſion d'aucun évenement particulier; mais ſi vous avez quelque diſcours ſur ce texte..... *Il y a plus de joie au Ciel pour un pécheur qui vient à s'amender, que pour quatre-vingt-dix-neuf Juſtes qui n'ont pas beſoin de repentance:* & qu'il ne me mette pas dans un jour à me faire montrer au doigt par mes domeſtiques, & par ceux des Dames que nous aurons ici, j'en ſerai très-content. C'eſt un ſujet général qui me fait parler de cela, ajoûta-t-il: au reſte, tout ce que vous nous donnerez ſera bien reçu; car je ſçais que vous ne ſçauriez faire un mauvais choix.

J'en ai un ſur ce texte, répondit Monſieur Williams; mais s'il m'étoit permis de prendre pour mon ſujet les faveurs que je reçois de vous, je croirois qu'un ſermon d'actions de graces, que j'ai fait à l'occaſion d'une faveur ſinguliere du Ciel, répondroit fort aux ſentimens de gratitude dont je ſuis pénétré. Le texte eſt celui-ci... *Tu laiſſes maintenant aller ton ſerviteur en paix: car mes yeux ont vu ton ſalut.*

Ce texte-là, interrompis-je, me con-

viendra parfaitement. Pas si parfaitement, Pamela, reprit mon Maître; car je ne vous laisse pas *partir* avec *paix* ; mais j'espere que vous *resterez ici* avec *plaisir*.

Cela est vrai, Monsieur, lui dis-je; mais j'ai vu *le salut de Dieu*. J'ai bien lieu, ajoûtai-je, ou jamais femme ne *l'eut*, de dire avec la sainte Vierge: *Mon ame magnifie le Seigneur* ; car *il a regardé la petitesse de sa servante..... & a élevé celle qui étoit dans l'abaissement.*

Je suis bien sûr, dit mon bon chere pere; que si l'on en avoit le tems, le livre de Ruth fourniroit un beau texte sur l'honneur que ma chere fille reçoit aujourd'hui.

Pourquoi dites-vous cela, mon cher Monsieur Andrews, répliqua mon Maître? Je sçais l'histoire dont vous parlez, & Monsieur Williams confirmera ce que je dis, que la chere enfant que voici me fera pour le moins autant d'honneur qu'elle en recevra.

Monsieur, répondis-je, votre générosité est inexprimable; mais je ne serai jamais de votre opinion. C'est ici une autre affaire, ma chere Pamela, me dit-il. Il me vaut mieux penser que vous serez de mon sentiment, & ce sera une bonté en vous de penser que vous n'y vien-

drez jamais ; & voilà un principe excellent, qui pourra toujours régler notre conduite l'un envers l'autre.

N'étoit-ce pas là, ma chere mere, un discours plein de noblesse, de délicatesse & de bon sens ? Oh ! qu'une femme est heureuse, de se trouver unie à un homme généreux & spirituel ! Quoi de plus édifiant ? Quoi de plus..... Mais les expressions me manquent, & je ne sçais que dire.

Au sortir de la petite Chapelle, Monsieur Williams nous dit, qu'il vouloit aller chez lui, & chercher parmi ses sermons un discours convenable au jour suivant. J'ai une chose à vous dire avant que vous partiez, répondit mon Maître : quand ma jalousie sur le compte de mon aimable Pamela, me fit tenir à votre égard une conduite qui m'inspiroit la vengeance, vous sçavez que je pris de vous une obligation de la somme pour laquelle je vous avois fait des affaires. J'en suis très-sincerement honteux ; parce qu'en vous proposant de la signer, je n'avois, & vous pouvez m'en croire, nulle intention de vous en demander le paiement ; mais je ne sçavois pas ce qui pouvoit arriver entre Pamela & vous, ni jusqu'où vous pouviez l'un & l'autre pousser les choses ; de

sorte que je voulois avoir cette piece, pour vous tenir en respect. Je ne crois donc pas, lui dit-il, en tirant de sa poche l'obligation & la lui donnant, je ne crois pas vous faire un grand présent de vous la rendre déchirée. Je pense, ajoûta-t-il, que les frais qu'elle a coûtés, & ceux qu'on vous a faits auparavant, ont été payés par mon Procureur; du moins le lui avois-je ordonné. Il a suivi vos ordres, répondit Monsieur Williams; je vous rends mille graces de cette bonté, & de la maniere obligeante dont vous le faites. Si vous vous en allez, lui dit mon Maître, vous ne serez peut-être pas fâché de vous en retourner dans ma berline? Non, Monsieur, reprit-il, je vous rends graces. Le plaisir de songer à vos bienfaits, m'occupera si agréablement pendant tout le chemin, que je choisis de le faire à pied, pour m'en occuper plus à loisir.

Mon cher pere avoit quelqu'inquiétude sur son habit, avec lequel il lui falloit paroître le lendemain à la Chapelle: le pauvre homme craignoit de faire du déshonneur à mon Maître, à cause de la jeune Mademoiselle Darnford & des domestiques. Il m'en parla; & me dit en même tems que mon Maître avoit eu la bonté de lui faire présent de vingt guinées,

nées, pour les frais de ses habits & des vôtres ; ce qui me mit véritablement la joie au cœur. Certes, je ne mériterai jamais la centième partie des bontés qu'il a pour moi. C'est presqu'un malheur d'être accablé du poids de si grandes obligations ; & en même tems de sentir si bien son peu de mérite. Oh ! que le pouvoir de faire du bien est divin ! c'est tout ce que j'envie aux riches & aux Grands.

Ah ! Monsieur ; dis-je à mon Maître qui venoit justement à nous, vos bontés n'auroient-elles point de bornes ? Mon cher pere m'a dit ce que vous lui aviez donné. C'est une bagatelle, ma chere Pamela, me dit-il, une légère marque de ma tendresse : ainsi, n'en parlez plus. Mais n'ai-je pas entendu cet honnête veillard témoigner de l'inquiétude sur quelque chose ? Ne me cachez rien, Pamela. Tout son embarras, répondis-je, étoit l'impossibilité de s'absenter du service divin, & la crainte de vous faire du déshonneur par le peu de brillant de son équipage.

N'avez-vous point de honte, Monsieur Andrews, lui dit-il ? Je croyois que vous sçaviez que l'extérieur n'étoit rien. Plût à Dieu que je fusse dans le cœur aussi bien équipé que vous ! Mais, à propos, Pamela,

ajoûta-t-il, votre pere n'eſt guères plus mince ni plus petit que moi ; nous irons lui & moi dans ma garderobe, & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi bien fournie ici que dans le Comté de Bedfort, nous y trouverons peut-être ce qu'il lui faut.

Ainſi, ne vous aviſez pas, me dit-il enſuite plaiſamment, de nous venir trouver que je ne vous appelle ; car il ne faut pas que vous ſçachiez encore comment les hommes s'habillent & ſe déshabillent. Diſpenſez-m'en, de grace, lui dit mon pere : je ſuis fâché qu'on vous ait parlé de cela. Et moi j'en ſuis bien aiſe, reprit-il ; venez avec moi ſans plus de façon.

Il le mena en haut, & lui montra divers habits, inſiſtant ſur ce qu'il en choiſît un. Mon pauvre pere étoit tout confus ; car mon Maître n'en trouvoit aucun de trop bon, & lui n'en voyoit aucun qu'il jugeât aſſez mauvais. Comme il fixoit ſes yeux ſur un beau drap, qui lui paroiſſoit le plus ſimple, mon cher Maître, à la fin, lui aida, bon gré, malgré, à eſſayer l'habit & la veſte. Je ne l'aurois jamais cru, parce qu'il me ſembloit que mon Maître étoit plus grand, & qu'il avoit plus d'embonpoint que mon pere ; mais je vis dans la ſuite qu'ils lui alloient à merveille : comme le tout étoit ſimple, doublé de la

même couleur, & fait pour voyager en carrosse, mon cher pere ne s'en accommoda que mieux. Mon Maître lui en fit présent ; & appellant tout de suite la Jewkes : Madame Jewkes, lui dit-il, chauffez-moi bien cet habit pour demain au matin ; Monsieur Andrews, qui ne croyoit pas rester avec nous Dimanche, n'a apporté que ce qu'il a de plus commun : je vous prie aussi de voir parmi mes bas & mes souliers, s'il n'y en auroit point qui lui fussent propres : voyez aussi parmi mon linge ; car en gardant cet honnête vieillard plus long-tems que Dimanche, nous l'avons entierement dérangé. Il eut la bonté de lui donner en même tems les boucles d'argent qu'il avoit à ses souliers. Ainsi, ma chere mere, attendez-vous à voir mon cher pere beau comme un Adonis. De perruque, dit mon Maître, il ne lui en faut point ; car les cheveux blancs & vénérables qu'il porte, valent mieux que toutes les perruques d'Angleterre. Pour des chapeaux, je jurerois bien que j'en ai ici à revendre. Je prendrai soin de tout, Monsieur, lui dit Madame Jewkes. Pour mon pere, il vint me trouver, & ne put retenir ses larmes. Je ne sçais, me dit-il, comment me comporter sous le poids de tant de bienfaits.

Ah! ma chere enfant, c'eſt à la bonté divine & à votre vertu que nous ſommes redevables de tout.

DIMANCHE.

LE lendemain, Dimanche, il ſembloit que toute la famille prît plaiſir à s'ajuſter pour la célébration du ſabbat dans notre petite Chapelle. Milédy Jones amena Monſieur Williams dans ſon carroſſe, & les deux jeunes Demoiſelles Darnford vinrent dans le leur, avec chacune un laquais, ſans compter le cocher. Nous déjeûnâmes enſemble avec tout l'agrément imaginable. Mon cher pere avoit l'air tout magnifique, & fut très-careſſé des trois Dames. Comme nous déjeûnions, mon Maître dit à Monſieur Williams, qu'il croyoit que faute d'un clerc, il nous faudroit laiſſer là les Pſeaumes: à quoi celui-ci répondit que non, & qu'il ſuppléeroit à tout ce qui dépendroit de lui. Là-deſſus mon pere dit que, ſi on vouloit bien le lui permettre, il rempliroit cet office tout de ſon mieux, s'en étant toujours fait un plaiſir. Je ſçavois que dans ſa jeuneſſe il avoit appris à chanter les

Pſeaumes, qu'il l'avoit pratiqué conſtamment, en particulier, & en famille, chaque Dimanche au ſoir, & qu'il avoit auſſi tâché de l'enſeigner dans la petite école qu'il avoit tenue avec ſi peu de ſuccès au commencement de ſes diſgraces, avant qu'il ſe donnât à un genre de vie dur; de ſorte que je n'avois aucune crainte qu'il s'en acquittât mal dans notre petite congrégation. Toute la compagnie parut charmée de ſa propoſition: de ſorte que nous allâmes à la Chapelle avec une aſſez belle apparence, Mad. Jewkes & tous les domeſtiques y étant, à la réſerve de la cuiſiniere. Jamais on ne fit le ſervice divin avec plus de ſolemnité, & jamais on n'y aſſiſta avec plus de dévotion, & de décence. Mon Maître, entr'autres, Milédy Jones, & les deux jeunes Demoiſelles, donnerent l'exemple, & ſe comporterent d'une façon très-édifiante.

Mon cher pere remplit ſon poſte avec beaucoup d'applaudiſſement, & fit les réponſes comme s'il avoit été toute ſa vie clerc de Paroiſſe. Il choiſit le Pſeaume 23. * qui nous fut chanté en entier, parce

---

* *Dieu me ſoutient par ſon pouvoir ſuprême ;*
C'eſt mon berger, qui me garde & qui m'aime :
Rien ne me manque en ſes gras pâturages ;

qu'il ne contenoit que trois verſets. Il nous en lut chaque vers, & en commença l'air avec un cœur ſi rempli de ce qu'il faiſoit, qu'il l'acheva avec autant de tranquillité que de zèle, prononçant le tout très-diſtinctement : ſur quoi Milédy Jones me dit à l'oreille, que les gens de bien étoient propres pour toutes ſortes de compagnies, & que leur cœur étoit toujours préſent à tout ce qui s'appelle action bonne & louable. Pour la jeune Mademoiſelle Darnford, elle ne ceſſoit de répéter : Dieu béniſſe un ſi bon & ſi digne homme ! Jugez de la joie dont mon ame étoit remplie.

Des clairs ruiſſeaux je ſuis les verds rivages ;
Et ſous l'abri de ſon nom adorable,
Ma route eſt ſûre, & mon repos durable.

Je ne crains point, marchant dans cette voie,
Que de la mort je devienne la proie.
Quand je ſerois dans ſa vallée obſcure,
Par-tout, ô Dieu, ta houlette m'aſſure.
Tes biens, aux yeux d'une envieuſe troupe,
Couvrent ma table, & tu combles ma coupe.

De tous mes jours tu fais des jours de fête,
Et de ſenteurs tu parfumes ma tête.
Tant de douceurs accompagnent ma vie,
Que mon bonheur en eſt digne d'envie.
J'eſpere ainſi que, dans ta maiſon ſainte,
Je paſſerai tous mes jours en ta crainte.

Je ſçais, ma chere mere, que vous ſçavez par cœur la plûpart des Pſeaumes qui ſont courts ; de ſorte que je n'ai pas beſoin de vous tranſcrire celui-ci, d'autant moins que votre principal tréſor eſt une Bible; & en eſt-il de plus grand au monde ? Je ne ſçache perſonne qui en faſſe un meilleur uſage que vous.

Monſieur Williams nous fit un excellent diſcours ſur la libéralité & la généroſité, & ſur la bénédiction attachée au véritable uſage des richeſſes. Il avoit ſon texte dans l'onzième chapitre du Livre des *Proverbes*, aux verſets 24 & 25. *Tel répand, qui ſera augmenté davantage ; & tel reſſerre outre meſure, qui n'en aura que diſette. La perſonne qui bénit ſera engraiſſée : & qui arroſe abondamment, regorgera lui-même.* Il traita ſon ſujet avec tant d'art, que la délicateſſe de mon Maître, qui craignoit quelqu'apoſtrophe perſonnelle, n'en fut nullement bleſſée. Il fut aſſez judicieux pour ne point ſortir du général ; & mon Maître trouva qu'il s'en étoit tiré avec autant d'éloquence que d'eſprit.

Mon pere s'étoit mis préciſément ſous le pupitre, qui eſt la place du Clerc, & Milédy Jones faiſant ſigne à ſon laquais de venir, le chargea tout bas d'aller lui demander en grace de nous donner un au-

tre Pſeaume, quand le ſermon ſeroit fini. Il choiſit le plus court de tous, que vous ſçavez être le 117. * parce qu'il crut, comme il me le dit après, que le précédent avoit été aſſez long.

Mon Maître remercia Monſieur Williams de ſon excellent ſermon, les Dames eu firent autant; je le fis auſſi de grand cœur; & il eut la bonté, auſſi-bien que Monſieur Williams, de prendre mon pere par la main, & de le remercier de la maniere dont il avoit rempli ſon office. Chacun lui en fit des complimens, & il n'y eut pas un domeſtique qui ne parût le regarder avec reſpect & avec plaiſir.

A dîner je fus obligée, malgré mille inſtances de ma part, de prendre le haut bout de la table; & mon Maître ſe mit au bas bout, entre Monſieur Williams & mon pere. Pámela, me dit-il, vous êtes ſi adroite, que je crois pouvoir vous charger du ſoin de ſervir les Dames; pour

---

* *Nations, louez le Seigneur;*
Peuples, chantez à ſon honneur.
Pour nous, ſes ſoins & ſon amour
Se renouvellent chaque jour;
Et ſa conſtante vérité
Demeure à perpétuité.

moi, je ſervirai mes deux bons amis. J'aurois dû vous dire que j'avois mis un ſatin à fleurs, qui avoit été à ma Maîtreſſe. Il avoit encore tout ſon luſtre, & paroiſſoit neuf. C'étoit un des premiers préſens que m'eut fait mon Maître; & les Dames qui ne m'avoient vue que dans mon petit habit de laine, me firent mille & mille complimens, dès qu'elles me virent paroître.

Au lever du dîner on parla des Pſeaumes, & mon Maître fut très-méchant, ſi j'oſe l'appeller ainſi; car il ſe tourna du côté de mon pere, & lui dit: Monſieur Andrews, il me ſemble que, comme nous n'aurons les prieres que cette après-dînée, nous pouvons bien avoir un plus long Pſeaume. Si vous nous donniez le CXXXVII? Qu'en penſez-vous? De grace, mon cher Monſieur, m'écriai-je, ne parlez plus de cela. Pamela, reprit-il, vous direz tout ce qu'il vous plaira; mais vous nous le chanterez ſelon votre verſion, avant que ces Dames s'en aillent. Mon pere ſourit, quoiqu'il ſouffrît un peu pour moi; & dit, croyez-vous, Monſieur, qu'il puiſſe être chanté? Sans doute, dit mon Maître, il n'y a rien à craindre tant que Madame Jewkes ne l'entendra pas.

Ce peu de mots excita la curioſité des Dames; & Milédy Jones dit, qu'elle ne

voudroit pas pour beaucoup demander à rien entendre qui pût me faire de la peine; mais qu'elle seroit charmée que ce fût de mon consentement. En vérité, Madame, lui dis-je, il faut que je vous demande en grace de ne pas insister là-dessus : je n'y sçaurois consentir. Vous le verrez, en verité, Mesdames, dit mon Maître. Allons, Pamela, ajoûta-t-il, il ne faut pas non plus que tout aille à votre fantaisie. Je vous prie donc, Monsieur, répliquai-je, que je n'en entende rien. Pamela, me dit-il, je suis bien assuré que vous ne voudriez pas écrire ce qu'il ne seroit pas à propos qu'on entendît. Oui, Monsieur, lui dis-je; mais il est des cas, & des occasions, qui peuvent rendre passable en un tems, ce qui seroit insupportable dans un autre. Ah! reprit-il, Pamela, j'en suis aussi bon juge que vous. Ces Dames sçavent une bonne partie de votre histoire; & vous me permettrez de vous dire, que ce qu'elles en sçavent vous fait plus d'honneur qu'à moi; de sorte que, si je n'ai pas de répugnance à réveiller la chose, vous pouvez bien souffrir que je le fasse. Je vais, continua-t-il, vous tirer de peine. Le voici; & en même tems il le tira de sa poche.

En vérité, Monsieur, lui dis-je, en me

levant, je ne ſçaurois y conſentir. J'eſpere que, ſi vous voulez le lire, vous me permettrez de ſortir de la chambre pour un moment. C'eſt ce que je ne permettrai pas, reprit-il. De grace, Monſieur, qu'il n'en ſoit rien, lui dit Milédy Jones, nous ne l'entendrons point, ſi Mademoiſelle Andrews y a tant de répugnance. Eh bien! donc, Pamela, dit mon Maître, je vous donne à choiſir, que je le liſe à préſent, ou que vous nous le chantiez tantôt. L'alternative eſt fâcheuſe, Monſieur, lui dis-je. Je vous promets, reprit-il, que ce ſera l'un des deux. Faites donc ce qu'il vous plaira, répondis-je; car je ne ſçaurois le chanter.

Je vois bien, dit mon Maître, qu'il faut que je le liſe; & pourtant, tout conſidéré, il me vaudroit autant n'en rien faire; car je n'en retirerai pas beaucoup d'honneur. Liſez-le-nous donc, je vous en prie, dit la jeune Mademoiſelle Darnford, afin que nous en jugions.

Eh bien donc, continua-t-il, voici de quoi il eſt queſtion. A ce qu'il paroît, Pamela, dans le tems de ſa détention, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle fut faite priſonniere, pour me rendre bien-tôt ſon priſonnier; car c'eſt-là la ſomme de tout: Pamela dit dans ſon journal, qui ne devoit

être lu que de ſes parens, qu'un jour elle fut ſollicitée par Madame Jewkes de lui chanter un Pſeaume ; & que ſa triſteſſe ne le lui permettant pas, elle n'en voulut rien faire ; mais qu'après que Madame Jewkes l'eut quittée, elle fit réflexion que le Pſeaume CXXXVII ſe pouvoit appliquer à ſa ſituation préſente, Madame Jewkes l'ayant ſouvent priée à d'autres jours, & inutilement, de lui chanter une chanſon ; que là-deſſus elle en fit une application plus particuliere au cas où elle ſe trouvoit, & que regardant Madame Jewkes comme une geoliere qui en vouloit à ſon honneur, elle tourna le Pſeaume en queſtion de la maniere ſuivante. Monſieur Williams, ajoûta-t-il, vous aurez la bonté de lire un verſet de la traduction ordinaire, & moi je lirai le verſet de celle de Pamela qui y répond. Là-deſſus Monſieur Williams tira de ſa poche ſon petit livre de prieres, & lut ce premier verſet.

Etant aſſis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions mélancoliques,
Nous ſouvenant du pays de Sion :
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret tant de pleurs épandîmes,
Aux ſaules verds nos harpes nous pendîmes.

Mon Maître lut ce qui suit.

Etant assise au Manoir horrifique
De Belton-Hall, plorois mélancolique;
Me désolant de ma détention:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret épandis tant de larmes,
Seulette un jour pensois à mes allarmes.

Les Dames dirent que rien n'étoit plus joli; & Mademoiselle Darnford ajoûta, que quelqu'un de la compagnie avoit très-bien observé que la lecture de ces vers me devoit moins inquiéter que lui.

Je sçavois bien, dit mon Maître, que je ne m'acquerrois pas grand honneur, en montrant cette piece; mais, lisons toujours. Monsieur Williams continua.

Lors ceux qui là captifs nous emmenerent
De les sonner fort nous importunerent,
Et de Sion les chansons réciter.
Las! dîmes-nous, qui pourroit inciter
Nos tristes cœurs à chanter la louange
De notre Dieu dans une terre étrange?

Ce verset, interrompit mon Maitre, se rapproche beaucoup de l'original. Il est tourné avec une charmante simplicité.

Lors celle-là que l'on fit ma geoliere,
Insolemment sa pauvre prisonniere
Vint requérir de Psalmes lui chanter.
Las ! de quel front oses-tu m'exciter,
Dis-je en mon cœur, à chanter la louange
De notre Dieu dans ce séjour étrange ?

Il ne se peut rien de mieux, dit Monsieur Williams. Quoi donc ? ajoûta Milédy Jones, en s'adressant à moi, avez-vous bien pu souhaiter que nous fussions privés de ce nouvel échantillon de vos talens & de votre génie ?

Ah ! s'écria mon pere, vous allez rendre ma chere enfant orgueilleuse ! Non, non, lui dit mon généreux Maître ; Pamela ne sçauroit être orgueilleuse. Car les louanges n'en orgueillissent que ceux qui ne sont pas accoutumés à les entendre. Mais continuons. Monsieur Williams lut.

Or toutefois puisse oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye être,
Jerusalem, hors de mon souvenir !
Ma langue puisse à mon palais tenir,
Si je t'oublie, & si jamais j'ai joye,
Tant que premier ta délivrance j'oye.

Voici, dit mon Maître, la parodie de Pamela, qui approche auſſi beaucoup de l'original.

Or toutefois puiſſe oublier ma drette
L'art de ſonner de la douce épinette,
Si d'aller droit ne ſçais me ſouvenir!
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & ſi jamais ai joye,
Tant que premier ma délivrance voye.

Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi le plaiſir d'en demeurer là. Permettez-moi, Mademoiſelle, répondit Monſieur Williams, de vous demander en grace de me laiſſer lire le reſte: je languis de voir ce que vous faites des fils d'Edom, & comment vous tournez les exécrations du Pſalmiſte contre les Babyloniens inſultans.

En vérité, Monſieur Williams, répondis-je, vous n'auriez pas dû dire cela. Oh! interrompit mon Maître, c'eſt ici un des meilleurs endroits. La pauvre Madame Jewkes y tient la place des fils d'Edom; gardons-nous d'autant moins de nous en priver, que ma chere Pamela y fait briller une vertu qui lui eſt propre, en ne ſouhaitant aucun mal à ſa perſécutrice. Liſez la ſtance ſuivante, Monſieur Williams. Ce dernier lut.

Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
Les fils d'Edom, qui ſur Jéroſolyme
Crioient, au jour que l'on la détruiſoit.
Souviennes-toi que chacun d'eux diſoit :
A ſac, à ſac, qu'elle ſoit emtráſée,
Et juſqu'au pied des fondemens raſée !

Vraiment ! dit mon Maître, il me ſemble appercevoir dans ce que je vais lire une petite touche de malédiction ; mais je trouve qu'elle a aſſez bonne grace, comparée avec l'original. Voici auſſi les fils d'Edom, qu'on n'épargne pas autrement.

Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
L'affreuſe JEWKES, *qui voudroit dans le crime*
Faire tomber ta pauvre Pamela.
Souviennes-toi comme elle a dit : Voilà
Bien des façons ! *Puis d'un ton de tigreſſe :*
A bas, à bas, ces grands airs de ſageſſe !

En vérité, Monſieur, lui dis-je, on auroit pu paſſer par-deſſus cet endroit : mais les Dames, & Monſieur Williams s'écrierent qu'ils en ſeroient bien fâchés : ce qui me fit voir que la malheureuſe Jewkes n'avoit pas un ami parmi eux.

A préſent, dit mon Maître, liſez les horribles malédictions que prononce le Pſalmiſte.

'ſalmiſte. Monſieur Williams acheva ainſi ſa lecture :

Auſſi ſera Babylon miſe en cendre :
Et très-heureux qui te ſçaura bien rendre
Le mal dont trop de près nous viens toucher :
Héureux celui qui viendra arracher
Les tiens enfans de ta mammelle impure,
Pour les froiſſer contre la pierre dure !

Voici, dit très-obligeamment mon Maître, de quelle maniere Pamela a tourné ces vers.

Auſſi ſeras, impudique ennemie,
Ains non pas moi, couverte d'infamie ;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera:
O bien-heureux le mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du diable !

Je m'imagine, dit mon Maître à Monſieur Williams, en ſouriant, que ſi nous ſçavions la vérité du fait, nous trouverions qu'alors on eſpéroit que vous ſeriez ce bienheureux mortel. A qui que ce fût que ceci eût rapport dans ce tems-là, dit Monſieur Williams, l'heureux mortel en queſtion ne ſçauroit, Monſieur, être préſentement que vous-même.

J'osois à peine lever la tête, tant j'étois confuse des louanges dont toutes les Dames m'accabloient à qui mieux mieux. Cela me fait bien voir qu'il y a de la partialité de leur part, & que ce qu'elles en font, n'est que parce que mon Maître a tant de bonté pour moi, & aime à entendre chanter mes louanges. Car, outre que j'ai beaucoup pris du Psalmiste, je ne vois rien dans ces vers de si beau qu'ils voudroient me le faire accroire.

Nous allâmes tous, & la cuisiniere en fut aussi, l'après-dînée à l'Eglise, comme nous y avions été le matin, & mon cher pere finit le service par les versets suivans du Pseaume CXLV, y magnifiant fort à propos le saint Nom de Dieu pour toutes les faveurs dont il nous combloit; mais il ne les mit pas dans l'ordre où ils sont dans le Pseaume; ce qu'il crut être d'autant moins nécessaire, qu'il nous lisoit chaque vers avant que nous le chantassions.

Oui, l'Eternel est juste en tous ses faits,
Et ses faveurs rempliſſent nos souhaits;
Il se tient près de ceux qui tous les jours
D'un cœur fidele implorent son secours.
Sa providence, à ceux qui le réverent,
Donne toujours ce que leurs cœurs esperent:
Il est touché de leurs cris, de leurs larmes;

Il les délivre en toutes leurs allarmes.
A toi, Seigneur, s'attend la créature ;
Elle reçoit de toi la nourriture :
Quand il eſt tems, ouvrant ta main puiſſante,
Tu la repais, & remplis ſon attente.
Je veux chanter ta gloire, & ta grandeur,
Qu'on voit briller avec tant de ſplendeur ;
Et pour louer tes miracles divers,
J'emprunterai la voix de l'Univers.

Nous nous promenâmes dans le jardin juſqu'à ce que le thé fût prêt ; & comme nous allions par la porte de derriere, mon Maître me dit : *De toutes les fleurs du jardin, il n'en eſt point de ſi belle que le tourne-ſol.* Ah ! Monſieur, lui dis-je, oubliez préſentement tout cela. Monſieur Williams qui l'entendit, en parut un peu déconcerté. Sur quoi mon Maître lui dit : Monſieur Williams, je ne cherche point à vous rendre ſérieux ; mais j'admire les reſſorts étranges par leſquels les évenemens ſont amenés. Je vois d'autres objets ici autour, qui me touchent plus par la conſidération des dangers que ma chere Pamela a courus, que rien de ce que vous avez fait ne doit vous toucher. Vous êtes la généroſité même ; lui répondit Monſieur Williams.

Ils ſe promenerent enſuite tête à tête

pendant un bon quart-d'heure, parlant de choſes générales, & de littérature, & nous rejoignirent fort contents de la converſation l'un de l'autre.

Milédy Jones ſe mit entre mon Maître & moi, & ſe tournant vers lui : A quand l'heureux jour, lui dit-elle ? Nous ſouhaitons que cela ſoit terminé, afin de pouvoir après cela vous garder avec nous auſſi long-tems que vous y pourrez reſter. Je voudrois, dit mon Maître, que ce fût demain, ou après-demain au plus tard, ſi Pamela y conſentoit : car j'ai envoyé chercher une licence *, & celui que j'ai chargé de la commiſſion ſera ici ce ſoir, à ce que j'eſpere ; ou demain du grand matin. De grace, Pamela, ajoûta-t-il, ne différez pas plus loin que Jeudi. Quoi donc ! me dit Milédy Jones, ſeroit-il bien vrai que vous fiſſiez traîner la choſe en longueur ? Fort bien, dit mon Maître ; à préſent que vous êtes de mon côté, je vous laiſſe avec elle pour arrêter le jour ; & j'eſpere qu'elle n'inſiſtera pas ſur des bagatelles, comme ſur quelque choſe d'important. Là-

* C'eſt un acte expédié à la Cour Eccléſiaſtique, au nom de l'Archevêque de Cantorbéry, par lequel il eſt permis à tous Miniſtres quelconques, de marier deux perſonnes ſans publication de bans.

dessus il nous quitta, & alla joindre les deux jeunes Demoiselles.

Milédy Jones me dit qu'elle ne balanceroit point à me trouver blâmable, si je différois d'un moment, parce qu'elle comprenoit que Milédy Davers seroit dans la dernière inquiétude que son frere ne m'épousât, & que rien au monde ne seroit plus triste si quelque chose venoit à la traverse. Madame, lui dis-je, lorsqu'il eut la bonté de m'en parler pour la premiere fois, il me dit que l'affaire se feroit dans quinze jours; mais il me demanda ensuite si je voulois que ce fût dans la premiere ou la seconde semaine. Je lui répondis, (car pouvois-je faire autrement?) que ce seroit dans la seconde. Il me pria que ce ne fût pas le dernier jour de la seconde semaine. Or, Madame, ajoûtai-je, m'ayant ainsi marqué l'intention où il étoit que ce fût pour un des jours de la seconde, je n'avois garde de montrer plus d'empressement que lui, en lui nommant un jour de la premiere.

Fort bien, me dit-elle; mais comme il vous presse avec tant d'égards & de politesse d'en avancer le moment, il me semble qu'à votre place j'y consentirois. Comme elle me vit hésiter & rougir: Vous sçaviez mieux que moi, ajoûta-t-elle, ce qui

vous convient ; je vous dis seulement ce que je ferois. Je répondis que j'y penserois sérieusement, & que, si je le trouvois fort empressé, assurément je croirois devoir l'obliger, & consentir à ce qu'il souhaitoit.

Mesdemoiselles Darnford demanderent instamment à être de la noce, & qu'on leur donnât un bal. Appuyez notre requête, Mademoiselle Andrews, me dirent-elles ; vous ne sçauriez nous obliger plus sensiblement. En vérité, Mesdames, leur dis-je, je ne vous le promettrois pas, quand même je le pourrois. Et pourquoi cela, me dirent-elles ? Je ne sçais, répondis-je ; il me semble qu'on peut avec plaisir célébrer l'anniversaire de son mariage ; mais pour le jour même, en vérité, Mesdemoiselles, je le trouve un jour trop important pour celles de notre sexe, pour y pouvoir être fort gaies : c'est une affaire tout-à-fait sérieuse, & qui donne beaucoup à penser ; & je suis sûre que, dans le même cas, vous en jugeriez comme moi. A ce compte, dit l'aînée, on n'en a que plus de besoin de se réjouir, & de s'égayer de son mieux.

Je vous avois bien dit, interrompit mon Maître, quelle sorte de réponse vous deviez attendre de Pamela. La plus jeune dit que de sa vie elle n'avoit entendu parler

de gens si graves en pareille occasion. J'espere aussi, Monsieur, ajoûta-t-elle, , que ce jour-là vous ne ferez que chanter des Pseaumes, & que Mademoiselle le passera en jeûne & en oraison. Qui jamais ouït parler de porter ainsi le sac & la cendre en un jour de noces? Il me sembla qu'elle étoit un peu piquée, & je ne lui répondis point. Je vois que j'aurai assez à faire avant qu'il soit peu, s'il me faut répondre à toutes celles qui me porteront envie.

Nous entrâmes pour boire le thé; & tout ce que les Dames purent obtenir de mon Maître, ce fut de leur donner un petit bal, avant que de quitter le pays: mais Mademoiselle Darnford dit qu'il falloit donc que ce fût chez elles que se fît l'assemblée; parce qu'en vérité, si elle ne pouvoit pas être à la noce, elle se croiroit insultée, & ne reviendroit plus, que nous n'eussions été les voir.

Quand elles furent parties, mon Maître voulut faire rester mon pere jusqu'après la conclusion; mais il demanda en grace qu'il lui fût permis de partir le lendemain avec le jour, donnant pour ses raisons, que ma mere seroit doublement inquiette, s'il tardoit plus long-tems, & que d'ailleurs il mouroit d'impatience de lui apprendre toutes les circonstances du bon-

heur de sa fille. Quand mon Maître vit qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur de s'en retourner, il appella Thomas, & lui ordonna de tenir prêt, le lendemain de grand matin, un certain cheval bai pour mon pere, avec un porte-manteau pour mettre ses habits ; & de l'accompagner tout le premier jour, ou même jusques chez lui, si Monsieur Andrews l'aimoit mieux. Et, ajoûta-t-il, en s'adressant à mon pere, comme ce cheval-là vous servira pour aller & venir, quand vous nous rendrez visite dans le Comté de Bedford, je vous en fais présent, aussi-bien que de son équipage. Et ne vous avisez pas de dire non, continua-t-il, voyant que mon pere vouloit parler ; je ne veux pas qu'on me refuse. Cela n'étoit-il pas charmant ?

Il lui dit encore mille choses obligeantes à souper, & lui donna tout ce qu'il avoit de papiers à moi, en le priant de les lui rendre lorsque ma mere & lui les auroient lus. Un pere & une fille qui s'aiment aussi tendrement que vous, ajoûta-t-il, seroient peut-être bien-aises d'être quelques instans seul à seul ; faites donc mes complimens à la bonne Madame Andrews, & lui dites qu'avant qu'il soit peu j'espere de vous voir ensemble, dans une visite que vous rendrez à votre fille à mon

autre

autre maiſon. Je vous ſouhaite donc, au cas que vous partiez avant que je vous voye, le bon ſoir, & un bon voyage. En diſant cela, il lui prit la main, & laiſſa mon cher pere ſi pénétré de ſes bontés & de ſes bienfaits, qu'à peine pouvoit-il proférer une ſeule parole.

Vous vous imaginez aſſez, ma très-chere mere, la peine que j'ai eue à me ſéparer de mon cher pere, qui ne m'a pas quittée ſans répugnance; mais il étoit ſi impatient de vous revoir, & de vous annoncer les bonnes nouvelles dont il a le cœur rempli, que je ne ſouhaitois preſque qu'à demi de le retenir.

Madame Jewkes apporta deux bouteilles d'eau de ceriſes, deux d'eau de canelle, & quelques gâteaux, qui furent mis dans le porte-manteau, avec l'habit neuf de mon pere; car il dit qu'il ne voudroit pas pour toutes choſes au monde en paroître vétu dans ſon voiſinage, avant qu'on ſçût publiquement que j'étois mariée; il ne voulut pas non plus entamer par aucune dépenſe les vingt guinées que ce tems-là ne fût venu, de peur des réflexions, ajoûtant qu'alors il me conſulteroit ſur ce qu'il auroit à acheter. Faites, lui dis-je, comme il vous plaira; j'eſpere à préſent, mon cher pere, que nous aurons ſouvent le

plaisir d'entendre parler l'un de l'autre, sans être obligés d'avoir recours aux artifices.

Il me dit qu'il vouloit se coucher de bonne heure, afin de pouvoir se lever au point du jour, & prit congé de moi, me menaçant de ne m'aimer plus, si je me levois le matin pour le voir partir; ce qui ne feroit que rendre notre séparation plus triste, & nous rendre l'un & l'autre mélancoliques pour tout ce jour-là.

Monsieur Thomas lui apporta une paire de bottes, & lui dit qu'il l'appelleroit au point du jour, & empaqueteroit tout dès le soir même. Il me donna donc sa bénédiction, pria Dieu pour moi, & me promit de vous engager à en faire autant, ma très-chere mere. Je me retirai dans mon cabinet, toute triste de son départ, qui pourtant me faisoit à demi plaisir, si je puis parler ainsi, parce que, quoiqu'il me quittât par nécessité, il ne le faisoit cependant que pour aller rejoindre la meilleure des femmes, & lui porter les meilleures nouvelles du monde. Je le priai cependant de ne pas travailler avec tant d'attache qu'il l'avoit fait jusques-là, parce que j'étois persuadée que mon Maître ne lui auroit pas donné vingt guinées pour s'habiller, s'il n'avoit eu envie de faire

autre chose pour lui : j'ajoûtai, qu'il devoit recevoir d'autant plus volontiers les bienfaits de mon cher Maître, que ce dernier, qui avoit tant de personnes à employer sur les terres spacieuses qu'il possédoit, pourroit, sans faire tort à qui que ce soit, tirer de lui des services équivalens.

Il me le promit fortement: ayez la bonté, ma chere mere, d'avoir l'œil à ce qu'il me tienne parole. J'espere que mon Maître ne verra pas ce griffonnage ; car je ne veux pas vous l'envoyer, que je ne vous annonce en même tems la meilleure des nouvelles, d'autant plus que mon cher pere peut vous apprendre la plûpart des choses que j'ai écrites depuis la date des papiers qu'il vous porte, en ayant été le témoin. Adieu donc, ma très-chere mere, bon soir; Dieu veuille donner un bon voyage à mon pere, & vous le ramener en joie & en santé.

LUNDI.

MONSIEUR Colbrand étant de retour, mon Maître monta dans mon cabinet, & m'apporta la licence. Oh! que le cœur me battit en la voyant! A préſent, ma chere Pamela, me dit-il, dites-moi ſi vous ne pourriez pas me nommer le jour? Votre parole eſt la ſeule choſe qui nous manque. J'oſai lui baiſer la main, & quoiqu'incapable de lever les yeux, je lui dis que je ne ſçavois comment répondre à ſes bontés; que je ne voudrois pas, pour toutes choſes au monde, qu'il pût me croire capable de recevoir indifféremment un honneur que je ne pourrois jamais reconnoître, par mille & mille égards, pendant la plus longue vie, ſi Dieu me l'accordoit. Je devrois, lui dis-je, dans tout ce qui m'eſt poſſible, me conformer implicitement, & en tout, à votre volonté. Mais.... Mais quoi? interrompit-il avec une tendre impatience. Monſieur, lui dis-je, lorſque Jeudi dernier vous parlâtes de quinze jours, j'avois lieu de croire que ce terme étoit de votre choix; & mon cœur vous eſt ſi dévoué, que ma ſeule crainte

eſt de me montrer plus empreſſée que vous ne le ſouhaiteriez. Cela ne ſe peut, ma chere enfant, me dit-il, en me ſerrant dans ſes bras ; c'eſt l'impoſſibilité pure. Si vous ne craignez que cela, la choſe aura lieu tout à l'heure, & l'heureux jour d'aujourd'hui vous rendra mienne pour jamais. Je vais ſur le champ, dit ce cher Maître, donner tous les ordres néceſſaires, & il ſe levoit en effet.

Non, de grace, m'écriai-je ; non, mon cher Monſieur ; écoutez-moi, je vous en conjure. Ce ne ſçauroit être pour aujourd'hui ! Cela ne ſçauroit être ! reprit-il. Non, en vérité, lui dis-je.... (& j'étois pénétrée de lui voir une impatience ſi généreuſe). Pourquoi donc, ajoûta-t-il, pourquoi flattiez-vous tout à l'heure mon tendre cœur, de l'eſpérance que cela ſe pouvoit ? Monſieur, repris-je, ſi vous voulez bien daigner m'écouter, je vous dirai à quoi j'ai penſé. Parlez, me dit-il.

Monſieur, continuai-je, j'aurois fort à cœur que ce grand jour, s'il doit venir, fût un Jeudi. Ce fut un Jeudi que mon cher pere & ma chère mere ſe marierent, & tout indigens qu'ils ſont, jamais couple ne fut plus heureux : ce fut un Jeudi que la pauvre Pamela vint au monde : ce fut un Jeudi que feu ma chere Maitreſ-

se me prit des mains de mes parens, & m'accorda sa protection : ce fut un Jeudi, Monsieur, que vous me fîtes enlever & emmener ici, où, par la grace de Dieu, & moyennant la continuation de vos bontés, je me vois réservée à un bonheur miraculeux ; & ce fut en comptant d'un Jeudi, que vous me dîtes que dans quinze jours vous m'assureriez ce bonheur pour jamais. Vous m'obligerez donc sensiblement, Monsieur, si vous voulez bien avoir quelque complaisance pour ma sotte superstition. C'est pour cette raison, Monsieur, que lorsque vous me priâtes de ne pas différer jusqu'au dernier des quinze jours, j'étois fâchée que le Jeudi de la semaine prochaine fût ce dernier jour-là.

Ma chere Pamela, me dit-il, il faut que je vous avoue qu'en effet vous me paroissez un peu superstitieuse. Il me semble que vous devriez bien commencer à rendre quelqu'un des autres jours de la semaine, le jour heureux par fatalité. Par exemple, ce fut un Lundi, pouvez-vous dire, que mon pere & ma mere conclurent qu'ils se marireoient le Jeudi d'après : il y a tant d'années qu'un Lundi ma mere faisoit tous ses préparatifs pour accoucher le Jeudi suivant. Ce fut un Lundi, (& il y a de cela quelques semaines,) que

vous n'aviez plus que deux jours à attendre pour être enlevée un Jeudi. Moi-même, ajoûta-t-il, je me ſouviendrai toujours que c'étoit un Lundi que je vous écrivis la lettre à la lecture de laquelle vous eûtes la bonté de vous laiſſer perſuader de revenir chez moi ; ce fut ce même Lundi que vous rentrâtes dans cette maiſon; & cette époque ſera, & je l'eſpere, ma chere fille, auſſi heureuſe qu'aucune de celles que vous avez nommées : & enfin vous pourrez dire dès-à-préſent, ce qui couronnera l'œuvre : ce fut un Lundi que je me mariai. Allons, allons, ma chere, ajoûta-t-il, en vérité, Jeudi a regné aſſez long-tems ; mettons à préſent Lundi à ſa place, ou du moins mettons-les de niveau. Vous voyez même qu'il y a un juſte droit, & que dans la ſemaine que nous avons devant nous, il eſt le premier en date. Et alors j'eſpere que nous rendrons le Mardi, le Mercredi, le Vendredi, le Samedi, & le Dimanche, d'auſſi heureux jours que le Lundi & le Jeudi ; & qu'avec la bénédiction du Ciel nous ferons de tous les jours de notre vie un cercle ſi délicieux, que nous ne ſçaurons plus auquel donner la préférence.

O le charmant diſcours ! O la délicieuſe réponſe !

En vérité, Monsieur, lui dis-je, vous raillez ma foiblesse d'une maniere angélique ; mais, de grace, que si peu de chose ne vous arrête pas, puisque vous m'avez si généreusement obligée dans ce qu'il y a de plus important. Si vous me permettez de choisir, je donne la préférence au Jeudi.

Si vous pouvez, ajoûta-t-il, me faire voir que vous avez une meilleure raison que la mienne, je vous accorde votre demande; sinon, j'envoie sur le champ chercher le Ministre.

Et je vous jure qu'il y alloit tout de bon.... Ah! comme je tremblai! Arrêtez, lui criai-je, Monsieur, arrêtez : nous avons mille choses à nous dire auparavant: j'ai à vous entretenir encore d'un tas d'impertinences. Dites-m'en donc les principales dans une minute, reprit-il : car tout ce que nous avons à nous dire peut être débattu pendant que le Ministre viendra. Mais en vérité, lui dis-je, ce ne sçauroit être aujourd'hui : sera-ce donc demain, reprit-il ? Eh bien, Monsieur, puisque vous ne voulez pas que ce soit un Jeudi, & que vous avez plaidé d'une façon si aimable en faveur du Lundi, que ce soit donc Lundi prochain. Quoi ! encore toute une semaine, s'écria-t-il ! Oui, Monsieur, répondis-je, ce sera ce jour-là, si vous le voulez:

bien, & il ſera encore un des jours de la ſeconde ſemaine, comme vous le requériez. Sçavez-vous bien, ma chere fille, me dit-il, qu'il ſe paſſera ſept mois entiers entre-ci & Lundi ? Si ce n'eſt pas demain, que ce ſoit Mercredi ; je vous déclare que je n'attendrai pas davantage.

Eh bien donc, Monſieur, répliquai-je, je ne vous demande pour derniere grace que de reculer d'un jour de plus, & ce ſera encore mon cher & bien-aimé Jeudi. Si je conſens à différer juſques-là, me dit-il, puis-je eſperer, ma chere Pamela, que Jeudi prochain ſera infailliblement le jour heureux ? Oui, Monſieur, répondis-je : & je ſuis ſûre que j'avois l'air d'une franche ſotte en diſant ce oui-là.

Ma ſottiſe, vous l'avouerez, mes chers parens, étoit pourtant hors de ſaiſon, ayant à faire à un homme auſſi charmant, que j'aimois ſi tendrement, & qu'il m'étoit, qui plus eſt, ſi honorable d'aimer ? Mais la circonſtance de la ſolemniſation prochaine, & le changement de ma condition, (changement ſouhaitable à la vérité par tout ce qu'il paroît me promettre, mais pourtant changement ſans retour,) m'en impoſent malgré moi, & me jettent dans la rêverie. Je ne puis m'empêcher d'admirer l'étourderie & la précipitation avec laquelle

la plûpart des jeunes gens changent ainſi toute la ſcène de leur vie.

C'eſt de cette maniere, mes chers parens, qu'on m'a enfin amenée à fixer le jour au terme prochain de Jeudi ; & il eſt Lundi au moment que je vous écris. Bon Dieu ! la ſeule penſée m'en ôte preſque la reſpiration. C'étoit pourtant me mettre bien loin de mon compte. M'ôter une ſemaine entiere ſur dix jours ! J'eſpere que je n'ai rien précipité. Je ſuis bien ſûre au moins, que l'envie d'obliger mon cher Maître juſtifie amplement ma conduite : car il mérite que je faſſe pour lui tout ce qui dépend de moi.

Après ce petit débat, il alla faire un tour à cheval, accompagné d'Abraham, & ne revint que le ſoir. Voyéz, je vous prie, comme le cœur nous gagne inſenſiblement ! Cette courte abſence m'ennuya à la mort, d'autant plus que nous l'attendions à dîner. J'eſpere que je ne deviendrai pas attachée à lui juſqu'au point de le rendre indifférent. Cependant, mes cheres pere & mere, vous avez toujours été l'un pour l'autre l'attachement même, & jamais, quoi qu'il ſoit arrivé, l'indifférence n'a eu lieu entre vous.

A ſon retour, il me dit qu'il avoit eu une promenade charmante, & qu'elle l'a-

voit mené plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Je souhaiterois fort, me dit-il à souper, que Monsieur Williams nous mariât, pour le convaincre de ma parfaite réconciliation ; mais, d'un autre côté, ajoûta-t-il très-généreusement, je crains, après ce qui s'est passé entre vous deux, de blesser le cœur du pauvre garçon, & qu'il ne regarde mon choix comme une insulte, que je ne suis assurément pas capable de lui faire. Qu'en dites-vous, ma chere fille ? pensez-vous qu'il prenne la chose sur ce ton-là ? J'espere que non, répliquai-je : car, si je ne sçaurois répondre de ce qu'il pourroit peut-être penser, je répondrois bien qu'il n'a aucune raison de penser rien de semblable. Mais, en vérité, Monsieur, vous en avez déja usé si noblement avec lui, qu'à mon avis, votre bonté ne sçauroit lui être équivoque.

Il me parla ensuite avec quelque ressentiment de la conduite de Milédy Davers, & je lui demandai s'il étoit arrivé quelque chose de nouveau. Oui, me dit-il, on m'a remis une lettre impertinente de son mari, qu'il ne désavoue pas m'avoir écrite à son instigation. Ce n'est guères qu'une insolente bravade, fondée sur la supposition que je suis prêt de vous épouser. J'étois si irrité, ajoûta-t-il, que je la déchi-

rai en mille morceaux, après l'avoir lûe, & que je les jettai au vent, donnant ordre à celui qui me l'avoit apportée, de dire à son Maître ce que j'avois fait de sa lettre. Je ne voulus jamais écouter le garçon, qui auroit bien voulu me parler : je crus, il est vrai, entendre qu'il m'annonçoit quelque chose de la venue de ma sœur ici ; mais elle ne mettra pas le pied chez moi, & je m'imagine que ce traitement l'en empêchera.

Cette affaire me fit beaucoup de peine. Pamela, me dit-il d'un ton ferme, quand j'aurois une centaine de sœurs, toutes leurs oppositions n'auroient nul poids sur mon esprit ; & mon intention n'étoit pas que vous le sçussiez ; mais il faut bien vous attendre à trouver quelques légers obstacles dans l'orgueil de ma sœur, qui a eu tant à souffrir de celui de son frere. Je vois assez que nous nous touchons d'aussi près par l'esprit que par le sang. Mais ce ne sont pas ses affaires ; & si elle vouloit que les choses allassent à sa fantaisie, c'étoit à elle à se comporter plus décemment. Il ne lui convenoit guères de se vanter tant de sa naissance, à elle qui sçait si peu se conduire en femme de son rang.

Je suis au désespoir, lui dis-je, de me trouver la cause malheureuse d'une division entre un si bon frere & une si di-

gne sœur. N'en parlez pas ainsi, Pamela, reprit-il, puisque c'est une suite indispensable du bonheur que nous attendons. Supportez seulement la chose, parce que c'est ma sœur, & me laissez le soin de lui faire sentir sa témérité.

Si la conduite la plus soumise, & le comportement le plus humble, joint à un respect profond, & qui se manifeste en tout pour Milédy Davers, peuvent être de quelqu'efficace sur son esprit, comptez, lui dis-je, sur tout ce que je suis capable de faire pour la toucher. Non, Pamela, reprit-il; ne vous imaginez pas, quand vous serez ma femme, que je vous laisse rien faire d'indigne de ce titre. Je sçais quels sont les devoirs d'un mari, & je protégerai votre douceur de tout mon pouvoir, comme si vous étiez née Princesse.

Votre bonté est au-dessus de mes expressions, lui dis-je; mais je suis fort éloignée de regarder une disposition à la douceur, comme la marque d'un cœur bas. C'est ici une épreuve à laquelle je dois m'attendre; & il me sera bien aisé de la supporter, à moi qui puis la contrebalancer par tant de bienfaits, qui partent tous de la même cause.

Fort bien, dit-il, voici tout ce que nous avons à faire. Nous parlerons de notre mariage, comme d'une chose qui se fera la

ſemaine prochaine. Je m'apperçois que, quelque part que j'aille, ou quoi que je faſſe, je ſuis environné d'eſpions. Mais ce que je m'apprête à faire eſt ſi louable, que je ne me ſoucie ni d'eux, ni de ceux qui les emploient. J'ai déja ordonné à mes Domeſtiques de ne parler à ame qui vive d'ici à dix ou douze jours; & Madame Jewkes m'aſſure qu'ils diſent tous que nous devons nous marier de Jeudi en huit. Ainſi, je prierai Monſieur Péters, qui voudroit voir ma petite Chapelle, de venir, ſous prétexte de déjeûner avec moi, aſſiſter Monſieur Williams Jeudi prochain, puiſque vous ne voulez pas que cela ſe faſſe plutôt: nous n'aurons beſoin que de ces deux Meſſieurs, & je prierai Monſieur Péters d'en faire un ſecret pendant quelques jours, même à ſa famille. Ma chere fille a-t-elle quelque choſe à objecter à cela?

Ah! Monſieur, lui dis-je, votre généroſité, qui n'a point de bornes, peut-elle me laiſſer quelque lieu à des objections? J'eſpere que Milédy Davers, & vous, ne conſervez pas votre reſſentiment au point d'en devenir irréconciliables; & quand elle viendra vous voir pour demeurer quinze jours ou trois ſemaines avec vous, comme elle avoit coutume de le faire, je me ren-

fermerai soigneusement, pour ne la pas choquer par ma vûe.

Fort bien, Pamela, me dit-il; nous parlerons de cela dans son tems; vous ferez pour lors ce que je trouverai à propos, & je pourrai juger de ce que vous & moi aurons à faire. Mais ce qui aggrave le procédé de ma sœur, c'est qu'elle ait pû pousser son singe titré de mari, à m'écrire, après y avoir elle-même si mal réussi. Je voudrois avoir gardé sa lettre, pour vous faire voir comment un homme, qui n'a en général que les allures d'un sot, peut s'ingérer d'écrire sur le ton d'un grand Seigneur. Mais je dois croire que ma sœur a tout dicté, & que le pauvre homme n'est que son humble copiste.

MARDI.

LE lendemain au matin, Thomas revint d'avec vous, mon très-cher pere, chargé de la bonne nouvelle que vous étiez en parfaite santé, & qu'il vous avoit laissé continuant votre route pour aller retrouver ma chere mere. J'espère apprendre bientôt votre arrivée. Mon Maître me fit jouer du Clavecin, & chanter en même tems; & eut la bonté de louer l'un & l'autre. Mais il loue également tout ce que je fais, tant sa bonté le rend partial à mon égard.

Vers une heure après midi, nous revînmes de la promenade que nous avions faite en carosse. J'y fus enchantée de sa conversation, qui roula sur les Auteurs Anglois, & en particulier sur les Poëtes. Il m'entretint aussi de la description de quelques-unes des curiosités qu'il avoit vues en Italie & en France, lorsqu'il avoit fait ce que les gens du beau monde appellent le grand tour. Il me dit qu'il languissoit de se voir à son autre campagne, ne sçachant à quoi s'employer ici, où il ne s'étoit pas proposé de rester la moitié si long tems. Quand nous y serons fixés, ajoûta-t-il, il

vous

vous arrivera rarement de m'avoir si constamment avec vous ; car j'ai bien des affaires à régler, qui me mettront dans la nécessité d'aller à Londres, où j'ai avec mon Banquier des comptes que j'ai laissé courir beaucoup plus long-tems qu'à l'ordinaire. Je ne sçais pas, ajoûta-t-il, si l'hyver prochain je ne vous ferai pas goûter un peu des plaisirs de la Ville, pendant un mois ou six semaines. Je répondis, que sa volonté régleroit toujours la mienne, & qu'autant qu'il me seroit possible, je ne desirerois ces plaisirs là, ni aucuns autres amusemens, qu'autant qu'ils seroient de son choix.

Je ne doute point, me dit-il avec bonté, que je ne sois fort heureux avec vous; & j'espere, ma chere enfant, que vous le serez avec moi : car les passions que j'aurai désormais à satisfaire, ne sont pas fort énormes; quoique je ne prétende pas non plus à une pureté parfaite. Si vous pouvez vous rendre à vous-même un compte satisfaisant de vos actions, répondis-je, je serai toujours contente de tout ce que vous ferez : mais notre plus grand bonheur ici-bas est de très-courte durée ; & cette vie, dans son plus long période, n'est qu'une scène passagere & misérable. J'espere que notre bonheur consistera à pouvoir envisager l'avenir avec une consolation mutuelle,

& à penſer ſans inquiétude à ce lieu où nos plaiſirs ſeront éternels.

Vous parlez comme un Ange, ma chere Pamela, me dit-il, & peu à peu je contracterai cette maniere de penſer, en converſant de plus en plus avec vous : mais pour le préſent, vous ne devez pas tomber tout d'un coup avec moi dans un ſérieux outré. Je vous ſomme néanmoins de ne jamais balancer à mêler dans nos converſations votre charmante Théologie, toutes les fois qu'elle y pourra venir à propos, & de le faire avec une aimable gaieté, qui ne puiſſe jamais jetter un voile de triſteſſe ſur nos plaiſirs innocens.

Je fus un peu confuſe de ce langage, & demeurai muette, dans la crainte de l'avoir choqué. Si vous avez bien compris ce que je viens de vous dire, me dit-il voyant mon embarras, je n'aurai pas beſoin, ma chere Pamela, de vous inviter une ſeconde fois à me faire part avec confiance, & quand cela viendra à propos, de tout ce que les pieux mouvemens de votre belle ame pourront vous ſuggérer. Je ne doute pas, lui dis-je, que tant que mes intentions ſeront louables, vous n'ayiez toujours beaucoup d'indulgence pour mes défauts.

Il me fit dîner avec lui, & ne voulut

jamais manger, que ce que je lui ſervis; en un mot, ſes complaiſances & ſes bontés, qui redoublent à chaque inſtant, mettent de plus en plus mon cœur à l'aiſe: il ſent pourtant quelque choſe qu'il ne connoît pas; un poids aſſez étrange l'appéſantit à meſure que Jeudi s'approche, qui ſouvent me fait ſoupirer malgré moi, & émouſſe de tems en tems les plaiſirs que j'attends de mon état futur. J'eſpere que ce mouvement ſecret ne me pronoſtique aucun mal; & que ce n'eſt au plus que la foibleſſe d'une ame livrée avec excès à la rêverie, dans une circonſtance qui, après celle qui termine la ſcène de notre vie, eſt la plus importante où nous puiſſions nous trouver.

Un rien me rendroit ſérieuſe au dernier point; mais je veux remettre ma conduite entiere entre les mains de cette Providence adorable, qui juſqu'à préſent m'a amenée, à travers tant de maux réels, au périodo charmant qui me promet un ſi grand bonheur.

Je ne crains, & avec grande raiſon, que de ne pas mériter aſſez l'affection conſtante d'un auſſi aimable homme. Dieu veuille m'enſeigner l'humilité, & m'apprendre à connoître mon peu de valeur. Ce ſentiment ſera, après ſa Grace, ma plus ſûre

garde, dans l'heureux état auquel, toute indigne que j'en suis, je me vois prête d'être élevée. Ne cessez donc jamais vos prieres pour moi, mes chers parens : car ma nouvelle condition m'exposera peut-être à de pires hazards que ceux que j'ai déja courus. Tel seroit mon cas, si la présomption, l'orgueil, & la vanité, devoient s'emparer de mon foible cœur; & si, pour mes péchés, je devois être abandonnée à ma propre conduite, comme une foible barque sur une mer orageuse, sans lest, ou sans autre Pilote que mon bon plaisir inconsidéré. Mais mon Maître m'a déja dit dans une autre occasion, que ceux qui se défioient le plus d'eux-mêmes, étoient toujours les plus exempts d'erreurs; & j'espere que je me défierai constamment de mes propres forces, & du peu que je puis valoir.

Je ne vous importunerai point du récit de milles choses charmantes, qui firent partie de ma conversation avec mon excellent bienfaiteur, ni des civilités dont je suis accablée par Monsieur Colbrand, Madame Jewkes, & les autres Domestiques, qui tous semblent être infiniment contents de moi, & de ma conduite à leur égard. Et comme jusqu'ici mon Maître ne me taxe point d'être trop humble, ni eux

d'être trop altiers, j'espere que tous ceux qui m'environnent persévéreront dans leur bonne volonté pour moi. Je ne chercherai pas cependant à gagner celle d'aucun d'eux, par de petites manieres basses & rampantes. Je veux, au contraire, avoir une conduite uniforme & réguliere ; être toujours prête à cacher des fautes involontaires, comme je voudrois qu'on me pardonnât les miennes ; ne pas montrer trop d'habileté à découvrir des fautes réelles, ni user d'artifice pour en cacher aucunes qui puissent favoriser les dispositions d'un mauvais cœur, dans des cas importans, ou une inclination au larcin, qui pût devenir préjudiciable à mon Maître, ou quelqu'autre action qui marquât dans le coupable une corruption habituelle & volontaire. En un mot, je suis résolue de ne négliger rien, pour qu'un honnête Domestique trouve en moi une bonté qui l'encourage à redoubler son zele ; pour rendre meilleur celui qui ne seroit pas tout ce qu'il devroit être, en lui inspirant une louable émulation ; & pour obliger celui qui seroit mauvais, si la nature ne l'avoit pas fait méchant sans retour, pour l'obliger, dis-je, par

la douceur, par des admonitions, ou même, s'il le falloit, par des menaces convenables, mais, plus que toutes choſes, par un bon exemple, à réformer ſon mauvais train. Le tout, avec l'aide de Dieu.

MERCREDI.

ENFIN, mes chers parens, je n'ai plus que ce jour à passer, pour en être à la plus auguste cérémonie où je puisse jamais me trouver. Mon cœur ne s'est point encore affranchi de ce poids secret qui l'accabloit. En vérité, je me trouve moi-même ingrate envers la bonne Providence, & trop peu sensible aux faveurs du meilleur des Maîtres! J'ose pourtant espérer le contraire : car il y a des momens où mon ame n'est qu'allegresse, quand je considere tout le bien que la solemnité de demain me mettra peut-être en état de faire, avec la permission de mon généreux bienfaiteur. Bon Dieu! de quels termes me servirai-je pour exprimer comme je le dois ma gratitude, pour tous les avantages qui m'attendent?

MERCREDI *au soir.*

MON cher Maître n'est que tendresse & qu'amour. Il voit ma foiblesse, il en a généreusement pitié, & fait tout ce qu'il peut pour m'égayer. Je le priai de me dispenser de souper; mais il vint me chercher lui-même dans mon cabinet, & me donna la main jusqu'en bas. Il me plaça à côté de lui, & ordonna à Abraham de se retirer. Je ne pouvois manger : mais j'y tâchai, de peur de l'irriter. Il eut la bonté de s'abstenir de nommer le térrible, & pourtant charmant jour de demain, & mit de tems en tems un petit morceau sur mon assiette, qu'il porta lui-même jusqu'à ma bouche. J'étois fâchée de recevoir tant de faveurs de si mauvaise grace. Eh bien, dit-il, si vous ne voulez pas manger avec moi, du moins buvez-y. Vaincue par ses sollicitations pressantes, je bus deux verres de vin, en protestant que j'avois sincerement honte de moi-même. Vraiment, ma chere, me dit-il, je pense que je ne suis pas un ennemi bien redoutable. Je ne sçaurois souffrir l'idée de quoi que ce soit qui vous chagrine

grine le moins du monde. Ah ! Monsieur, répondis-je, tout mon embarras ne vient que d'un vif sentiment de ma propre indignité. Assurément ce ne sçauroit être que cela.

Il tira une sonnette pour qu'on vînt desservir. Quand cela fut fait, il prit une chaise, s'assit à côté de moi, me serra dans ses bras, & me dit des choses aussi tendres, aussi délicates, & aussi touchantes, que jamais l'amour le plus parfait en ait dicté. Je n'aurois jamais le tems de vous répéter le tout. Je vous en dirai seulement une partie : & de grace, ayez quelqu'indulgence pour votre sotte de fille, qui vous importune de son ridicule caquet, parce que ce qu'elle a à vous dire la touche très-sensiblement, & qu'elle ne dormiroit pas, si elle se mettoit au lit sans avoir griffonné.

Cette aimable confusion, me dit mon cher Maître, cette charmante rêverie dans ma bien-aimée Pamela, aux approches de notre heureuse union, & au moment où je sçais que tous ses doutes sont évanouis, & qu'elle n'a plus de déshonneur à craindre, me fait sentir jusqu'au fond de l'ame combien j'étois malheureux d'attenter à tant de pureté, avec des intentions moins bonnes que celles où je suis aujourd'hui.

Je ne m'étonne plus qu'une perſonne ſi vertueuſe ſe ſoit regardée comme déja hors de ce monde, à l'idée d'une violence ſi redoutable à ſon honneur, & qu'elle ait cherché dans l'ombre de la mort un refuge contre cet affreux déſaſtre. Mais, à préſent, ma chere Paméla, que vous avez vû de mon côté une pureté qui imite la vôtre d'auſſi près que nous autres hommes pouvons approcher de votre charmant ſexe; à préſent que vous avez vû que, de peur d'allarmer votre délicateſſe, je me ſuis abſtenu du moindre mot qui eût rapport au jour heureux où nous touchons; pourquoi vous livrer à un ſi grand abattement, à une confuſion, charmante à la vérité, mais qui pourtant me fait ſouffrir? Vous avez en moi, ma chere fille, un ami généreux; je ſerai déſormais le protecteur, & non le violateur de votre innocence. Pourquoi donc, encore une fois, pourquoi cette étrange perplexité, cette confuſion qui me charme & me bleſſe tout à la fois?

Ah! Monſieur, lui dis-je, en me cachant le viſage dans ſes bras, n'attendez pas de raiſon d'une petite ſotte qui n'en a pas l'ombre: En vérité, vous auriez dû m'accorder la faveur de me laiſſer dans ma chambre! Je me battrois volontiers

moi-même, pour l'ingratitude dont je paye vos bontés. Mais je ne ſçais.... Je ſuis en vérité une ridicule créature. Ah ! ſi vous m'aviez permis de demeurer ſeule dans ma chambre, je me ſerois fait honte à moi-même d'un comportement ſi blâmable. Mais vos faveurs, qui redoublent à chaque inſtant, jointes au ſentiment de mon peu de mérite, me jettent dans le plus grand déſordre.

Eh bien, dit mon généreux Maître, je vais, quoiqu'avec répugnance, faire une propoſition à ma chere fille. Si vous trouvez que je vous aie trop preſſée d'avancer le jour de mon bonheur ; ſi c'eſt vous obliger que de vous accorder un jour de plus ; ſi vous avez à préſent des craintes, que vous n'aurez pas pour lors ; dites un ſeul mot, & je m'y ſoumets. Oui, ma chere Pamela ; quoique chaque heure des trois derniers jours qui ſe ſont paſſés dans l'attente de celui de demain, m'ait paru un ſiècle, ſi vous le ſouhaitez bien ardemment, je le reculerai encore. Parlez, ma chere enfant, & parlez hardiment : mais n'acceptez pas ma propoſition, ſans en avoir de fortes raiſons, dont je ne vous demanderai pourtant aucun compte.

Monſieur, lui dis-je, accoutumée depuis ſi long-tems à vos faveurs, je ne puis at-

tendre de vous qu'une bonté ſans meſure. Vous m'en donnez à préſent une marque des plus touchantes. Mais je crains...., oui, je crains bien, ſotte que je ſuis ! de n'être pas un grain plus ſage, lorſque dans quelque tems d'ici je me trouverai auſſi voiſine qu'à préſent du jour heureux, & pourtant ſi redouté.

Fille charmante & aimable au poſſible, me dit-il, c'eſt bien en ce moment que je vois qu'on peut hardiment vous mettre le pouvoir en main ; l'uſage généreux que vous en faites, montre bien que vous n'en abuſeriez pas. Je ne lâcherai pas le moindre mot, je ne m'émanciperai pas au moindre regard qui puiſſe bleſſer la plus ſcrupuleuſe de vos penſées ; mais, de grace, eſſayez de vaincre cet excès de ſcrupule, & cette timidité hors de ſaiſon. Je me perſuade que vous y travaillerez de tout votre pouvoir.

Oui, lui dis-je, j'y travaillerai de tout mon cœur. Je rougis de la figure que je fais avec le charmant point de vue que j'ai devant les yeux. Vous me comblez d'honneurs ; votre condeſcendance n'a point de bornes : non, je ne ſçaurois me pardonner. Je n'ai jamais connu mon cœur, mon vraiment foible cœur, où il n'y a pas une ſeule penſée qui l'inquiette

ſur le compte de votre bonté ; d'un autre côté, je l'aurois en horreur, s'il étoit capable de la moindre affectation. Laiſſez-moi donc, mon cher Monſieur, laiſſez-moi un inſtant ſeule, & je vais me parler ſur un ton que votre indulgence m'épargne. Je pourrai après cela vous préſenter un cœur plus digne de vous, que ſa foibleſſe ne lui permet à préſent de le paroître. Il y a bien une choſe, il eſt vrai, c'eſt que je n'ai pas une ſeule amie de mon ſexe à qui je puiſſe communiquer mes ridicules penſées, & dont l'affection puiſſe me rendre le courage. Je ſuis abandonnée à la plus foible & la plus ſotte de toutes les créatures, à moi-même.

Il eut la bonté de ſe retirer, pour me donner le tems de me recueillir, & revint environ une demi-heure après : mais pour ne pas me parler tout d'un coup du ſujet qui m'occupoit ; &, pour entamer en même tems quelque choſe d'agréable, il m'entretint de mon cher pere & de ma chere mere. Je penſe, me dit-il, Pamela, qu'ils ont déja beaucoup parlé de vous. Ah ! Monſieur, répondis-je, vos faveurs les ont rendu parfaitement heureux. Mais je ne puis m'empêcher d'être inquiette ſur le compte de Milédy Davers.

Je ſuis fâché, me dit-il, de n'avoir

pas écouté tout ce que le laquais vouloit me dire; parce que j'ai dans l'esprit qu'il a lâché quelque chose qui sembloit signifier qu'elle viendroit ici. La réception que je lui ferai n'aura rien de trop engageant, si elle n'y vient avec la résolution de se comporter mieux qu'elle ne sçait écrire.

De grace, lui dis-je, ayez patience avec cette chere Dame, pour deux raisons. Et quelles sont-elles, reprit-il? La premiere est, Monsieur, que c'est votre sœur, & qu'assurément elle peut penser ce que tout le monde pensera, que vous vous serez extrêmement abaissé en m'épousant: la seconde est, que si vous vous mettez en colere contre Milédy Davers, vous l'animerez encore davantage & que pour chaque expression choquante qu'elle se rappellera que vous aurez employée avec elle, elle me mépriſera de plus en plus.

Ne vous en inquiettez pas, me dit-il; car elle n'est pas la seule Dame orgueilleuse & hautaine que nous ayons dans notre autre voisinage. Il y en a qui peut-être sont moins autorisées qu'elle à insister sur leur extraction, & qui se moulant sur son exemple, diront: Il n'y a pas jusqu'à sa sœur qui ne refuse de lui pardonner, & même de l'aller voir. De sor-

te que, si je puis dompter son humeur altiere, (& c'est plus que son mari ni aucun autre n'a jamais pu faire,) ce sera un grand point de gagné : si elle s'avise de m'en donner lieu, je tâcherai de l'humilier, je vous jure.

Mais, à propos, ma chere enfant, continua-t-il, puisque le sujet est si important, ne puis-je pas dire un mot de demain ? Monsieur, lui dis-je, j'espere que je serai moins sotte désormais. J'ai fait à mon cœur une réprimande aussi sévère que j'en pourrois attendre de Milédy Davers, & le revêche qu'il est, me suggere enfin une conduite plus raisonnable & plus reconnoissante.

Il sourit, & me donnant un baiser, me dit : J'ai fait réflexion, Pamela, à ce que vous observiez tout à l'heure ; que vous n'avez avec vous aucune personne de votre sexe. Je trouve cela un peu dur pour vous, & je n'aurois point été fâché que vous eussiez eu Mademoiselle Darnford ; mais d'un autre côté, il auroit fallu y inviter aussi sa sœur : & autant vaudroit-il faire une noce publique, qui, comme vous le sçavez, auroit requis d'autres habits, & d'autres préparatifs. D'ailleurs, ajoûta-t-il, on m'a fait autrefois une sotte proposition pour la secon-

de des ſœurs, qui a deux ou trois mille livres ſterling de plus que l'autre, que ſa marreine lui a laiſſées; & elle ne peut s'empêcher d'être un peu piquée : c'étoit cependant une choſe dont on ne pouvoit guères ſe promettre la réuſſite : car, elle n'eſt aimable ni d'eſprit ni de corps; & ſon bien, qui ſeul auroit pu me déterminer, ne me convenoit nullement; de ſorte que je refuſai tout net.

Je ſonge encore, lui dis-je, à une autre choſe aſſez mortifiante : c'eſt que ſi vous aviez à épouſer une Demoiſelle auſſi riche & auſſi bien née que vous, la veille du grand jour ne ſeroit employée qu'à lire, ſigner, & ſceller des contrats de conſtitution, & autres ſemblables; au lieu qu'aujourd'hui la pauvre Pamela ne vous apporte rien : elle eſt même ſi indigente, que les habits qu'elle porte actuellement, elle les doit en entier à votre bénéficence, & à celle de feu ma chere Maitreſſe. Cette idée m'attriſte un peu; car je ſuis ſi accablée de vos faveurs, & ſi pénétrée de ce que je vous dois, que je ne ſçaurois montrer, en cette occaſion importante, toute l'aſſurance que j'aurois, ſi les choſes étoient ſur un autre pied.

Ma chere Pamela, me dit-il, quand le pouvoir nous manque, il y a autant de gé-

nérosité à vouloir qu'à effectuer. Tous ceux qui sçavent votre histoire, & qui connoissent votre mérite, trouveront que je ne sçaurois assez vous récompenser de ce que je vous ai fait souffrir. Vous n'avez eu que trop d'épreuves & d'agonies, que vous avez noblement surmontées : qui est-ce qui pourra vous refuser une victoire qui vous a coûté si cher ? Ce que je fais aujourd'hui est tellement l'acte de ma propre volonté, que je tire vanité d'avoir pu démêler un mérite si éminent. Et ma fortune me fait d'autant plus de plaisir, qu'elle me laisse l'espérance de vous récompenser en partie des maux que vous avez soufferts.

Toutes vos paroles, lui dis je, sont autant de faveurs que je n'ai pas méritées, & qui augmentent la somme de ce que je vous dois. Je ne puis que souhaiter de m'en rendre digne de plus en plus : mais quel dénuement n'est-ce pas, que de ne pouvoir payer tant de générosité que par des paroles, & par un *je voudrois ?* Car qu'est-ce qu'un *je voudrois*, que l'aveu de l'impuissance où l'on est d'obliger, & une démonstration qu'on manque de tout, excepté de bonne volonté.

Et cette bonne volonté, ma chere fille, me dit-il, tient lieu de toutes choses :

c'eſt tout ce que je demande : c'eſt auſſi tout ce que le Ciel exige de nous. Car par-tout où elle ſe trouve, elle dirige néceſſairement toutes nos actions ; autrement, elle ne ſeroit pas volonté. Mais, banniſſez vos petits ſcrupules ; c'eſt aſſurément un cœur généreux & reconnoiſſant qui vous les inſpire ; mais je n'ai pas beſoin de m'occuper de contrats de conſtitution. C'eſt à ceux-là à y prendre garde, qui ont pour objets principaux leur fortune & leur commodité. J'ai des biens amplement pour nous deux, & vous méritez de les partager avec moi : auſſi les partagerez-vous, avec auſſi peu de réſerve, que ſi vous m'aviez apporté ce que le monde appelle un équivalent. Car, à mon avis, vous m'apportez ce qui eſt d'un prix infiniment ſupérieur, une véracité reconnue, une vertu mille fois éprouvée, un eſprit & des manieres qui l'emportent de beaucoup ſur le rang où vous ſerez placée, ſans parler de votre charmante perſonne, qui ſeule captiveroit un Roi ; de cette humeur douce, & de cette bonté angélique, qui vous éleve à mes yeux au-deſſus de tout ce que j'ai vu de femmes en ma vie.

C'eſt ainſi que ce cher Maître accabloit des careſſes les plus tendres & les plus gé-

ñéreuſes, la peu méritante, la tremblante & pourtant aſſurée Pamela. C'eſt avec cette patience qu'il eut la bonté de pardonner mon impertinente foibleſſe. Il m'offrit d'aller lui-même au matin chez Milédy Jones, pour lui révéler l'affaire, & lui demander le ſecret & ſa préſence. Mais je lui fis entendre que ce ſeroit déſobliger la jeune Mademoiſelle Darnford. Non, Monſieur, lui dis-je, je me livrerai entierement à votre bonté ſans bornes; car pourquoi craindrois-je de rendre protecteur de ma foibleſſe, celui qui doit déſormais conduire & diriger tous mes pas?

Ne pourriez-vous pas, me dit-il, pardonner à Madame Jewkes, à qui il faut tout confier, & lui permettre d'être avec vous? Je le puis, répondis-je: elle eſt à préſent fort civile envers moi; & je lui pardonne ſa méchanceté paſſée, en faveur des heureux effets qui s'en ſont enſuivis, & parce que vous me l'avez nommée.

Eh bien, reprit-il, je vais l'appeller, ſi vous voulez. Si vous le voulez vous-même, lui dis-je; & ſur le champ il tira la ſonnette. Madame Jewkes, lui dit-il, quand elle entra, je vais vous confier un ſecret. Je le garderai ſoigneuſement com-

me tel, répondit-elle. Eh bien donc, ajoûta-t-il, nous avons choisi demain matin pour nous marier aussi secrettement que faire se pourra, & Messieurs Péters & Williams viendront ici, comme pour déjeûner avec moi, & pour voir ma petite Chapelle. Dès que la cérémonie sera faite, nous irons prendre l'air dans le carrosse, comme nous l'avons fait d'autres fois; de sorte qu'on ne sera pas surpris de nous voir ajustés; & les Ministres qui ont promis le secret s'en iront chez eux. Je crois que nous ne pouvons guères éviter de mettre une des servantes dans la confidence; mais, je vous en laisse le soin.

Monsieur, répondit la Jewkes, nous avions tous conclu que la chose se feroit dans peu de jours; & je crois bien qu'elle ne sera pas long-tems secrette. Non, dit mon Maître, je ne prétends pas non plus qu'elle le soit; mais pour le présent, nous ne sommes pas pourvus de ce qu'il faudroit pour un mariage public. Je le déclarerai quand nous irons dans le Comté de Bedford; ce que nous ferons dans peu. Mais, il n'est pas nécessaire que ceux qui couchent dans les logemens séparés du corps de la maison, en soient instruits: car ma sœur Davers sçait d'une maniere ou d'une autre tout ce qui se passe ici.

Sçavez-vous bien, Monſieur, lui dit-elle, que Milédy eſt dans l'intention de venir vous voir dans peu de jours ? Celui de ſes domeſtiques qui vous a apporté la lettre, dont vous avez été ſi choqué, me l'a dit. J'eſpere, dit-il, qu'avant ce tems-là nous ſerons partis pour l'autre campagne, & je ſerois charmé qu'elle y perdît ſes pas. Monſieur, continua la Jewkes, Milédy ſe propoſe d'être ici aſſez-tôt pour empêcher votre mariage, qu'elle ſuppoſe, auſſi-bien que nous, devoir ſe faire vers la fin de la ſemaine prochaine. Qu'elle vienne, s'il lui plaît, reprit-il ; mais pour moi, je ne ſouhaite pas de la voir.

Permettez-moi, Mademoiſelle, de vous ſouhaiter toute ſorte de bonheur, me dit Madame Jewkes. J'ai peur d'avoir obéi à mon Maître trop ponctuellement, pour obtenir de vous mon pardon. En vérité, Madame Jewkes, lui dis-je, vous ſeriez plus votre ennemie que moi. Je ne veux plus regarder qu'en avant. Je ne dirai pas même un ſeul mot qui puiſſe indiſpoſer mon cher Maître contre qui que ce ſoit qu'il lui plaiſe d'approuver. Quant à ſes anciens domeſtiques, je les eſtimerai toujours, & n'eſſaierai jamais de déterminer ſon choix, ou de le faire dépendre de mes caprices.

Vous voyez, dit mon Maître à la Jewkes, que vous n'avez rien à craindre. Ma Pamela pardonne volontiers ; & comme nous avons été complices, notre grace doit être entérinée par un seul & même acte.

L'exemple de condescendance que j'ai devant les yeux, Madame Jewkes, lui dis-je, doit vous tranquilliser beaucoup. Je serois la plus indigne des femmes, si je ne mettois sous les pieds tout ce que je pourrrois avoir de légers ressentimens, en considération de l'extrême bonté dont on use envers moi.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle, me dit-elle, & vous pouvez compter que j'expierai toutes mes fautes, par le profond respect & le zèle parfait que j'aurai désormais pour vous & pour mon Maître.

Cela est bien dit de part & d'autre, reprit-il ; & pour vous assurer, Madame Jewkes, que ma chere enfant que voilà ne vous en veut en aucune façon, elle vous a choisie pour l'accompagner le matin à la cérémonie ; & c'est à vous à lui soutenir le courage. C'est, répondit-elle, un honneur dont je suis très-flattée. Mais, Mademoiselle, ajoûta-t-elle, je ne puis m'empêcher d'être surprise de l'extrême

abattement où vous êtes depuis deux ou trois jours, malgré le bonheur immense qui vous attend.

Madame Jewkes, lui dis-je, je ne sçaurois vous en donner qu'une seule raison; c'est que je suis une franche sotte. Je ne suis pourtant ni ingrate, ni ridiculement affectée. Mais je sens de tems en tems mon cœur défaillir, sans sçavoir pourquoi; si ce n'est à cause de mon peu de mérite, & parce que l'honneur que je reçois est trop au-dessus de moi, pour que je puisse le porter décemment. C'est un honneur, ajoûtai-je, pour lequel je n'étois pas née; & il n'est pas surprenant que je me comporte de si mauvaise grace. Elle me fit là-dessus un très-beau compliment, & se retira, en nous assurant encore de ses soins, de son secret, *&c.*

Il me quitta d'une maniere fort tendre; & je montai dans mon cabinet, où je mis la main à la plume, pour amuser mes pensées, & écrivis jusqu'à cet endroit. Madame Jewkes vient d'entrer, il est minuit, & je vais me coucher; mais j'ai grand' peur de ne pas fermer l'œil de toute cette nuit. Je me battrois volontiers moi-même, tant je suis en colère. Une si étrange folie ne me pronostique sans

doute rien de mauvais. Je m'imagine que toutes les jeunes filles ſont dans le même cas aux approches d'un ſi grand changement d'état, quoiqu'elles ſe comportent avec plus de bon ſens que moi.

JEUDI, *à ſix heures du matin.*

IL auroit autant valu ne point me mettre au lit le ſoir précédent, que de me coucher pour dormir comme je fis. Madame Jewkes me parla ſouvent, & dit pluſieurs choſes qui auroient été aſſez à leur place de toute autre part que de la ſienne; mais la pauvre femme à ſi peu de pureté dans le cœur, que ce ne ſont en ſa bouche que de vaines chanſons, qui ne font impreſſion que ſur les oreilles.

Je m'imagine que mon Maître ne dormit guères mieux; car je l'entendis ſe lever & ſe promener dans ſa chambre dès le point du jour. Certes, ce cher Maître n'avoit pas moins à penſer que moi; car il alloit épouſer une pauvre jeune fille toute ſimple, élevée, pour ainſidire, par la charité, ou plutôt par la généroſité de ſa famille: & ſur le midi, cette jeune fille devoit être auſſi parfaitement ſa femme, que

que s'il avoit épouſé une Ducheſſe. Il lui falloit ſe réſoudre à eſſuyer les réflexions choquantes que le public a coutume de faire en pareil cas. L'illuſtre Monſieur B. vient de ſe ſignaler, diront quelques-uns ; il vient d'épouſer ſa petite ſouillon de ſervante. Ajoûtez à cela les railleries groſſieres & ridicules de ſes égaux & de ſes amis, le mépris de toute ſa famille, & l'indignation, entr'autres, de Milédy Davers ſa hautaine de ſœur. Ce cher Monſieur n'aura pas une légère tâche à remplir. Comment mériterai-je la multitude de ſes faveurs ? Tout ce que je puis faire de mieux, c'eſt de prier Dieu d'être lui-même ſa récompenſe ; c'eſt de prendre la réſolution de l'aimer avec une parfaite pureté, & de le ſervir avec une ſincère obéiſſance. J'eſpere qu'en conſidération de ce ſentiment, il continuera de m'aimer ; car, hélas ! c'eſt tout ce que j'ai à lui offrir. Mais, comme je ne puis guères m'attendre à un ſi grand bonheur, ſi je ſuis ſeulement à couvert de ſon mépris, je ne me trouverai pas ſouverainement malheureuſe. Il faudra tâcher de ſupporter ſon indifférence, ſi ces riches amis venoient à la lui inſpirer, & continuer à remplir courageuſement tous mes devoirs.

Huit heures & demie.

MON cher Maître, mon tendre ami, mon généreux bienfaiteur, mon digne protecteur, & pour tout dire en un mot, mon incomparable époux ; car il ne tardera pas à l'être (ô mon cœur ! qu'un juste sentiment de ton indignité te tienne en garde contre l'orgueil ;) ce cher époux vient de me quitter avec les expressions les plus affectueuses & les plus tendres, avec des manieres que la plus heureuse des femmes n'a jamais éprouvées en pareil cas de la part d'un amant.

Il m'aborda avec une espece de transport, qu'il sembloit retenir. Puis-je vous demander, ma Pamela, à quoi vous vous occupez ? En vérité je ne veux point que vous me donniez lieu de gronder aujourd'hui ma chere fille. Les deux Ministres viendront déjeûner avec nous sur les neuf heures, & vous n'avez pas encore touché à votre ajustement ! D'où peut venir cette absence, & cette charmante irrésolution ?

En vérité, Monsieur, lui dis-je, je vais dans ce moment remédier au désordre où

je suis. Comme il apperçut le livre de prieres sur ma fenêtre : j'espere, mon aimable fille, me dit-il, que vous avez appris par cœur la leçon que vous devez répéter tantôt ? n'est-il pas vrai, ma chere Pamela, me dit-il en m'embrassant. Oui, Monsieur, répondis-je, j'ai lu de suite tout le service de la solemnité d'aujourd'hui. Et qu'est-ce que ma belle enfant en pense ? Ce fut le nom qu'il me donna. Ah ! Monsieur, lui dis-je, qu'il est propre à tenir le cœur en respect ! on frémit, en le lisant, des réflexions qu'il oblige à faire. Je ne m'étonne pas, reprit-il, qu'il ait affecté si fortement ma chere Pamela. J'y ai jetté les yeux ce matin, & j'avoue que je le trouve auguste, & très-convenable au sujet. Mais, je puis assurer ma chere ame, ajoûta-t-il, en me serrant encore dans ses bras, qu'il n'y en a pas une syllabe à laquelle je ne souscrive avec joie : ceci, ma chere Pamela, devroit vous tranquilliser, & vous engager à imiter l'allégresse avec laquelle je vais vous livrer ma liberté. O mon généreux & aimable protecteur, m'écrai-je en baisant sa chere main, que vous êtes bon de rassurer ainsi le cœur allarmé de votre pauvre Pamela ! Elle ne craint rien tant, que le peu de mérite dont elle sent qu'elle

paye les honneurs & les biens qui l'attendent. Je ſçais, ma très-chere enfant, me dit-il avec bonté, que, ſuivant les airs que nous autres gens riches avons coutume de nous donner, je vous ai beaucoup promis dans ce que je viens de dire; mais je ne vous aurois pas tenu ce langage, ſi je n'avois pas ſçu que mon cœur voleroit à l'exécution de mes paroles. Banniſſez donc tout doute & toute inquiétude de votre eſprit; qu'une confiance généreuſe en prenne la place; que votre gaieté dans ce jour important m'en convainque, & vous m'obligerez infailliblement à vous aimer pour jamais.

Veuille le Dieu Tout-puiſſant, lui dis-je, vous payer des faveurs dont vous m'accablez! C'eſt tout ce que je puis dire. Mais quelle n'eſt pas votre bonté, de me tenir ainſi lieu d'une chere mere, d'une tendre ſœur, ou des compagnes & bonnes amies de mon ſexe, que la plupart des filles ont en pareil cas, pour adoucir par leur préſence & par leurs encouragemens, les allarmes où une ſolemnité ſi auguſte & ſi prochaine ne peut manquer de les jetter! Je vois à la fois en vous ſeul toutes ces perſonnes ſi chères. Votre indulgence ſans bornes m'enhardira peut-être à lever les yeux ſur vous, ſans ces

tendres appréhenſions, qui, en pareille conjecture, doivent jetter le trouble dans l'ame des filles timides, quand elles voient leur bonheur dans un point de vue moins certain que moi, & qu'on les livre à des hommes qui leur ſont preſqu'étrangers, dont la fidélité & les bonnes manieres leur ſont néceſſairement moins démontrées, & ne peuvent leur être garanties, que par des évenemens encore enſevelis dans un avenir obſcur.

Rien, dit-il, n'eſt plus obligeant que cette réponſe; elle me fait voir que vous entrez avec plaiſir dans toutes mes vues. Je veux en effet vous tenir lieu de toutes les perſonnes que vous venez de nommer; & je vous promets, du plein conſentement de mon cœur, ce que je crois que je ne pourrois pas promettre, avec cette ferme aſſurance, à la Dame la plus qualifiée de toute l'Angleterre. Je puis vous aſſurer, mon aimable fille, qu'après avoir été longtems le jouet d'une paſſion très-criminelle, je ſuis, en la ſurmontant, beaucoup moins l'eſclave de votre beauté, toute raviſſante qu'elle eſt, que celui de vos vertus. Je puis donc auſſi vous garantir avec confiance, une tendreſſe établie ſur un fondement ſi inébranlable; une tendreſſe qui, quand même tant de charmes exté-

rieurs viendroient à se détruire, ne fera qu'augmenter avec les perfections de votre ame, & se montrer d'autant plus éminemment, que vos belles qualités trouveront un plus illustre champ à se déployer dans les nouvelles occasions que la condition où vous entrez aujourd'hui leur en offrira. O le charmant & bien-aimée mortel! Quoi de plus noble! quoi de plus encourageant, qu'une bonté de cet ordre!

Je ne pouvois m'exprimer comme je l'aurois voulu. Ma chere fille, me dit-il, je vois que les termes vous manquent; mais je suis bien assuré que vous recevez avec plaisir les protestations que je vous fais. Après avoir ci-devant outré avec vous le rôle de libertin, jusqu'au point qu'il vous doit être impossible de regarder en arriere sans quelque chagrin, je ne sçaurois moins dire aujourd'hui que vous êtes heureusement convaincue de ma conversion. Mais pourquoi, ma chere enfant, perd-elle ainsi son tems? Je ne veux plus qu'ajoûter, que j'espere démontrer pendant plusieurs années par ma conduite, la vérité de ce que ma bouche profere avec plaisir.

Mais, quoi que vous fassiez, ma Pamela, me dit-il en me baisant encore, soyez gaie; autrement quelqu'un de la

petite compagnie que nous aurons ne ſçachant comment interpréter votre modeſtie trop délicate, pourroit bien s'imaginer qu'il y a quelqu'autre perſonne au monde, dont l'attachement vous ſeroit plus agréable que le mien.

Il me dit ceci d'un air doux & enjoué; mais j'en fus extrêmement allarmée, & pris la réſolution de montrer autant de gaieté & de tranquillité qu'il me ſeroit poſſible. Car, en vérité, un pareil diſcours ne pouvoit que faire ſur moi la plus vive impreſſion, & étoit plus propre qu'aucune choſe du monde à m'obliger à tenir une conduite plus ſenſée, & à forcer mes craintes frivoles de céder à des eſpérance autoriſées par la raiſon. Je commençai preſque de ſouhaiter à cette occaſion, que Monſieur Williams ne me mariât point, de peur de me comporter comme une ſotte, & de me faire accuſer d'une choſe dont je ne pourrois être coupable, ſans me rendre en même tems la plus indigne des créatures.

Je me hâtai donc de m'habiller, & il m'envoya la Jewkes pour m'aider. C'eſt un ouvrage qui ne prend jamais beaucoup ſur mon tems; mon Maître vient de m'inſinuer une choſe qui me donnera de la vivacité pour une demi-heure de plus,

au moins. J'en ſuis néanmoins un peu inquiette. Je crains chez lui juſqu'à l'ombre du moindre doute que mon cœur & ma perſonne ne ſoient entierement à lui.

Je fus bien-tôt prête, & comme on ne vint pas m'appeller auſſi-tôt pour venir déjeûner, je m'aſſis, & écrivis juſqu'à cet endroit.

J'aurois pu vous dire que je mis une belle robe de chambre de ſatin blanc, qui avoit été à ma chere Maitreſſe, & ma plus belle coëffure, *&c.* J'ai tellement pris l'habitude d'écrire, que dès que je ſuis ſeule, je ne ſçaurois m'aſſeoir ſans une plume à la main. Mais, on m'appelle pour le déjeûner. Je ſuppoſe que ces Meſſieurs ſont venus. Courage, préſentement, Pamela ! ſouviens-toi qu'il s'agit de tè bien comporter ! Quelle honte ! mon cœur commence à battre de nouveau ! Je pourrois l'injurier de ſon peu de docilité ; jamais cœur de fille ne fut plus pervers, ni plus rétif. Il s'eſt donné d'abord, ſans mon aveu ; il n'a ceſſé pendant quelques ſemaines de former des ſouhaits ; & aujourd'hui qu'il devroit être heureux, & me rendre telle, il a la ſottiſe de ne faire que palpiter, & de me remplir d'allarmes, qui font diverſion à la joie que la foule des biens qui m'attendent me feroit naturellement ſentir.

JEUDI

JEUDI, *sur les trois heures.*

JE croyois que je ne trouverois aujourd'hui ni le tems ni le courage d'écrire encore. Mais trois Meſſieurs ſont venus à l'improviſte, pour dîner avec mon Maître ; de ſorte que je ne paroîtrai point. Il a fait tout ce qu'il a pu pour les renvoyer civilement ; mais ils reſteront. Je ſçais cependant qu'il eût mieux aimé le contraire. Je n'ai donc rien à faire qu'à écrire, juſqu'à ce que j'aille dîner moi-même avec Madame Jewkes ; car mon Maître n'étoit pas préparé pour cette compagnie, & on ne mangera que tard aujourd'hui. Je vais reprendre le fil de ma charmante narration.

Quand je deſcendis pour déjeûner, Meſſieurs Péters & Williams étoient déja avec mon Maître. Dès qu'il m'entendit venir, il courut à ma rencontre, & me donna la main juſques dans la ſalle, avec une tendreſſe extraordinaire. Il avoit eu la bonté, comme on me l'a dit depuis, de les prier de ne me parler de l'affaire qu'autant qu'il y auroit néceſſité. Je crois que je les ſaluai d'une maniere un peu gau-

che : j'étois presque hors d'haleine, & leur en donnai pour raison, que j'étois descendue un peu trop vîte.

Quand Abraham entra pour servir, mon Maître, pour empêcher les domestiques de rien soupçonner, dit à ces Messieurs : Vous avez bien fait de venir déjeûner ; car ma chere enfant & moi allions prendre l'air jusqu'à l'heure du dîner. J'espere que vous dînerez avec moi. Nous n'empêcherons point votre promenade, dit Monsieur Péters : comme j'avois quelques momens de loisir, je ne suis venu que pour voir votre Chapelle ; mais il faut que je dîne au logis, & Monsieur Williams dînera avec moi. Eh bien donc, dit mon Maître, en s'adressant à moi, nous continuerons notre dessein, & nous irons faire une promenade en carrosse pendant une heure ou deux, dès que j'aurai montré ma petite Chapelle à Monsieur Péters. Voulez-vous y venir avec nous après déjeûner, Pamela, ajoûta-t-il ? *Comme... comme* il vous plaira, Monsieur, répondis-je presqu'en bégayant : quelle folie ! Je ne pus regarder aucun d'eux en face. Comme Abraham me considéroit ; vraiment, dit mon Maître, vous êtes à peine

revenue de votre frayeur : comment eſt-ce que le pied vous a gliſſé ? Vous êtes fort heureuſe de ne vous être pas bleſſée. Monſieur Péters enchériſſant ſur cette ſuppoſition, dont il comprit la raiſon : J'eſpere, Mademoiſelle, me dit-il, que vous ne vous êtes pas foulée la cheville du pied ? Non, Monſieur, lui dis-je, je ne crois pas qu'elle ſoit foulée ; mais elle me fait un peu de mal ; & je diſois vrai ; car je penſois à ma ſotte timidité. Abraham, dit mon Maître, dites à Robert qu'il mette les chevaux au grand carroſſe, au lieu de les mettre au carroſſe coupé ; & ſi ces Meſſieurs veulent abſolument s'en aller, nous pourrons les remettre chez eux. Cela n'eſt pas néceſſaire, dit Monſieur Péters ; j'aime autant gagner le logis à pied, ſi la choſe eſt du goût de Monſieur Willianis. Eh bien donc, dit mon Maître en s'adreſſant à Abraham, que Robert mette les chevaux au carroſſe coupé, comme je le lui ai dit.

Je ne pus manger, quoique j'y eſſayaſſe. La main me trembloit ſi violemment, que je répandis une partie de mon chocolat, & fus obligée de remettre ma taſſe ſur la table. Ils eurent tous la bonté de ne pas faire ſemblant de s'en appercevoir, & de regarder d'un autre côte. J'ai ici un an-

neau tout ſimple, dit mon Maître à Monſieur Péters, dès qu'Abraham eut le dos tourné. J'eſpere que la cérémonie lui donnera de la dignité, & que je donnerai lieu à ma chere fille, de le regarder pour cette raiſon comme le plus précieux que je puſſe jamais lui offrir. Monſieur Péters répondit, qu'il étoit bien aſſuré que j'en ferois plus de cas que du plus riche diamant du monde.

J'avois dit à la Jewkes de ne point s'ajuſter, pour ne donner aucun ſoupçon, & elle ſuivit mon conſeil,

Quand le déjeûner fut fini, mon Maître dit devant Abraham : Eh bien, Meſſieurs, allons voir la Chapelle. Vous me direz votre avis ſur les changemens que j'y veux faire faire. Je vous en preſſe d'autant plus, que l'examen que vous allez en faire par rapport aux changemens, prendra un peu de tems; & qu'il ne nous en reſtera pas beaucoup entre cet examen & le dîner, pour la petite promenade que nous avons deſſein de faire. Ne voulez-vous pas nous en dire auſſi votre ſentiment, ma chere Pamela, ajoûta-t-il? Oui, Monſieur, lui dis-je, je vous ſuivrai.

Là-deſſus il ſortirent, & je me raſſis, me donnant un peu d'air avec mon éventail. Je crois, dis-je à la Jewkes, que le

cœur eſt prêt à me manquer. Irai-je vous chercher un peu de quelque choſe de cordial, me dit-elle ? Non, repris-je, je ſuis la plus ſotte des filles ! Le défaut de courage eſt tout ce qui me tient. Elle tira ſa bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, qu'elle vouloit me donner. Gardez-la dans votre main, lui dis-je ; peut-être en aurai-je beſoin : j'eſpere cependant que non.

Elle me parla fort amicalement, & me pria de partir. Je me levai ; mais mes genoux ſe heurtoient tellement l'un l'autre, que je fus obligée de me raſſeoir. A la fin, je la pris par le bras, & paſſant devant Abraham : Vraiement, dis-je à la Jewkes, cette vilaine gliſſade, que j'ai eue en deſcendant l'eſcalier, me fait boiter ; & il faut que je me ſoutienne ſur vous. Sçavez-vous, ajoûtai-je, quels ſi grands changemens on doit faire à la Chapelle, qu'il nous en faille tous dire notre opinion ?

Elle me dit qu'on avoit mis Nanon dans le ſecret ; & qu'elle lui avoit ordonné de demeurer à la porte de la Chapelle, pour empêcher que perſonne n'y entrât. Dès que j'y eus mis le pied, mon cher Maître vint à moi, me prit la main, & me conduiſit à l'Autel. Souvenez-vous, ma chere enfant, me dit-il tout bas, d'être gaie

comme je vous en ai priée. Je le ſuis, je le ſerai, Monſieur, lui répondis-je : & je ſçavois à peine ce que je diſois. Vous pouvez-bien le croire, puiſque je diſois à Madame Jewkes : Ne me quittez pas, Madame Jewkes, de grace, ne me quittez pas; comme ſi j'avois placé toute ma confiance en elle, & que je n'en euſſe mis aucune en celui qui la méritoit toute entiere. Elle demeura donc collée à moi. Dieu me pardonne, je n'ai de ma vie été ſi diſtraite que je le fus d'abord ; cela continua même, juſqu'à ce que Monſieur Williams eût lu la partie du ſervice, qui précede les terribles paroles, où il nous *requit de parler ſans déguiſement, parce que nous en répondrions au terrible jour du jugement.* Il prononça enſuite les paroles ſolemnelles qui devoient nous lier pour jamais. Prenez garde à ceci, me dit tout bas mon cher Maître. Je me réveillai alors comme en ſurſaut. N'y ſçavez-vous aucun empêchement, me dit-il encore du même ton ? Je rougis, & répondis aſſez bas auſſi : je n'en ſçais aucun, Monſieur, que mon extrême indignité.

Alors Monſieur Williams prononça ces mots charmants : *Veux-tu avoir cette femme pour ton épouſe*, &c ? Et je commençai un peu à prendre courage, quand mon

cher Maître répondit à haute voix à cette demande, *je le veux*. Mais quand il m'y fallut répondre à mon tour, je ne pus jamais le faire que par une révérence. Je suis pourtant très-sûre que mon cœur étoit bien plus prêt à répondre que ma langue; aussi répéta-t-il tous les articles où je promis d'*obéir*, de *servir*, d'*aimer* & d'*honorer*.

Monsieur Péters me servit de Pere *. Je répétai de meilleure grace, aussi-bien que mon cher Maître, les paroles où l'on se donne mutuellement l'un à l'autre : & la cérémonie de l'anneau venant en son rang, je reçus cette chere faveur de sa digne main, avec le cœur pénétré de la plus vive reconnoissance. Il m'assura depuis, lorsque nous allâmes nous promener dans le carrosse, que, lorqu'il avoit prononcé ces mots, *de cet anneau je t'épouse*, & ce qui suit, je lui avois fait une révérence, en lui disant, Monsieur, je vous remer-

* En Angleterre, quand une femme se marie, soit qu'elle soit veuve ou non, il faut toujours que quelqu'un fasse l'office de pere dans la cérémonie, soit que ce soit son pere en effet, ou quelqu'autre. Le premier venu peut en remplir la place. Toute sa fonction consiste, lorsque dans un endroit de la liturgie le Prêtre demande, *qui donne cette femme à cet homme ?* à répondre, *moi* ; & à donner en même tems au mari la main de sa femme.

cie. Peut-être le fis-je en effet ; car, en vérité, cette partie du ſervice étoit infiniment agréable, & mon cœur étoit pénétré de ſa bonté, & de la maniere tendre & gracieuſe dont il prononça ces paroles. J'étois charmée, que la ſuite conſiſtât en prieres, & en génuflexions ; car je tremblois ſi terriblement entre la crainte & la joie, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir.

La jonction de nos mains, la déclaration que nous étions mariés, qui fut faite enſuite au petit nombre de témoins qui y aſſiſterent, (car, en comptant Nanon, dont la curioſité ne lui permit jamais de reſter à la porte, nous n'avions que Monſieur Péters & Madame Jewkes pour toute compagnie,) la bénédiction, le Pſeaume, les prieres qui ſuivent, & l'exhortation finale, furent autant de belles & agréables parties du ſervice divin, auxquelles mon cœur commença à ſe délecter, les eſprits m'étant un peu revenus.

C'eſt ainſi, mes chers parens, que votre heureuſe, votre trois fois heureuſe Pamela, fut enfin mariée : & à qui, bon Dieu ! à ſon tendre & bien-aimé Maître ! au ſouverain de toutes ſes affections. C'eſt ainſi, enfin, que par un heureux décret de la Providence, celui qui attaqua mon innocence autrefois, en eſt devenu le tendre

protecteur, le généreux rémunérateur. Dieu en soit à jamais béni & loué, & me fasse la grace de n'être pas tout-à-fait indigne d'un honneur si singulier ! Puisse-t-il à jamais bénir & récompenser le cher & bien-aimé mortel, qui a ainsi élevé sa pauvre servante, & lui a donné un rang dont les plus grandes Dames feroient leur bonheur !

Mon Maître me salua * avec toute l'ardeur imaginable. Dieu veuille, me dit-il en même tems, Dieu veuille, ma chere amie, vous donner autant de joie à l'occasion du lien que nous venons de contracter, que j'en ressens dans ce moment ! Il me présenta tout de suite à Monsieur Péters, qui me dit en me saluant : vous voudrez-bien, Madame, excuser la liberté que je prends ; car je vous ai livrée à votre époux, & vous êtes ma fille. Monsieur Williams s'étant retiré un peu à l'écart par discrétion : Acceptez, je vous prie, mes très-humbles remerciemens, lui dit mon Maître, & prenez part à la joie de

* En Anglois, *saluer une Dame*, signifie la baiser en cérémonie. Lorsqu'un homme est présenté pour la premiere fois à une maitresse de maison, *il la salue ;* c'est-à-dire, il la baise d'un air respectueux, & ce baiser est toujours donné sur la bouche, que la Dame lui présente sans scrupule & sans façon.

votre sœur. Là-dessus il me salua à son tour, & me dit avec toute la cordialité imaginable : Madame, j'y prends une part très-sincère ; & je puis vous assurer, que de voir tant d'innocence & de vertu si éminemment récompensées, c'est pour moi un des plus grands plaisirs que j'aie goûté de ma vie. Mon Maître lui sçut un gré infini de ce discours obligeant.

Madame Jewkes vouloit me baiser la main à la porte de la Chapelle ; mais les esprits m'étant entièrement revenus, je lui passai mes bras au cou & la baisai. Je vous remercie, Madame Jewkes, lui dis-je, de m'avoir accompagnée. Je me suis étrangement comportée. Je vous demande pardon, Madame, reprit-elle ; vous vous en êtes assez bien tirée, passablement bien.

Monsieur Péters sortit avec moi, & Monsieur Williams & mon Maître sortirent après nous en conversant ensemble.

Madame, me dit Monsieur Péters, quand nous fûmes dans la salle, permettez-moi de vous assurer encore de la part que je prends aujourd'hui à votre joie. Puisse chaque jour y ajoûter un nouveau surcroît, & puissiez-vous faire long-tems le bonheur l'un de l'autre ! car vous êtes le plus aimable couple que j'aie jamais vu.

s'unir. Je lui dis, que je lui étois infiniment obligée de sa bonne opinion & de ses bons souhaits, & que j'espérois que ma conduite à l'avenir ne m'en rendroit pas indigne.

Eh bien, ma chere ame, me dit mon aimable bienfaiteur en entrant avec Monsieur Williams, comment vous portez-vous? Je compte que vous êtes un peu plus tranquille. Vous voyez pourtant, que ce n'étoit pas une chose aussi terrible que vous vous la figuriez.

C'est une crise des plus importantes, lui dit très-obligeamment Monsieur Péters, & j'aime à voir qu'on s'y comporte avec autant de révérence & de gravité que Madame l'a fait. C'est le meilleur de tous les signes; & plus la réflexion a lieu dans un commencement, plus elle annonce de prudence pour la suite.

Mon Maître tira un beau diamant de son doigt, & en fit présent à Monsieur Péters, qui parut très-sensible à cette marque d'amitié. Pour vous, mon ancienne connoissance, dit-il à Monsieur Williams, je vous ai réservé, en dépit des sollicitations d'une foule de rivaux, le bénéfice que je vous avois toujours destiné: je vous prie de vous préparer à en prendre possession; & comme cela peut oc-

casionner quelques frais, je vous prie aussi, ajoûta-t-il, en lui donnant un billet de banque de cinquante livres sterling, comme il me l'a dit depuis, d'accepter ceci, pour vous aider à les payer.

C'est ainsi que ce généreux mortel nous combla tous de ses faveurs ; & moi en particulier, qu'il traita avec autant de distinction, que s'il eût épousé la premiere fortune d'Angleterre.

Il prit finalement congé de ces Messieurs, leur recommandant encore le secret pour quelques jours, & ils partirent. Aucun des domestiques n'eut le moindre soupçon, du moins Madame Jewkes le croit-elle. Pour moi, je me jettai à ses pieds, bénissant Dieu & le bénissant lui-même de ses bontés, dont il m'accabla encore, m'appellant sa chere épouse, & me donnant mille autres noms si charmans, que mon cœur épanoui de reconnoissance me rendoit incapable de rien exprimer.

Il me conduisit ensuite au carrosse ; & nous fîmes la plus délicieuse promenade du monde, autour des villages voisins. Il s'efforça de dissiper ces angoisses étranges qui s'obstinoient encore à me tenir compagnie, & qui, malgré tous mes efforts, répandoient encore, comme il l'a dit de-

puis, un air trop penſif ſur toute ma contenance.

Nous retournâmes au logis entre une & deux heures, & il ſe délectoit à penſer qu'il ne ſeroit pas un inſtant de ce charmant jour hors de ma compagnie, afin, comme il eut la bonté de me le dire, de travailler à m'inſpirer une familiarité qui augmentât ma confiance en lui; lorſqu'on vint lui dire, qu'un des domeſtiques du Chevalier Hargrave étoit venu pour l'avertir que ſon Maître & deux autres Meſſieurs étoient en route pour Nottingham; & que, chemin faiſant, ils viendroient prendre un dîner chez lui.

Ce contre-tems lui fit une peine incroyable. Il me dit qu'il auroit été charmé de leur compagnie en toute autre accaſion; mais que pour ce jour-là, venir ainſi lui tomber ſur les bras, c'étoit le comble de la barbarie; & qu'il auroit fort ſouhaité, qu'on leur eût dit qu'il ne dînoit pas au logis. D'ailleurs, ajoûta-t-il, ce ſont des buveurs éternels, & il me ſera peut-être impoſſible de les renvoyer ce ſoir; car ils n'ont autre choſe à faire qu'à courir le pays, & à viſiter leurs amis ſur toute la route; & ce leur eſt tout un de reſter une nuit ou un mois dans un endroit. Mais, ajoûta-t-il, je trouverai, ſi je puis, quelque moyen

pour m'en défaire après dîner. La peste les étouffe, dit-il outré de dépit ! on diroit qu'il n'y avoit que ce seul jour dans l'année, & qu'ils l'ont choisi tout exprès.

A peine étions-nous descendus de carrosse, & rentrés dans le logis, qu'ils arriverent. Je regardai par la fenêtre : ils me parurent trois bandits écervelés, qui, en arrivant à la porte de fer, entonnerent une fanfare, & firent tous à la fois claquer leurs fouets avec tant de fureur que toute l'avant-cour en retentit.

Je montai donc à ma chambre, & vis, non sans un violent battement de cœur, Madame Jewkes officieusement occupée à la mettre en ordre, pour y recevoir un hôte, qui, quelque bien venu qu'il y soit, comme c'est à présent mon devoir de le dire, ne laisse pas de me paroître redoutable, quand j'y pense. Ainsi, je me réfugiai dans mon cabinet, & eus recours à ma plume, pour m'amuser & faire diversion aux angoisses de mon esprit. Si le cœur d'une personne qui aime aussi tendrement & qui est accablée d'autant de faveurs que moi, peut éprouver de semblables allarmes, de quelles horreurs ne doivent pas être saisies de pauvres filles, que des parens ou des tuteurs tyranniques forcent, par des vues sordides, d'épouser un hom-

me qu'elles haïſſent, en jettant peut-être dans le déſeſpoir celui qu'elles aiment le plus tendrement! O l'affreuſe ſituation! De quoi des parens ſi cruels n'auront-ils pas à répondre & quelles ne doivent pas être les tortures de ces pauvres victimes innocentes? Mais, graces au Ciel, mon ſort eſt bien différent du leur.

Mon cher Maître, (car je ne ſçaurois me réſoudre encore à l'appeller d'un nom plus tendre,) mon aimable Maître vînt me trouver : Je ne viens, dit il en entrant, que pour demander à ma chere épouſe, (oh! le charmant mot! oh! la plus charmante de toutes les expreſſions!) que pour demander à ma chere épouſe comment elle ſe porte? Vous écrivez, à ce que je vois, ma chere, dit-il. Je crois que ces maudits coquins ſont à plus de moitié fous, & que bien-tôt ils me rendront fou moi-même. Quoi qu'il en ſoit, j'ai ordonné qu'on mît les chevaux au carroſſe, comme ſi j'avois donné parole de me trouver à cinq milles d'ici, & je les chaſſerai, s'il ſe peut, du logis, en faiſant moi-même un tour avec eux; après quoi, je tournerai bride dès que je m'en ſerai débarraſſé. Je comprends que Milédy Davers s'eſt beaucoup mêlée de nos affaires. Elle s'eſt donné carriere ſur mon compte avec le Chevalier N***;

& ils m'ont tous impitoyablement brocardé. J'ai même été obligé de prendre mon sérieux ; autrement ils vouloient à toute force monter ici pour vous voir, parce que j'ai refusé de vous faire descendre. Nous aurons eux & moi maille à partir, ajoûta-t-il en me baisant, si je ne viens pas à bout de m'en dépêtrer ; car ils m'ont dérobé deux ou trois heures précieuses, que j'aurois passées avec celle qui fait les délices de mon ame. Il me quitta là-dessus, & alla retrouver sa compagnie.

Madame Jewkes vint me dire que mon dîner m'attendoit dans la petite salle. Je descendis : elle eut la politesse d'offrir de me servir à table ; & ne se laissa persuader qu'avec peine de manger avec moi. Mais j'insistai tant, qu'enfin elle se rendit. Madame Jewkes, lui dis-je, il seroit étrange que je le prisse tout-d'un-coup sur un si haut ton. Quoi que mon nouvel état puisse exiger de moi, j'espere que je me conduirai toujours de façon à ne laisser entrevoir ni orgueil ni impertinence dans mon caractère.

Vous êtes bien bonne, Madame, me dit-elle ; mais je n'oublierai jamais ce que je dois à l'épouse de mon Maître. Eh bien donc, repris-je, puisqu'il faut que je le prenne si-tôt sur le haut ton, j'éxige de

vous

vous ce que vous appellez votre devoir, & que vous vous asseyiez quand je vous en prie.

Je la forçai ainsi de s'asseoir ; & tout ce que je pus faire, ce fut de manger un peu d'un pâté de pommes, & autant d'un flan.

Mon cher Maître revint encore me voir. Dieu soit loué, me dit-il, mes scélérats vont décamper ; mais il faut que j'aille les conduire un bout de chemin. J'ai choisi pour cela mon carrosse ; car si je montois à cheval, il me seroit difficile de m'en délivrer. Ce sont de vraies pelotes de neige, qui, chemin faisant, rassemblent le plus de compagnie qu'ils peuvent, pour s'en mieux divertir quelques jours de suite.

Nous nous levâmes toutes deux dès qu'il entra. Fi donc, Pamela, me dit-il, les cérémonies sont-elles de saison à présent ? Demeurez assise, Madame Jewkes. Non, Monsieur, dit celle-ci, je ne voulois pas prendre cette liberté ; mais ma Maîtresse m'y a forcée. Elle a fort bien fait, répondit mon Maître en me donnant un petit coup sur la joue ; car nous ne sommes encore qu'à demi-mariés ; & elle n'est votre Maîtresse tout au plus qu'à moitié. Allons, ma chere, ajoûta-t-il, cessez de baisser ainsi les yeux, & de garder le si-

lence. Je crois, en vérité, que vous ne m'avez pas dis quatre paroles dans tout le tems que nous nous ſommes promenés enſemble. Je veux bien accorder quelque choſe à votre timidité; mais auſſi trop eſt trop. Mad. Jewkes, ajoûta-t-il, n'avez-vous pas quelques contes divertiſſans à faire à ma Pamela, pour l'égayer juſqu'à mon retour? Oh! que oui, dit la Jewkes, je pourrois lui en débiter une kirielle des plus drôles; mais ma Maitreſſe a l'oreille trop chatouilleuſe pour les entendre; je ne dirois rien cependant qui pût la choquer. Ah! pauvre femme! diſois-je en moi-même, je te connois mal, ou tes contes les plus chaſtes feroient rougir une perſonne modeſte; je n'en veux entendre aucun.

Dites-lui-en devant moi un de vos plus courts, Madame Jewkes, ajoûta mon Maître. Eh bien, Monſieur, reprit-elle, j'ai connu une jeune Dame qui rougiſſoit auſſi aiſément que ma Maitreſſe peut le faire, & qui avoit épouſé..... De grace, ma chere Madame Jewkes, interrompis-je, demeurez-en là de votre conte: le commencement ne m'en plaît pas. Pourſuivez, lui dit mon Maître. Au nom de Dieu, m'écriai-je, ne l'en requérez pas. Eh bien donc, Madame Jewkes, lui dit-

il, nous aurons votre conte une autre fois.

Abraham vint l'avertir que ces Messieurs partoient, & que son carrosse étoit prêt. J'en suis charmé, reprit-il, & tout de suite il alla les retrouver, & sortit avec eux.

Après leur départ, je fis un tour de jardin avec Madame Jewkes. Quand je me fus promenée quelque tems : je serois bien aise, lui dis-je, que vous vinssiez avec moi jusqu'à l'allée d'ormes, pour rencontrer le carrosse ; car je ne sçais comment le regarder en face, quand il est avec moi ; ni comment supporter son absence, quand j'ai lieu de m'attendre qu'il viendra. Les étranges contrastes que ceux auxquels cette passion indéchiffrable donne lieu !

Que l'aspect de tout ce qui est dans cette maison & aux environs, est différent de ce qu'il m'a paru autrefois ! Le jardin, l'étang, l'alcove, l'allée d'ormes, tout a changé de face ; mais quoi de plus naturel ? ma prison est devenue mon palais.

Je vis enfin revenir mon bien-aimé, qui descendit de carrosse où nous étions. Madame Jewkes me quitta pour-lors. Quoi ! ma Pamela ! s'écria-t-il en me donnant un baiser ! qu'est-ce qui l'amene de ce côté ? C'est, je pense, l'envie de

venir à ma rencontre ? C'eſt cela même, répondis-je. En vérité, me dit-il, vous m'obligez le plus ſenſiblement du monde. Mais pourquoi ces yeux qui ſemblent fuir les miens ? pourquoi cet air abattu, comme ſi vous aviez peur de moi ? Vous auriez tort de le penſer, Monſieur, répondis-je. Réjouiſſez-moi donc le cœur par une contenance plus gaie, dit-il, & banniſſez de deſſus le plus charmant viſage du monde, ces apparences d'angoiſſe & d'inquiétude qui en troublent la ſérénité. Avez-vous, ma chere enfant, des craintes que je puiſſe diſſiper, des doutes que je puiſſe lever, des eſpérances que je puiſſe fortifier, des requêtes que je puiſſe vous octroyer ? Parlez, ma chere Pamela ; ſi c'eſt quelque choſe qui dépende de moi, dites-ſeulement le mot, je remplirai tous vos deſirs, au prix de vous voir ſourire une ſeule & unique fois.

Je ne ſçaurois, lui dis-je, avoir d'autres doutes ni d'autres craintes que celle de ne pouvoir jamais mériter toutes vos bontés. Je me borne à eſpérer que ma conduite à l'avenir pourra ne vous pas déplaire, & que ma conſtance à remplir tous mes devoirs ſera de votre goût. Pour des requêtes, l'unique que j'aye à vous faire, eſt de me pardonner tous mes dé-

faits ; entr'autres, cette ridicule & sotte foiblesse, qui, après un procédé aussi généreux que le vôtre, me fait paroître à vos yeux, comme vous refusant cette complaisance & ces marques de tendresse que vous exigez de moi. Mais, en vérité, Monsieur, je suis si accablée de vos faveurs, que je succombe sous leur poids ; & je le soutiens d'autant moins, que je ne vois pas comment je pourrai, dans tout le tems qui me reste à vivre, & en y employant tous mes efforts, mériter jamais la moindre de vos faveurs.

Je connois, me dit-il, votre cœur reconnoissant : mais souvenez-vous, ma chere amie, de ce que les Jurisconsultes nous disent, que les Loix ne connoissent point de considération plus puissante que celle du mariage. C'est lui, ma chere épouse, qui vous a rendu mienne, & qui m'a rendu vôtre, & vous avez le droit du monde le mieux établi, à partager avec moi tous mes biens. Mais si nous mettons cette considération à part, quelle obligation m'avez-vous, je vous prie ? Votre cœur est pur comme celui des Anges, & est autant au-dessus du mien, que je leur suis inférieur. Je ne suis rien moins que votre égal pour l'esprit & le jugement. Vous avez toutes les graces qu'une fem-

me peut devoir à l'éducation, & ces graces ſont relevées par un génie qui vous les rend naturelles : votre douceur & votre noble ſincérité ſont ſans pareilles, & vous ſurpaſſez en beauté toutes les Dames que j'ai connues. De quel côté peut donc être l'obligation, ma chere enfant, ſi ce n'eſt du mien ? Mais pour éviter d'en venir à ces comparaiſons, ne parlons déſormais que d'égalité : la condeſcendance ſera cependant de votre côté, ſi l'on met en parallele les tréſors de votre ame, & votre vertu ſans reproche, avec des biens que je pourrois appeller les préſens du hazard, & qui ſont les ſeuls avantages dont il me ſoit permis de me vanter. Auſſi ne croirai-je jamais pouvoir vous mériter, juſqu'à ce que, profitant de votre aimable exemple, ma conduite ſoit devenue, avec le tems, preſque auſſi exempte de blâme que la vôtre.

Ah ! Monſieur, m'écriai-je, de quelle joie ne rempliſſez-vous pas mon cœur ! Loin de me ſentir expoſée aux dangereuſes ſéductions de l'état brillant auquel votre bonté m'éleve, vous me faites eſpérer que je me confirmerai de plus en plus dans tous mes devoirs en vous imitant, & que peut-être nous contribuerons à éterniſer & aſſurer le bonheur l'un de l'autre,

pour cette grande époque où il n'y aura plus de tems. Mais, comme vous m'en avez déja avertie, je ne veux pas être sérieuse à l'excès. Vous m'encouragez d'une maniere si touchante, que je prends une ferme résolution d'être, en toutes choses, ce que vous voudriez que je fusse. J'espere vous démontrer de plus en plus, que je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Il m'embrassa le plus tendrement du monde, & me remercia de mes assurances, qu'il voulut bien appeller obligeantes. Nous rentrâmes ensemble dans le logis.

Huit heures du soir.

VOUS me direz à présent, mes chers parens, que de si douces protestations, absolument volontaires de sa part, étoient tout ce que je pouvois souhaiter, & devoient bien me rassurer le cœur : aussi pris-je la résolution de vaincre, s'il se pouvoit, mes craintes & mes angoisses frivoles.

Dix heures du soir.

TOUT le tems que nous soupâmes, il ne fit & ne dit rien qui ne fût la bonté toute pure. Il me fit sentir avec toute la délicatesse imaginable, qu'il s'appercevoit que je luttois contre moi-même. Je vois, dit-il, avec plaisir les efforts que fait ma chere enfant pour se comporter d'une maniere conforme à mes souhaits. Je démêle même au travers des combats charmans que lui livre une modestie un peu trop tyrannique, combien je suis redevable à l'envie qu'elle auroit de m'obliger. Je vous l'ai déja dit, ma chere Pamela, je suis la conquête de votre vertu, plutôt que de votre beauté : aussi, ma chere, pouvez-vous compter, qu'aucune de mes paroles, qu'aucun de mes regards n'aura droit de vous allarmer, ni de vous faire soupçonner la vérité de mes protestations. Vous pouvez m'en croire d'autant mieux que vous appercevez sans doute combien je souffre de vous voir inquiette, même sans sujet. J'entrerai cependant dans le foible de ma chere fille, jusqu'à avouer qu'une ame aussi pure qu'est la sienne, peut être

saisie de quelque crainte, à la vue d'un changement si important. Etant donc résolu de m'étudier à adoucir vos peines, en toute occasion, & dans toutes les diverses époques de ma vie, je ne sçaurois désormais vous blâmer, que de choses qui rendroient vos maux plus grands que les miens.

Après le souper, dont je pus à peine goûter, malgré ses plus tendres sollicitations, il me fit boire deux verres de Champagne, & ensuite un verre de vin de Canarie, qu'il me força d'accepter, en me nommant obligeamment vos cheres santés. Le tems du repos approchoit, il me vit changer vingt fois de couleur, & trembler comme une sotte. Quelle ne fut pas pour lors sa délicatesse! Certes, jamais fille, dans une situation aussi charmante, ne se comporta plus extravagamment que moi. Ma chere fille, me dit-il, j'ai peur que tant d'heures de suite dans ma compagnie, ne soient un peu trop pour vous. Peut-être aimeriez-vous mieux demeurer seule pour le présent, & vous recueillir quelques instans dans votre cabinet.

C'étoit bien ce que je souhaitois; mais je n'osois en parler de peur de le fâcher: car à mesure que les heures s'écouloient, je sentois mes allarmes se fortifier; cha-

que instant que je levois les yeux sur le visage de ce cher ami, augmentoit l'agitation de mon pauvre cœur, dont les terreurs tenoient à la fois du ravissement & du supplice. Vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur dans le monde, lui dis-je, en saisissant à deux mains une des siennes, que je baisai avec transport. Il me baisa avec toute l'ardeur imaginable, me donna la main, parce qu'il vit que je pouvois à peine me soutenir, me conduisit jusqu'à la porte de ma chambre, & se retira le plus généreusement du monde.

Je me renfermai dans mon cabinet, où d'emblée je me jettai à genoux, & rendis à Dieu de nouvelles actions de graces pour les faveurs dont il m'avoit comblée dans ce jour. Je le suppliai de vouloir bien, par sa divine bonté, guider tellement tout le reste de ma vie, que je pusse devenir un heureux instrument pour avancer sa gloire. Laissée ensuite à moi seule, je pris un peu de courage; mon ame devint plus légere, & voyant devant moi de l'encre & du papier, je m'amusai à écrire jusqu'à cet endroit.

JEUDI, *à onze heures du soir.*

MADAME Jewkes est venue me demander si son Maître ne pouvoit pas me rendre visite dans mon cabinet. Elle m'a même insinué, que ce n'étoit pas là qu'il s'attendoit de me trouver. Je l'ai chargée de le prier de m'accorder un seul quart-d'heure de plus; & je me remets enfin entre les mains du Tout-puissant, qui, après m'avoir fait passer par une suite si étrange de terreurs & d'effroi, m'a conduite enfin à cet heureux, & pourtant redoutable moment. Bon soir, mes chers parens; vous n'aurez cette lettre de long-tems : mais je sçais que vous priez incessamment pour moi, & qu'au moment que je vous écris, j'ai part à vos vœux. Adieu donc, bon soir, Dieu vous béniſſe; *amen, amen*; & si c'est sa sainte volonté, qu'il me béniſſe aussi, & que je puisse me dire toute ma vie la plus respectueuse des filles, &c.

VENDREDI *au soir.*

MON cher époux se montre à mon égard, & en toutes choses, le plus excellent des humains : son indulgence sans bornes rend chaque instant de ma vie plus heureux que le précédent. Il a pitié de mes petites foiblesses, & me les pardonne toutes; il s'étudie à dissiper mes craintes: ses expressions sont si chastes, ses idées si pures, & toute sa conduite si scrupuleusement décente, que jamais, non jamais mortelle ne fut si heureuse que votre Pamela. Je ne pouvois de ma vie espérer d'avoir en partage un semblable mari; beaucoup moins pouvois-je me flatter qu'un jeune Gentilhomme, qui s'étoit permis des attentats que je vais tâcher d'oublier pour jamais, se seroit comporté avec une délicatesse si parfaitement inaccessible à la critique. Il ne s'émancipa jamais à la plus légere plaisanterie. Pas un mot tant soit peu offensant, pas le moindre geste, pas le plus petit badinage ne lui échappa, qui pût blesser, ni même allarmer les oreilles de votre heureuse & trois fois heureuse Pamela. En un mot,

il ne profere rien qui ne doive m'enhardir à lever les yeux avec plaisir sur le généreux auteur de ma félicité.

Au déjeûner, comme je ne sçavois pas trop comment le regarder, il m'en donna le courage en me parlant de vous, mes chers parens, dont il comprit que je m'entretiendrois toujours avec plaisir ; & il m'assura qu'il vous rendroit heureux l'un & l'autre. Il ajoûta qu'il souhaitoit que je vous écrivisse, pour vous apprendre mon mariage ; & que Thomas, qui pourroit chemin faisant lui rendre quelque service de ce côté-là, vous porteroit exprès la lettre. Et je ne demanderai pas à voir vos écrits, me dit-il, parce que je vous ai promis de n'en rien faire, & que je veux désormais tenir religieusement parole en toutes choses à ma chere épouse, (O la ravissante expression !) Vous pouvez leur envoyer tous vos papiers, à compter depuis ceux qu'ils ont déja jusqu'à cet heureux moment. Permettez-moi seulement de les prier de les conserver, & de me les remettre quand ils en auront fait la lecture, aussi-bien que ceux que je n'ai pas vus, & que je ne souhaite pas cependant de voir avant ce tems-là ; mais dont je garderai la communication com-

me une faveur, ſi vous voulez bien me l'accorder.

Monſieur, lui dis-je, je me ferai toujours un délice auſſi-bien qu'un devoir indiſpenſable, de vous obéir en toutes choſes, & je continuerai de leur écrire un détail de tout juſqu'à ce jour, afin qu'ils voyent combien vous m'avez rendu heureuſe.

Je ſçais, mes chers parens, que vous vous joindrez l'un & l'autre à moi, pour bénir Dieu de concert, des faveurs qu'il répand ſi miraculeuſement ſur vous comme ſur moi. Car mon Maître me demanda fort en détail l'état de vos affaires, & me dit qu'il avoit remarqué que, dans quelques-unes de mes premieres lettres, je ſuppoſois que vous étiez endettés. Il me donna en même tems cinquante guinées, avec ordre de vous les envoyer dans mon paquet, pour en payer autant de vos dettes que la ſomme en pourroit acquitter, & de vous dire de quitter vos occupations préſentes, pour vous mettre vous & ma chere mere dans un équipage honnête & de gens aiſés, ajoûtant, qu'à ſon retour dans le Comté de Bedford, il vous choiſiroit un ſéjour plus convenable que celui où vous étiez. Bon Dieu! comment ſoutiendrai-je le poids

de tant de bienfaits? Je vous envoie la ſomme enveloppée dans différens papiers doubles, dont chacun contient cinq guinées.

Pour moi, il ne m'en donna pas moins que cent. Je voudrois, ma chere, me dit-il, que de cet argent vous en donnaſſiez ce que vous trouveriez à propos, & comme de vous-même à Madame Jewkes, en partant d'ici. Mon cher Monſieur, lui dis-je, je vous prie de fixer la choſe vous-même. Donnez-lui donc, reprit-il, vingt guinées, comme un préſent que vous lui faites à l'occaſion de vos nôces. Donnez dix guinées à Colbrand; cinq à chacun des Cochers, cinq à chacune des deux Cuiſinieres de cette maiſon; autant à Abraham & à Thomas, & vingt guinées à partager entre les Jardiniers, les Palefreniers, & autres domeſtiques inférieurs. Lorſque nous ſerons de retour à mon autre Campagne, je vous donnerai amplement de quoi vous mettre dans un équipage où ma bien-aimée épouſe puiſſe paroître avec décence: car à préſent, ma chere Pamela, ajoûta-t-il, vous devez vous montrer déſormais dans les ajuſtemens qui conviennent à ma femme, ſans prendre garde, comme vous le propoſiez, à ce que diront d'autres Dames. Sans cela,

ce que vous vous imaginez devoir être un moyen d'éviter l'envie des personnes de votre sexe, auroit l'air, chez moi, d'un mépris volontaire pour vous, dont j'espere que je ne serai jamais coupable. Je convaincrai l'Univers, que je vous estime comme je le dois, & autant que si j'avois épousé le plus riche parti du Royaume. Et pourquoi ne le ferois-je pas, moi qui sçais que vous effacez par vos rares vertus tout ce que nous avons de plus qualifié ?

L'impossibilité d'exprimer tout ce que je sentois alors, me rendoit muette. Ma Pamela, ma femme, mon épouse, ma compagne chérie, me dit-il, avec transport, je vois votre aimable confusion. J'allois rompre enfin le silence ; mais lui me fermant la bouche par mille baisers : je sçaurais bien, me dit-il, vous forcer à vous taire ; vous n'aurez pas même le privilége de me remercier ; car quand je ferois pour vous dix fois plus que je ne fais, je n'exprimerois encore que très-foiblement l'amour que les charmes de votre ame & de votre personne m'ont inspiré. Je tiens à honneur, ajoûta-t-il, en me serrant dans ses bras, de pouvoir aujourd'hui m'en dire le possesseur. Ah ! mes chers parens, puis-je désormais faire

autre chose que de redoubler de tendresse, de reconnoissance & de joie ?

Il bannit ainsi de mon esprit par ses manieres angéliques, les réflexions mêlées de tristesse, qui me faisoient redouter de le voir pour la premiere fois de ce jour-là ; & lorsqu'on m'appella pour déjeûner avec lui, je me sentis le calme & la tranquillité même.

S'imaginant que j'étois un peu rêveuse, il me proposa d'aller prendre l'air en carrosse, jusqu'à l'heure du dîner. Ce fut encore un nouveau soulagement pour moi. Il m'amusa de mille récits agréables, & m'entretint de ce qu'il avoit vu de plus remarquable dans ses voyages. Il me mit au fait des différens caractères des Messieurs & des Dames qui demeuroient dans le voisinage de son autre maison de campagne, & me nomma ceux dont il souhaitoit que je cultivasse le plus la connoissance. Je nommai Milédy Davers un peu en tremblant. J'aime assurément ma sœur, malgré son esprit altier & violent, me dit-il ; je sçais qu'elle m'aime aussi, & je pourrois lui passer une partie de son orgueil, sçachant celui que j'ai montré moi-même tout nouvellement, & parce qu'elle ne connoît pas ma Pamela, ni ses perfections, comme moi. Mais, ma chere,

vous ne devez pas oublier quels ſont vos droits comme mon épouſe, & lui faire baſſement la cour. Je ſçais que vous prendrez avec elle le parti de la douceur, pour l'amener, s'il ſe peut, à en agir envers vous comme il convient; mais c'eſt à moi de voir que vous n'outriez pas la condeſcendance.

Cependant, continua-t-il, comme je ne veux pas rendre mon mariage public ici, j'eſpere qu'elle n'approchera pas de nous, avant que nous ſoyons dans le Comté de Bedford; & pour lors, quand elle ſçaura que nous ſommes mariés, elle ſe tiendra chez elle, ſi l'eſprit de diſcorde la poſſede: car aſſurément, elle n'oſera pas me chercher querelle voyant qu'il n'y a plus à revenir, de peur de paroître mériter l'indignation univerſelle, en travaillant méchamment à ſemer la diſcorde entre le mari & la femme. Mais briſons à préſent là-deſſus, & ſur tout ce qui pourroit chagriner ce que j'ai de plus cher au monde. Il tourna bruſquement la converſation ſur des ſujets réjouiſſans, & me dit les choſes du monde les plus tendres & les plus obligeantes.

A notre retour, qui fut vers l'heure du dîner, il continua ſur le même ton, paroiſſant n'avoir à cœur que de montrer

en tout la noble affection qu'il me portoit. Après le dîner, il me dit qu'il avoit déjà écrit à son Drapier en Ville, de lui faire faire de nouvelles livrées, & donné ordre au Mercier de feu Madame sa mere, de lui envoyer à la campagne des échantillons de tout ce qu'il y avoit de plus à la mode en fait d'étoffes de soie, afin que j'en choisisse ce qui me plairoit. Après l'avoir assuré que ma reconnoissance étoit inexprimable; je lui dis que, comme il sçavoit mieux que moi ce qui convenoit à son rang & à sa condition, je voulois m'en remettre absolument à son bon plaisir; qu'accablée par lui de faveurs si singulieres, je ne pouvois, en jettant les yeux sur l'avenir, penser qu'avec inquiétude au rang auquel il m'avoit élevée; & qu'à présent je craignois qu'il ne me fût difficile de le soutenir avec une dignité qui pût justifier le choix auquel il avoit bien voulu s'abaisser: mais que j'espérois qu'il voudroit bien m'accorder, non-seulement une généreuse indulgence pour mes défauts, dont je pouvois l'assurer qu'aucun ne seroit volontaire, mais encore ses tendres instructions; que toutes les fois qu'il remarqueroit dans ma conduite quelque chose qu'il n'approuveroit pas absolument, je le priois de m'en avertir; & que

je regarderois ſes réprimandes ſur des fautes nouvelles, comme les plus tendres faveurs dont il pût m'honorer, parce qu'elles m'empêcheroient d'en commettre de plus conſidérables, & deviendroient un moyen pour me conſerver l'avantage précieux de poſſéder ſon eſtime.

Il me répondit de la maniere du monde la plus obligeante, & m'aſſura qu'il ne me cacheroit jamais la moindre de ſes penſées, afin de me donner occaſion de l'inſtruire, ou d'être inſtruite moi-même.

Il me demanda alors quand je voulois partir pour ſa Terre du Comté de Bedford? Quand il vous plaira, répondis-je. Nous reviendrons ici avant l'hiver, ſi vous le ſouhaitez, me dit-il, afin de cultiver la connoiſſance que vous avez commencée avec Milédy Jones, & avec la famille du Chevalier S***; & ſi Dieu veut bien nous conſerver l'un pour l'autre, nous irons enſemble à Londres pour deux ou trois mois de l'hiver, comme je vous l'ai promis. Si ma chere épouſe y conſent, ajoûta-t-il, nous pourrons, vers le milieu de la ſemaine prochaine, partir pour l'autre Campagne. Monſieur, lui dis-je, je n'ai rien à objecter à quoi que ce ſoit que vous propoſiez; mais comment éviterez-vous de répondre aux demandes preſ-

ſantes que Mademoiſelle Darnford ne manquera pas de vous faire, de lier quelque partie de danſe un de ces ſoirs ? Eh bien ! reprit-il, ſi on ne veut pas nous en tenir quittes, nous pourrons fixer la choſe à lundi au ſoir. Mais, ſi vous le trouvez bon, ajoûta-t-il, j'inviterai Milédy Jones, Monſieur Péters & ſa famille, & le Chevalier S*** & la ſienne, de venir Dimanche matin entendre les prieres à ma petite Chapelle, & prendre un dîner avec moi; & pour lors, je leur déclarerai mon mariage, afin qu'en quittant ce pays, ma chere amie ne laiſſe à qui que ce ſoit le plus léger prétexte d'en douter. N'étoit-ce pas-là, mes chers parens, le comble de la bonté ? Mais auſſi, toute ſa conduite y répond-elle, par une nobleſſe de ſentimens, & par des égards qui ne ſe démentent jamais. L'heureuſe créature que je ſuis ! Et peut-être, continua-t-il, qu'ils nous diſpenſeront du bal, juſqu'à notre retour en ce pays. Y a-t-il quelqu'autre choſe que ma chere Pamela pût ſouhaiter, ajoûta-t-il ? Elle peut le dire en toute liberté.

Juſqu'ici, mon cher Monſieur, répondis-je, vous avez prévenu, non-ſeulement mes deſirs, mais encore mes eſpérances, & même mes penſées. J'avouerai cepen-

dant, puiſque l'ordre obligeant que vous me donnez de vous parler ſans fard, ſemble m'inſinuer que vous vous attendez à quelque requête de ma part ; j'avouerai que j'ai encore deux ou trois ſouhaits, dont l'accompliſſement rendroit mon bonheur plus que parfait. Parlez, me dit-il avec vivacité, quels ſont ces ſouhaits ? En vérité, Monſieur, continuai-je, je n'oſe hazarder la moindre demande, de peur d'en faire quelqu'une qui ne ſoit pas de votre goût : je crains de paroître me prévaloir de votre condeſcendance pour moi, en femme qui ne ſçauroit dire, *c'en eſt aſſez.*

Je n'ai qu'un mot à vous répliquer, Pamela, me dit-il : Ne vous imaginez pas que les choſes que j'ai faites pour vous, dans la vue de vous obliger, ne ſoient que le mouvement impétueux d'une paſſion naiſſante. S'il m'eſt permis de répondre de mon propre cœur, ils proviennent d'un deſir uniforme & raiſonné de vous obliger ; d'un deſir qui durera autant que votre mérite, & c'eſt indubitablement dire autant que ma vie. Je puis d'autant plus ſûrement me le garantir à moi-même, que je ſens, en agiſſant & penſant comme je fais, un plaiſir délicieux qui m'en récompenſe au centuple ; plaiſir,

par conséquent, qu'il est probable que je continuerai de me procurer pour l'amour de vous & de moi. Vous pouvez donc, ma bien-aimée épouse, (car je suis devenu avide de prononcer ce nom que ma vanité rejettoit autrefois,) vous pouvez parler hardiment ; & je vous promets que tout ce qu'il me sera possible de vous accorder, je le ferai de grand cœur ; sûr que vous n'insisterez sur rien qui ne soit pas de cet ordre.

Je ne dois pas y penser assurément, lui dis-je ; aussi m'en garderai-je bien. Vous m'avez enhardie à vous présenter une humble requête, & c'est à deux genoux, comme il me convient de le faire, que je vous conjure de rétablir ceux de vos domestiques dont j'ai malheureusement occasionné la disgrace. Ma bien-aimée Pamela n'a que trop souvent été dans cette posture suppliante, me dit-il en me relenant dans ses bras & me serrant contre son sein, apprenez-moi qui vous souhaitez en particulier que je rétablisse. C'est premierement Madame Jervis, lui dis-je ; je ne connois pas une meilleure femme ; les malheurs qu'elle a essuyés dans ce monde lui ont rendu les suites de votre indignation doublement fâcheuses.

Qui voulez-vous encore que je réta-

blisse,

bliſſe, me dit-il ? Monſieur Longman, repris-je : quelque bien qu'ils m'aient fait l'un & l'autre, je ne vous ſolliciterois jamais en leur faveur, ſi je ne pouvois pas répondre de leur intégrité, & ſi je ne croyois pas qu'il fût avantageux à mon cher Maître, d'avoir à ſon ſervice des gens d'un ſi excellent caractère.

Et qui encore, ajoûta-t-il ? Votre bon vieux ſommelier, Monſieur, lui dis-je, le pauvre Jonathan, qui a été tant d'années dans votre famille, avant le jour fortuné de votre naiſſance. Je me trouverois très-heureuſe de n'avoir pas plaidé inutilement pour lui.

A cela, reprit-il, je n'ai qu'une choſe à vous dire ; c'eſt que, ſi Monſieur Longman, Madame Jervis, & Jonathan n'avoient pas eu la hardieſſe de ſe liguer contre moi, & de s'adreſſer de concert à Milédy Davers, qui en a pris l'inſolent prétexte de ſe mêler de mes affaires, je leur aurois aiſément paſſé tout le reſte de leur conduite. Il eſt vrai qu'ils s'étoient donné ſuffiſamment carriere en paroles ſur mon compte ; mais, en un mot, je leur aurois pardonné, parce que je ſouhaitois que chacun vous aimât. Ainſi, qu'à cela ne tienne : ma Pamela parle en leur faveur, je mets dès ce moment tout ſous les

pieds, & ſuis fier de ce que l'eſtime & l'amitié qu'eux & tout ce qui vous connoît vous portent, juſtifient ſi bien mon amour. J'écrirai moi-même à Longman pour lui apprendre ce qu'il doit à votre interceſſion, à moins que le bien qu'il a gagné dans la famille ne le mette au-deſſus de l'offre d'y rentrer. Quant à Madame Jervis, écrivez-lui vous-même, ma chere enfant, & ordonnez-lui d'aller, auſſi-tôt la préſente reçue, reprendre poſſeſſion de ſon ancien office; car à préſent, ma chere, elle ſera plus immédiatement à vous qu'à moi. Je ſçais que vous l'aimez ſi cordialement, que le plaiſir de la retrouver vous fera goûter doublement celui de retourner où vous l'avez quittée. Mais ne vous imaginez pas, ajoûta-t-il, que je veuille avoir toute cette complaiſance pour rien. Ah! parlez, m'écriai-je: je ſuis ſans pouvoir, il eſt vrai; mais ſi riche en bonne volonté, que l'éclair ne ſera pas plus prompt que mon obéiſſance. Eh bien donc, me dit-il, récompenſez mon ardeur à vous complaire, en me donnant de votre propre mouvement un doux baiſer. Ah! mon cher Monſieur, lui dis-je avec tranſport, pouviez-vous jamais m'obliger d'une maniere plus noble & plus touchante, qu'en exigeant,

pour tout retour, une chose qui redouble & l'obligation & l'honneur que je te-çois ? Oui, sans doute je vous obéirai. A ces mots je me jettai sur lui, & ne rougis point de le baiser une fois, deux fois & trois fois pour la triple absolution qu'il venoit de prononcer.

Qu'avez-vous de plus à me demander, ma chere Pamela, me dit-il ? Monsieur Williams est déja pourvû ; & j'espere qu'il sera heureux. N'avez-vous rien à dire pour Jean Arnold ?

Vous avez vu dans mes lettres le repentir du pauvre garçon, répondis-je.... Il est vrai, me dit-il, mais c'est son repentir de m'avoir servi contre vous ; & il me semble que, comme il m'auroit trahi dans la suite, il ne mérite pas qu'aucun des deux fasse ou dise rien en sa faveur.

Mais, mon cher Monsieur, interrompis-je, c'est ici un jour de Jubilé ; moins le pauvre garçon mérite, plus votre bonté pour lui sera grande. Permettez-moi encore d'ajoûter, que comme son cœur a été partagé entre ce qu'il vous devoit & sa bonne volonté pour moi, & qu'il ne sçavoit pas comment faire un choix, lorsqu'il nous verra si heureusement unis par votre extrême bonté envers moi, son devoir ne lui sera plus douteux ; & comme

il n'y a manqué que dans ce seul point ; j'espere qu'il vous servira fidelement à l'avenir.

A ce compte, reprit-il, je suppose que je misse Madame Jewkes dans un bon train d'affaires, comme par exemple à la tête d'une Auberge, & que je lui donnasse Jean pour mari : seroit-ce si mal fait ? Alors, ce que votre Bohémienne lui a prédit, qu'elle auroit un mari plus jeune qu'elle, se trouveroit accompli.

Monsieur, lui dis-je, vous êtes la bonté même. Je pardonne de bon cœur à Madame Jewkes, & lui souhaite du bonheur : mais, Monsieur, permettez-moi de vous demander, si cela n'auroit pas l'air d'une rigoureuse punition infligée au pauvre Jean, comme si vous n'aviez pu lui pardonner, après avoir fait grace à tous les autres ?

Ma chere Pamela, me dit-il en souriant, pour une personne qui a pardonné, vos réflexions tombent pesamment sur la pauvre Jewkes. Mais je n'aurai jamais, Dieu aidant de semblables services à exiger ni de Jean ni des autres ; & je crois pouvoir lui pardonner, si vous le faites ; ainsi, vous ferez de lui ce qu'il vous plaira. Dites-moi présentement, si ma Pamela souhaite encore quelque chose de moi ?

O le plus cher des mortels, m'écriai-je ! la reconnoiſſante Pamela peut-elle avoir encore des ſouhaits à faire ? Mon cœur eſt trop plein du ſentiment de vos faveurs. Permettez, ajoûtai-je, qu'il en exhale une partie en larmes de joie : vous ne m'avez laiſſé à demander à Dieu, que de vous accorder honneur, ſanté, & longue vie, & de me conſerver l'avantage d'être eſtimée de vous ; s'il écoute cette ſeule requête, en vérité le monde entier ſera moins heureux que votre Pamela.

Je fus auſſi-tôt dans ſes bras. Ah ! ma chere ame, s'écria-t-il, vous ne ſçauriez être heureuſe par moi, comme je le ſuis par vous. C'eſt bien à préſent du fond du cœur que je mépriſe les deſirs effrénés qui me portoient à vous pourſuivre. De quelles joies, de quelles extaſes un amour vertueux n'eſt-il pas la ſource ! L'ame abjecte du libertin y eſt inacceſſible ; elles lui ſont inconcevables : & tant que j'ai vécu comme tel, je n'en ai pas eu la moindre idée.

Je m'imaginois, ajoûta-t-il, que mon aimable épouſe avoit quelque choſe à me demander pour elle-même : mais puiſque tout ſon bonheur ſe concentre dans le généreux plaiſir de procurer celui d'autrui, ce ſera déſormais ma tâche de préve-

nir ſes deſirs, & de lui rendre tout ſoin d'elle-même inutile, en ne lui laiſſant jamais le tems de ſouhaiter.

C'eſt ainſi, mes chers parens, que votre Pamela trouve le comble du bonheur dans ſon époux. Oh! que ce nom eſt raviſſant à prononcer! qu'il va droit à mon cœur! Il ne me reſte qu'à être humble, & à penſer avec gratitude au diſpenſateur infiniment bon de tant de bénédictions.

Après l'avoir accablé de mes remercimens, je me retirai dans mon cabinet pour vous écrire juſqu'à cet endroit. Ce paquet contient tout ce que j'y voulois mettre; j'y ai renfermé le généreux préſent que vous fait mon Maître; il ne me reſte qu'à vous dire, que j'eſpere vous voir bientôt l'un & l'autre, & recevoir votre bénédiction, à l'heureuſe & trois fois heureuſe occaſion de mon mariage. Je compte que vous demanderez pour moi dans vos prieres la grace de demeurer humble & juſte ſelon Dieu, & de conſerver toujours un cœur reconnoiſſant envers le meilleur des époux; que vous ferez des vœux au ciel, pour la continuation de ſes faveurs & de ſes bénédictions ſur moi; que vous le prierez de ne pas permettre que je ceſſe de me comporter obligeam-

ment envers qui que ce soit. Je suis pour jamais,

Mes chers parens,

La plus respectueuse des filles,

La mille fois trop heureuse PAMELA B.

P. S.

Ah! ne croyez-pas, mes chers parens, que je me réjouisse du changement de mon nom par aucun sentiment d'orgueil. Le vôtre me sera toujours cher: pourroit-il jamais me faire honte? mais cependant... pour un mari de cet ordre? Ah! que vous dirai-je? Les termes les plus forts n'exprimeroient que foiblement ma gratitude & ma joie.

J'ai pris des copies de la lettre de mon Maître à Monsieur Longman, & de la mienne à Madame Jervis. Je vous les enverrai avec le récit de ce qui me sera arrivé depuis, lorsque j'irai à l'autre compagne; ou bien, je vous les donnerai de la main à la main; car j'espere que je vous verrai dans peu.

SAMEDI matin, troiſieme jour de mon heureux mariage.

JE ne ceſſerai de griffonner, juſqu'à ce que je ſois actuellement occupée à remplir les fonctions de l'état auquel j'ai été ſi généreuſement élevée, & que vous puiſſiez partager avec moi les plaiſirs raviſſans attachés à ma nouvelle condition, & les faveurs dont le meilleur des maris m'accable du matin juſqu'au ſoir. Lorſque mon paquet pour vous fut fini, je me mis à écrire à Madame Jervis, comme il avoit eu la bonté de me le dire, & je n'héſitai qu'à la ſignature. Lorſqu'on m'appella pour ſouper, je deſcendis avec ma lettre, où je n'avois oſé mettre mon nom.

Mon cher Maître, que je me délecterai toujours d'appeller de ce nom, avoit de ſon côté écrit à Monſieur Longman. Voyez, ma chere, me dit-il en badinant, voyez ce que j'ai ecrit à votre *quelqu'un*. Je lus ce qui ſuit.

Monſieur LONGMAN,

» Je vous apprends avec plaiſir, que » Jeudi dernier j'épouſai ma bien-aimée Pamela.

» Pamela. J'ai eu lieu d'être mécontent
» de vous, de Madame Jervis, & de Jo-
» nathan, non pour l'affection & le zéle
» que vous portez à ma chere épouſe, mais
» à cauſe de la maniere dont vous vous êtes
» adreſſés à ma ſœur Davers, & dont il
» s'eſt enſuivi une grande brouillerie en-
» tr'elle & moi. Mais, comme la priere
» d'oublier tout le paſſé, & de vous réta-
» blir tous dans vos anciens poſtes, eſt une
» des premieres requêtes que ma chere
» épouſe m'ait préſentées, je me crois obli-
» gé d'y ſouſcrire ſans héſiter. Vous pou-
» vez donc, ſi le parti vous plaît, repren-
» dre un office dont vous vous êtes tou-
» jours acquitté avec une intégrité recon-
» nue, & à la ſatisfaction de votre ſervi-
» teur, &c.

Ce Vendredi après midi.

P. S.

» Je partirai Mardi ou Mercredi pro-
» chain pour le Comté de Bedford; &
» je ſouhaite de vous y trouver, vous & Jo-
» nathan, dans l'exercice de vos anciens
» emplois. Je ſuis aſſuré que vous y trou-
» verez d'autant plus de plaiſir, que vous
» ne ſçauriez avoir un témoignage plus
» récent des ſentimens de mon aimable

» femme, du bon cœur de laquelle vous » pouvez vous promettre tous les agré- » mens imaginables. Elle écrit elle-même » à Madame Jervis.

Je le remerciai mille fois de tant de bonté, & lui montrai ma lettre à Madame Jervis, qui étoit conçue en ces termes:

» Ma chere Madame JERVIS,

» J'ai d'excellentes nouvelles à vous ap- » prendre. J'eus hier le bonheur d'être ma- » riée au plus charmant de tous les hom- » mes, à mon bien-aimé Maître & le vô- » tre. Tout ce que j'ai à vous dire, c'eſt » que je ſuis heureuſe au-delà de toute » expreſſion; que mon généreux bienfai- » teur ne me refuſe rien, & qu'il va mê- » me au-devant de tous mes deſirs. Vous » comprenez aſſez que je ne pouvois ja- » mais oublier ma chere Madame Jervis. » Je demandai, & j'obtins ſur le champ, » que vous repriſſiez l'emploi dont vous » vous acquittiez ſi bien, à l'avantage de » notre Maître commun, & au plaiſir de » tous ceux qui étoient ſous votre direc- » tion. J'emploierai tout le pouvoir qui me » ſera confié par le plus généreux des hu- » mains, à vous rendre votre ſituation » douce & agréable à tous égards. J'aurai » bien-tôt l'honneur d'accompagner mon

» bien-aimé époux dans son retour pour
» le Comté de Bedford ; & ce ne sera pas
» un léger surcroît de délices pour moi,
» ni d'obligations que j'aurai au plus ex-
» cellent des hommes, d'y voir ma chere
» Madame Jervis, & d'en être reçue avec
» le plaisir que je me promets de son affec-
» tion : car je suis & serai toujours, ma
» chere bonne amie,

Votre affectionnée & reconnoissante
PAMELA.

Il lut cette lettre. Vous l'avez écrite, ma chere, me dit-il ; ainsi elle doit être tout au mieux : mais n'y mettez-vous pas votre nom ? Monsieur, repris-je, votre bonté m'a autorisée à y en mettre un qui me fait beaucoup d'honneur : mais, comme c'est ici la premiere occasion que j'en ai, excepté les lettres que j'ai écrites à mes chers parens ; j'ai cru devoir vous la montrer sans signature, de peur de paroître me prévaloir trop avidement de l'honneur que vous m'avez fait.

Quelque convenable qu'une si charmante humilité puisse paroître à la délicatesse de ma chere Pamela, me répondit-il, c'est à moi de vous assurer que je suis de plus en plus enchanté des droits que vous

avez de porter mon nom. Si j'ai quelque chose à souhaiter, ma chere ame, ajoûta-t-il, c'est uniquement de pouvoir être la moitié aussi digne que vous, du charmant lien qui vient d'être contracté. Il prit alors une plume, &, après le mot Pamela, écrivit son aimable & digne surnom; & moi je mis au-dessous: » Ah! » ma chere Madame Jervis, réjouissez-» vous avec moi de ce que, par la gra-» ce de Dieu & la bonté de mon cher Maî-» tre, il m'est permis de me signer de la » sorte.

Ces lettres, & le paquet que je vous adresse, ont été envoyés du grand matin par Monsieur Thomas.

Mon cher Maître vient de sortir à cheval pour prendre l'air, & veut passer par chez Milédy Jones, Monsieur Péters, & le Chevalier S*** pour les inviter à venir demain entendre le service dans sa Chapelle, & dîner avec lui. Il aime mieux, dit-il, y aller lui-même, parce que le tems est si court, que, s'il en charge un domestique, ils pourront bien le renvoyer avec un refus.

J'oubliois à vous dire que Monsieur Williams vint hier ici, pour demander la permission d'aller voir son nouveau bénéfice, & de tout préparer pour sa prise de

poſſeſſion. Il parut ſi ravi de la tendreſſe & des bontés de mon Maître pour moi, & de ſes manieres charmantes envers lui-même, qu'il nous donna lieu, en nous quittant, de le croire parfaitement heureux. J'en ſuis dans la plus grande joie. Ah! quelle ſatisfaction ne ſeroit-ce pas pour moi, ſi j'étois l'humble inſtrument du bonheur de tout le genre humain? J'ai mille & mille actions de graces à rendre à la bonté divine. Quels efforts ne dois-je pas faire pour répandre ſur tous ceux que je connois les biens dont elle m'accable? Autrement, de quoi ſerviroit l'élévation d'un ver de terre tel que moi? Quel bien reviendra-t-il de mon bonheur particulier, ſi j'ai l'ame aſſez baſſe pour permettre qu'il ne s'étende qu'à moi ſeule? Mais auſſi, d'un autre côté, les créatures deviennent-elles dignes des bénédictions dont Dieu les comble, lorſque, de tout leur pouvoir, elles rendent ou tâchent de rendre le monde entier heureux.

Dieu tout grand & tout bon! tu as multiplié mes moyens; augmente à proportion ma volonté, & fais que je me délecte à diſpenſer aux autres une partie de ce bonheur immenſe que j'ai reçu des mains de ta Providence libérale! Alors, je ne ſerai pas tout-à-fait inutile ſur la terre;

Alors je ne ſerai pas la preuve iſolée de ta bonté envers une pauvre créature qui tient parmi les êtres un rang ſi voiſin du néant : je ne ſerai pas un zéro mis du mauvais côté ; mais un zéro placé à la droite de la figure. Vrai néant par moi-même, je vaudrai par la place que j'occupe, & je ſçaurai multiplier les biens que je dois à ta bonté, qui m'en a comblée avec tant de diſtinction.

C'eſt-là, je le comprends, le devoir indiſpenſable des perſonnes d'un haut rang. Quelle ſera donc, au grand & dernier jour, la condamnation de tant de miſérables, auxquels on demandera à quel uſage ils ont employé les moyens ſans nombre de faire du bien, qui leur avoient été confiés, lorſque leur unique réponſe ſera : Nous n'avons vécu que pour nous-mêmes : nous avons renfermé tout le pouvoir que tu avois mis entre nos mains, dans le cercle étroit de l'amour-propre : nous avons entaſſé tréſors ſur tréſors, pour ceux qui devoient nous ſurvivre, quoique nous ignoraſſions s'ils n'en feroient pas un plus mauvais uſage que nous mêmes ? Et quelle autre ſentence ces malheureux, qui n'ont adoré qu'eux-mêmes, peuvent-ils s'attendre de recevoir, que ce terrible jugement : *Départez-vous de moi, maudits,*

Certes, mes chers parens, il faut bien que des gens de cet ordre ignorent absolument les plaisirs délicieux qui résultent du bien qu'on fait à autrui, quand même il n'y auroit aucun compte à rendre.

Le plaisir de penser qu'on peut contribuer à la consolation & au soulagement de ceux qui en ont besoin, est si satisfaisant & si doux, qu'il récompense infiniment une ame bienfaisante. Combien de fois ne l'ai-je pas expérimenté du tems de feu ma bonne Maîtresse, quoique je ne fusse qu'en second la dispensatrice des biens qu'elle faisoit aux pauvres & aux malades, par les mains de sa petite aumônière ! Quelles délices n'ai-je pas goûtées à l'ouïe des bénédictions dont les malheureux la combloient, & dont ils me combloient aussi, moi qui n'étois que l'humble canal par lequel ses libéralités passoient jusqu'à eux ! Et quelle n'a pas été ma joie, lorsque les récits pathétiques que je lui faisois des miseres de certains individus, engageoient ma chere Maîtresse à doubler le bien qu'elle s'étoit premierement proposé de leur faire !

Je me le rappelle avec plaisir, parce que, par la bonté de mon Dieu, il m'est enfin tombé en charge de faire les mêmes bonnes actions auxquelles elle étoit si ac-

coutumée. Puiſſé-je être toujours ſi bien en garde contre moi-même, que mon état heureux ne me faſſe jamais oublier de penſer avec une ſincere gratitude à cette Providence qui m'a confié un ſi grand pouvoir, afin que je n'encoure pas les affreux malheurs que l'abus ou le peu d'uſage de ce pouvoir ne manqueroient pas d'attirer ſur moi !

Permettez-moi ces réflexions, mes chers parens, & priez que ma félicité préſente ne me devienne pas un piége ; mais que je conſidere que, plus il m'aura été donné, plus il me ſera redemandé. Priez que je n'aie pas le malheur d'agir comme ſi je devois ne penſer qu'à ce chétif moi-même, & m'imaginer que ce ſont-là les bornes du pouvoir qui m'a été remis par un Dieu tout bon, & par le meilleur des humains.

SAMEDI, *à ſept heures du ſoir.*

MON Maître, quoique preſſé fortement de dîner chez Milédy Jones & chez le Chevalier S ***, revint au logis pour l'amour de moi. Monſieur Péters, faute d'être averti aſſez-tôt, ne put trouver un

Prédicateur pour desservir son Eglise le lendemain au matin, Monsieur Williams, comme je l'ai déja dit, étant allé à son nouveau bénéfice; mais comme il espéroit d'en trouver un pour l'après-dînée, il promit de nous donner sa compagnie à dîner, & de lire le service du soir. Ceci engagea mon Maître à prier aussi tous les autres de venir dîner, & non de venir à l'Eglise. Il le leur fit promettre, & dit à Monsieur Péters qu'il enverroit son carrosse pour le prendre lui & sa famille.

Mademoiselle Darnford lui dit en badinant, qu'elle ne viendroit pas, s'il ne lui promettoit qu'elle seroit à ses noces; ce qui me fit voir que Monsieur Péters avoit gardé le secret, comme mon Maître l'en avoit prié.

Il eut la bonté de me mener prendre l'air dans la berline après le dîner, & me renouvella les tendres assurances de son amour, qui augmente à chaque instant. Il m'est d'autant plus doux d'y penser, que je vois par-là qu'il ne se repent point de ses égards pour moi; & cela m'encourage à le regarder avec un esprit plus content & moins inquiet.

Je le priai de permettre que j'envoyasse une guinée à une pauvre personne du village, que Madame Jewkes m'avoit dit

être fort malade & dans la derniere misere. Envoyez-lui-en deux, si vous le souhaitez, ma chere amie, me dit-il. Je ne ferai rien de semblable, lui repris-je, sans vous en avertir. Peut-être qu'alors vous ferez moins de bien, me répondit ce généreux mortel, que vous n'en feriez autrement, si vous n'aviez point à douter de mon approbation : j'espere cependant que votre prudence, & mon propre penchant qui ne me porte pas à l'avarice, ôteront tout lieu à un pareil doute.

Je vous dirai, à propos de cela, continua-t-il, de quelle maniere nous réglerons cet article, pour éviter jusqu'à l'ombre de l'inquiétude d'un côté, ou du doute de l'autre.

Premierement, quant à votre pere & à votre mere, il ne s'agira plus d'eux désormais, car j'ai déja déterminé dans mon esprit ce qui les regarde, & voici comment : Ils iront, si eux & vous l'approuvez, sur mon petit bien du Comté de Kent, dont je vous ai ci-devant fait mention d'une maniere à vous le faire rejetter alors avec cette grandeur d'ame où j'ai trouvé depuis autant de plaisir qu'elle me fâcha dans son tems. Il y a sur le bien en question une jolie ferme, & une maison où personne ne loge, mais assez bien meublée. Je fournirai plus

amplement le tout des uſtenſiles néceſſaires: car un couple auſſi induſtrieux que celui-là ne pourroit jamais vivre ſans occupation. Ce bien leur appartiendra en propre durant la vie de tous les deux, ſans en rien payer; & je leur allouerai cinquante livres ſterling par an de plus, afin qu'ils aient toujours un fonds, pour en faire du bien à quelques-uns de vos autres parens, ſans nous être obligés à vous ou à moi pour des bagatelles. S'ils avoient beſoin de ſommes plus conſidérables, il ſera toujours en votre pouvoir de les leur donner, parce que je ne douterai jamais de votre prudence. Tant que Dieu nous prêtera vie, nous irons les voir une fois par an; & de leur côté, ils viendront nous voir auſſi ſouvent qu'il leur plaira; ce qu'ils ne feront jamais aſſez, à mon avis: car n'allez pas croire, ma chere enfant, que je veuille par-là les éloigner de nous. Mais, avant que d'aller plus avant, je voudrois ſçavoir ſi ma Pamela approuve ce que je viens de dire?

Ou les termes me manquent, lui dis-je, ou la Langue Angloiſe n'en fournit que de très-inférieurs à ma reconnoiſſance. De grace, Monſieur, continuai-je en lui baiſant la main avec ardeur, apprenez-moi quelqu'autre langage, s'il en eſt un, qui abonde davantage en expreſſions de grati-

tude, pour me tirer du tourment de renfermer sans cesse des sentimens dont les mots les plus expressifs que je connoisse ne m'offrent jamais l'équivalent.

Ma charmante épouse, me dit-il, votre langage est aussi admirable que vos sentimens, & vous n'abondez jamais plus en expressions, que lorsque vous paroissez le plus en manquer. Tout ce que je souhaite, c'est que vous approuviez ma proposition; & si la premiere ne vous est pas agréable, une seconde vous la fera infailliblement, si je puis seulement deviner ce qui vous feroit plaisir.

En ai-je trop dit, mes chers parens, quand je vous ai dit que son amour pour moi augmentoit à chaque instant? O le plus aimable des mortels! Que mon cœur est pénétré de ses bontés!

Je vous prie donc, ma chere, ajoûta-t-il, de leur proposer la chose, pour voir s'ils l'approuveront. Mais si eux ou vous aimez mieux qu'ils demeurent plus près de nous, ou même avec nous sous le même toit, j'y consens tout d'abord.

Oh! non, Monsieur, lui dis-je, (& je pense en vérité que dans les élans de ma gratitude, je commis presqu'un péché,) je suis assurée qu'ils ne préféreroient pas ce dernier parti: peut-être que s'ils demeuroient

avec vous, ils en serviroient Dieu d'une façon moins complette; car ayant incessamment devant les yeux la main qui les comble de biens, ils pourroient être tentés (& c'est un écueil que je dois éviter aussi,) de ne regarder pas plus loin que le cher dispensateur d'une si grande multitude de faveurs.

Excellente créature s'écria-t-il! Ma chere épouse ne manque, en vérité, ni de termes ni de sentimens; & ses pensées charmantes sont énoncées avec des graces qui orneroient le langage le plus expressif: mais, c'est un talent qui lui est presque personnel. La maniere obligeante dont vous acceptez mes offres, ajoûta-t-il, m'en paye au centuple, & c'est moi qui me trouve tout devoir à votre bonté.

Au reste, ma très-chere, je vous dirai ce que nous ferons, quant à ce qui regarde les actes de votre charité particuliere; car à Dieu ne plaise que je mette dans ce rang ce que nous venons de mentionner; parce que, & cela, & beaucoup plus, si nous le faisons, ne seroit que remplir notre devoir envers deux personnes si dignes par elles-mêmes, & qui touchent de si près ma Pamela, & moi aussi par conséquent. Oh! comme ce cher époux me surpasse en pensées, en expressions, en moyens, en tout!

Et ils ne s'étendront pas fort loin, ajoûta-t-il; car je ne vous allouerai pour votre propre uſage que deux cents livres ſterling par an, dont je ne vous demanderai jamais de compte. Longman vous en payera conſtamment cinquante livres tous les quartiers, à commencer du jour que nous arriverons à mon autre maiſon : je veux dire, que les premieres cinquante livres vous ſeront dues alors; parce qu'il faut bien que vous ayez quelque choſe pour commencer. Et puiſque les termes vous manquent, ajoûta ce généreux époux, qu'un doux baiſer, comme celui d'hier, m'exprime le plaiſir que cela vous fera. Je n'héſitai pas un inſtant à accepter cette obligeante propoſition; & quoique dans le carroſſe, je lui paſſai avidement mes bras au cou, en le béniſſant mille fois pour toutes ſes bontés. En vérité, Monſieur, lui dis-je, je ne permettrai point une généroſité ſi exceſſive. Ma chere, reprit-il, ne vous inquiétez pas de ces bagatelles : Dieu m'a donné un très-beau bien : le tout en eſt bien conditionné, & très-bien affermé. J'accumule de l'argent tous les ans, & j'ai d'ailleurs des ſommes conſidérables ſur les fonds dont le Gouvernement répond, & ſur d'autres également sûrs; de ſorte que vous trouverez que ce que j'ai promis juſqu'ici, eſt très-peu de

choſe à proportion de la part de mes biens à laquelle vous avez droit comme ma chere femme.

C'eſt de cette maniere charmante que nous paſſâmes le tems, juſqu'au ſoir, que le carroſſe nous ramena au logis : le ſouper s'en enſuivit, & ſe paſſa avec le même agrément. Et voilà, mes chers parens, comment ma vie eſt devenue un cercle de raviſſemens, chaque inſtant amenant toujours avec lui quelque choſe de plus délicieux que le précédent. Non, jamais créature ne fut ſi heureuſe que moi.

Ce DIMANCHE, *quatrieme jour de mon bonheur.*

COMME je ne devois point aller le matin à la Chapelle, (& je vous en ai dit la raiſon,) j'employai le tems, depuis l'heure du lever de mon cher époux juſqu'à celle du déjeûner, en prieres & en actions de graces dans mon cabinet. C'eſt à préſent que je commence à jouir d'une tranquillité, d'une gaieté, & d'une liberté d'eſprit parfaites. J'y ſuis doublement encouragée par le calme ſerein & l'aimable vivacité qui regnent dans l'humeur & dans

toute la conduite de mon bien-aimé, qui me prouve par-là qu'il n'a pas regret aux bontés dont il m'accable.

Je déjeûnai avec lui, je bus mon chocolat avec grand plaisir, & mangeai deux morceaux de rôtie. Il parut extrêmement content de moi. C'est à présent, me dit-il, que ma chere ame commence à me regarder avec un air de sérénité & de satisfaction. Je ferai toujours mes délices, ajoûta-t-il, de vous donner lieu de me montrer cet air aimable de contentement & de confiance en moi, qui vous sied si bien. Mon cœur est parfaitement tranquille, lui dis-je, & il s'est affranchi de ces ridicules agitations, qui résistoient aux impressions de ma reconnoissance, & étoient un vernis d'ingratitude sur toute ma conduite: mais aujourd'hui, Monsieur, que votre bonté lui a donné la force de vaincre ses craintes & ses inquiétudes, son état est parfaitement uniforme, & consiste en un entier dévouement à vous, & en une tranquillité délicieuse. Si j'avois seulement le bonheur de vous voir réconciliés vous & Milédy Davers, il ne me resteroit rien à souhaiter en ce monde, que la continuation de vos bonnes graces. Ma très-chere, me dit-il, je souhaite cette réconciliation aussi ardemment que vous; & je la souhaite,

haite, je vous jure, plus pour l'amour de vous que de moi-même. Si elle en agiſſoit paſſablement bien, je lui en rendrois les conditions plus aiſées pour cette ſeule raiſon.

Je vous preſcrirai une régle que vous obſerverez par rapport à votre ajuſtement, me dit-il; & je vous dirai tout ce que j'aime ou n'aime pas, à meſure que l'idée s'en préſentera, comme je voudrois que vous le fiſſiez de votre côté, afin qu'il ne nous demeure rien ſur l'eſprit, qui puiſſe donner lieu à la moindre réſerve entre nous.

J'ai ſouvent obſervé chez les gens mariés, que, peu après le lien contracté, l'épouſe néglige ſon ajuſtement; ce qui, à mes yeux, ſemble dire qu'elle ne veut pas ſe donner la peine de conſerver le cœur qu'elle a gagné, & montre pour ſon mari un mépris qu'elle n'avoit pas pour ſon amant. Or, je vous dirai que cela m'a toujours violemment choqué: je ne le pardonnerois pas même à ma Pamela, qui auroit pourtant cette excuſe, dont des milliers de femmes ſont privées, qu'elle paroît aimable dans quelque équipage que ce ſoit. Ainſi, ma chere, j'exigerai toujours de vous d'être habillée vers l'heure du dîner, à moins de quelque cas extraordinaire; & cela, ſoit que vous ayez à ſortir, ou que vous de-

viez rester au logis. Par ce moyen, mon cher amour, vous conserverez dans votre ajustement & dans toutes vos allures, cette charmante aisance que vous possédez à un si haut point. Qui que ce soit que j'invite à ma table, vous serez toujours prête à le recevoir, sans avoir besoin d'employer avec des personnes inattendues, ces apologies ridicules qui réfléchissent toujours sur la conduite de ceux qui les font. D'ailleurs, vous me convaincrez par-là, que vous vous croyez obligée de paroître aussi agréable aux yeux de votre mari, qu'à ceux des gens dont la vûe vous est moins familiere.

Vous ne pouviez jamais me prescrire rien de plus doux, lui dis-je: je vous en remercie de tout mon cœur, & prendrai toujours grand soin de m'y conformer. En vérité, ma chere, reprit-il, cela vous est plus aisé qu'aux trois quarts des femmes: car elles se comportent le plus souvent de maniere, qu'on diroit qu'elles regardent comme un des priviléges de la naissance & d'un grand bien, de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour. Rarement se levent-elles, qu'il ne soit tems de dîner, & voilà comme les bonnes vieilles régles des familles d'autrefois sont renversées: car elles déjeûnent quand il faudroit dîner, dînent

quand il faudroit ſouper, & ſoupent quand il faudroit aller au lit; &, à l'aide du cher quadrille, elles vont quelquefois au lit, lorſqu'il faudroit ſe lever. Je m'attends, ma chere, continua-t-il, à vous voir une Dame en tout, excepté à ces derniers égards. Ma bonne chere mere étoit bien de la vieille roche pour cela, & n'en étoit pas moins une des plus dignes Dames du Royaume dans tous les autres points. La nouvelle mode vous eſt donc étrangere, & vous n'en pratiquerez que mieux l'ancienne.

De grace, Monſieur, lui dis-je, donnez-moi un plus grand nombre de ces charmantes leçons. Eh bien, continua-t-il, je ſerai bien-aiſe, ſi quelque compagnie ne vient point à la traverſe, de m'aller mettre au lit avec ma chere épouſe à onze heures pour l'ordinaire; ſi je ne le faiſois pas, je ne vous empêcherois pas de le faire vous-même. Communément, je me leve à ſix heures en été: je vous permettrai de demeurer au lit une demi-heure de plus, ou environ.

Alors vous aurez un certain tems à votre diſpoſition, juſqu'à ce que vous me favoriſiez de votre compagnie au déjeûner, que nous pouvons toujours commencer aſſez tôt pour avoir fini un peu après neuf heures.

Vous aurez derechef bien des heures à votre disposition, jusques à deux, qu'il faudra se mettre à table.

Il vous restera encore plusieurs heures très-utiles, où vous pourrez vous occuper comme bon vous semblera. Je voudrois en général souper à huit heures; & si nous prenons une fois la résolution de nous en tenir tout de notre mieux à ces vieilles maximes, nous obligerons nos visites à s'y conformer aussi, à s'y attendre de notre part, & à prendre leurs mesures là-dessus. Car j'ai toujours remarqué, qu'il est au pouvoir d'un chacun de se prescrire des régles à lui-même. Il ne s'agit que de soutenir d'abord quelques impertinentes railleries; & cela, pour l'ordinaire, de la part de gens qui ne méritent pas infiniment qu'on fasse attention à eux. Ils ne tarderont guères à dire: C'est pure folie de le lui demander; il veut vivre à sa mode; on ne lui fera jamais quitter son vieux pli. Les railleurs diront, en parlant de moi: Il est réglé comme une horloge, & autres choses semblables. Mais, après tout, ma chere, pourquoi ne le serions-nous pas? L'homme est en effet une machine aussi sujette à se détraquer qu'aucune horloge, & l'irrégularité ne lui est pas moins fatale.

Alors, ma chere, continua ce charmant

homme, quand ils se verront reçus d'un air ouvert, & avec cordialité, à mes heures; quand ils trouveront à ma table l'abondance & la variété, & que vous & moi les accablerons de civilités, ils ne s'aviseront point d'enfreindre les régles de ma maison, &, sans murmurer, ils se conformeront à mes statuts domestiques. Comme la plûpart d'entr'eux n'ont rien à faire qu'à se lever du matin, ils peuvent aussi-bien venir déjeûner avec nous en été à huit heures & demie, qu'à dix ou à onze. Ils peuvent dîner à deux heures, comme à quatre, à cinq, ou à six; & souper à huit aussi-bien qu'à minuit passé. D'un autre côté, nos domestiques, pour l'ordinaire, connoîtront aussi les heures de leur travail, & celles de leur loisir ou de leur retraite; & cette régularité ne nous sera pas moins avantageuse qu'à eux. Et qui sçait, ma chere, si, de surcroît, nous ne remettrons pas ainsi les choses sur le bon vieux pied dans notre voisinage? Du moins y ferons-nous par-là tous nos efforts, & ce sera répondre au but de la maxime qu'on nous enseigne à l'école: *Chacun qui fait bien, ramene son chacun qui fait mal.* Au pis aller, lorsque quelques-uns de mes camarades de débauche, tels que ceux qui nous tomberent si mal-à-propos sur les bras jeudi dernier,

se seront écartés de leur route, ce qui n'est guères possible à gens pour qui tous chemins vont à Rome, & tiendront conseil pour sçavoir où ils iront dîner dans leurs courses vagabondes, ils diront seulement: N'allons pas chez lui, car il a dîné; & de cette maniere ils me garderont pour quelqu'autre tems, où leurs heures & les miennes se trouveront mieux d'accord; ou peut-être préféreront-ils de venir souper & coucher chez moi.

Voilà pour le coup, me dit-il, un plus grand nombre de ce que vous appelliez tout-à-l'heure *des leçons*. Il est bien vrai que nous n'en querellerons pas davantage; quoiquelles ne soient pas toujours exécutées de point en point; cependant, comme je sçais que vous ne les trouvez pas déraisonnables, je serai bien-aise qu'on s'y conforme aussi souvent que faire se pourra. Vous donnerez des ordres en conséquence à votre chere Jervis, qui est une bonne femme, & qui se fera un plaisir de vous obéir.

Ah! mon cher Monsieur, m'écriai-je, j'espere que vous m'honorerez d'un plus grand nombre de vos aimable préceptes: ils m'obligent & m'instruisent à la fois. Que mon sort est heureux! Dieu veuille vous récompenser de tant de bonté!

Attendez, me dit-il, ... vraiment! je

ne ſçais pas trop ce que je pourrois requérir à préſent de ma chere épouſe. Car il ſeroit inutile de vous dire, que je fais un cas infini de cette humeur douce avec laquelle vous êtes née, & de cet air ouvert & content qui vous pare ſi agréablement lorſque vous ne craignez rien pour votre honneur ; que ces aimables qualités prévíennent d'abord en votre faveur tous ceux qui vous regardent, & que je m'attends que vous conſerverez ſoigneuſement cet extérieur ſéduiſant. Qu'aucun accident fâcheux, qu'aucune traverſe, (car, tout heureux que nous ſommes dans la poſſeſſion l'un de l'autre, nous ne devons pas nous flatter d'en être exempts,) que rien de ſemblable n'enleve de deſſus votre viſage ce vernis charmant, qui en eſt le premier attrait; & lorſqu'il arrivera quelque choſe de déſagréable, ne ſoyez pas un quart-d'heure ſans vous méfier de vous-même, & ſans conſulter votre miroir : ſi vous y remarquez quelque nuage prêt à s'élever, banniſſez-le ſur l'heure, radouciſſez votre chere phyſionomie, & reprenez votre premiere tranquillité. Alors ma chere épouſe, qui ne ſçauroit être hypocrite, & dont l'ame percera néceſſairement au travers de ſes yeux, trouvera ainſi le moyen de calmer auſſi ſes paſſions ; & ſi le choc eſt trop violent pour

une victoire si prompte, elle sçaura y remédier efficacement, en se retirant dans son cabinet, pour y implorer cette divine assistance, qui ne lui a encore jamais manquée. De cette maniere votre époux, qui n'a été que trop gâté par sa mere, comme vous l'avez très-bien remarqué autrefois, trouvera en vous un modele à imiter, & un agrément qui sera toujours nouveau pour lui.

J'ai souvent remarqué chez d'autres Gentilshommes, continua-t-il, que, lorsque nous leur avons rendu visite, sans en être attendus, ou que nous avons soudainement dérangé l'ordre que leurs épouses avoient établi dans la famille, (sur-tout si quelqu'un de nous étoit soupçonné d'avoir, dans l'occasion, persuadé le Maître du logis de se retirer tard, ou d'avoir donné un exemple peu édifiant,) que le pauvre homme étoit tout déconcerté de nous voir; & que la Dame ne nous faisoit bonne mine, qu'à l'aide d'une politesse forcée. Il montroit, malgré lui, son inquiétude, & paroïssoit presque trembler de la désobliger. Il lui faisoit un tas d'apologies pour quelques-uns de nous, même avant qu'elle nous prît à partie, qui montroient assez le peu de plaisir que nous lui faisions, & la peine qu'il avoit à la persuader de nous recevoir

couſſi, couſſi. Il arrivoit aſſez ſouvent que, plus l'inquiétude du bon-homme paroiſſoit l'inviter à ſe dérider, plus elle ſe livroit à un air de réſerve, d'indifférence & de mépris, qui m'a plus d'une fois fait ſouhaiter d'être hors de chez elle; car je ne voyois que trop qu'il n'étoit pas chez lui.

Vous jugez aſſez par ma deſcription, que cela m'a fourni ample matiere de déclamer contre la vie des gens mariés: car, quoiqu'un homme ſe flatte en général d'être maître chez lui, & qu'il ait ſoin dans les occaſions importantes de revendiquer ſes droits trop violemment uſurpés, il ne peut pas toujours être d'humeur à conteſter; & les femmes que je viens de décrire ſont toujours prêtes à en venir aux mains. Elles ſont pires que les anciens Parthes, qui ne haraſſoient jamais plus leurs ennemis que lorſqu'ils ſembloient ſe retirer. Elles ne manquent point de revenir à la charge, & de vous faire une guerre offenſive, juſqu'à ce qu'elles aient laſſé la réſiſtance du mari, & qu'elles l'aient forcé, comme un ennemi vaincu, de compoſer pour des bagatelles, afin de ſe conſerver quelque choſe. Souvent le pauvre homme veut cacher ſon cas à ſes amis, & dans cette vue, il n'excite point un feu qu'il voit auſſi bien qu'eux, que la bonne Dame a toutes les

peines du monde à étouffer, & qui pourra éclater à ſon grand ſoulagement, dès que nous aurons le dos tourné.

Vous riez, ma Pamela, me dit-il, de ce biſarre portrait; & je ſuis bien ſûr que je n'aurai jamais lieu de vous peindre de couleurs ſi ridicules: je vous dirai pourtant que, qui que ce ſoit qui vienne ici, j'exige que vous vous accoutumiez à une complaiſance uniforme & toujours égale; que vous ne fronciez jamais le ſourcil; que, quelque bien ou mal pourvus que nous ſoyons pour la réception de nos amis, vous ne montriez ni embarras ni inquiétude; que, qui que ce ſoit que vous ayez pour lors avec vous, le moindre regard myſtérieux ne laiſſe point penſer à l'étranger, qu'il vient vous ſurprendre mal à propos, & dans un tems où vous vous ſeriez bien paſſée de lui. Soyez au contraire d'un abord enjoué, honnête, & obligeant à tous venans; & ſi vous vous montrez telle à quelqu'un plus qu'à un autre, que ce ſoit à ceux qui ont le moins de droit de l'éxiger de vous, ou à ceux de votre compagnie qui ſont le moins qualifiés. C'eſt ainſi, ma chere Pamela, que vous inſpirerez de la hardieſſe aux ames timides, que vous introduirez le calme dans un cœur agité, & que vous ferez régner le conten-

tement, le plaisir & la tranquillité autour de ma table.

Ayez soin surtout, ma chere, continua-t-il, de ne pas permettre que des riens dérangent votre belle-humeur. Je n'oublierai jamais que j'étois un jour chez Milédy Arthur, & qu'un laquais qui broncha, laissa tomber un beau plat de porcelaine, & le mit en mille morceaux. C'étoit une pitié que de voir la peine où cela jetta la pauvre Dame. Elle la dissimula si peu, que toute la compagnie, qui étoit assez nombreuse, en fut imbue. Il n'y en eut pas un qui n'entreprît de la consoler, ou qui ne se mît à faire des histoires de semblables désastres; de sorte que, pour tout le reste de la soirée, il ne fut question parmi nous que de valets étourdis; & je vis l'heure que nous allions devenir pots cassés, assiettes, verres, tasses à thé, & autres substances aussi fragiles. Cela fit sur moi une telle impression, que je rêvai, la nuit même, que Robin avoit brisé la glace du devant de mon carrosse avec le manche de son fouet; que j'étoit si inquiet de sçavoir comment j'empêcherois la bonne Dame de sortir hors des gonds dans le fort de sa colere, que de rage je cassai la tête à Robin, & passai mon épée au travers du corps d'un de mes chevaux. Et il me sembloit, quand

celà fut fait, que toute ma consolation étoit de penser que je ne m'étois exposé devant aucune compagnie, & que le coupable Robin, & un pauvre innocent de cheval en étoient seuls les victimes : car dans le tems de l'exécution, j'aurois pu avec la même sagesse, tuer les trois autres chevaux.

Il me divertit comme une Reine avec ses insinuations bouffonnes, & par la maniere facétieuse dont il me les donna. Je promis de faire mon profit des excellentes leçons qu'elles renfermoient.

Je montai ensuite à ma chambre, & m'habillai le plus en nouvelle mariée qu'il me fut possible, mettant ce que j'avois de meilleur. Je demandai où étoit mon cher Maître ; & sur ce qu'on me dit qu'il étoit allé faire un tour dans le jardin, je courus l'y chercher. Il étoit à lire dans la petite alcove. M'est-il permis, lui dis-je, de venir vous importuner sans votre ordre ? Non, ma chere, me dit-il, parce que vous ne pouvez jamais m'importuner. Je suis si entierement à vous, que par-tout où je suis, vous avez droit de m'y venir joindre ; & en y venant, vous me faites aussi la plus agréable de toutes les faveurs.

J'ai pratiqué, lui dis-je, la premiere de vos instructions, & je suis habillée avant

dîner ; mais peut-être avez vous affaire ? Je n'ai, reprit-il, en ſerrant le papier qu'il liſoit, ni ne ſçaurois avoir d'affaire ou de plaiſir qui vaille la compagnie de ma chere fille. Vous alliez dire quelque choſe, ajoûta-t-il ? Monſieur, répondis-je, je voulois ſeulement ſçavoir ſi vous avez encore quelque aimable inſtruction de plus à me donner ? Je pourrois vous écouter un jour entier. Vous êtes bien obligeante, ma Pamela, me dit-il ; mais vous êtes ſi parfaitement ce que je ſouhaite, que j'aurois pu m'épargner celles que je vous ai déja débitées : auſſi ne voulois-je que vous donner un échantillon de ma liberté avec vous, pour vous mettre ſur la voie d'en uſer de même avec moi. Je ſuis aſſuré qu'il ne ſçauroit y avoir de tendreſſe durable ſans cette liberté, & ſans qu'on ſe communique l'un à l'autre, même juſqu'aux petits caprices qui peuvent nous faire le plus de peine, ſi tant eſt que ma Pamela en ait de cet ordre.

A préſent, ma chere, ajoûta-t il, ayez la bonté de me reprendre de quelque défaut, & de dire ce que vous voudriez que je fiſſe pour en être plus agréable à vos yeux. Je l'aurois baiſé de grand cœur, ſans la honte qui me ſaiſit au collet : (aſſurément je lui deviendrai une importune

pécore, avec mes careſſes.) Monſieur, lui dis-je, je n'ai pas un ſouhait à faire; non, pas un ſeul. Je ſerois bien au déſeſpoir, reprit-il, en me baiſant avec tendreſſe, que vous en euſſiez qulqu'un dont vous me fiſſiez un ſecret. Penſez-vous donc, mon cher Monſieur, lui dis-je, que votre Pamela n'ait point de conſcience? Croyez-vous que, parce que vous l'obligez, & que vous vous délectez à le faire d'une maniere ſi touchante, il faille qu'elle ſe donne la torture pour imaginer de nouvelles épreuves de votre bonté, & qu'elle ne ſçache pas quand elle eſt heureuſe? Ah! mon cher Monſieur, moins de la moitié des faveurs dont vous m'avez ſi généreuſement comblée, auroit ſurpaſſé tout ce que je pouvois jamais ſouhaiter.

Si vous continuez à agir, & à vous exprimer d'une façon ſi charmante, je crois, mon cher Ange, me dit-il, en me baiſant derechef, que je vous deviendrai importun avec mes baiſers. Monſieur, interrompis-je, je penſois en m'habilllant, à l'excellent exemple que vous m'avez donné pour réduire vos inſtructions en pratique: vous voilà mis à charmer, & avant dîner auſſi, comme vous l'exigiez de moi.

Vous vouliez qu'à votre table j'inſpiraſſe la confiance aux ames timides; que j'in-

troduiſe le calme dans un cœur agité ; & que, ſi j'avois à m'y montrer plus affable envers l'un qu'envers l'autre, ce fût toujours envers ceux qui auroient le moins de droit de l'exiger de moi, ou envers les moins qualifiés de vos convives ; mais de quelle maniere angélique ne l'avez-vous pas fait vous-même en toute occaſion, envers la pauvre & peu méritante Pamela, en faiſant régner dans ſon cœur le contentement, le plaiſir, & le calme, par le charme qui régnoit dans tous vos diſcours !

Vous avez encore requis de moi, de ne me jamais chagriner pour de petits déſaſtres, ou lorſque quelques étrangers viendroient me ſurprendre : & vous m'en avez donné un exemple charmant, le propre jour de nos noces, lorſque le Chevalier Hargrave, que vous n'attendiez point, & qui nous privoit par-là du bonheur de dîner enſemble dans ce jour d'élite, vint vous voir avec deux autres Meſſieurs. Leur viſite vous cauſa du chagrin ; mais vous ne les en reçûtes pas avec moins de gaieté, & vous les quittâtes très-poliment. Je me ſuis rappellé avec plaiſir ces aimables preuves de votre exactitude à pratiquer vos propres maximes.

Ces obſervations, me dit-il, marquent votre extrême bonté pour moi, & ſont

fort à mon avantage : mais je crois qu'il y avoit plus de hazard, que de mérite, dans ce que vous mentionnez ; & s'il m'arrivoit quelquefois de ne pas suivre si parfaitement les regles que je propose, il ne faut pas que ma Pamela regarde mes imperfections comme une dispense d'observer ce qu'elle veut bien appeller mes préceptes ; car je crois bien que je ne serai jamais aussi parfait que vous ; & je ne sçaurois par conséquent vous permettre de diminuer de bonté, quoique je sente peut-être en moi une impossibilité de faire vers mon devoir tous les progrès qu'il seroit juste que je fisse.

J'espere, avec l'aide de Dieu, lui dis-je, de ne me démentir jamais. Je le crois, reprit-il, & ce n'est que la connoissance que j'ai de mes propres défauts, qui m'a fait vous tenir ce langage, dans la crainte que les leçons que je pourrois vous donner à l'avenir, ne fussent pas aussi bien autorisées par ma pratique, qu'elles le sont dans les exemples que vous avez cités si obligeamment.

Il eut la bonté de prendre garde à mon ajustement. O la charmante taille ! s'écria-t-il, en mesurant la mienne avec ses mains. Quel dommage, si vous la perdiez ! C'est pourtant cette perte, ajoûta-t-il,

que je regarde comme la seule chose, sans laquelle mon bonheur ne sera jamais complet. Taisez-vous, méchant que vous êtes, lui dis-je, en lui mettant la main sur la bouche : vous ne vous étiez point encore émancipé jusques-là, depuis que je suis à vous. Un souhait aussi innocent, reprit-il, en me baisant la main, me peut être permis, d'autant mieux qu'il remplit les vues de l'institution ; ma Pamela seroit-elle donc si fâchée, que ce fût là son cas ? Vos souhaits, lui dis-je, en cachant mon visage dans son sein, seront toujours, & à tous égards la regle des miens ; mais brisons, je vous prie, là-dessus. Il me donna un tendre baiser, en me remerciant, & changea de conversation. Je pense que je ne fus pas trop libre.

Comme nous nous entretenions ainsi, nous entendîmes les carrosses de notre compagnie. Attendez ici, ma chere, me dit-il, je vous les amenerai dans le jardin. Après qu'il m'eut quittée, comme je passois devant la porte de derriere, je m'y agenouillai & bénis Dieu de ce qu'il n'avoit pas permis mon évasion, que j'avois si ardemment desirée. Je m'en allai de-là vers l'étang, & m'agenouillai sur l'herbe dont il est bordé, bénissant Dieu de nouveau de ce qu'il m'avoit fait la grace d'échapper à

moi même, qui étois alors ma plus grande ennemie, parce que je m'imagnois n'avoir que des ennemis, & pas un seul ami à l'entour de moi. Je devois bien en faire autant dans tous les coins de ce jardin, & dans chaque appartement de cette Maison. Comme je portois mes pas vers ma chere petite Chapelle, pour m'y répandre encore en actions de graces, je vis la compagnie s'avancer vers moi.

Eh bien, ma chere Demoiselle, me dit Mademoiselle Darnford, comment vous portez-vous? Vous avez l'air si content, si satisfait, & si gai, que j'espere que vous me permettrez de danser à vos noces; en vérité, je languis de m'y voir. Milédy Jones eut la bonté de dire, que j'avois un air angélique; & Madame Péters ajoûta que chaque fois qu'ils me voyoient, me montroit à leurs yeux plus aimable que la précédente. Milédy Darnford voulut bien aussi me faire le compliment de dire, qu'elle me trouvoit de plus en plus l'air libre & aisé. Je vous dispenserois bien de tant d'éloges, disois-je en moi-même; car je m'attends à essuyer tantôt des railleries qui me feront bien acheter tous ces beaux panégyriques.

Monsieur Péters me dit tout bas: Dieu vous béniſſe, ma chere fille! Vous ne l'ê-

tes pourtant pas jusqu'au point que ma femme le sçache. Le Chevalier S *** vint le dernier. Avec votre permission, dit-il à mon Maître, en me prenant la main, qu'il baisa cinq ou six fois avec des transports de fou; il la tint long-tems entre les siennes, & chemin faisant me lâcha, par forme de compliment, une goguette des plus libres. Un jeune débauché est à peine supportable; mais un vieux coquin, & un petit Maître sexagénaire, sont deux étranges objets! Et vous noterez qu'il se donna ainsi carriere devant ses filles, qui étoient mariables l'une & l'autre. Je crains bien, dis-je peu après à l'oreille de mon cher époux, que je n'aie beaucoup à souffrir tantôt des badinages grossiers du Chevalier, quand vous viendrez à révéler la chose. C'est sa maniere, reprit-il; il faut à présent vous mettre au-dessus de cela. Eh bien! Mademoiselle, me dit la cadette Darnford, d'un air moitié grave, & moitié ironique, si j'en juge par la différence qu'il y a entre l'air content que vous nous montrez, & les allures gênées que je vous trouvai la derniere fois, j'espere que vous permettrez, sinon à moi, du moins à ma sœur, de vous voir contracter l'heureux lien; pour moi je crois que la tête lui en tournera. Je lui fis, pour toute réponse, une

profonde révérence, & dis que ces Dames avoient bien de la bonté pour moi. Je m'attends, Mademoiſelle, ajoûta la niéce de Monſieur Péters, qu'on nous nommera l'heureux jour avant que nous prenions congé. Vous le ſçaurez, Mademoiſelle, vous le ſaurez, lui dit mon Maître, qui l'avoit entendue. Il ne ſe peut rien de mieux, interrompit Mademoiſelle Darnford l'aînée.

Mon Maître me prit à quartier : les menerai-je à l'alcove pour leur déclarer la choſe, me dit-il-tout bas, ou attendrai-je que nous ſoyons à dîner ? Je penſe, répondis-je, qu'il ne faut faire, ni l'un, ni l'autre ; jamais je ne m'en tirerai comme il convient. Ah ! pour le coup, reprit-il, il faut bien qu'ils le ſçachent : je ne les aurois jamais invités ſans cela. Eh bien donc ! ajoûtai-je, ne leur en parlez qu'au moment qu'ils s'en iront. Il faut donc ôter votre anneau, me dit-il. C'eſt, repris-je, ce que je me garderai bien de faire. Dites-le donc vous-même à Mademoiſelle Darnford, ajoûta-t-il. En vérité, Monſieur, répondis je, il n'y a pas moyen.

Là-deſſus, Madame Jewkes vint lui demander officieuſement, ſi elle apporteroit aux Meſſieurs & aux Dames un verre de vin du Rhin, avec du ſucre pour les préparer au dîner. Apportez, Madame Jew-

es, lui dit-il : vous ne pouviez jamais
ieux penſer.

Elle revint bien-tôt, ſuivie de Nanon
ui portoit les verres & les bouteilles ſur
ne ſoucoupe, & n'eut rien de plus preſ-
é, que de me ſervir la premiere, & de
ne dire avec une profonde révérence : Ma-
ame veut elle commencer? Je devins rou-
ge comme le feu. Non, lui dis-je, ne s'en
a-t-il pas ſans dire, que mon Maître doit
oire le premier * ?

Ce mot ſeul, fut un coup de lumiere
our eux tous. Je veux mourir, s'écria Ma-
emoiſelle Darnford, s'ils ne nous ont ſouf-
lé la noce. Il faut bien que cela ſoit, dit
Madame Péters ! Ah ! M. Péters, ajoûta-
t-elle, en regardant fixement ſon mari !

Je vous aſſure, lui dit-il, que je ne les
ai pas mariés. Où étiez vous Jeudi matin,
vous, & Monſieur Williams, continua-t-
elle ? Laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire,
interrompit le Chevalier S *** ; je ſçaurai
bien trouver la friponnerie, s'il y en a :
vous ſçavez que je ſuis Juge de Paix †. Il
prit tout de ſuite ma main : Allons, Ma-

*En Angleterre, lorſqu'on préſente quelque liqueur à une compagnie, il eſt d'uſage que les Maîtres du logis boivent les premiers.

† C'eſt une eſpece de Commiſſaire : il en fait les fonctions, & la plûpart des Gentilshommes Anglois le ſont dans leurs Campagnes.

demoiſelle, me dit il, répondez-moi ſur le ſerment * que vous venez de prêter. Etes-vous mariée, ou non?

Mon Maître ſourit de l'air embarraſſé où il me vit. De grace, Monſieur le Chevalier, m'ecriai-je! Vraiment, vraiment! reprit celui-ci, je m'imagine bien que ce n'étoit pas pour rien que vous nous regardiez avec des yeux ſi émérillonnés. Il faut prendre ſon parti, ma chere Pamela, me dit mon Maître: votre viſage vous décele: croyez-moi, ceſſez de rougir; & confeſſez la vérité.

Oh! pour le coup, dit Mademoiſelle Darnford, je ſuis fâchée dans toutes les formes. Et moi, dit Milédy Darnford, j'en ſuis dans la joie de mon cœur: ſi cela eſt, ajoûta-t-elle, permettez, ma chere Madame, que je vous embraſſe, & vous félicite. Tous en dirent autant; & me ſaluerent à la ronde. J'étois dépitée que ce fût devant la Jewkes, qui ſecouoit ſes groſſes

* Lorſqu'il arrive des querelles, des débats, des vols, ou autres accidens qui troublent la paix publique dans quelque village, ou quartier de Ville, on va devant le Juge de paix, qui, avant que de rien prononcer, fait prêter ſerment à toutes les perſonnes qui ont part aux cas, ſoit comme criminels, ou comme témoins. Il envoie en priſon: & décide pluſieurs affaires ſans appel. Il donne des ordres par écrit pour faire arrêter: & a pluſieurs autres prérogatives.

hanches, & paroiſſoit enchantée d'avoir ſervi à hâter la découverte.

Perſonne ne me félicite, dit mon Maître. Ni ne félicitera, reprit très-obligeamment Milédy Jones ; jamais homme n'eut moins beſoin qu'on lui ſouhaitât joie ; l'épouſe incomparable que vous avez, rend tous les ſouhaits inutiles. Il les ſalua tous à ſon tour ; & venant à moi pour la derniere : Permettez, ma chere Pamela, mon aimable compagne, me dit-il, que je finiſſe par vous. Vous avez été le commencement, & je veux auſſi que vous ſoyez la fin de mes amours, mais non pas juſqu'à la fin de ma vie.

Rien n'étoit plus charmant que cette inſinuation : auſſi ne tomba-t-elle pas à terre. Il marquoit par-là le cas qu'il faiſoit de celle qu'il avoit ſi généreuſement choiſie : & c'en étoit plus que je ne méritois.

Il me fallut eſſuyer dans la ſuite bien d'autres badinages. Allons, allons, Madame, me dit pluſieurs fois le Chevalier ; à préſent que vous êtes des nôtres, je ne ſerai pas tout-à-fait ſi ſcrupuleux que je l'ai été juſqu'ici ; comptez ſur ma parole.

Au dîner, j'acceptai ſans difficulté le haut bout de la table, qu'ils m'offrirent tous ; & pour mon coup d'eſſai, j'en fis les honneurs avec aſſez de préſence d'eſprit. Ce ne fut pas ſans peine qu'on nous fit grace du bal,

& nous ne l'obtînmes qu'à force de promettre que nous reviendrions au pays avant l'hyver : mais, mon Maître étant résolu de partir Mercredi matin pour le Comté de Bedford, on convint que nous irions Mardi au soir chez Milédy Darnford, pour prendre congé de toute la compagnie, qui promit de s'y trouver.

L'après-dînée, nous eûmes les prieres dans la petite Chapelle, & tous, en parlant de vous, mon cher Pere, & en vous accablant de louanges, regretterent de n'avoir pas encore leur bon vieux Clerc. Ils resterent aussi à souper, & partirent extrêmement contents, faisant mille & mille vœux pour la continuation de notre bonheur mutuel. Mon Maître pria Monsieur Péters d'être sa caution envers les sonneurs de la Paroisse, jusqu'à son retour au pays*, au cas qu'ils eussent vent de son mariage, & de leur répondre de sa générosité, parce qu'il ne vouloit pas déclarer son mariage, que premierement il ne l'eût rendu public à son autre Campagne.

* Dans les villes, & plus encore dans les Campagnes d'Angleterre, les cloches sont à l'usage du tiers & du quart ; les fait sonner qui veut, en payant ; & ceux qui ont quelque grand sujet de joie n'y manquent presque jamais. On les sonne souvent par gageure.

Fin de la troisiéme Partie.

PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

LUNDI, cinquième jour de mon bonheur.

JE n'ai joui aujourd'hui que très-peu de la compagnie de mon cher ami : il a seulement déjeûné avec moi, & a monté aussi-tôt à cheval, pour aller voir, à environ huit milles d'ici *, un Gentilhomme fort malade, qui lui a envoyé en poste un exprès, pour le prier de venir lui parler, parce qu'il ne se flattoit pas d'en relever, & que mon Maître a une hypothèque sur son bien. Ma che-

* Trois milles d'Angleterre font la grande lieue de France.

re, m'a-t-il dit, je ſerai au déſeſpoir, s'il me faut abſolument paſſer la nuit loin de vous : mais pour vous épargner des allarmes, je vous prie de ne me point attendre paſſé dix heures. Le pauvre Monſieur Carlton & moi avons d'aſſez grands intérêts à démêler. Je ſçais qu'il m'aime ; & comme, par ſa mort, ſa famille dépendroit de moi plus que je ne m'en ſoucie, s'il arrivoit qu'il ſe trouvât fort mal, & que ma préſence lui pût être de quelque conſolation, la charité ne me permettroit pas de le refuſer.

Il eſt déja dix heures du ſoir, & je crains bien qu'il ne revienne pas. Je crains auſſi pour ſon pauvre ami, que je ſoupçonne être très-mal. Quoique je ne le connoiſſe pas, j'en ſuis fâchée pour l'amour de lui, de ſa famille, & de mon cher Maître : on voit bien qu'il l'aime, à la maniere dont il en parle. Je ſens que j'aurois du chagrin, ſi ce généreux ami venoit à prendre quelque choſe à cœur. Il n'eſt pourtant pas poſſible de l'éviter dans ce monde, où les plus heureux ont encore mille ſujets de s'attriſter. Nous avons grand beſoin, pauvres mortels que nous ſommes, qu'il en ſoit ainſi. Sans cela, toutes nos vues ſe borneroient à cette terre, & nous y vivrions comme des voyageurs ſenſuels, qui,

trouvant quelque bonne auberge sur leur chemin, s'y arrêteroient, sans penser davantage à poursuivre leur route, & à regagner leurs foyers. Je dois cette réflexion à ma chere Maitresse, qui la faisoit continuellement.

Onze heures du soir.

MAdame Jewkes, qui m'avoit tenu compagnie, me demanda si je voulois qu'elle couchât avec moi faute de mieux. Je la remerciai, & lui dis que je voulois essayer de coucher seule une nuit.

J'aurois pu vous dire que je l'avois fait dîner & souper avec moi, & que cela lui avoit fait grand plaisir, de même que la maniere dont je me comportois envers elle. Je voyois de reste à son maintien, qu'elle avoit quelque honte secrette de sa conduite passée à mon égard. La pauvre créature! je crains bien que ce ne soit uniquement parce que je suis ce que je suis; car je m'imagine que les remords ne la tourmentent pas autrement. Ses paroles & ses actions sont entierement differentes de ce qu'elles avoient coutume d'être: elle est devenue la circonspection & la décence.

même ; & si je ne l'avois jamais vue dans un autre jour, j'aurois pu lui croire de la vertu, & même de la piété.

Cela nous montre, mes chers parens, jusqu'où va la force de l'exemple, & tout le pouvoir des chefs de famille. Nous voyons par-là, que les mauvais exemples dans des supérieurs sont doublement criminels & pernicieux ; parce que, méchans eux-mêmes, non-seulement ils ne font pas de bien, mais ils font encore beaucoup de mal aux autres : leur condamnation n'en doit être assurément que plus grande ; & combien plus terrible ne seroit pas la mienne, à moi qui ai été élevée dans des sentimens si religieux par vous & par ma chere Maitresse, si, comblée des bénédictions du Ciel, j'oubliois à remplir les devoirs attachés à l'état où je me vois élevée ! Je languis de faire du bien ; car tout ce qui s'en est fait jusqu'ici, est l'ouvrage de mon cher Maître : Dieu veuille le bénir & le rendre sain & sauf à mes souhaits ! Il me semble qu'il y a déja une semaine que je ne l'ai vu. Si les marques de ma tendresse ne lui devenoient jamais ni importunes ni ridicules, je n'existerois en vérité que pour lui en donner ; car j'ai l'ame vraiment reconnoissante : qualité qui m'étoit d'autant plus nécessaire, qu'elle est mon unique richesse.

Ce MARDI, à onze heures du matin.

MOn cher .... (je devrois toujours dire mon cher Maître ; mais j'apprendrai à lui donner de tems en tems un nom plus doux à prononcer pour moi,) mon cher Maître n'eſt pas encore venu. J'eſpere cependant qu'il ne lui eſt arrivé aucun mal. Nous déjeûnerons enſemble Madame Jewkes & moi. Mais je ne ſçaurois faire autre choſe que parler de lui & penſer à lui & à toutes ſes bontés pour moi, & pour vous qui êtes encore plus intimément moi-même.

Je reçois dans ce moment une lettre de lui, que je vois qu'il m'a écrite hier la nuit, & envoyée ce matin de bonne heure. En voici une copie.

A Mademoiſelle Andrews.

Ce Lundi au ſoir.

Matrès-chere PAMELA,

» J'Eſpere que vous ne vous allarmerez » point de ce que je ne reviens pas au logis » ce ſoir. Vous pouvez bien penſer que je

» ne ſçaurois me défendre de reſter ici.
» Mon pauvre ami eſt très-mal, & je penſe
» qu'il n'en ſçauroit revenir. Il a ſouhaité
» avec tant d'ardeur que je demeuraſſe au-
» près de lui, que je ſuis réſolu de le veil-
» ler toute cette nuit ; car il eſt déja près
» d'une heure du matin, & il ne ſçauroit
» me perdre de vue un inſtant. Je les ai ſi
» bien tranquilliſés, lui, ſa femme & ſes
» enfans, par les aſſurances amicales que
» je lui ai données, des égards que j'aurois
» tou ours pour eux & pour lui, qu'ils me
» regardent tous comme leur bon Ange :
» c'eſt le nom que me donne cette pauvre
» veuve affligée ; car je crois bien qu'elle ne
» tardera pas à l'être. Je ſouhaiterois vo-
» lontiers que nous ne fuſſions pas enga-
» gés à nous trouver demain au ſoir chez
» le Chevalier S*** avec nos bons voiſins :
» & d'un autre côté, j'ai ſi fort à cœur de
» partir Mercredi pour le Comté de Bed-
» ford, que, tant pour cela, que pour
» mieux répondre aux civilités de tant de
» bons amis qui s'y trouveront pour l'amour
» de nous, je ne me ſoucie pas de remettre
» la partie. Ce que je vous demande donc
» en grace, ma chere, eſt d'aller dans la
» berline chez le Chevalier. Plutôt vous
» partirez, & mieux ce ſera ; parce que
» vous vous divertirez avec une compagnie

» dont tous les membres vous admirent
» tant. J'espere vous y joindre l'après di-
» née à l'heure de votre thé ; ce qui me
» vaudra mieux, que de gagner premiere-
» ment le logis pour aller vous trouver en-
» suite ; parce que ce seront six milles d'é-
» pargnés pour moi, & que je sçais que la
» compagnie excusera mon équipage, at-
» tendu l'occasion. Chaque instant de cette
» courte absence paroît un jour à celui qui
» est avec toute la sincérité imaginable,

Mon très-cher Amour,

à vous pour jamais, &c.

P. S.

» Si vous pouviez aller dîner avec eux,
» ce seroit une liberté qui leur feroit d'au-
» tant plus de plaisir, qu'ils ne s'y attendent
» point. »

Je commençai à craindre un peu qu'il ne se fatiguât trop, & à m'inquiéter aussi pour le pauvre malade & pour sa famille. Je dis cependant à Madame Jewkes, que la plus légère insinuation de ce qu'il sembloit souhaiter par préférence, seroit toujours une loi pour moi, & qu'ainsi j'irois dîner chez le Chevalier.

Comme j'ordonnois en conſéquence que la berline fût prête pour m'y porter, & que j'achevois de m'habiller, on eſt venu lui dire qu'elle eût à deſcendre ſur le champ. Je vois par la fenêtre que ce ſont des viſites qui arrivent ; car il y a un carroſſe à ſix chevaux. La compagnie en eſt ſortie, & j'apperçois trois domeſtiques à cheval ; je penſe même qu'il y a des couronnes ſur le carroſſe *. Qui pourroit-ce être ? Mais je m'arrête ici ; car je ſuppoſe qu'on viendra bientôt me l'apprendre.

Juſte ciel ! que je ſuis malheureuſe ! Que ferai-je, bon Dieu ! C'eſt Milédy Davers qui vient d'arriver ; elle-même en chair & en os ; & mon protecteur eſt à je ne ſçais combien de milles d'ici. Madame Jewkes eſt venue toute hors d'haleine m'en avertir, & dit que Milédy s'enquiert beaucoup de mon Maître & de moi. Elle lui a demandé, la méchante perſonne qu'elle eſt, ſi j'étois enfin du nombre des P** ; le beau mot pour ſortir de la bouche d'une Dame de qualité ! Je n'ai ſçu que lui répondre, m'a dit la Jewkes : Milédy s'eſt écriée qu'elle comptoit que vous n'étiez pas mariée ; & moi j'ai répondu que non, parce que

* Il n'eſt permis qu'aux Pairs du Royaume d'en avoir.

vous n'aviez pas encore publié la choſe : & Milédy a repliqué, *encore vit-on.*

Je vais prendre la fuite, dis-je à Madame Jewkes : que la berline m'attende au bout de l'allée d'ormes, & je m'évaderai ſans qu'on s'en apperçoive. Elle vous demande à force, Madame, reprit la Jewkes. J'ai dit que vous étiez au logis, mais toute prête à ſortir ; & elle m'a dit qu'elle vouloit vous voir ſur le champ, dès qu'elle ſe ſentiroit aſſez de patience pour cela. Quels noms me donne-t-elle, dis-je à Madame Jewkes ? Elle vous appelle *créature*, Madame, reprit celle-ci ; *je veux*, dit-elle, *voir cette créature, ſitôt que je m'en croirai la patience.* C'eſt fort bien penſé, répondis-je ; mais *la créature* ne le lui permettra pas, ſi elle peut l'empêcher. De grace, Madame Jewkes, aidez-moi pour cette fois à m'échapper ; car je ſuis terriblement épouvantée. J'ordonnerai au cocher, reprit elle, de mener la berline où vous le ſouhaitez, & d'aller vous y attendre ; & je vais deſcendre & fermer la porte de la ſalle baſſe, afin que vous paſſiez ſans être vue ; car elle s'eſt aſſiſe au frais dans l'autre ſalle, vis-a-vis de l'eſcalier. Vous êtes une brave femme, Madame Jewkes, lui dis-je ; mais qui a-t-elle avec elle ? Sa femme de chambre, reprit la Jewkes, & un de ſes neveux, qui eſt allé-

à l'écurie, parce qu'il eſt venu à cheval : ils ont amené trois laquais. Je voudrois, lui dis-je, qu'ils fuſſent tous à trois cents milles d'ici. Que faut-il que je faſſe ? Je quittai ma plume en cet endroit, attendant impatiemment que je puſſe paſſer ſans danger.

Madame Jewkes revint me dire qu'il falloit abſolument que je deſcendiſſe, ſi je ne voulois que Milédy montât. Quel autre nom me donne t-elle encore, lui dis-je ? Elle vous appelle *drôleſſe*, Madame, reprit la Jewkes : Dites à la *drôleſſe de venir me parler*, dit-elle : & ſon neveu & ſa femme de chambre ſont avec elle dans la ſalle.

Je n'y ſçaurois aller, repris-je, & voilà ma réponſe. Si vous le vouliez, Madame Jewkes, vous pourriez bien imaginer quelque expédient pour me faire évader. Il n'y a pas moyen, en vérité, me dit-elle ; car quand je ſuis allée pour fermer la porte, elle m'a ordonné de la laiſſer ouverte ; & elle s'eſt aſſiſe en face de l'eſcalier. Je crois, Dieu m'aſſiſte, que je vais me jetter par la fenêtre, lui dis-je, en me donnant un peu d'air avec mon éventail ; car je ſuis dans une épouvante affreuſe. Mon Dieu ! Madame, s'écria la Jewkes, vous m'étonnez de vous troubler de la ſorte. Vous êtes aſſurément à l'abri des ennemis, & à votre

place, je ne m'allarmerois pour perſonne comme vous faites. C'eſt fort bien dit, repris-je; mais eſt on maître de ſon tempérament? Je ſçais qu'à ma place vous auriez autant de courage que j'en ai peu. En vérité, Madame, a-oûta-t-elle, ſi c'étoit mon cas, je prendrois un air de maitreſſe du logis, comme vous l'êtes, & j'irois ſaluer Milédy, & lui dire qu'elle eſt la bien venue. Bon, bon, repris-je, c'eſt parler d'or. Mais quel malheur n'eſt-ce pas pour moi, que votre bon Maître ſoit abſent?

Que répondrai-je à ſes demandes réitérées de vous voir, interrompit la Jewkes? Dites-lui que je ſuis malade; que je ſuis mourante, & qu'il ne faut pas qu'on interrompe mon repos; que je ſuis ſortie, ou quelqu'autre choſe.

Mais, j'achevois à peine de parler, que ſa femme de chambre monta. Comment vous portez-vous, Mademoiſelle Pamela, me dit-elle? Milédy ſouhaite vous parler. Il faut pour le coup que j'y aille, me dis-je à moi-même, elle ne me battra pas peut-être. Oh! que mon cher Protecteur n'eſt-il au logis?

Je vous dirai de fil en aiguille tout ce qui ſe paſſa dans cette terrible entrevue, qui fut bien cruelle pour moi.

Je deſcendis gantée & habillée comme

j'étois, avec mon éventail à la main, afin d'être toute prête à monter en carrosse, dès que je pourrois m'échapper. Je m'imaginois que mes violens accès de tremblement étoient passés : mais je m'en imposois à moi même ; car je tremblois depuis la tête jusqu'aux pieds. Je me résolus pourtant de faire la meilleure mine qu'il me seroit possible.

Me voilà enfin dans la salle. Votre très-humble servante, Milédy, lui dis-je, en lui faisant une profonde révérence. C'est moi qui suis la vôtre, Milédy, reprit-elle en me contrefaisant ; car vous êtes équipée en vraie Dame de Cour.

Parbleu ! s'écria son libertin de neveu, en jurant un gros juron, c'est une charmante fille : je vous demande mille pardons, ma chere tante ; mais il faut que je la baise. Arrêtez, lui dis-je, comme il s'avançoit vers moi : votre impolitesse vous dégrade : sçachez que je ne veux pas qu'on se donne de libertés avec moi. Asseyez-vous, mon neveu, lui dit Milédy, & ne touchez pas cette créature-là ! elle n'est déja que trop orgueilleuse. Son air est, je vous jure, bien différent de ce qu'il me parut la derniere fois que je la vis.

Eh bien ! mon enfant, me dit-elle d'un ton moqueur, comment te trouves-tu ? Tu

as fait de grands progrès depuis peu ! J'apprends d'étranges nouvelles sur ton compte ! Tu bâtis apparemment des châteaux de féerie ; mais si tu t'imagines que mon frere ira deshonorer sa famille pour l'amour d'un colifichet comme toi, tu ne tarderas guères à retomber du haut de ton imagination dans l'abîme de ton premier néant.

Sa femme de chambre & son neveu souricient. Je vois, lui dis je outrée de dépit, que Milédy n'a rien de très important à m'ordonner, & je lui demande la permission de me retirer. Fermez la porte, Rebecca, dit elle à sa femme de chambre ; nous n'aurons pas si-tôt fait cette jeune Dame & moi.

Où est allé votre honnête suborneur, mon enfant, continua-t elle ? Madame, répondis-je, quand il vous plaira me parler intelligiblement, je sçaurai comment vous répondre.

Oui ; mais, ma chere petite, me dit-elle d'un ton de plaisanterie, ne sois pas non plus trop impertinente, je t'en supplie. Tu verras que la sœur de ton Maître n'a pas la moitié tant d'indulgence que lui, pour les petites libertés que tu te donnes ; il est vrai qu'elle n'est pas la moitié aussi polie que lui : ainsi, mon enfant, un peu de cette modestie & de cette humilité que la

petite ſouillon de ma mere avoit coutume de nous montrer, te ſiéra mieux que les airs que tu te donnes depuis que ſon fils t'a appris à t'oublier.

J'aurois une grace à demander à Milédy, répondis je ; c'eſt de vouloir bien m'apprendre à me ſouvenir de ce que je ſuis, en n'oubliant pas ce qu'elle eſt elle-même. Quoi donc! petite impertinente, me dit-elle, ſi je m'abaiſſois avec toi, aurois tu l'audac de t'élever juſqu'à la ſœur de ton Maître?

Madame, lui dis-je, ſi vous diminuez vous-même la diſtance qui eſt entre nous, vous deſcendrez à mon niveau, & vous donnerez lieu à une égalité à laquelle je n'ai pas la préſomption de penſer ; car je ne ſçaurois deſcendre plus bas que je ſuis, au moins dans votre eſtime.

Ne vous l'avois je pas dit, mon neveu, reprit-elle, que j'aurois à parler à un bel eſprit? Ce neveu, vous ſçaurez, jure à chaque mot qu'il profere, & en vrai Gentilhomme qui ſent ſon bien. Mademoiſelle Pamela, me dit-il, avec un ſerment goguenard, & plein de nobleſſe, il me ſemble, ſi vous voulez bien me permettre de vous le dire, que vous devriez ſçavoir que vous parlez à Milédy Davers. Monſieur, lui dis-je, je crois d'autant moins devoir vous remercier d'un avis dont je n'avois pas be-

ſoin, qu'un ſerment vous a paru néceſſaire pour le rendre convaincant.

Comme il ne s'attendoit point à cette réprimande, il eut preſque l'air plus ſot que moi. Vraiment ! Mademoiſelle Pamela, me dit-il à la fin, vous m'avez à moitié décontenancé avec votre cenſure pleine d'eſprit. Vous avez, lui dis-je, l'air trop joli homme, pour perdre ſi aiſément une contenance auſſi modeſte que la vôtre ; elle tiendroit, je crois, contre de bien plus fortes attaques.

Comment donc ! Mademoiſelle l'impudente, me dit Milédy Davers ! ſçavez-vous bien à qui vous parlez ? Je crois que non, Madame, repris-je, & je vais me retirer, de peur de m'oublier davantage. A ce mot, je fis une profonde révérence, comme pour m'en aller : mais elle ſe leva bruſquement, me pouſſa avec violence, prit une chaiſe, l'adoſſa contre la porte, & s'aſſit.

Fort bien, Madame, lui dis-je ; je puis tout ſupporter de votre part. J'étois pourtant prête à pleurer. J'allai m'aſſeoir & m'éventer à l'autre bout de la ſalle.

Sa femme de chambre, qui s'étoit tenue debout tout ce tems-là, me dit tout bas : Mademoiſelle Pamela, vous ne devriez pas vous aſſeoir en préſence de Milédy. Milédy, de ſon côté, quoiqu'elle ne l'entendît

pas, ne laissa pas que de me dire: Ma petite mignonne, vous aurez la bonté de ne vous asseoir où je suis, que quand je vous le dirai.

Je me levai là-dessus: Madame, lui dis-je, vous pourriez bien me permettre de m'asseoir, quand vous m'ôtez la force de me soutenir. Mais je vous ai demandé où votre Maître étoit allé, interrompit-elle? Madame, lui dis-je, il est allé à environ huit milles d'ici, chez Monsieur Carlton, qui est fort malade. Et quand reviendra-t-il au logis? Ce soir, Madame. Et où alliez-vous, vous? Je vais, Madame, chez un Gentilhomme du bourg. Et comment deviez-vous y aller? Dans la berline, Madame. Je vois bien qu'avec le tems vous deviendrez une Dame d'importance; la chose ne souffre pas de difficulté. Je crois, mon enfant, qu'une berline vous siéroit à merveille. Avez-vous jamais sorti en carrosse avec votre Maître?

Madame, lui dis je, ayez la bonté de me faire à la fois une douzaine de semblables questions; parce qu'une seule réponse suffira pour toutes. Comment donc! impudente, s'écria-t-elle, vous voilà prête à vous oublier, & vous m'allez mettre de niveau avec vous avant que j'y aie donné lieu?

Je ne pus retenir plus long tems mes larmes,

larmes. De grace, Madame, permettez-moi de vous demander ce que je vous ai fait, pour me traiter si cruellement ? Je ne vous ai jamais fait le moindre mal ; & si, comme il vous plaît de l'insinuer, vous pensez que je suis abusée, j'ai en cela même plus de droit à votre compassion qu'à votre colere.

Elle se leva, me prit par la main, me mena jusqu'à sa chaise, s'y rassit, & sans se désaisir de ma main : il est vrai, Pamela, me dit-elle, que j'ai eu sincerement pitié de vous, tant que je vous ai cru innocente. Il est vrai que je pris part à vos chagrins, lorsque mon frere vous enleva & vous amena ici contre votre consentement : je m'y suis intéressée bien plus vivement encore, & je vous ai aimée de tout mon cœur, quand j'ai appris votre vertu, votre résistance, & les généreux efforts que vous avez faits pour lui échapper. Mais lorsque vous vous êtes laissée vaincre, comme je ne le crains que trop, lorsque vous avez perdu votre innocence, & que vous venez d'augmenter le nombre des sottes qu'il a dupées, (*ceci me blessa un peu*,) je ne sçaurois alors m'empêcher de vous faire voir l'indignation que j'en ai.

Madame, repris-je, j'ai à vous demander en grace de m'épargner un jugement té-

méraire : je n'ai point perdu mon innocence. Prenez garde, Pamela, s'écria-t-elle, prenez garde, après avoir perdu votre honneur, de perdre encore votre véracité. Pourquoi vous trouvé je ici, lorsque vous êtes en pleine liberté de vous en aller où il vous plaît ? Je vais vous faire une proposition, que je suis bien sûre que vous accepterez, si vous êtes innocente. Voulez-vous venir demeurer chez moi ? Je vais dans l'instant partir avec vous dans le carrosse que voici, & si vous voulez me suivre, nous serons hors de cette maison en moins d'une demi-heure. Refusez-moi présentement, si vous l'osez, & venez me dire après cela que vous êtes innocente, & dans la volonté de rester telle.

Je suis innocente, Madame, répondis-je, & dans la volonté de rester telle, & je ne puis cependant consentir à votre proposition. Tu en as donc menti, ma chere, me dit-elle fort poliment ; tu en as menti tout net, & je t'abandonne.

Elle se leva là-dessus, & se promena par toute la chambre dans une colere horrible. Son neveu & sa femme de chambre s'écrierent à la fois : En vérité, Milédy, vous êtes bien bonne ; le cas n'est que trop évident, la chose saute aux yeux.

J'aurois volontiers écarté la chaise pour

sortir ; mais son neveu vint s'y asseoir. Ce trait me poussa à bout ; je crus que je serois indigne du rang honorable où j'avois été élevée, quoique j'eusse peur de l'avouer, si je ne montrois pas quelque sorte de fermeté. Quoi donc ! Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ici pour m'y retenir prisonniere, & pour m'y servir de geolier ? J'y suis, reprit-il, parce que cela me plaît. Est-il vrai, Monsieur, lui dis-je ? Si c'est-là la réponse d'un Gentilhomme à une personne comme moi, j'oserai bien affirmer que ce ne seroit pas celle d'un Gentilhomme à un Gentilhomme.

Milédy, Milédy ! s'écria-t-il, c'est un cartel parbleu ! c'est un cartel, ou la peste m'étouffe ! Non, Monsieur, répliquai-je, je ne suis pas d'un sexe à donner des cartels, & vous le pensez bien de même ; autrement vous vous seriez bien gardé de donner lieu à ce que ce mot signifie.

Que cela ne vous surprenne point, mon neveu, lui dit-elle : la créature ne parleroit pas sur ce ton-là, si elle n'avoit pas couché avec son Maître. Pamela, Pamela, me dit-elle, en me frappant deux ou trois fois sur l'épaule, & en bonne colere, tu as perdu ton innocence, ma fille ; tu as appris un peu de l'effronterie de ton Maître, & tu peux maintenant aller par-tout la tête

levée! Eh bien donc, Madame, lui dis-je; je suis, à ce compte, indigne de votre présence, & je demande à m'en éloigner.

Non, non, s'écria-t-elle; je veux sçavoir auparavant, quelle raison vous pouvez m'alléguer, étant innocente, pour n'accepter pas ma proposition? Je pourrois, lui dis-je, vous en alléguer une excellente; mais je vous prie de m'en dispenser. Je veux l'entendre absolument, reprit-elle. Eh bien donc, Madame, je pense que j'aurois peut-être plus de raisons de n'aimer pas Monsieur que voilà dans votre maison que dans celle-ci.

Eh bien donc, dit-elle, en me contrefaisant encore, il faut vous mettre à une seconde épreuve. Je pars sur l'instant pour vous mener chez votre pere & votre mere, & vous remettre saine & sauve entre leurs mains. Qu'avez-vous à dire à cela? Ah! ah! Mademoiselle Pamela, s'écria son neveu, voilà votre innocence un peu attrapée! Parbleu, Milédy, vous l'avez pour le coup mise à *quia*.

Ayez la bonté, Madame, lui dis-je, de dire à ce joli Monsieur de s'éloigner de moi: vos propositions sont si obligeantes, que je crois que vous ne voulez pas moins que me faire housspiller. Je veux être pendu, reprit-il, si elle n'a envie de faire de

moi un dogue qui la harcelle ; vous verrez que ce petit taureau-là nous jettera bientôt par-dessus sa tête. En vérité, Monsieur, lui dis-je, vous vous comportez comme si vous étiez effectivement dans le lieu où les tigres & les ours s'entredéchirent.

Finissez, mon neveu, s'écria Milédy : vous ne faites que lui donner prétexte à éluder mes questions. Allons, Pamela, répondez-moi. Volontiers, Madame, lui dis-je, & voici ma réponse : Je n'ai nul besoin de vous être obligée pour l'honneur que vous offrez de me faire ; car je pars demain pour me rapprocher de mes parens. Tu en as menti pour la seconde fois, pécore que tu es, me dit-elle. Je ne suis pas d'une qualité, répondis-je, à pouvoir répliquer à un tel langage. Encore ! reprit-elle avec fureur ; ne me provoque pas avec tes réflexions & ton insolence : si tu l'oses, je te traiterai d'une maniere indigne de moi. Vous l'avez déja fait, pensois-je en moi-même : mais je n'osois le dire. Et qui est-ce qui doit vous mener chez votre pere & votre mere, ajoûta t elle ? Qui il plaira à mon Maître, Madame, répondis-je. Oh ! cela s'en va sans dire, reprit elle : tu feras, sans doute, tout ce qui lui plaira, si tu ne l'as pas déja fait. Allons, Pamela, dis-

moi franchement, n'as-tu pas été entre deux draps avec ton Maître ? Ah ! ma drôleſſe ! Ce diſcours me pénétra. Je ſuis ſurpriſe, Madame, lui dis je, que vous puiſſiez gagner ſur vous de me traiter de la ſorte: vous ne vous attendez pas ſans doute à une réponſe. Mon ſexe & ma jeuneſſe devroient bien m'épargner un pareil traitement de la part d'une perſonne de votre naiſſance & de votre qualité, qui, malgré toutes les diſtances qu'on pourroit imaginer entre nous, eſt pourtant du même ſexe que moi.

Tu es une audacieuſe créature, & je le vois de reſte, me dit-elle. De grace, Madame, lui dis-je, permettez-moi de m'en aller : on m'attend à dîner dans le bourg. Non, reprit elle, je ne ſçaurois me paſſer de vous, & quels que ſoient ceux chez qui vous devez aller, ils vous pardonneront quand on leur dira que c'eſt moi qui vous ordonne de n'y aller pas; & ma jeune Dame pour rire peut bien me le pardonner auſſi, ſi elle fait réflexion que c'eſt l'arrivée ſoudaine de la fille de feu ſa Maîtreſſe, & de la ſœur de ſon Maître, qui exige qu'elle reſte au logis.

Mais, de grace, Madame, conſidérez qu'un engagement de longue-main eſt quelque choſe. Je le ſçais comme toi, mon enfant, reprit-elle ; mais je ne ſçais pas

pourquoi il faut que des souillons de filles de chambre le prennent sur le ton d'engagemens de longue-main. Ah ! Pamela, Pamela, je suis fâchée de te voir ainsi contrefaire tes supérieurs, & te donner de si grands airs ; je vois que tu es gâtée sans ressource. De cette fille modeste, & innocente, & humble qui plus est, que je t'ai connue autrefois, tu n'es plus propre au monde qu'au métier que je crains que tu ne fasses.

De grace, Madame, interrompit son neveu, que signifie tout ce que vous dites ? Sans doute que c'en est fait pour elle, & que la chose lui plaît. Elle est dans un songe qui l'enchante ; c'est dommage de l'éveiller avant que l'illusion soit dissipée. Toute méchante que vous me croyez, Madame, lui dis-je, je ne suis pas accoutumée à entendre des réflexions & des discours semblables à ceux que me tient Monsieur ; & je ne sçaurois les souffrir.

Taisez-vous, mon neveu, lui dit Milédy. Pauvre fille ! ajoûta-t-elle en secouant la tête ! quelle aimable innocence vient de faire naufrage ! c'est le plus grand dommage du monde ! Je pleurerois volontiers sur elle, si cela pouvoit lui faire du bien. Mais elle est perdue sans ressource, perdue absolument ; & elle a, pour s'achever,

pris les allures qui distinguent toutes les créatures de son espece.

La douleur me faisoit verser les larmes les plus amères. Dites tout ce qu'il vous plaira, Madame, repris je; voici le dernier mot que je vous répondrai, si je puis m'en empêcher.

Madame Jewkes entra, & demanda à Milédy si elle étoit prête pour le dîner. La réponse fut qu'oui. Je voulois sortir avec elle; mais Milédy prit ma main, en disant qu'elle ne pouvoit se passer de moi. Vous pouvez, Mademoiselle, ajoûta-t-elle, ôter vos gants, & quitter votre éventail; car vous ne sortirez pas. Si vous vous comportez comme il faut, vous me servirez à table, & tout en mangeant je reprendrai un peu la conversation avec vous.

Puis-je dire un mot à Madame, me dit la Jewkes? Je n'en sçais rien, Madame Jewkes, lui dis-je; car Milédy me tient la main, & vous voyez que je suis une espece de prisonniere.

Qu'avez-vous à dire, Madame Jewkes, interrompit Milédy? vous pouvez parler devant moi. Mais la Jewkes sortit, & parut affligée pour l'amour de moi. Elle m'a dit depuis que j'étois rouge comme l'écarlate.

On avoit mis le couvert pour trois personnes

ſonnes dans l'autre ſalle ; Milédy m'y traîna : Allons, ma chere petite, me dit-elle chemin faiſant, & d'un air moqueur, je vous ſervirai d'Ecuyer, & je prétends bien que vous le trouviez auſſi bon que ſi c'étoit mon frere.

Que mon ſort ſeroit affreux, penſois-je en moi-même, ſi j'etois auſſi méchante qu'elle le croit ! Mon état étoit pourtant aſſez triſte.

Allons, mon neveu, dit Milédy, mettons-nous à table. Et vous, Rebecca, ajoûta-t-elle en s'adreſſant à ſa ſuivante, aidez à Pamela à nous ſervir ; nous ne voulons point d'hommes auprès de nous. Allons, ma jeune Dame, continua-t-elle en ſe tournant vers moi, faudra-t-il que je vous aide à ôter vos gants blancs ? Madame, lui dis je, c'eſt un honneur que je n'ai pas mérité de votre part.

La Jewkes entra pour lors avec le premier plat. Attendez-vous quelque autre perſonne, Madame Jewkes, lui dit-elle, que vous mettez trois couverts ? Je croyois, reprit la Jewkes, que Milédy & Madame s'étoient aſſez repatriées pour qu'elle ſe mît auſſi à table. Que veut dire cette ruſtaude, reprit Milédy avec tout le dédain imaginable ? Pouvez-vous vous figurer que je ſouffrirai qu'une créature comme celle-

là mange avec moi? Elle mange bien avec mon Maître, Madame, soit dit, sans vous déplaire, reprit la Jewkes. Je n'en doute pas, ma mie, lui dit Milédy, ni qu'elle n'y couche non plus, n'est-ce pas? Répondez-moi, Madame la joufflue. Que de licences les Dames de Cour se donnent!

Si elle y couche, répliqua la Jewkes en s'en allant, il y a peut-être des raisons pour cela. Oh! oh! dit Milédy, la pécore t'a-t-elle aussi mise de son parti? Allons, ma chere petite, ôtez vos gants quand je vous le dis. Et sur le champ elle m'ôta elle-même le gant de la main gauche, & apperçut mon anneau. Dieu me soit en aide! s'écria-t-elle; ai-je la berlue, ou la créature a-t-elle affectivement un anneau? Voici bien une autre comédie, vraiment! Sçais-tu bien, ma chere, que tu es dupée le plus cruellement du monde? Pauvre nigaude! tu as donc fait ce bel échange, & troqué ton honneur pour cette babiole? Je gagerois bien que ma petite reine a joué son rôle à merveille; qu'elle s'est carrée comme la femme la mieux mariée; & que par conséquent elle le prend encore sur le ton de Dame de qualité. Comment donc, dit-elle, en me faisant faire la pirouette; te voilà aussi affétée qu'aucune nouvelle mariée que je connoisse. Je ne m'étonne plus de te

voir ainſi tirée à quatre épingles & parler de tes engagemens de longue-main. Marche vers le miroir, je t'en prie, conſideres-y ta figure, & reviens à moi, afin que je voye avec quelles graces tu peux jouer le rôle comique qu'on t'a donné à remplir.

Quoiqu'outrée de la maniere du monde la plus cruelle, je me réſolus de tâcher de garder le ſilence; & j'allai pour cet effet m'aſſeoir ſur la fenêtre, tandis qu'elle s'aſſit au haut bout de la table Son impertinent neveu s'aſſit à côté d'elle, en me regardant avec une effronterie des plus inſultantes. La mariée ne s'aſſiéra-t-elle pas auprès de nous, Madame, lui dit il? Sans doute reprit Milédy; rien n'eſt mieux penſé. Madame la mariée me pardonnera-t-elle de m'aſſeoir à ſa place? J'étois muette tout ce tems.

Tu as pourtant un reſte de modeſtie; mon enfant, me dit-elle en lâchant un miſérable quolibet; car tes grands airs te peſent tant, que même en ma préſence tu es obligée de t'aſſeoir, ne pouvant plus en ſoutenir le faix. Je demeurai aſſiſe & toujours muette. Voilà un cruel contre-tems, me diſois-je à moi-même, qui m'empêche, pour ſurcroît, de témoigner mon attention envers celui à qui je dois le plus d'égards, & dont je m'attirerai peut-être l'indigna-

tion, s'il se trouve au rendez-vous avant moi. Elle mangea donc de la soupe; autant en fit son neveu: & comme elle disséquoit une volaille: Si tu as quelque envie, mon petit cœur, me dit-il, je te servirai un aileron, une carcasse, ou un autre morceau. Mais, peut-être, ajoûta-t-il, aimes-tu mieux le croupion; veux-tu que je te le porte? Et tout fils qu'il est de Milord N**, & peut-être bien tôt Lord lui même, il se mit à rire en véritable idiot. Sa mere, qui étoit sœur de Milord Davers, étant morte, il tient de Milord Davers le peu d'éducation qu'il a eue. Le pauvre sot! malgré toute sa grandeur, il ne mourra jamais pour avoir eu part à une conjuration, du moins à une dont il ait dressé le plan. Si j'avois pu monter pour lors à ma chambre, je vous en aurois tracé le portrait. Pour un homme de 25. à 26. ans, ce qui est environ l'âge de mon cher Maître, c'est un mortel étrangement fagoté.

Servez-moi un verre de vin, Pamela, me dit Milédy. Sa femme de chambre voulant le lui donner: Vous n'en ferez rien, Rebecca, lui dit-elle. Je veux que Milédy que voilà me fasse cet honneur; & je verrai en même tems si elle sçait se tenir debout. Je gardois le silence sans remuer.

M'entends-tu, vestale? continua-t-elle.

Verſe-moi un verre de vin, quand je te l'ordonne. Quoi! tu n'en remues pas ton pied! Attends, je vais me lever & te ſervir, moi. Je demeurois toujours immobile, & m'éventois ſans rien dire. Apparemment, Madame la mijaurée, me dit-elle, que, quand je vous aurai fait une demi-douzaine de demandes tout de ſuite, vous y répondrez en une ſeule fois? N'eſt-ce pas, ma petite mignonne?

J'étois ſi outrée, que, ſans ſçavoir ce que je faiſois, j'arrachai de bonne rage un morceau de mon éventail avec mes dents: je gardai pourtant encore le ſilence, & ne fis que m'éventer avec vivacité.

Je crois, me dit-elle, qu'une demande de plus terminera la demi-douzaine; & j'eſpere qu'alors j'aurai droit à une réponſe de la part de votre humilité.

Le neveu ſe leva, m'apporta la bouteille & le verre: Allons, Madame la mariée, me dit-il, ayez la bonté de ſervir Milédy, & moi je ſerai votre adjoint. La bouteille & le verre ſont en bonne main, Monſieur, lui dis-je; ſervez Milédy vous-même. Quoi donc! pécore, dit celle-ci, penſes-tu être au-deſſus de cela? Inſolente, continua-t-elle, en ſe mettant en fureur, faites votre devoir quand je vous le dis, & me ſervez un verre de vin tout à l'heure; ſinon je.....

Je ne puis qu'être battue, pensai-je en moi-même en prenant un peu de courage. Si je n'étois, lui dis-je, que ce que vous me croyez, & qu'on requît de moi de vous servir à table, & même de me mettre à vos pieds, en vérité, Madame, je le ferois de grand cœur : mais si vous ne voulez que triompher d'une personne qui pense que l'honneur qu'elle a reçu lui prescrit de jouer un autre rôle pour n'en être pas tout-à fait indigne, en ce cas, Madame, je suis obligée de vous dire que je n'en ferai rien.

Sa surprise parut sans égale. Je suis, dit-elle en regardant alternativement son neveu & sa femme de chambre, je suis dans un étonnement qui n'est pas concevable ! non, je n'en reviens pas ! Tu voudrois donc, à ce compte, que je conclusse que tu es la femme de mon frere, n'est-ce pas ?

Vous me l'arrachez, Madame, répondis-je. Mais, reprit-elle, t'imagines-tu donc toi-même l'être en effet. Qui se tait, consent, dit son neveu ; il est clair qu'elle le pense ainsi. Me leverai-je, Madame, pour rendre mes respects à ma nouvelle tante ?

Es-tu donc si possédée du démon de l'impudence, me dit Milédy, que d'oser te regarder comme ma sœur ? Madame, repris-je, c'est une question à laquelle il con-

vient beaucoup mieux que votre digne frere réponde, que moi.

Elle se leva toute en fureur. Madame, lui dit sa femme de chambre, vous vous ferez plus de mal qu'à elle; arrêtez, de grace: si la pauvre fille a été abusée par le mariage supposé comme vous l'avez ouï dire, elle mérite la compassion de Milédy bien plus que sa colere. Cela est vrai, Rebecca, cela est très-vrai, lui dit-elle; mais cependant il n'y a pas moyen de supporter l'insolence de cette créature.

Je voulois gagner la porte & sortir; mais le neveu courut & y appuya son dos. Je m'attendois à de mauvais traitemens de la part de l'orgueilleuse & emportée Milédy Davers; mais j'avoue que ceci passa mon imagination. Monsieur, lui dis-je, quand mon Maître viendra à sçavoir votre impolitesse à mon égard, vous aurez peut-être lieu de vous en repentir. En disant cela, j'allai me rasseoir sur la fenêtre.

Un autre cartel, ou le diable m'emporte, dit-il; mais je suis bien-aise du moins qu'elle l'appelle son Maître. Vous voyez, Madame, ajoûta-t-il, qu'elle même ne croit pas être mariée, & que par conséquent elle n'a pas été si abusée que vous voulez bien le penser. Là-dessus, il vint à moi, & mettant un genou en terre avec un air d'insulte

qui tenoit de plus que de la barbarie : Ma chere tante, me dit-il, donnez-moi votre bénédiction*, ou votre malédiction, il ne m'importe lequel des deux ; donnez vîte seulement, de peur que je ne perde mon dîner.

Freluquet doré, lui dis-je, en lui jettant le plus mépriſant de tous les regards, (car il étoit galonné ſur toutes les coutures,) dans vingt ou trente ans d'ici, quand vous ſerez en âge de raiſon, je ſçaurai mieux comment vous répondre ; en attendant, jouez avec vos laquais, & non pas avec moi. Ce mot lâché, j'allai m'aſſeoir ſur une autre fenêtre plus voiſine de la porte. Pour lui, il avoit l'air auſſi franchement ſot qu'il l'eſt en effet.

Rebecca, Rebecca, s'écria Milédy, il n'y a pas moyen d'y tenir ! Cela eſt inouï ! Quoi donc ! le parent de Milord Davers, & le mien, ſera traité de la ſorte par une ſouillon comme celle-là ! Elle accourut en

* En Angleterre, les enfans bien nés, juſqu'à un âge aſſez avancé, vont, en ſe levant & en ſe couchant, demander la bénédiction à leurs peres & meres, ou à leurs oncles & tantes, quand leurs parens ſont morts ; ils vont même quelquefois la demander à ceux-ci, du vivant & en préſence de leurs peres & meres ; ce qui eſt un raffinement du bel air.

même tems vers moi, & je commençai bien ſincerement à craindre ; car au fond mon courage ne va guère loin. Mais Madame Jewkes entendant la diſpute s'échauffer, rentra avec le ſecond ſervice, & dit à Milédy : De grace, Madame, ne vous agitez point à cet excès : j'ai grand' peur que le jour d'aujourd'hui n'amene des choſes qui mettront plus d'éloignement que jamais entre Milédy & ſon frere : car mon Maître aime Madame à la folie.

Tais-toi, ma mie, lui dit Milédy ; j'eſpere qu'étant née dans cette maiſon, j'y aurai quelque privilége, ſans être obligée d'écouter les impertinens domeſtiques qui y ſont.

Je vous demande mille pardons, reprit la Jewkes ; & ſe tournant vers moi : Madame, me dit-elle, mon Maître trouvera très-mauvais que vous le faſſiez ainſi attendre. Je me levai là-deſſus pour ſortir. S'il n'y a que cette raiſon, reprit Milédy, cette créature ne ſortira pas. Elle courut auſſitôt à la porte, la ferma, & dit à Madame Jewkes : Gardez-vous, ma mie, de rentrer ici que je ne vous appelle. Allons, Mademoiſelle, me dit-elle, en venant à moi & me ſaiſiſſant la main, vous aurez la bonté de trouver vos jambes.

Je demeurai debout. Voilà, dit elle, en me tapotant les joues, un incarnat qui mon-

tre que ton petit cœur a de la rancune de reſte, ſi tu oſois la laiſſer voir ; viens ici, ajoûta-t elle en me tirant juſqu'à ſa chaiſe : tiens-toi debout là, & tandis que je dîne réponds-moi à quelques queſtions ; je te renverrai enſuite, en attendant que je faſſe rendre compte à ton impudent de Maître ; je vous confronterai pour lors, & tout ce myſtère d'iniquité ſera développé ; car je t'avertis que je prétends l'approfondir.

Lorſqu'elle ſe fut raſſiſe, je m'en allai à la fenêtre du côté oppoſé de la ſalle qui regarde ſur le jardin de derriere. Ne mettez pas Madame en colere, Mademoiſelle Pamela, me dit alors ſa ſuivante ; tenez-vous debout auprès de Milédy, comme elle vous l'ordonne. De grace, ma bonne, lui dis-je, contentez-vous d'exécuter les ordres de votre Maitreſſe, ſans prétendre me donner auſſi les vôtres. Je vous demande mille pardons, ma chere Mademoiſelle Pamela, me dit elle : vraiment ! les tems ſont bien changés pour vous, à ce que je vois ! Milédy, repris-je, eſt fort autoriſée à réclamer le privilége d'en uſer librement dans la maiſon où elle eſt née : mais vous pouvez par la même raiſon faire trêve aux airs libres dans la maiſon où vous avez reçu votre éducation. Oh ! oh ! Mademoiſelle

Pamela, me dit-elle, puiſque vous m'y forcez, je m'en vais un peu vous parler à cœur ouvert. Paix, paix, ma chere bonne, lui dis-je, contrefaiſant le langage de Milédy Davers à la Jewkes; Milédy n'a pas beſoin de votre ſecours; d'ailleurs, je ne ſçais pas gronder.

La ſuivante étoit ſi outrée, qu'elle en bégayoit de rage, tandis que le petit Milord s'en tenoit les côtés de rire. Le diable m'emporte, ma pauvre Rebecca, lui dit-il, je te conſeille en ami de laiſſer à Milédy le ſoin de la moriginer; car elle en vaut plus de vingt comme toi & moi. Et puis il ſe remit à rire, & à répéter: *Je ne ſçais pas gronder*, qui étoient mes dernieres paroles. Parbleu, Mademoiſelle, ajoûta-t-il, vous ſçavez dire, en récompenſe, des choſes diablement piquantes, ou la peſte m'étouffe. Ah! pauvre Rebecca, pauvre Rebecca! te voilà toute ſtupéfiée, ou je meure!

Mais encore, Pamela, me dit Milédy, viens ici, & parle-moi franchement. Te crois-tu donc bien réellement mariée? Ma très-chere Dame, repris-je en m'approchant de ſa chaiſe, je répondrai volontiers à toutes vos queſtions, ſi vous voulez ſeulement m'écouter en patience, & ne pas vous mettre en colere comme vous faites: mais je ne ſçaurois ſouffrir d'être traitée de-

la sorte par Monsieur que voilà, & par la femme de chambre de Milédy. Mon enfant, reprit-elle, tu es fort impertinente à Monsieur que voilà ; tu ne sçaurois te résoudre à m'être civile ; & la femme de chambre de Milédy vaut beaucoup mieux que toi: mais il ne s'agit pas de cela : est-ce bien sincerement que tu te crois mariée ?

Je vois, lui dis-je, Madame, que vous êtes résolue à ne trouver bonne aucune des réponses que je pourrois vous faire : si je disois que non, vous m'accableriez alors d'épithetes ; & peut-être aussi que je n'aurois rien dit de trop vrai. Si j'ose lâcher un oui, vous me demanderez comment je puis avoir l'audace de le penser, & vous appellerez cela un mariage supposé. Je veux, dit-elle, une réponse plus positive. Et de grace, Madame, interrompis-je, que vous servira-t-il de sçavoir ce que je pense ? vous n'en croirez pas moins ce qu'il vous plaira.

Mais, reprit-elle, peux-tu bien avoir la vanité, l'orgueil, la sottise de te croire actuellement mariée à mon frere ? Il n'est pas hébété, mon enfant ; mais, en récompense, il est libertin de reste, & tu n'es pas la premiere en date parmi les guenippes qui l'ont cru trop légerement. Bon ! bon ! lui dis-je dans une agitation terrible ; mais comme je suis tranquille & contente de

mon sort, je prie Milédy de me laisser dans cet état aussi long tems que faire se pourra. Il me suffira de connoître mon désastre, quand je ne pourrai plus en douter. S'il étoit aussi terrible que Milédy le prétend, elle devroit avoir pitié de moi plutôt que de me tourmenter ainsi avant le tems.

Fort bien, dit-elle; mais t'imagines-tu que je puisse penser sans chagrin, qu'une jeune créature que ma pauvre chere mere aimoit tant, se soit ainsi précipitée la tête la premiere, & ait consenti à sa perte en donnant dans un panneau grossier, après avoir fait une si noble & si longue résistance?

Je suis à cent lieues de me croire abusée & perdue, Madame, lui dis-je; & vous me permettrez de dire que je suis aussi innocente & aussi vertueuse que je l'aie jamais été de ma vie. Tu mens, reprit-elle.

Madame me l'a déja dit deux fois.

Ce mot me coûta un coup sur la main. Je remercie très-humblement Milédy, lui dis-je, en faisant une profonde révérence: mais en même tems je ne pus retenir mes larmes. Quoique je vous remercie du traitement que j'éprouve de votre part, ajoûtai-je, je doute fort, Madame, que votre cher frere en fasse autant. Appro-

che-toi un peu de moi, ma chere petite, me dit elle : & si tu ne crois pas avoir déja suffisamment brouillé les cartes entre le frere & la sœur, je fournirai un peu plus de matiere aux rapports que tu lui feras. Apprends, mon enfant, que s'il étoit ici, je t'en traiterois un peu plus mal, & ne l'épargnerois pas lui-même. Plût à Dieu qu'il y fût, m'écria-je ! Oses-tu bien me menacer, insolent boute-feu que tu es ?

De grace, Madame, repris je en m'éloignant un peu, faites réflexion sur tout ce que vous m'avez dit depuis que j'ai eu l'honneur, ou plutôt le malheur de me présenter devant vous ; & voyez s'il vous est échappé avec moi un seul mot digne d'une personne de votre rang, en supposant même que je fusse la guenippe & la créature pour laquelle vous me prenez. Viens ici, je t'en prie, ma chere petite impudente ; viens à ma portée pour un seul moment, reprit-elle, & je te répondrai comme tu le mérites.

Quand on eut déservi ; je pense, lui dis-je, que je puis à présent m'ôter de devant les yeux de Madame ? Je pense que non, répondit-elle. Je gage, ajoûta-t elle, que ton estomac est trop plein pour manger ; ainsi tu peux bien jeûner jusqu'au retour de ton joli-homme de Maître.

Permettez, Madame, dit sa femme de chambre, que la pauvre fille mange avec Mademoiselle Jewkes & moi. Vous avez bien de la bonté, Mademoiselle Worden, lui dis-je; mais, comme vous l'observiez tout-à-l'heure, les tems sont bien changés pour moi; & j'ai en dernier lieu été honorée d'une compagnie si supérieure à la vôtre, que je ne sçaurois m'y abaisser.

Vit-on jamais une insolence pareille, dit Milédy? Ah! Rebecca, pauvre Rebecca! s'écria le neveu; elle vous bat à plate couture. Milédy voudroit-elle bien me dire, combien de tems je dois rester encore ici, ajoûtai-je? car elle peut voir par cette lettre, que je suis obligée de sortir pour exécuter les ordres de mon Maître. Et là-dessus, je lui donnai la lettre que ce cher Maître m'avoit écrite de chez Monsieur Carlton, & que j'espérois qui la porteroit à me mieux traiter, parce qu'elle pourroit en inférer l'honneur que son frere m'avoit fait. C'est bien en effet la main de mon digne frere, dit Milédy. Elle est adressée à Mademoiselle Andrews. C'est apparemment à vous, mon enfant? Elle lut ensuite la lettre, faisant les remarques suivantes à mesure qu'elle avançoit.

Ma très-chere PAMELA, ... » Bien » debuté! *j'espere que vous ne vous allar-*

merez point de ce que je ne reviens pas au logis ce soir. « Vraiment ! c'est du tendre » cela ! Et vous, en êtes-vous allarmée, » pauvre enfant ? *Vous pouvez bien penser que je ne sçaurois me défendre de rester ici.* » Oh ! cela ne souffre pas de difficulté. » Une créature de ton métier est plus ten- » drement traitée que ne le seroit une hon- » nête-femme. Mais remarquez, je vous » prie, comme il finit ! *Je souhaiterois volontiers*, » de grace, mon neveu, remar- » quez ceci, *je souhaiterois volontiers que nous*, « appuyez bien sur ce *nous*, car il » est d'un grand poids, *que nous ne fussions pas engagés à nous trouver demain au soir chez le Chevalier S***. avec nos bons voisins.* » Quoi donc ! mon enfant, » les bons voisins & le Chevalier de S***. » te permettent-ils de leur rendre des visi- » tes ? A ce compte, je leur réponds bien » qu'ils n'en auront jamais des miennes ; » *& d'un autre côté, j'ai si fort à cœur de partir mercredi pour le Comté de Bedford* ; « oh ! oh ! mon neveu, nous venons bien à point nommé, à ce que je vois ; *que, tant pour cela que pour mieux répondre aux civilités de tant de bons amis qui s'y trouveront pour l'amour de nous, je ne me soucie pas de remettre la partie.* » Observez » bien ce qui suit, mon neveu. » *Ce que je*

vous demande donc en grace, » remarquez » comment le misérable, qui a pu nous » traiter moi & votre oncle comme vous » sçavez qu'il a fait, se rend l'humble sup- » pliant d'une pareille créature ! *je vous demande donc en grace, ma chere*, « *Ma* » *chere !* c'est cela qui est beau ! Je prie » Dieu de pouvoir l'achever sans mal de » cœur ; » *ce que que je vous demande donc en grace, ma chere*, (elle me regardoit pour lors en face) *est d'aller dans la berline chez le Chevalier ; plutôt vous partirez, & mieux ce sera ;* » Tuchoux ! & pour- » quoi tant de diligence, puisque NOUS » ne sommes attendus que ce soir ? Pour- » quoi ? Le voici : remarquez, je vous » prie, la raison. Hem ! » *Parce que vous vous divertirez ;* » rien n'est plus obli- » geant : « *Parce que vous vous divertirez avec une compagnie dont tous les membres,* » Prenez bien garde à ceci, mon neveu, » *dont tous les membres vous admirent tant.* » Vous noterez que, s'il avoit été marié, » il se seroit plutôt pendu que de lâcher un » trait aussi obligeant, j'en jurerois bien. » Cela est très-vrai, ma tante, reprit le ne- » veu : cela est clair comme le jour. » (Pauvre mariage ! disois-je en moi-même, comme on te ménage peu ! J'espere pourtant que la bonne Milédy Davers n'en

parle pas ainſi par expérience. Je n'oſois m'en expliquer.) *Dont tous les membres vous admirent tant :* » il faut que je le répete encore, ajoûta-t-elle ; *dont tous les membres vous admirent tant.* Je voudrois pour l'amour de toi, ma jolie petite Demoiſelle, que tu fuſſes auſſi *admirable* pour ta vertu, que pour ton beau petit muſeau. » *J'eſpere vous y joindre l'après-dînée à l'heure de votre thé.* » A ce compte, mon enfant, il ſera tems de reſte, dans une heure ou deux d'ici, de ſonger à remplir tous vos importans engagemens de longue-main. » *Ce qui vaudra mieux, que de gagner premierement le logis pour aller vous retrouver enſuite : parce que ce ſeront ſix milles d'épargnés pour moi ; & que je ſçais que la compagnie excuſera mon équipage, attendu l'occaſion.* » C'eſt fort bien dit, mon enfant : tout ajuſtement ſera aſſez bon, en vérité, pour toute compagnie qui t'admirera, & pour l'auteur de ta ruine..... Mon neveu, mon neveu ! s'écria-t-elle, écoutez derechef ; car ce qui ſuit vaut de l'or. *Chaque inſtant de cette courte abſence me paroît un jour.* « Que dites-vous de celui-là ? Il faut que je le répete ; *chaque inſtant de cette courte abſence me paroît un jour !.....* » Admirez auſſi le bel eſprit du

» bon frere ! On voit bien que l'amour eſt » une nouveauté pour lui. Il s'eſt paſſé un » tems des plus longs & des plus ennuyeux » depuis qu'il n'a vu ſon adorable ; ſon » amoureux calcul ne le fait pas monter à » moins de douze jours & douze nuits : il » n'en rabattroit pas une minute. Et cepen- » dant, tout ENNUYEUX que ce tems lui » paroît, ce n'eſt, ſelon lui, qu'une COURTE » ABSENCE. C'eſt parler comme un oracle, » mon bon chere frere ; j'admire la juſteſſe » avec laquelle vous vous accordez avec » vous-même. Mais les ſages qui devien- » nent amoureux, ſont toujours les plus » ſots des hommes. Or, écoutez mainte- » nant la raiſon pour laquelle cette COUR- » TE abſence, qui eſt en même tems une » ſi LONGUE ABSENCE, lui paroît ſi ENNUYEU- » SE. *Chaque inſtant de cette longue abſen- ce paroît un jour à celui qui eſt*, » remar- » quez ! » *à celui qui eſt avec toute la ſin- » cérité imaginable, mon très-cher amour.* » Fort du TRÈS-CHER AMOUR ! L'expreſſion » en ſera déſormais inſupportable. Mon » neveu, dites, je vous prie, à mon on- » cle de ne m'appeller jamais ſon très- » cher amour. *A vous pour jamais !* » Cer- » tes, mon frere, vous mentez, & vous » le ſçavez, qui plus eſt. Si bien donc, ma » bonne Milédy Andrews, ou Milédy tous

» ce qu'il vous plaira, que *votre très-cher* » *amour* doit être *à vous pour jamais*. Et » tu as la vanité de croire cela! Mais at- » tendez, voici un postscript. Le pauvre » homme ne pouvoit se résoudre à prendre » congé de son *très-cher amour*. Il en tient » furieusement, au moins! En vérité, son » *très cher amour*, vous êtes bien heureuse » d'avoir un tel amant! » *Si vous pouviez aller dîner avec eux.* » Criez miséricorde » à présent, mon *très-cher amour*, car voici » venir votre engagement de longue main. *ce seroit une liberté qui leur feroit d'autant plus de plaisir, qu'ils ne s'y attendent point.*

Me voilà enfin au bout de l'obligeante lettre. Vous voyez, me dit-elle, que cette liberté peu attendue, & infailliblement peu souhaitée, à moins que ce ne soit par complaisance pour sa sottise, est un honneur que vous ne sçauriez faire à cette compagnie si admirante. Et il m'est si impossible à moi-même de m'empêcher de vous *admirer, mon très-cher amour*, que je ne vous perdrai pas de vue de toute la soirée. Car il seroit bien plus cruel que la sœur de ton Maître ne pût pas avoir le bonheur de jouir un peu de ta charmante compagnie.

Je vis assez qu'il m'avoit servi de très-peu de lui montrer ma lettre, & je m'en repentis plusieurs fois pendant qu'elle la l...

soit. J'espere donc, Madame, lui dis-je, que vous me permettrez d'envoyer faire mes excuses à votre cher frere, & l'avertir que Milédy est venue, & qu'elle est si épriſe de moi, qu'elle ne sçauroit se résoudre à me laisser aller. Qu'elle est charmante ! me dit-elle avec depit ; tu voudrois apparemment que ton cher Maître fût ici, pour y quereller sa sœur à ton sujet ; mais tu ne sortiras pas de devant mes yeux. Je voudrois te demander à présent, quelle étoit ton idée en me montrant cette lettre. Mon idée étoit, repris-je, de montrer à Milédy comment j'étois engagée pour tout le jour, & pour ce soir. Et tu ne me l'as montrée que pour cela ? me dit-elle. Je n'en sçais rien, Madame, lui répondis-je ; mais si vous en pouviez déduire quelqu'autre chose, je pourrois espérer aussi de n'en être pas plus mal-traitée.

Ses yeux commencerent à s'allumer. Je sçais, me dit-elle, en me saisissant par la main fort rudement, je sçais, insolente créature, que vous ne me l'avez montrée que pour m'insulter. Vous me l'avez montrée, afin que je visse qu'il pouvoit avoir de meilleures manieres pour une gueuse née gueuse, que pour moi & le bon Milord Davers. Vous me l'avez montrée pour essayer si je serois une sotte aussi crédule

que vous, & pour me faire regarder votre mariage comme réel, tandis que je sçais toute la friponnerie de l'affaire, & que j'ai lieu de croire que vous le sçavez aussi: & vous me l'avez montrée, pour me jetter au nez qu'il fait des bassesses en faveur d'une image comme vous, au déshonneur d'une famille plus ancienne & plus exempte de taches qu'aucune qu'il y ait dans le Royaume. Je te donne à présent cent guinées pour le premier mot impertinent que tu lâcheras, afin de pouvoir te fouler aux pieds tout à mon aise.

Cela n'est-il pas bien terrible ? J'aurois sans doute beaucoup mieux fait en ne lui montrant pas la lettre. J'étois épouvantée. Cette horrible menace, ses yeux allumés, & l'air de rage qui étoit répandu sur sa personne m'ôterent tout mon courage. Ma chere Dame ! lui dis-je en pleurant, ayez pitié de moi: je vous jure que je suis honnête; je vous jure que je suis vertueuse; en vérité je ne ferois pas une mauvaise action pour tout l'or du monde.

Quoique je sçache toute la fourbe de ton prétendu mariage & de ton ridicule anneau que voilà, & tout le reste de cette scène d'extravagance & d'iniquité, me dit-elle, je n'aurai jamais la patience de te voir me montrer un instant de plus la va-

nité de te croire mariée à mon frere ; je n'en souffrirai jamais la pensée : ainsi, Pamela, prends garde, petit rejetton de gueux, prends garde.

Madame, lui dis-je, épargnez, de grace, mes chers parens. Ils sont honnêtes & industrieux : un tems a été qu'ils ont vécu sur un très-bon pied, & ils n'ont jamais été gueux. Chacun est exposé à des malheurs. Je puis aisément supporter les plus cruelles imputations qui ne tombent que sur moi-même, parce que je connois mon innocence ; mais je ne puis souffrir qu'on attaque des parens aussi honnêtes & aussi laborieux que les miens, qui ont essuyé les plus grandes traverses, sans jamais rien devoir qu'à la bénédiction de Dieu, & à leurs pénibles travaux.

Oh ! oh ! ne voudrois-tu point, canaille que tu es, prétendre à des ayeux, & à une famille ? Dieu me donne patience & me soit en aide : je m'imagine que la sotte fantaisie de mon frere pour toi, jointe à sa méchanceté naturelle, lui fera bientôt faire des recherches à la Chambre des Comptes, pour donner du relief à l'obscurité d'où tu tires ton origine. Provoque-moi encore, je t'en conjure. Je te donne tout au monde ; pour me dire une seule & unique fois que tu te crois mariée à mon frere.

J'espere, lui dis je, que vous ne me tuerez pas ; & puisque rien de ce que je puis dire ne sçauroit vous plaire, & que vous êtes résolue de me quereller sans miséricorde, puisqu'il ne faut pas que je dise oui ou non, suivant ce que je pense, ayez la bonté de faire de moi ce que vous avez dessein d'en faire, & de me permettre de vous délivrer de ma vue.

Elle me donna un coup sur la main, & s'avançoit pour me donner un soufflet ; mais Madame Jewkes & la femme de chambre l'entendant de dehors, elles entrerent toutes deux dans ce moment ; & la premiere se mettant entre nous : Vous ne sçavez pas ce que vous faites, Madame, lui dit-elle ; en vérité vous ne le sçavez pas. Mon Maître ne me pardonneroit jamais, si je souffrois qu'on traitât ainsi dans sa maison une personne qu'il aime si tendrement ; & je ne le souffrirai pas, toute Milédy Davers, que vous êtes. La femme de chambre s'en mêla aussi, & lui dit que je n'étois pas digne de sa colere. Mais elle étoit absolument hors d'elle-même.

Je voulois sortir, & Madame Jewkes me prit la main pour me mener dehors : mais le digne neveu s'adossa encore contre la porte, & mettant la main sur son épée, dit que je ne sortirois pas que sa tante ne l'eût

l'eût permis. Il tira même son épée à moitié ; ce qui m'épouvanta si fort que je m'écriai ! Ha ! mon Dieu ! l'épée ! l'épée ! & que, ne sçachant ce que je faisois, je courus à Milédy elle-même, la serrai fortement, oubliant pour l'instant combien elle étoit mon ennemie, & lui dis en tombant sur mes genoux : Défendez-moi, ma chere Dame. L'épée ! l'épée ! Ma Maitresse vá tomber en convulsion, dit la Jewkes. Mais Milédy Davers étoit elle-même si étonnée de ce que les choses en étoient venues si loin, que, sans écouter la Jewkes, elle dit à son parent : Ne tirez pas votre épée, mon neveu ; vous voyez que, toute hardie qu'elle est, elle ne peut en soutenir la vue.

Rassurez-vous, me dit-elle ; il ne vous effraiera pas davantage ; je tâcherai de surmonter ma colere, & j'aurai pitié de vous. Levez-vous, & ne faites pas la sotte. La Jewkes me tenoit un flacon sous le nez, qui m'empêcha de m'évanouïr. Madame Jewkes, lui dit Milédy, si vous voulez que je vous pardonne, laissez-nous ensemble Pamela & moi ; retirez-vous, mon neveu ; Rebecca restera seule ici.

Je m'assis sur la fenêtre dans une affreuse agitation ; car, en vérité, je venois d'être terriblement épouvantée. Vous ne devriez pas vous asseoir en présence de Mi-

lédy ; Mademoiſelle Pamela, me dit la ſuivante. Oui, oui, dit Milédy, qu'elle s'aſſeye juſqu'à ce qu'elle ſoit un peu revenue de ſon effroi ; & vous, Rebecca, mettez ma chaiſe à côté d'elle. Elle s'aſſit donc vis-à-vis de moi. En vérité, Pamela, me dit-elle, tâchant de mettre la faute ſur moi, vous avez donné carriere à votre langue d'une maniere bien inſultante, & avec mon neveu qui eſt un homme de qualité, & avec moi-même. Avouez, ajoûta-t-elle en palliant ſa cruauté, & en réfléchiſſant ſans doute qu'elle en avoit plus fait que ſon frere ne pouvoit lui en pardonner, avouez que vous avez été bien impertinente, & demandez pardon à mon neveu & à moi ; & je tâcherai d'avoir pitié de vous : car, après tout, vous êtes une aſſez bonne fille ; & c'eſt grand dommage que vous n'ayez ſoutenu la gageure en demeurant honnête.

Vous me faites injure, Madame, lui dis-je, en vous imaginant que je ne ſuis pas honnête. N'avez-vous pas couché avec mon frere, reprit-elle ? Allons, parlez. Madame, lui dis-je, vous me faites des queſtions d'une maniere bien étrange, & en d'étranges termes.

Oh ! votre délicateſſe, reprit-elle, eſt bleſſée de la franchiſe de ma demande !

C'eſt une mignardiſe qui ſe paſſera bientôt, mon enfant ; bientôt, je vous aſſure. Mais répondez-moi poſitivement. Si je le fais, Madame, la ſeconde queſtion ſera, êtes-vous mariée ? Et vous ne ſerez pas contente de ce que j'y répondrai, & me battrez derechef.

Je ne vous ai pas encore battue, reprit-elle. L'ai-je battue, Rebecca ? A ce que je vois, vous voudriez bien controuver une hiſtoire, n'eſt-ce pas ? Je ne ſçaurois ſouffrir, je te jure, que tu aies ſeulement la penſée que tu ſois ma ſœur. Je connois le fond & le fin fond du tour qu'on t'a joué ; & mon opinion eſt que tu le connois auſſi. C'eſt ſeulement une petite ruſe de ta part, afin que tes grimaces ſervent de manteau à ta facilité, & t'aident à tirer un meilleur parti de lui. Allons, allons, ma drôleſſe, tu vois que je connois un peu le monde ; & autant à mes trente-deux ans, que toi à tes quinze ; entends-tu ?

Je me levai de deſſus la fenêtre ; & m'en allant à l'autre bout de la chambre : Battez-moi encore ſi vous le voulez, lui dis-je ; mais il faut que je vous diſe, Madame, que je mépriſe tous vos diſcours, & que je ſuis auſſi parfaitement mariée que vous.

A ce mot, elle courut vers moi ; mais sa femme de chambre vint encore se mettre entre deux. Chassez, lui dit-elle, Madame, chassez de votre présence cette vaine & méchante petite créature ; elle n'est pas digne d'y paroître. Elle ne fera que chagriner Milédy. Otez-vous du chemin, Rebecca, lui dit-elle ; voilà un discours que je ne souffrirois pas de la part même de mon frere. Je ne l'endurerai jamais. Aussi parfaitement mariée que moi ! Est-ce que cela se peut tolérer ? Mais si la créature croit qu'elle l'est, Madame, dit la suivante, elle est aussi à plaindre d'être si crédule, que mépriſable pour sa vanité.

J'essayai de m'échapper par la porte ; mais elle saisit ma robe, & me tira en arriere. De grace, Madame, lui dis-je, ne me tuez pas : je n'ai fait aucun mal. Mais elle ferma la porte à deux tours sans m'écouter, & mit la clef dans sa poche. Appercevant Madame Jewkes devant la fenêtre, je levai le chassis, & lui dis : Madame Jewkes, je crois qu'il vaudroit mieux que le carrosse allât trouver votre Maître, pour l'informer que Milédy Davers est ici, & que je ne sçaurois la quitter.

Elle étoit résolue de trouver tout mauvais, quoi que ce fût que je pusse dire. Non, non, dit-elle ; car il croira pour lors

que je fais ma compagne de ſa créature, & que je ne ſçaurois m'en ſéparer. Je croyois, Madame, lui dis-je, que vous ne pouviez jamais trouver à redire à un pareil meſſage. Tu ne ſçais rien de ce qui appartient à gens de qualité, ma drôleſſe, me dit-elle : & comment le ſçaurois-tu ? Ni n'en ai envie à ce prix, penſois-je en moi-même.

Que lui ferai-je donc dire, Madame ? Rien, reprit-elle : qu'il attende ſon très-cher amour ; & qu'il l'attende inutilement ; ce ne ſera que quelques heures de plus, de chacune deſquelles il fera un jour dans ſes amoureux calculs. Madame Jewkes s'approchant un peu plus de la fenêtre, & Milédy ſe promenant par la chambre, au bout de laquelle j'étois pour lors ; je lui dis tout bas, que Robert m'attende à l'allée d'ormes ; je vais bien-tôt redoubler mes efforts pour m'échapper.

Auſſi parfaitement mariée que moi ! répétoit Milédy ; l'inſolente créature ! ajoûtoit-elle en ſe promenant en long & en large, & en parlant à elle-même, à ſa femme de chambre, & de tems en tems à moi. Mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de lui plaire en rien, je crus qu'il valoit mieux me taire ; je me tus. Je ſuis donc indigne d'une réponſe, me dit-elle pour lors ? Si je parle, repris-je, quelque reſ-

pectueusement que je le fasse, vous vous mettez en colère contre moi ; si je me tais, vous en êtes mécontente. Si vous vouliez seulement me dire comment je pourrois vous obliger, je le ferois de tout mon cœur.

Confesse la vérité, me dit-elle, avoue que tu es une créature perdue, que tu as couché avec ton Maître, & que tu en es fâchée, aussi-bien que de la discorde que tu as occasionnée entre lui & moi ; & alors je te regarderai en pitié, & le persuaderai de te jetter dehors avec cent ou deux cents guinées. Et quelqu'honnête fermier, ou par compassion, ou par envie de ton argent, s'avisera peut-être de servir de couverture à ta honte : ou, si personne ne veut de toi, il te faudra faire vœu de pénitence, & devenir aussi humble que j'ai cru que tu l'étois autrefois.

J'étois navrée jusqu'au fond de l'ame de ce torrent d'extravagances dictées par la rage, & de me voir ainsi privée du plaisir d'aller où étoit l'objet unique de tous mes desirs, & de surcroît je tremblois d'encourir la disgrace de mon cher Maître. Je vis en m'asseyant, qu'il n'étoit pas fort difficile de sauter par la fenêtre dans la cour, avec laquelle la salle étoit de niveau, & que j'en avois un bon moyen, n'ayant pas

rabaissé le chassis lorsque j'avois parlé à Madame Jewkes. Je n'eus pas plutôt apperçu que Milédy avoit gagné l'autre bout de la salle dans ses allées & venues, que je montai sur le siége de la fenêtre, & la franchis comme un éclair. Je m'enfuis à toutes jambes, tandis que Milédy me rappelloit à une fenêtre & sa suivante à l'autre. Deux de ses gens accoururent à ses cris, & comme elle leur ordonnoit de m'arrêter; Touchez-moi, si vous l'osez, faquins, leur dis-je. Les ordres de leur Maîtresse l'auroient emporté sur mes menaces; mais Monsieur Colbrand, à qui il paroît que Madame Jewkes, voyant comme on me traitoit, avoit eu la bonté d'ordonner de se trouver à portée, accourut, & prenant son air terrible & massacrant, qui me parut lui convenir pour la premiere fois, jura qu'il échineroit (ce fut son expression) le premier qui attenteroit de toucher à sa Maitresse. Il vint tout de suite courir à mes côtés; & j'entendis Milédy dire en propres termes: La créature vole comme un oiseau. Monsieur Colbrand lui-même, malgré ses grandes échasses, pouvoit à peine courir de niveau avec moi. Je ne m'arrêtai qu'au carrosse. Robert qui m'avoit vu courir de loin, en avoit ouvert la portiere qu'il tenoit toute prête. J'y entrai sans toucher le marche-

pied. Allez à toute bride, lui dis-je, & mettez-moi au plus vîte hors de la portée de Milédy. Il fut à l'instant sur son siége. Ne vous effrayez pas, Madame, me dit Monsieur Colbrand en fermant la portiere ; personne ne vous touchera. Robert fouetta à tour de bras ; mais j'étois si hors d'haleine, que je ne pus la reprendre ni revenir de ma peur pendant tout le chemin.

Je ne sçus qu'au moment que le carrosse s'arrêta chez le Chevalier, que Monsieur Colbrand avoit eu la bonté de monter derriere le carrosse, de peur, comme il l'a dit depuis, que Milédy n'envoyât après moi. Quand il fut de retour au logis, il dit à Madame Jewkes que de sa vie il n'avoit vu mon égale pour courir.

Dès que le carrosse s'arrêta, (& ce ne fut que sur les six heures, tant cette cruelle Dame m'avoit retenue long-tems,) Mademoiselle Darnford sortit & vint à moi en courant. Oh ! Madame, s'écria-t-elle, vous êtes mille fois la bien venue ! Mais vous allez être battue ; je vous en avertis ; car il y a déja deux heures que Monsieur B... est ici, & il est bien en colere contre vous.

Cela est bien cruel, en vérité, m'écriai-je. Et je sçavois à peine ce que je disois, n'étant pas encore revenue de ma peur. Laissez-moi m'asseoir, lui dis-je, il n'im-

porte où ; car j'ai eu une cruelle scène. Je m'assis, n'en pouvant presque plus d'agitation, & m'appuyai sur son bras.

Votre Seigneur & Maître est entré ici tout je ne sçais comment ; & après y avoir été une heure sans vous voir venir, il a commencé à ronger son frein, & a dit qu'il ne se seroit pas attendu à si peu de complaisance de votre part. Nous l'avons engagé à force de persuasions à prendre des cartes. Allons, il faut vous montrer, la belle Dame ; car je le crois de trop mauvaise humeur pour venir au-devant de vous.

J'espere, lui dis-je, que vous n'avez point d'étrangers. Nous n'avons, reprit-elle, que deux Dames de nos parentes, qui sont venues de Stamford avec un très-humble serviteur d'une d'elles. Vous n'avez, lui dis-je, que toute la ville & les fauxbourgs. Que ferai-je, bon Dieu ! s'il est fâché ? je n'en sçaurois souffrir l'idée.

Comme j'achevois de parler, Milédy Darnford & Milédy Jones entrerent pour me gronder, à ce qu'elles me dirent, de n'être pas venue plutôt. Mon cher Maître entra lui-même avant que j'eusse eu le tems de parler. Je courus à lui. Comment vous portez-vous, Pamela, me dit il, d'un air un peu plus cérémonieux que je ne l'aurois souhaité? J'espérois, ajoûta-t-il, que,

ayant montré tant de complaisance dans ce que vous m'aviez prié de faire, un demi-mot de ma part auroit suffi pour vous déterminer à venir dîner ici ; d'autant plus que ce que je vous demandois étoit raisonnable, & me paroissoit de nature à devoir vous plaire. Ecoutez-moi, de grace, lui dis-je, mon cher Monsieur, écoutez-moi, & vous aurez pitié de moi, au lieu d'être fâché. Madame Jewkes vous dira qu'aussi-tôt que j'ai reçu vos ordres obligeants, je lui ai dit que je voulois vous obéir, & venir dîner avec cette aimable compagnie, & je m'y suis préparée sur le champ avec le plus grand plaisir du monde. Oh! c'est notre très-chere, interrompirent Milédy Darnford & Mademoiselle sa fille. Eh bien, Monsieur le fier, dit celle-ci à mon maître, ne vous l'avois-je pas bien dit, qu'il falloit que quelque chose fût arrivé ? Mais ces maris sont si tyrans !

Eh bien, ma chere, me dit-il, qu'est-ce qui vous en a empêchée ? Donnez-vous le tems de respirer, vous paroissez toute hors d'haleine. Hors d'haleine ! mécriai-je, oui bien réellement ; car, comme j'étois prête à partir, ne voilà-t il pas Milédy Davers qui arrive à grand train dans la cour ! Milédy Davers ! s'écria-t il, je n'en veux pas sçavoir davantage, ma chere amie. Tu as pas-

sé, ajoûta-t-il, en me baisant plus tendrement qu'il n'avoit fait; tu as passé par une épreuve plus rude que je ne t'en voudrois faire souffrir. Elle est ma sœur; mais je ne puis m'empêcher de dire que tu as trouvé en elle une des plus hautaines femmes d'Angleterre. Car, notre bonne chere mere l'avoit aussi fort gâtée. Mais l'avez-vous vue?

Oui, Monsieur, lui dis-je, j'ai fait plus que de la voir. Comment donc, reprit-il? je veux croire qu'elle n'a pas eu l'insolence de battre ma chere fille! Mais de grace, interrompis-je, dites-moi donc que vous me pardonnez; car, en vérité, je n'ai pu venir plutôt: si ces Dames veulent bien avoir la bonté de m'excuser, je vous dirai tout une autre fois: car si je m'emparois de l'attention de la charmante compagnie, j'en gâterois tout l'enjouement; & quoique le cas me soit d'une toute autre importance, j'y ferois l'effet de la porcelaine cassée de cette Dame, contre l'exemple de laquelle vous vouliez l'autre jour me mettre en garde.

Voilà une bonne enfant, me dit-il: je vois que mes petites insinuations ne sont pas sans fruit avec elle; je vous demande mille pardons de m'être fâché contre vous: à l'avenir je ne vous jugerai qu'après vous avoir entendue. Cela vaut un peu mieux,

dit Mademoiselle Darnford ; l'aveu d'une faute en est une sorte de réparation, & il y a bien des Sultans de maris qui ne s'y abaisseroient pas. Mais, ma chere, ajoûta-t-il, dites-moi donc, Milédy Davers s'est-elle émancipée à quelque incivilité ? Monsieur, répondis-je, elle est votre sœur, & il n'est pas bon que je vous le dise ; mais elle m'a traitée bien cruellement ! Lui avez-vous dit que vous étiez mariée, ajoûta-t-il ? Oui, Monsieur, je le lui ai dit à la fin ; mais elle veut absolument que ce soit un mariage supposé, & que je sois une créature infâme. Elle a été à deux doigts de me battre de ce que j'affirmois la chose ; car elle ne pouvoit pas, me disoit-elle, supporter patiemment l'idée que je fusse réputée sa sœur.

Quel malheur, reprit-il, que je n'aie pas été au logis ! Pourquoi n'avez-vous pas envoyé quelqu'un ici pour me le dire ? Envoyé ! Monsieur, & le moyen ! j'étois retenue prisonniere par force. On n'a pas voulu me laisser désemparer ; autrement, croyez-vous que rien au monde eût pu m'empêcher de vous obéir ? Je leur ai dit que j'avois un engagement de longue-main ; mais Milédy m'a tournée en ridicule sur le mot, en disant d'un ton de railleric : Des petites souillons de filles de cham-

bre parler d'engagemens de longue-main! Je lui ai enſuite montré votre obligeante lettre, ſur laquelle elle a fait mille & mille remarques tout en la liſant. Oh! que j'ai regretté de la lui avoir montrée! En un mot, j'ai eu beau dire & beau faire, il n'y a pas eu moyen de lui plaire : j'étois une créature, une drôleſſe, & tout ce qu'il n'étoit pas bon que je fuſſe. Mais il ne faut pas vous mettre en colere contre elle à mon ſujet.

Fort bien, reprit-il ; mais je ſuppoſe qu'à ce compte elle ne vous a pas fort invitée à dîner avec elle ; car je ſuppoſe auſſi qu'elle eſt venue avant le dîner, ſi c'étoit peu après que vous eûtes reçu ma lettre. Moi, Monſieur, dîner avec Milédy! Non, certes! Elle a voulu m'obliger à la ſervir à table avec ſa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas s'expoſer ni moi non plus devant les domeſtiques ; ce qui étoit très-bon à elle, comme vous voyez.

Fort bien, Pamela ; mais l'avez-vous ſervie à table ? Auriez-vous voulu que je l'euſſe fait, repris-je. Tout ce que j'ai à vous répondre, Pamela, me dit-il, c'eſt que ſi vous l'aviez fait, ſans conſidérer ce que demandoit de vous le titre de ma femme, je ſerois fort en colere contre vous. Je n'en ai voulu rien faire, Monſieur, lui dis-je,

je l'ai refusé par pure considération pour le rang auquel vous m'avez élevée ; autrement, Monsieur, j'aurois pu servir votre sœur à deux genoux.

Vous me confirmez à présent, reprit-il, dans la bonne opinion que j'avois de votre jugement & de votre prudence. C'est une femme insolente, & qui me le payera cher. Vous devez l'excuser, lui dis je, parce qu'elle ne veut pas croire que je sois réellement mariée ; ainsi ne soyez pas en colere contre elle.

Mesdames, dit-il, de grace, ne quittez pas votre compagnie pour l'amour de nous; je n'ai qu'une question ou deux de plus à lui faire, & je suis à vous. Je languis tant, dit Milédy Jones, de sçavoir l'histoire de la persécution de notre chere Dame, que s'il n'y avoit point de raisons du contraire, je serois ravie de rester. Mademoiselle Darnford voulut aussi rester par le même motif, parce que mon Maître leur dit qu'il n'avoit point de secrets à me demander, & qu'il étoit sensible à l'intérêt qu'elles paroissoient prendre à mes chagrins.

Pour Milédy Darnford, elle alla retrouver la compagnie, & lui dire le sujet de ma détention ; car il paroît que mon cher Maître n'avoit pu leur dissimuler le chagrin qu'il avoit ressenti en voyant que je n'é-

tois pas là pour le recevoir ; & ils avoient donné un témoignage si avantageux de moi aux deux jeunes Demoiselles Boroughs, & à Monsieur Perry, leurs hôtes venus de Stamford, que ceux-ci témoignoient une extrême impatience de me voir.

Mais, Pamela, reprit mon Maître, vous disiez *ils* & *eux*; qui est-ce que ma sœur avoit avec elle outre sa femme de chambre? Son neveu, Monsieur, & trois laquais à cheval ; & elle & sa femme de chambre étoient dans un carrosse à six chevaux.

Ce neveu est un archi-sot, me dit-il : comment s'est-il comporté envers vous? Pas extrêmement bien, Monsieur, répondis-je ; mais je ne dois pas m'en plaindre ; car, ne croyant pas lui devoir autant d'indulgence qu'à Milédy, je l'ai relancé d'importance.

Si je sçavois, me dit-il, qu'il se fût comporté insolemment envers mon cher ange, sur mon Dieu je le renverrois sans oreilles chez son oncle. En vérité, Monsieur, lui dis-je, je ne suis demeurée rien moins qu'en reste avec lui. Vous êtes bien bonne, ajoûta-t-il, de parler pour eux ; mais si je trouve que leur conduite demande mon ressentiment, je crois que je leur ferai payer cette visite cruellement cher.

Mais, ma chere, continua-t-il, vous auriez pu décamper sans doute, lorsque vous avez été dîner en votre particulier ? En vérité, Monsieur, lui dis-je, Milédy m'a enfermée à la clef, sans jamais vouloir me laisser sortir. De sorte, dit-il, que vous n'avez point dîné ? Non, en vérité, Monsieur, ni n'en avois la moindre envie. Ma pauvre chere enfant, s'écria-t-il ! Mais, comment donc vous êtes-vous évadée à la fin ? Oh ! Monsieur, repris-je, j'ai sauté par la fenêtre de la salle, & j'ai couru à toutes jambes jusqu'au carrosse, qui m'avoit attendue plusieurs heures auprès de l'allée d'ormes, depuis l'arrivée de Milédy ; car, comme je vous l'ai dit, j'étois pour lors prête à partir. Monsieur Colbrand m'a vue au milieu de ses domestiques, qu'elle avoit appellés pour m'arrêter ; & il a eu la bonté, sans que je le sçusse, de monter derriere le carrosse, & de me conduire ici saine & sauve.

Je suis sûr, dit mon Maître, que ces insolens-là vous ont traitée indignement. Mais dites-moi, je vous prie, quel rôle Madame Jewkes a joué dans toute cette affaire ? Un rôle des plus obligeants pour moi, répondis-je, & je l'en remercierai. Aimable personne ! me dit il, tu présentes chacun dans le meilleur jour ; je veux croire

croire cependant qu'elle le mérite ; car elle sçavoit que vous étiez mariée. Mais, allons rejoindre à présent la compagnie, & tâchons d'oublier tout ce que vous avez souffert pendant deux ou trois heures, sans occuper la compagnie de nos affaires de famille. Nous reprendrons cette conversation quand nous serons en chemin pour regagner le logis ; & vous verrez que je vous rendrai justice comme je le dois. Vous me pardonnez au moins, Monsieur, lui dis-je, & vous n'êtes pas faché ? Vous pardonner ! ma chere, reprit il ; j'espere bien que vous me pardonnez vous-même. Je ne vous ferai jamais de satisfactions suffisantes, pour tout ce que vous avez souffert de moi, & pour l'amour de moi. En disant cela, il m'introduisit où étoit la compagnie.

Il me présenta, le plus obligeamment du monde, aux deux Dames étrangères & à leur cavalier, & me les présenta réciproquement. Le Chevalier, qui étoit occupé au jeu, se leva & me salua : Je vous jure, me dit-il, Madame, que je suis ravi de vous voir ici. Comment donc ! vous avez été prisonniere, à ce qui paroît ! Il étoit bon que cela fût ainsi ; autrement nous serions assis en jugement contre vous, votre mari & moi, & nous vous aurions infligé une terri-

ble punition pour votre premier crime *læsæ Majestatis*, (on me dit dans la suite que ce latin signifioit une espece de trahison contre mon souverain seigneur & époux.) Car, ajoûta-t-il, nous sommes résolus nous autres maris d'ici autour, de mettre nos femmes sur un pied tout nouveau, & votre seigneur & Maître nous en montrera l'exemple, je-vous en avertis. Je vois bien à vos yeux, mon cher petit poulet, & à votre teint enflâmé, qu'on a mis du vinaigre à vos confitures.

Je crois, dit Mademoiselle Darnford, qu'au bout du compte nous nous trouverons redevables envers notre aimable amie; car elle a été obligée de sauter par la fenêtre pour nous venir voir. Est-il bien vrai? dit Madame Péters; & voyant que mon Maître avoit le dos tourné; Milédy Davers, ajoûta-t-elle, étoit toujours d'une violence extrême du tems qu'elle étoit fille; mais la meilleure Dame du monde quand cela étoit passé. Pour oui ou pour non, elle souffletoit ses suivantes d'allée & de venue, & leur demandoit pardon ensuite quand elles le prenoient patiemment; sans cela, elle disoit d'ordinaire que ces *créatures-là* lui tenoient tête.

Ah! pour cela, lui dis-je, j'ai eu de la *créature* & de la *drôlesse* tant & plus, &

de bien d'autres noms encore ; car ceux-ci étoient ſes plus douces épithetes. J'ai cru à la fin que je devois agir conformément au rôle que ſon cher frere a bien voulu me donner à remplir ; &, à vous dire le vrai, il ne s'en eſt de rien fallu que je n'aie reçu un bon ſoufflet.

Mademoiſelle Boroughs, qui ne croyoit pas que je l'entendiſſe, dit à ſa ſœur : La charmante créature que voilà ! Elle s'en fait ſi peu accroire, elle eſt ſi franche, ſi aiſée, & avoue avec une candeur ſi obligeante l'honneur qui lui a été fait ! C'eſt, dit tout bas Monſieur Perry, la plus aimable perſonne que j'aie vue de ma vie. Comment peut-on être fâché contre elle un moment ?

Ma chere voiſine, me dit Mademoiſelle Darnford, voici des gens qui vous admirent à qui mieux mieux ; & Monſieur Perry dit que vous êtes la plus aimable perſonne qu'il ait jamais vue ; & il le dit même au nez de ſa Maitreſſe. Sans doute, dit Mademoiſelle Boroughs ; s'il y manquoit, je croirois qu'il ne fait que me flatter.

Ah ! Mademoiſelle, repris-je, vous êtes obligeante à l'excès ; mais la bonne opinion que vous avez de moi devroit m'apprendre à être humble, & à révérer en vous la généreuſe diſpoſition qui vous fait

me donner sur vous-même une préférence que je mérite si peu. En vérité, Madame, me dit la plus jeune, j'aime sincerement ma sœur ; mais je croirois faire un grand compliment à quelque Dame que ce soit, de la juger digne du second ou du troisième rang après vous.

Il est impossible, lui dis-je, de répondre à tant de politesses : Milédy Davers étoit bien cruelle en vérité, de m'empêcher de venir jouir d'une si bonne compagnie. C'est nous qui y avons perdu, dit Mademoiselle Darnford. J'avoue, lui dis-je, que dans un sens vous y avez beaucoup perdu ; car vous avez tous été privés pendant plusieurs heures de la plus humble admiratrice.

Je n'ai point encore vu, dit Monsieur Perry, une si jeune Dame si amplement douée des graces de l'esprit & du corps. Hélas ! Monsieur, répondis-je, en voyant venir mon Maître, je ne brille que d'une lumiere empruntée, comme fait la lune : voici le soleil, aux traits de la générosité duquel je dois le foible éclat que vous voulez bien regarder avec tant de distinction.

Monsieur Perry eut la bonté de lever les mains comme de surprise, tandis que les Dames s'entre-regardoient. Mon Maître entendit les derniers mots de ce que

je venois de proférer. Quel eſt, leur dit-il, le ſujet ſur lequel ma Pamela exerce ſon eſprit d'une maniere ſi agréable?

Ah! Monſieur, répliqua Monſieur Perry, je vous déclare le plus heureux Cavalier de toute l'Angleterre. Et moi auſſi, dit Mademoiſelle Boroughs: & moi auſſi, dit Mademoiſelle Darnford; & moi auſſi, dirent-ils tous à la fois.

Grand-merci, grand merci, grand-merci, mes chers amis, leur dit mon Maître, en les regardant tous à la ronde: j'ignore le ſujet de votre converſation; mais, ſi vous me jugez tel à un ſeul échantillon du mérite de cette aimable fille, que dois-je en penſer moi-même, qui en vois mille tous les jours, & qui l'éprouve juſques dans la moindre de ſes actions & de ſes paroles? Je puis vous aſſurer que, toute raviſſante que vous doit paroître ſa perſonne, elle eſt très-inférieure à ſon cœur. La premiere m'a prévenu en ſa faveur, & a ſuffi ſeule pour me rendre ſon amant; mais ce ſont les ſeules beautés de ſon ame qui m'ont rendu ſon mari; & c'eſt un titre, ma chere amie, me dit-il en me ſerrant la main, dont je ſuis plus glorieux que d'aucun autre.

En vérité, dit très-obligeamment Monſieur Perry, votre épouſe eſt toute parfaite; & je ne ſçache perſonne qui pût la mé-

ter, que celui qui eſt capable d'en parler ſi juſte & de ſi bonne grace.

J'étois toute confuſe. Aidez-moi, ma chere, dis-je à Mademoiſelle Darnford en lui prenant la main, aidez-moi par votre aimable exemple à me garantir de tout mon orgueil naiſſant. L'heureuſe créature que je ſerois ſi je pouvois mériter la moitié de tant de belles louanges! Vous les méritez toutes, me dit Mademoiſelle Darnford, & c'eſt du fond du cœur que je le dis.

La plus grande partie de la compagnie ſe mit au jeu. On en ſollicita mon Maître, qui dit qu'il feroit volontiers un quadrille; mais qu'il aimeroit mieux qu'on l'en diſpensât, ayant été debout toute la nuit. Je lui demandai comment ſe portoit ſon ami? Nous parlerons de cela une autre fois, me dit-il; ce qui, joint au ſérieux dont il m'avoit répondu, me fit craindre que le pauvre Monſieur ne fût mort, comme il ſe trouva qu'il l'étoit effectivement.

On ſervit le ſouper de meilleure heure pour l'amour de moi qui n'avois pas dîné; & l'on me fit à ce ſujet les complimens les plus gracieux. Je veux vous ſervir la premiere, me dit Milédy Darnford, parce que vous avez jeûné ſi long-tems. Le Chevalier vouloit ſe mettre à côté de moi; mais mon Maître lui dit qu'il croyoit qu'y ayant un

nombre égal de Meſſieurs & de Dames, il valoit mieux les entre-mêler, afin que les Meſſieurs puſſent s'occuper à ſervir les Dames. Milédy Darnford dit au Chevalier, qu'elle eſpéroit qu'il ne s'aſſiéroit au-deſſus d'aucune Dame, ſur-tout à ſa propre table. Eh bien! reprit-il, je m'aſſiérai vis-à-vis d'elle; & cela vaut bien d'être à côté.

Mon cher Maître ne pouvoit tirer ſes yeux de deſſus moi : il avoit la bonté de paroître ſe délecter à tout ce que je faiſois & diſois; & chacun étoit enchanté de ſes manieres tendres & obligeantes envers moi.

Milédy Jones remit la converſation ſur Milédy Davers. Je crains bien, Pamela, dit mon Maître, que vous n'ayez été traitée avec dureté, & plus mal que vous ne nous le dites. Je connois trop bien l'humeur emportée de ma ſœur, pour croire qu'elle ait pu outrer la civilité avec vous; ſur-tout le hazard ayant fait que je fuſſe ſorti. Quand même elle n'auroit eu aucune pique contre vous, ajoûta-t-il, ce qui s'eſt paſſé entre elle & moi l'a tellement aigrie, que je ſuis ſûr qu'elle auroit cherché querelle à mon cheval, ſi rien autre choſe de ce qui m'appartient ne ſe fût rencontré dans ſon chemin, pour peu qu'elle eût cru que j'en faiſois cas. De grace, Monſieur, lui dis-je, ne

parlez pas sur ce ton de la bonne Milédy Davers.

Mais, ma chère, reprit il, je sçais qu'elle est venue tout exprès pour faire une querelle; & si elle n'avoit pas été dans la plus violente inquiétude, après ce qui s'étoit passé entre nous, & la maniere dont j'avois reçu la lettre de Milord Davers, elle n'auroit jamais approché de ma maison. Mais de quelle maniere a-t-elle parlé de moi, Pamela? Oh! très-bien, Monsieur, répondis-je: elle vous a seulement appellé son *joli homme de frere*, & autres noms semblables.

Si je ne craignois, reprit-il, de fixer désagréablement l'attention de la compagnie, je pourrois vous répéter presque mot à mot tout ce qu'elle a dit. Milédy Jones souhaita d'entendre un plus ample détail de la conduite de Milédy Davers, & la plûpart se joignirent à elle; en particulier Madame Péters, qui dit que, comme ils sçavoient l'histoire & connoissoient l'humeur de Milédy Davers, qui étoit dans le fond une tres bonne personne, ils seroient bien-aises, si mon Maître & moi ne le trouvions pas mauvais, d'être amusés aussi agréablement; parce qu'ils s'imaginoient que ce seroit-là ma derniere épreuve.

Dites-moi donc, Pamela, reprit mon Maître,

Maître, a-t-elle levé la main sur vous ? Vous a-t-elle frappée ? J'ai eu un petit coup sur la main, ou l'équivalent, lui dis-je. L'insolente femme! je veux croire qu'elle n'a pas osé vous frapper au visage. Il faut avouer que j'ai été un peu provoquante par deux ou trois fois, & en vérité elle m'auroit donné un soufflet, si sa femme de chambre & Madame Jewkes n'étoient venues se mettre entre deux. Mais, pourquoi n'avez-vous pas tâché de gagner la porte ? Parce, repris-je, que Milédy a mis sa chaise contre pendant une partie du tems, & qu'elle l'a fermée à la clef dans la suite ; autrement j'aurois maintes fois fait effort pour sortir.

Elle sçavoit, ajoûta mon Maître, que je vous attendois ici ; car vous m'avez dit, si je m'en souviens, que vous lui aviez montré ma lettre. Il est vrai, repris-je ; mais il m'eût beaucoup mieux valu de n'en rien faire ; car elle n'en a été que plus irritée, & l'a commentée d'une étrange maniere. Je n'en doute pas, interrompit-il ; mais n'a-t-elle pas compris par les tendres expressions qu'elle contient, qu'on ne pouvoit supposer que nous ne fussions pas mariés ? Oh ! Monsieur, repris-je, (& je fis rire la compagnie,) elle m'a dit que c'étoit pour elle une rai-

ſon ſpéciale de croire fermement que je n'étois pas mariée.

Voilà ma ſœur toute crachée ! s'écria-t-il, cela lui reſſemble comme deux gouttes d'eau ; & cependant elle n'en eſt pas moins heureuſe dans ſa maiſon ; car le pauvre Lord Davers ne la contredit jamais. Je vous jure qu'il n'oſeroit s'y haſarder.

Vous avez été ſouvent appellée drôleſſe, n'eſt-ce pas, ma chere ? car c'eſt un de ſes mots favoris. Oh ! qu'oui, Monſieur, répondis-je ; j'ai eû le titre de drôleſſe & de créature, mille fois pour une, & pire que tout cela. Et quoi encore, me dit-il, ma chere ? Allons, parlez franchement. Je ne voudrois pas, repris-je, que vous fuſſiez en colere contre Milédy Davers. Ce ne ſont-là que des riens, comparés avec vos bontés ; & tout le chagrin que j'en ai, c'eſt de n'avoir pas le privilége de témoigner combien j'honore Milédy Davers, en tant que votre ſœur.

Vous ne devez pas craindre de me dire ce qui s'eſt paſſé, interrompit-il. Quoique je ſois obligé de lui marquer mon mécontentement en cette occaſion, je ne ſçaurois pourtant m'empêcher de l'aimer. Je ſçais que c'eſt ſa tendreſſe pour

moi, qui, malgré la maniere bisarre dont elle se manifeste, la rend si chagrine & de si mauvaise humeur. Je suis sûr, après tout, qu'elle vient pour se réconcilier avec moi, quoiqu'une belle & bonne querelle doive nécessairement en être le prélude. Car elle sçait être dans le calme le plus parfait; mais ce n'est jamais qu'après une tempête. Ainsi, je l'aimerai encore de tout mon cœur, si elle n'a pas trop maltraité ma chere amie, & si elle ne récidive pas.

Vous êtes bien bon, lui dit Monsieur Péters. J'aime à vous voir montrer cette indulgence pour une sœur qui a tort, & en même tems rendre si bien justice à l'innocence la plus aimable, & au plus parfait mérite. Je vous proteste, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, Monsieur Péters, reprit mon Maître, que je donnerois de bon cœur, & tout à l'heure, mille livres sterling à Milédy Davers, si elle vouloit seulement prendre avec cordialité ma chere Pamela par la main, la féliciter & l'appeller sa sœur. Et je croirois être indigne de l'aimable personne qui sourit si agréablement en me regardant, si je ne disois ceci principalement pour l'amour d'elle, & du plaisir que cela lui causeroit. Car je ne serai jamais parfaitement réconcilié avec ma sœur, qu'elle n'en soit

venue là, & je penſe très-ſincèrement & du fond du cœur, que ma chere épouſe que voilà me fait plus d'honneur par ſon alliance, qu'elle n'en reçoit de la mienne.

Je ſuis pénétrée de votre bonté, m'écriai-je, en verſant un torrent de larmes de joie & de gratitude. Toute la compagnie ne fit qu'un concert pour l'accabler de bénédictions. Je n'ai jamais rien vu de ſi édifiant que la conduite de cet heureux couple l'un envers l'autre, dit obligeamment Milédy Jones; j'en ſuis toujours meilleure de moitié quand je les revois. La Dame du premier mérite ſeroit bienheureuſe d'avoir un tel époux, & le cavalier le plus aimable trop heureux d'avoir une telle femme. En un mot, vous paroiſſez faits l'un pour l'autre.

Ah! Madame, lui dis-je, vous m'êtes ſi indulgente & ſi bonne, que je ne ſçais point de termes aſſez forts pour vous en remercier. Vous en méritez plus que je n'en puis exprimer, reprit-elle; & quiconque ſçaura votre hiſtoire, vous regardera toujours comme n'ayant point d'égale. Vous êtes l'ornement de notre ſexe; & tout excellent & tout généreux qu'eſt votre cher mari, votre vertu n'a trouvé en lui que la récompenſe qui lui étoit due.

Dieu veuille vous faire jouir long-tems du bonheur d'être enſemble !

Vous avez trop de bonté pour moi, Madame, lui dit mon cher Maître. J'ai vécu ci-devant avec une licence qui ne méritoit pas une vertu ſi excellente. J'ai, par des preuves auſſi glorieuſes pour ma Pamela que honteuſes pour moi, cruellement offenſé une vertu, que je regarde preſque aujourd'hui comme ſacrée ; & je ne m'en croirai jamais digne, que je n'aie amené ma conduite, mes ſentimens, & toutes mes actions, à une parfaite conformité avec les ſiennes. Oui, ma Pamela, continua-t-il, je ne vous demande que de reſter ce que vous êtes, & ce que vous avez été. Vous ne ſçauriez devenir meilleure ; & ſi vous le pouviez, je n'en retirerois que le déſeſpoir de pouvoir jamais approcher du degré reſpectable de vertu où vous êtes parvenue. Peut-être, ajoûta ce cher époux, que la ſcène que j'ai contemplée depuis environ douze heures, m'a rendu bien plus ſérieux qu'autrement je ne l'aurois été ; mais je puis vous aſſurer devant toute cette aimable compagnie, que les ſentimens que j'expoſe à préſent ſont ceux de mon cœur, & non ceux du jour ſeulement.

L'heureuſe fille que la vôtre, mes chers

parens ! Je dois le tout à la bonté de Dieu, à vos instructions & à celles de feu ma chere Maîtresse. C'est toujours sur ces objets que je dois jetter les yeux en regardant en arriere, pour n'en pas venir à m'imputer orgueilleusement à moi-même le bonheur inexprimable dont je jouis.

La compagnie prenoit un si sincère plaisir à entendre parler de nos affaires, & à voir les témoignages de la bonté de mon Maître pour moi, que s'appercevant de leur indulgence, & étant curieux lui-même de sçavoir plus de particularités de ce qui s'étoit passé entre Milédy & moi, il me demanda encore quels autres noms elle m'avoit donnés, outre ceux de drôlesse & de créature ? Milédy, lui dis-je, supposant que j'étois une perdue, a très-charitablement lamenté sur moi ; elle a plaint ma dépravation & ma chûte, disant que c'étoit le plus grand dommage du monde, que tant de vertus (c'est l'expression dont elle a bien voulu se servir,) fussent détruites, & que j'eusse enfin cédé, après avoir fait, disoit-elle, une si noble résistance.

Ces Messieurs & ces Dames, qui paroissent sçavoir mon histoire, interrompis je, voudront bien me pardonner. Je ne conti-

nue ce détail que par l'ordre de celui qui a un droit entier sur mon obéissance.

Pour ne pas m'interrompre, ils se contenterent tous de me faire un salut d'approbation ; & je continuai ainsi mon récit.

J'ai assuré Milédy que j'étois toujours innocente, que je voulois continuer de l'être, & qu'on me faisoit injure en supposant le contraire. Comment donc, pécore, m'a-t-elle dit ? .... Je ne sçais, en vérité, si je dois répeter ce qu'elle a dit. Répetez, s'écria mon Maître, répetez pour l'amour de ma sœur, de peur que nous ne croyions cent fois pire.

Je mis ma main devant mon visage, & continuai. Comment donc, pécore, m'a-t-elle dit ? n'as tu pas couché avec ton Maître ? en propres termes, en vérité ! & quand je lui ai répondu qu'elle faisoit d'étranges questions, & d'une étrange maniere, elle a tourné en ridicule ce qu'elle appelloit ma délicatesse, m'assûrant que cette mignardise me passeroit bien-tôt. Elle m'a dit qu'il falloit que je sçusse que je n'étois pas mariée en réalité ; que mon anneau n'étoit qu'une supposition, & que le tout n'étoit qu'une ruse de ma part pour déguiser ma facilité, & pour en tirer meilleur parti de vous ;

qu'elle connoiſſoit le monde, à ſes trente-deux ans, autant que moi à mes quinze, & qu'elle vouloit que je m'en ſouvinſſe.

J'ai pris la liberté de lui dire, en m'éloignant beaucoup par précaution, que je mépriſois ſes diſcours, & que j'étois auſſi parfaitement mariée qu'elle. Voilà auſſitôt le feu aux étoupes. J'allois pour certain être ſoufflerée d'importance, ſi ſa femme de chambre n'étoit pas venue ſe mettre entre deux, & lui dire que je n'étois pas digne de ſa colere; & que ma crédulité méritoit autant de compaſſion, que mon orgueil de mépris.

Pauvre Pamela! dit mon Maître, cela étoit un peu trop cruel pour vous. Ah! Monſieur, répondis-je, qu'il m'étoit bien plus aiſé de ſoutenir ce traitement, que le malheur de l'avoir mérité! Ce dernier m'auroit fait mourir mille fois; car alors j'aurois été digne de tout cela, & de bien pis; & ces reproches joints à mon crime m'auroient rendu vraiment miſérable.

Milédy Darnford, à la droite de laquelle j'étois aſſiſe, me ſauta au cou avec une eſpece de tranſport, m'appellant le plus charmant de tous les modeles pour mon ſexe. Monſieur Péters m'accabla d'éloges; autant en fit Monſieur Perry. Pour le Che-

valier, il avoit bien ſincerement les larmes aux yeux : Voiſin, dit-il à mon Maître, cela eſt admirable, ou je meure ! Je crois qu'il y a quelque choſe dans la vertu à quoi nous n'avions pas pris garde. Sur mon ame, il n'eſt deſcendu qu'un Ange du ciel depuis plus de mille ans, & c'eſt vous qui l'avez !

Allons, ma chere amie, me dit mon Maître, continuez, de grace, votre récit, juſqu'à la fin du ſouper, puiſque les Dames paroiſſent y trouver du plaiſir. Milédy a toujours continué ſur le même ton, répondis-je : & dans un certain moment, elle m'a dit, en me ſaiſiſſant la main, qu'elle me donneroit cent guinées pour un mot impertinent de plus, ou pour lui dire ſeulement que je me croyois mariée, afin qu'elle pût me fouler aux pieds. Mais, de grace, Monſieur, ne ſoyez pas en colere contre elle. Elle m'a appellée *Chambrillon*, *Souillon*, *Coliſichet*, *Mijaurée*, & *Rejetton de Gueux*. J'ai répondu, que tant que je me ſentirois innocente, rien ne me feroit de la peine, que d'entendre maltraiter mes chers parens ; qu'ils n'avoient jamais été gueux, ni redevables de quoi que ce fût qu'à la Providence & à leur induſtrie ; qu'un tems avoit été qu'ils s'étoient vus ſur un bon pied ; que

personne n'étoit à l'abri des revers ; & que je ne pouvois souffrir qu'on les traitât avec une indignité qu'ils méritoient si peu.

Milédy m'a répliqué, qu'elle s'imaginoit que le foible extravagant de mon Maître pour moi, me feroit bien-tôt prétendre à une famille & à des aïeux, & que dans peu on feroit des recherches à la Chambre des Comptes pour le prouver.

C'est encore ma sœur trait pour trait, me dit-il. De sorte que vous n'avez pu venir à bout de la contenter, quoi que vous ayez fait ?

Non, je vous jure, repris-je. Lorsqu'elle m'a ordonné de lui verser un verre de vin, empêchant sa femme de chambre de le faire, elle m'a demandé si j'étois au-dessus de cela. Si je n'étois que la malheureuse que vous me croyez être, lui ai-je pour lors répondu, & qu'on requît de moi de servir Milédy à table, ou même de me mettre à ses pieds, je le ferois de très-grand cœur. Mais si vous ne voulez que triompher d'une personne qui a reçu un honneur qu'elle croit exiger d'elle un tout autre rôle, pour n'en être pas absolument indigne, il faut que je vous dise tout net que je n'en ferai rien. Cette ré-

ponſe l'a fait tomber de ſon haut. Son neveu m'avoit apporté un peu auparavant la bouteille & le verre, en me ſommant de le remplir pour Milédy puiſqu'elle me l'ordonnoit, & en s'appellant lui-même mon adjoint pour cet office. Il eſt en bonne main, ai-je répondu : ſervez Milédy vous-même. Vous voyez bien, ajoûtai-je, qu'en cas de beſoin je puis être un peu impertinente auſſi-bien qu'une autre.

Vous me plaiſez tout-à-fait en ceci, ma Pamela, me dit-il ; vous ne pouviez jamais mieux faire. Mais continuez.

Milédy a répondu qu'elle ne revenoit pas de ſa ſurpriſe, ajoûtant qu'elle ſuppoſoit que je voulois qu'elle me regardât comme la femme de ſon frere ; & elle m'a demandé ſi j'étois poſſédée du démon de l'impudence, juſqu'au point d'oſer me regarder comme ſa ſœur. A quoi j'ai répondu que c'étoit une queſtion à laquelle il étoit plus à propos que ſon digne frere répondît que moi. J'ai cru dans ce moment-là que Milédy m'alloit tomber ſur le corps ; mais ſa femme de chambre s'y eſt encore oppoſée.

J'ai dit enſuite par la fenêtre à Madame Jewkes, que puiſqu'on m'empêchoit d'aller vous trouver, je croyois qu'il valoit mieux laiſſer partir Robert avec le carroſſe,

pour venir vous dire que Milédy Davers étoit venue, & que je ne pouvois la quitter. Mais elle ne l'a pas trouvé bon ; auſſi ne croyois-je pas que cela ſeroit de ſon goût. Non, non, a-t-elle dit, il ne manqueroit pas de penſer que je fais ma compagne de la créature, & que je ne ſçaurois me paſſer d'elle.

La voilà encore elle-même, dit mon Maître !

Elle m'a répondu, ajoûtai-je, que je ne ſçavois pas ce qui appartenoit à gens de qualité ; & pourquoi le ſçaurois-je ? Que ferai-je donc dire à mon Maître, Madame, lui ai-je dit : Rien, a-t-elle répondu ; qu'il attende ſon très-cher amour, (faiſant alluſion à la tendre épithete que vous me donnez dans votre lettre,) & qu'il l'attende inutilement. Ce ne ſera qu'une addition de quelques heures de plus à cette terrible abſence, dont chacune deviendra un mortel jour dans ſes calculs amoureux.

En un mot, comme en cent, j'ai vu qu'il n'y avoit rien à faire, & j'ai craint que vous ne fuſſiez inquiet de mon retardement, & qu'il ne vous mît en colere. Tandis que Milédy ſe promenoit en long & en large dans la ſalle, m'appercevant que l'appartement étoit preſque au rez-de-chauſſée, j'ai ſi bien épié l'inſtant qu'elle étoit à l'autre

bout, que j'ai sauté par la fenêtre, & ai gagné au pied.

Milédy m'a appellée : autant en a fait sa femme de chambre : je l'entendois dire que je volois comme un oiseau. Elle a ordonné à deux de ses domestiques qui étoient en vue, de m'arrêter. Touchez-moi, si vous l'osez, faquins, leur ai-je crié. Dans cet instant, Monsieur Colbrand, qui avoit été posté près de-là par Madame Jewkes, (laquelle s'est comportée admirablement bien pendant tout ce tems-là, & qui a encouru plus d'une fois la disgrace de Milédy en se rangeant de mon parti lorsqu'on me maltraitoit,) a pris son air massacrant, a renfoncé son chapeau d'une main, & mis l'autre sur la garde de son épée, menaçant le premier qui oseroit toucher sa Maîtresse, de l'échiner sans miséricorde. Il s'est mis aussi-tôt à courir à mes côtés, ayant toutes les peines du monde à me suivre : & me voici, mon cher Monsieur, continuai-je, à votre service, & à celui de toute l'aimable compagnie.

Mon récit parut leur avoir fait un plaisir infini. Mon Maître me dit qu'il étoit charmé que Madame Jewkes & Monsieur Colbrand se fussent si bien comportés. Oui, Monsieur, lui dis-je ; & une fois que Madame Jewkes est venue se mettre entre

deux, Milédy s'eſt récriée, qu'il étoit bien dur, qu'étant née dans la maiſon, elle n'y eût pas quelque privilége, ſans eſſuyer les diſcours des impertinens domeſtiques qui y étoient. Une autre fois elle l'a appellée *Madame la joufflue*, la traitant ſans ceſſe de *ma Mie*.

Je ſuis ravi, ma chere, me dit mon Maître, que vous l'ayez échappé ſi belle. Ma ſœur a toujours été emportée; Madame Péters vous le dira, & ma bonne chere mere avoit aſſez à faire avec nous deux: car nous ne manquions de fierté ni l'un ni l'autre; & lorſque je n'étois qu'un jeune garçon, je paſſois ſouvent pluſieurs jours entiers ſans revenir de l'école ni du collége, par dépit contre elle. Nous languiſſions mutuellement de nous voir, & cependant un jour ne ſe paſſoit pas que nous n'euſſions quelque querelle; car étant mon aînée de ſept à huit ans, elle vouloit toujours me maîtriſer, & je ne pouvois le ſouffrir. Comme elle avoit ſouvent maille à partir avec les ſervantes, & qu'elle avoit auſſi-tôt frappé que parlé, j'avois coutume de l'appeller le Capitaine *Barbara*; car c'eſt ſon nom. Quand Milord Davers lui faiſoit l'amour, ma pauvre mere ne pacifioit ſouvent entr'eux pas moins que trois querelles en un jour; & j'avois

coutume de lui dire que, qui que ce fût qu'elle épousât, elle battroit certainement son mari, à moins que lui-même ne l'étrillât le premier, & ne domptât ainsi son humeur altiere.

Elle a pourtant, continua-t-il, de très-bonnes qualités. Elle a bien rempli son devoir de fille; elle est bonne femme, généreuse à ses domestiques, constante dans ses amitiés, charitable envers les pauvres; & je pense que jamais sœur n'a plus aimé son frere. Elle se délectoit pourtant toujours à me tarabuster & à me faire enrager; & comme je gardois ma colere plus long-tems qu'elle, elle étoit un moment la créature du monde la plus provoquante, & auroit fait toutes choses l'instant d'après pour obtenir son pardon. Et quand elle étoit l'aggresseur, je me suis quelquefois fait suivre par elle dans toute la maison & dans le jardin, sans vouloir entendre parler de raccommodement.

Cette affaire la pique d'autant plus, qu'elle m'avoit trouvé un parti dans une famille de gens de qualité; qu'elle s'étoit fait une affaire de consommer la chose; qu'elle l'avoit même fort avancée sans m'en rien dire, & qu'elle m'avoit fait rencontrer la Demoiselle sans me communiquer son dessein. Mais je ne voulois alors

entendre parler de mariage à aucunes conditions; & je fus très-fâché qu'elle s'y fût engagée si avant, sans m'en parler ni sonder mon inclination. C'est-là la grande raison pourquoi elle ne sçauroit penser de sang-froid que je sois marié, &, qui plus est, que ce soit à la fille de chambre de sa mere, comme elle en a fait ressouvenir ma chere Pamela. Elle a peine à me le pardonner, après que j'ai refusé d'écouter ses propositions pour la fille d'un ancien Comte.

Voilà, continua-t-il, toute l'affaire. J'alloue quelque chose à son orgueil, & à la violence de son tempérament. Je considere qu'elle ne connoît pas comme moi les vertus transcendantes de ma chere épouse; & que dans ses idées elle n'a en vue que mon honneur & celui de la famille; & tout cela me paroît demander un peu d'indulgence. Ne craignez pas cependant, ma chere Pamela, que moi, qui l'ai toujours fait venir à jubé dans tous nos débats, je ne la force à vous rendre justice aussi-bien qu'à moi.

Ce portrait de Milédy Davers fit plaisir à toute la compagnie, & n'étoit, à tout prendre, rien moins qu'à son désavantage. Je sens que je ferois toutes choses au monde, pour avoir l'honneur de ses bonnes

nes

nes graces ; & je crains bien cependant que cela ne soit difficile, si même il n'est tout-à-fait impossible. Mais continuons.

Après souper, Mesdemoiselles Darnford & Boroughs déclarerent qu'à toute force elles vouloient qu'on dansât ; & Monsieur Péters, qui est très-bon violon, appuya la proposition. Mon cher Maître dansa avec Mademoiselle Boroughs, &, quoiqu'en habit de cheval, s'en acquitta avec des graces charmantes.

Le Chevalier, pour un homme de son âge, dansa à merveille, & me prit ; mais il le fit avec une de ses goguettes, & dit que j'éteis plus propre à danser avec un homme plus jeune ; & quoique, depuis la mort de ma chere Maîtresse, j'eusse négligé cet exercice, n'ayant dansé qu'une fois ou deux par complaisance pour Madame Jervis, & que je crusse bien sincerement que mon tems de danser étoit passé, il soutint que mon Maître & moi étions les meilleurs danseurs ; & le bon-homme, avec son allure singuliere, dit qu'il vouloit absolument que nous dansassions une fois ensemble devant le monde. Mon cher Maître ne voulut pas le refuser, & dansa ensuite avec Mademoiselle Darnford, qui, à mon avis, danse plus sçavamment & avec plus d'art que moi, quoique la com-

pagnie voulût que je l'emportaſſe ſur elle pour la taille & l'air aiſé.

Comme mon Maître avoit été debout toute la nuit précédente, & que nous étions plus loin du logis que les autres, nous quittâmes la compagnie ſur les onze heures; mais ce ne fut pas ſans peine; car, étant tous voiſins, ils ne ſe propoſoient pas de quitter ſi-tôt la partie. Toutes les Dames dirent qu'elles languiſſoient d'apprendre comment ſe ſeroit paſſée l'entrevue de Milédy Davers avec ſon frere.

Mon Maître répondit, qu'il craignoit fort qu'il ne fallût plus ſonger à partir le lendemain pour le Comté de Bedford, comme nous en avions eu l'intention; & que peut-être pourroit-il les revoir tous.

Là-deſſus nous prîmes congé, & nous nous acheminâmes vers le logis, où nous n'arrivâmes qu'après minuit. On nous dit que Milédy Davers s'étoit couchée ſur les onze heures, au déſeſpoir de ce que nous n'étions pas de retour auparavant: mais moi j'en étois ravie.

Madame Jewkes nous dit que Milédy s'étoit cruellement chagrinée de ce que je m'étois évadée de la ſorte; & qu'elle avoit paru un peu inquiette de ce que je dirois de la maniere dont elle m'avoit traitée. Elle demanda à Madame Jewkes ſi elle

croyoit que je fusse réellement mariée ? & celle-ci lui répondant qu'oui, elle se mit en fureur, & lui dit : Sors d'ici, audacieuse femme ; je ne sçaurois te souffrir ; & ne t'avise pas de rentrer que je ne te rappelle. Tu as déja été impertinente à mon égard une fois ou deux aujourd'hui, & tu es à présent pire que jamais. La Jewkes répondit, qu'elle ne le lui auroit pas dit, si Milédy ne lui en avoit fait la question ; & qu'elle étoit au désespoir de lui avoir déplu.

A l'heure du souper, Milédy Davers lui envoya dire de venir. J'ai une autre question à te faire, ma mie, lui dit-elle ; & réponds-moi oui, si tu l'oses. Quoi de plus bisarre ? Eh bien ! Madame, reprit la Jewkes, je répondrai non avant que vous ayez parlé. Mon Maître en rit en disant : Pauvre femme ! Là-dessus, elle l'appella insolente, & Madame l'audacieuse, & lui dit : Retire-toi de devant mes yeux, femme impertinente ! Non, non, reviens un peu, & dis-moi si tu sçais si la petite guenippe doit coucher ce soir avec mon frere ?

La Jewkes lui répliqua, qu'elle ne sçavoit que lui répondre, parce qu'elle l'avoit menacée, si elle disoit oui. Milédy lui dit à la fin qu'elle vouloit sçavoir à fond tout ce mystère d'iniquité ; qu'elle espéroit qu'ils n'auroient pas l'impudence de coucher en-

ſemble, tandis qu'elle étoit dans la maiſon ; mais qu'elle jureroit bien qu'ils y avoient déja couché.

Je veux, dit-elle, coucher cette nuit dans la chambre où je ſuis née ; ainſi, préparez-y-moi un lit. Comme nous y couchions nous-mêmes, Madame Jewkes, après avoir un peu héſité, répondit que ſon Maître y couchoit, & en avoit la clef. Je crois, ma mie, reprit Milédy, que tu m'en donnes à garder. Il y couche en vérité, Madame, lui dit la Jewkes ; & il a dans cette chambre quelques papiers, qu'il ne veut pas qu'on voye ; car Madame Jewkes nous dit, qu'elle avoit peur qu'elle ne la battît, ſi elle montoit en haut, & trouvoit la vérité du fait dans le mélange de mes habits & de ceux de mon Maître.

Je veux donc, dit Milédy, coucher dans celle qu'on appelle la belle chambre ; & mon neveu couchera dans la petite chambre verte qui eſt à côté. Ton Maître a-t-il auſſi les clefs de celles-là ? Non, Madame, reprit la Jewkes ; je vais ordonner qu'on la prépare pour Milédy.

Et où repoſes-tu ta pouſſive corpulence, lui dit Milédy ? Au ſecond, du côté du jardin, Madame, répondit la Jewkes. Et où couche la petite coureuſe, continua-t-elle ? Quelquefois avec moi, reprit l'autre. Et

quelquefois sans doute avec ton vertueux Maître, dit Milédy ? Que réponds-tu à cela, ma commere ? Je ne dois pas parler, répliqua la Jewkes. Tu peux t'en aller, mon enfant, ajoûta Milédy ; mais tu m'as bien l'air d'une gardeuse de semblables secrets ; & je garantis que tu feras de grand cœur prospérer le métier. La pauvre Madame Jewkes ! dit mon Maître, en se tenant les côtes de rire.

Nous parlâmes de tout cela pendant que nous nous déshabillions. Milédy & sa femme de chambre coucherent ensemble dans la chambre que mon Maître occupoit avant mon bonheur.

De grace, mon cher Monsieur, dis-je à mon Maître, permettez que je m'enferme dans le cabinet dès que vous serez levé ; & ne me faites point descendre, quoi qu'il arrive ; car je tremble de voir Milédy. Je m'occuperai à mon journal, tandis que j'ai la tête fraichement chargée de toutes ces choses. Ne vous allarmez pas, ma chere, me dit-il ; ne suis-je pas avec vous ?

Madame Jewkes témoigna beaucoup de sensibilité pour ce que j'avois souffert dans le jour. Nous ne représenterons pas les choses au pis devant mon cher Maître, lui dis-je, parce que nous n'avons garde d'ai-

grir là où nous voudrions réconcilier : mais, ajoûtai-je, je vous ſuis très-obligée de votre zele, & je vous en remercie. Je compte, Madame Jewkes, qu'elle n'a pas battu votre Maîtreſſe, dit mon Maître ? Pas beaucoup, reprit elle ; mais je crois que j'ai ſauvé ma Maîtreſſe une fois. Cependant, ajoûta-t-elle, c'eſt le jeune Milord qui m'a le plus piquée. Oh ! oh ! Madame Jewkes, dites-moi un peu comment il s'eſt comporté, dit mon Maître. Quoique je ne puiſſe pas châtier ma ſœur, qui eſt une femme, je puis le châtier, lui. Apprenez-moi donc quel rôle il a joué.

Rien, mon cher Monſieur, lui dis-je ; que de l'impertinence, s'il m'eſt permis d'en parler ainſi, & de la ſottiſe qui m'a beaucoup irritée ; mais, en récompenſe, je ne l'ai pas épargné ; ainſi, Monſieur, il n'y a nul lieu à vous mettre en colere. Non, Monſieur, ajoûta la Jewkes, il n'y a rien de plus, je vous jure.

Comment s'eſt comportée ſa femme de chambre, continua mon Maître ? Aſſez impertinemment auſſi, reprit la Jewkes, & comme les ſuivantes des Dames ont coutume de le faire. Mais, interrompis-je, vous ſçavez qu'elle m'a ſauvée une fois ou deux. Cela eſt bien vrai, Madame, répondit la Jewkes ; & elle m'a dit à table, ajoûta-t-

elle, que vous étiez une charmante perſonne, & qu'elle n'avoit jamais vu votre pareille : mais que vous aviez le cœur haut, & qu'elle étoit fâchée que vous euſſiez répondu ainſi à Milédy, qui n'avoit de ſa vie ſupporté tant de contradiction. Je lui ai répondu, qu'à la place de Madame, je l'aurois pris ſur un ton un peu plus haut, & que vous étiez la douceur même. A quoi elle m'a répliqué, qu'elle voyoit bien que j'étois gagnée.

Ce MARDY matin, ſixiéme jour de mon bonheur.

MON Maître avoit dit à Madame Jewkes qu'ayant été debout toute une nuit, il ne ſe leveroit qu'entre huit & neuf : mais Milédy ſçachant qu'il ſe levoit d'ordinaire à ſix, ſe leva peu après cette heure-là, & fit lever auſſi ſa ſuivante & ſon neveu, ayant dans la tête un projet extravagant, pour tâcher de découvrir ſi nous étions au lit enſemble. Environ ſur les ſix heures & demie, elle frappa à la porte de notre chambre.

Mon Maître fut éveillé du bruit, & demanda qui étoit-là : Ouvrez la porte, lui dit-elle ; ouvrez-la ſur l'inſtant. Ah ! mon cher Monſieur, m'écriai-je, en me pendant à ſon cou, arrêtez, de grace, arrêtez ! Sauvez-moi, ſauvez-moi ! Ne craignez rien, Pamela, me dit-il. Je penſe, en vérité, que cette femme-là eſt folle.

Qui êtes-vous, cria-t-il tout haut ? Que voulez-vous ? Vous connoiſſez aſſez ma voix, lui dit-elle : je veux entrer. Au nom de Dieu ! Monſieur, lui criai-je, ne laiſſez pas entrer Milédy. Ne vous effrayez pas, ma

ma chere, me dit-il ; elle penſe que nous ne ſommes pas mariés, & que nous craignons d'être trouvés au lit enſemble. Je veux lui ouvrir ; mais elle n'approchera pas de ma chere.

Il ſortit auſſi-tôt du lit, mit quelques hardes, ſa robe de chambre & ſes pantouffles. Qui eſt-ce qui a l'audace de troubler ainſi mon repos, dit-il en ouvrant la porte ? Elle fut auſſi-tôt dans la chambre : je verrai votre iniquité, lui dit-elle, je la verrai. C'eſt en vain que vous penſez me la cacher. Et qu'ai-je à vous cacher ici, répliqua-t-il ? Comment oſez-vous mettre le pied chez moi, après le traitement que j'ai reçu de vous ? Je m'étois couvert la tête, & n'avois pas une jointure qui ne tremblât. Il apperçut ſa ſuivante & ſon neveu dans la chambre, auxquels elle crioit à pleine tête : Soyez témoin, mon neveu. ſoyez témoin, Rebecca. La créature eſt actuellement dans ſon lit. D'abord, il n'avoit pas vu le neveu de Milédy qui étoit aux pieds du lit. Qu'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur, lui dit-il ? Que venez-vous faire dans ma chambre ? Sortez-en au plus vîte. Le jeune homme ne ſe le fit pas dire deux fois.

Rebecca ! dit Milédy ; Rebecca ! vous voyez que la créature eſt dans ſon lit. Je

le vois, Madame, reprit la suivante. Mon Maître vint à moi, & dit : Voyez, Rebecca, voyez & soyez témoin. Voici ma Pamela. Mon cher ange, mon aimable enfant, me dit-il, ne craignez rien ; levez les yeux, & voyez la conduite frénétique que tient cette femme de qualité que voilà.

A ce mot, je mis le bout du nez hors du lit, & vis Milédy, qui ne pouvant supporter cette raillerie, s'approcha de moi comme une furie. Méchant & abandonné mortel que tu es, frere indigne, oses-tu bien me braver de la sorte ? J'arracherai la créature hors de ton lit, à ton nez, & je vous traiterai l'un & l'autre comme vous le méritez.

A ce mot, il la prit dans ses bras, comme s'il n'eût saisi qu'une plume, & comme il la portoit hors de la chambre : Rebecca ! Rebecca ! s'écria-t-elle, aidez-moi ; Rebecca ! le misérable va me jetter du haut en bas de l'escalier. Sa femme de chambre courut à lui, & lui dit : Pour l'amour de Dieu, mon cher Monsieur, ne faites aucune violence à ma Maitresse ; Milédy a été malade toute la nuit.

Il la posa doucement sur une chaise dans la chambre où elle avoit couché : pour elle, la rage lui ôtoit la parole. Prenez soin de votre Maitresse, Rebecca,

dit-il, & quand elle se sera rendue plus digne de mes attentions, je la verrai : mais jusqu'à ce tems-là, je l'avertis, & vous aussi, sur les yeux de votre tête, de n'approcher pas de mon appartement. Il vint aussi-tôt me retrouver, & par les paroles du monde les plus douces, il appaisa mes craintes, & me permit d'aller écrire dans mon cabinet dès que mon épouvante seroit passée, & d'y rester jusqu'à ce que tout fût plus calme. Il s'habilla sur le champ, sortit de la chambre & m'y laissa avec la liberté de la fermer après lui, selon mon bon plaisir.

A l'heure du déjeûner, mon Maître frappa du doigt à la porte. Je criai : Qui est là ? Moi, ma chere, reprit-il. Ah ! que j'ouvre la porte avec plaisir, lui dis-je ! J'avois déja beaucoup écrit ; mais je mis mon papier de côté en courant à la porte. Je voulois la refermer encore lorsqu'il fut entré ; mais il me dit : ne suis-je pas ici, ma chere ; banniſſez vos frayeurs. Voulez-vous descendre pour déjeûner, ajoûta-t-il ? Oh ! non, mon cher Monsieur, lui dis-je ; ayez la bonté de m'en dispenser. Je ne sçaurois, reprit-il, soutenir l'idée que la maitresse de ma maison déjeûne dans son cabinet, pendant que je suis au logis, comme si elle n'osoit descendre en bas.

De grace, mon cher Monsieur, lui dis-je, passez par-dessus cela pour l'amour de moi, & que ce rafinement de votre bonté pour moi ne vous fasse pas aigrir de plus en plus votre sœur en me présentant à ses yeux. Je déjeûnerai donc ici avec vous, ma chere, ajoûta-t-il. Je vous conjure encore, lui dis-je, de déjeûner avec votre sœur. Ce seroit trop donner à son orgueil, répliqua-t-il, & j'aurois l'air de vous mépriser si je le faisois. En vérité, Monsieur, lui dis-je, votre bonté pour moi est trop grande, pour avoir besoin de m'être prouvée par ce charmant excès de délicatesse. Obligez, de grace, Milédy : elle est votre hôtesse ; & pourquoi n'useriez-vous pas de la plus grande liberté avec la plus soumise de toutes les femmes ?

C'est une étrange femme, me dit-il ; elle me fait vraiment pitié ! Elle s'est jettée par ses fureurs dans un violent accès de colique, & sa femme de chambre dit que ce n'est que de ce moment qu'elle est un peu mieux. Je compte, Monsieur, interrompis-je, que quand vous l'avez portée dehors, vous ne lui avez fait aucun mal ? Je l'aime trop pour cela, reprit-il. Je l'ai assise dans la chambre qu'elle avoit choisie. Elle vient tout à l'heure de m'envoyer dire qu'elle seroit bien-aise de me voir,

& que je vinſſe déjeûner avec elle ; ſans quoi, elle ne veut toucher à rien. Mais ſi ma chere épouſe le ſouhaite, j'inſiſterai qu'elle ſoit auſſi de la partie.

Non, non, mon cher Monſieur, répondis-je, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir fait. Quoiqu'en votre abſence j'aie cru devoir être un peu plus ſur le qui vive avec Milédy, à cauſe de l'honneur que vous m'avez fait ; à préſent que je ſuis ſous vos yeux, je me jetterois volontiers à ſes genoux pour implorer ſa bonté. Si donc mon humilité portée au plus haut point peut lui plaire, de grace, Monſieur, permettez-moi de la lui montrer.

Vous ne ferez rien d'indigne de ma femme, pour lui plaire à cette hautaine créature, me dit-il ? Mais, comme je ne l'ai pas vue depuis que, ſelon elle, je l'ai traitée avec tant de barbarie, (car j'apprends qu'elle s'en plaint hautement, & qu'elle ne veut rien manger ſi je ne lui tiens compagnie,) je vous permettrai pour cette ſeule fois de déjeûner ſeule. Là-deſſus, il ſe retira en me ſaluant, & pour plus de ſûreté je refermai la porte après lui.

Madame Jewkes frappa peu après à ma porte. Qui eſt-là, lui dis-je ? Ce n'eſt que moi, Madame, reprit-elle ; & j'ouvris. C'eſt une choſe bien terrible, Madame,

me dit-elle, que vous soyez dans de si grandes transes dans votre propre maison ! Elle m'apportoit du chocolat & une rôtie. Je lui demandai comment Milédy se comportoit. Elle me répondit, que Milédy n'avoit voulu souffrir auprès d'elle aucun autre domestique que sa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas qu'on entendît ce qu'elle avoit à dire ; mais qu'elle croyoit que son Maître avoit été très en colere contre le jeune Milord, (c'est le titre qu'elle donnoit au neveu de Milédy,) & qu'en passant près de la porte elle avoit entendu mon Maître lui dire sur le haut ton : j'espere, Monsieur, que vous n'avez pas oublié ce qui convient au rang dont vous prétendez être, ou quelque chose d'approchant.

Vers une heure après midi, mon Maître remonta. Voulez-vous descendre pour dîner quand je vous enverrai chercher, Pamela, me dit-il ? Je dois obéir à tous vos ordres, repris-je ; mais Milédy ne sera plus bien-aise de me voir. Qu'importe, me dit-il, qu'elle en soit bien-aise ou non ? Je ne souffrirai jamais qu'elle prescrive ses insolentes volontés à ma femme, & dans sa propre maison. Je veux mortifier son orgueil, par ma tendresse pour vous, & je ne puis mieux y réussir qu'en l'en rendant témoin oculaire.

Mon très-cher Monsieur, lui dis-je, je vous conjure de me laisser dîner ici seule. Vous ne ferez qu'irriter davantage Milédy. Je lui ai assuré que nous étions mariés, interrompit-il. Elle en perd patience, & affecte de n'en vouloir rien croire. Eh bien, lui ai-je dit là-dessus, je vous accorde ce que vous prétendez, & je ne suis point marié : mais dans ce cas, aussi-bien que dans l'autre, de quoi vous mêlez-vous, je vous prie ? Elle a grondé, supplié, ordonné, prié, & dans le peu d'heures qu'il y a que je suis absent, m'a tour-à-tour béni & maudit plus de vingt fois. De mon côté, je l'ai tantôt caressée, tantôt j'ai tempêté contre elle, tantôt raisonné, tantôt fait le diable à quatre ; & finalement, je l'ai quittée, & j'ai été me promener une heure entiere dans le jardin, pour calmer un peu mes esprits, afin que vous ne vissiez pas dans quel désordre cette sotte femme m'a mis ; & je ne fais que de sortir du jardin, parce que j'ai vu qu'elle y entroit.

Il achevoit à peine de parler, que je m'écriai : Milédy ! Milédy ! car je l'entendis parler dans la chambre, & dire : mon frere ! mon frere ! un mot, s'il vous plaît, s'arrêtant prés du cabinet où j'étois. Il sortit, & elle s'approcha de la fenêtre qui

regarde sur le jardin. Il faut, lui dit-elle, que je sois bien sotte, de courir haut & bas dans la maison comme je fais, pour vous suivre, tandis que vous me fuyez & m'évitez de la sorte? Vous, un frere! Vous n'êtes qu'un barbare! Se peut-il que la même mere nous ait mis au monde?

Quoi! reprit-il, vous m'accusez de tenir à votre égard une conduite que vous vous attirez? N'est-il pas surprenant que vous preniez avec moi des libertés, dont la chere mere que vous venez de nommer ne vous a jamais donné l'exemple envers aucun de ses parens? N'étoit-ce pas assez que vous prissiez à tâche de me traiter insolemment dans vos lettres, sans venir encore m'assaillir chez moi, sans venir insulter toute ma maison, & sans choisir tout exprès pour l'objet de vos violences une personne que je préfere à toute autre?

Fort bien, repr it-elle! c'est justement cette personne-là qui me tient au cœur! Quoique je sois montée avec la résolution de garder mon sang-froid, & de vous faire des reproches de ce que vous me fuyez d'une maniere si désobligeante, je ne sçaurois jetter patiemment les yeux sur ce lit dans lequel je suis née, & penser qu'il est devenu la scène de vos iniquités avec une telle.....

Taisez-vous, lui cria-t-il, sur les yeux de votre tête ! & ne donnez à cette chere enfant aucun nom indigne d'elle. Je vous l'ai déja dit, vous ne connoissez pas l'excellence de son caractère ; & je vous prie de ne pas vous redonner les libertés que vous avez prises là-bas.

Dieu me donne patience, dit-elle, en frappant du pied ! Montrer tant de mépris pour une sœur qui vous aime si tendrement, & tant de tendresse pour une infâme.....

Taisez-vous, encore une fois, dit-il en lui mettant la main sur la bouche ; taisez-vous. Vous ne connoissez pas la vertu de celle contre qui vous vous donnez tant de licences ; & je ne dois ni ne veux le souffrir.

Elle s'assit, se donna de l'air avec son éventail, & fondit tout-d'un-coup en larmes, exhalant son chagrin, ou plutôt sa rage, en des sanglots si redoublés, que le cœur me saignoit de les entendre. Pour moi, j'étois assise, & tremblois d'une étrange maniere.

Il se promenoit par la chambre en grande colere. Milédy Davers, lui dit-il à la fin, permettez-moi de vous demander pourquoi il faut que vous veniez ainsi insolemment me faire rendre compte de mes actions. Ne suis-je pas indépendant ? Ne

suis-je pas d'âge à l'être ? N'ai-je pas la liberté de faire ce qu'il me plaît ? Je voudrois qu'au lieu d'une femme & de ma sœur que vous êtes, quelque homme vivant, qui m'auroit touché de moins près qu'un pere, eût l'audace de se donner la moitié des airs que vous avez pris. Que ne chargiez-vous de la maudite commission que vous rempliſſez votre Lord Davers, qui a osé m'écrire une lettre qu'un homme bien né ne devoit jamais dicter, & qu'aucun homme bien né ne pouvoit jamais recevoir tranquillement : il auroit vu la différence !

Nous sçavons tous, reprit-elle, que depuis votre duel d'Italie, vous êtes devenu bretteur, & que toutes vos allures sentent l'homicide autant que le libertin. Je vous le pardonne, reprit-il ; car je n'ai aucun lieu de rougir du duel dont vous me parlez, ni de ce qui l'a causé, puisque je ne m'y suis engagé que pour sauver un ami ; & j'endure cette attaque qui ne bute qu'à moi seul : mais gardez bien votre langue de s'émanciper trop sur le compte de ma Pamela !

Elle l'interrompit par un violent accès de rage. Si je souffre cela, s'écria-t-elle, je puis souffrir tout au monde ! O l'infâme petite gueuse ! Sors d'ici, femme enragée

que tu es, lui dit-il tout en fureur ; sors au plus vîte de ma préſence & de ma maiſon : je te renonce pour jamais : ne reparois jamais devant moi, & ne m'appelle jamais ton frere. Il la prit en même tems par la main pour la mettre dehors. Elle ſaiſit les rideaux de la fenêtre, en diſant qu'elle ne s'en iroit pas. Vous ne me mettrez pas ainſi honteuſement hors de chez vous par force, en préſence de cette malheureuſe-là, pour la faire triompher de moi par vos manieres barbares à mon égard.

Je ne conſidérai plus rien, & courant à mon cher Maître, je me jettai à ſes pieds comme il lui tenoit la main pour la faire ſortir. Je vous conjure, mon cher Monſieur, lui dis-je, qu'il ne ſe paſſe, pour l'amour de moi, aucune violence entre un ſi digne frere & une ſi digne ſœur. Ma chere ! ma très-chere Dame, m'écriai-je en lui embraſſant les genoux, excuſez-moi & pardonnez la cauſe malheureuſe de tout ce mal ! Je ſupplie Milédy à deux genoux de me recevoir en grace, & elle verra bientôt que je ſuis incapable de faire un triomphe de quoi que ce ſoit que de ſes bontés pour moi.

Quoi ! pécore, me dit-elle avec mépris, tu t'aviſes de demander des excuſes pour

moi ! Eſt-ce à toi d'implorer mon pardon ? & eſt-ce à toi qu'il faut que je doive l'avantage de n'être pas chaſſée violemment de la préſence de mon frere ? Retourne ton coin, miſérable ; retournes-y, te dis-je, de peur que ton amoureux ne me tue pour t'avoir foulée aux pieds.

Levez-vous, ma chere Pamela, me dit mon Maître ; levez-vous, chere ame de mon ame, & n'expoſez pas d'avantage un mérite ſi grand, à l'inſolent mépris de cette Mégere. Là-deſſus, il me conduiſit à mon cabinet, où je m'aſſis, & fondis en larmes.

La femme de chambre de Milédy monta, comme il venoit de me conduire à mon cabinet, & retournoit la trouver. Je vous demande mille excuſes, Monſieur, lui dit-elle, de ma hardieſſe. M'eſt-il permis de venir parler à ma Maitreſſe. Oui, oui, Mademoiſelle Worden, lui dit-il, vous pouvez entrer, & je vous prie d'amener votre Maitreſſe là bas avec vous, de peur que je n'oublie trop ce que je dois ou à ma ſœur ou à moi-même.

La maniere violente & outrageante dont Milédy traitoit ſon frere, me fit réfléchir alors, combien je l'avois échappé belle le jour d'auparavant, quoique traitée, me ſembloit-il, aſſez mal, en bonne conſcience.

Sa femme de chambre la supplia de descendre : Vois-tu bien ce lit, Rebecca, lui dit-elle ? c'est le lit dans lequel je suis née ; & c'est dans ce même lit que tu as vu ce matin, aussi-bien que moi, l'indigne Pamela, & ce mien frere que voilà, qui ne faisoit que d'en sortir.

Cela est vrai, lui dit-il, vous l'avez vu l'une & l'autre, & je suis tout fier que vous l'ayez vu. C'est mon lit nuptial ; & c'est une chose abominable qu'il faille que vous veniez troubler si cruellement le bonheur dont je jouissois avant votre arrivée.

Jure-moi seulement, audacieux & malheureux que tu es, lui dit-elle, jure-moi que Pamela Andrews est réellement & de fait ta femme légitime, sans supposition, sans tromperie, sans fourbe, sans équivoque ; & je sçais bien après cela ce que je ferai.

Je veux vous complaire une fois en ma vie, lui dit-il ; & tout de suite, il lui jura de la maniere la plus solemnelle qu'il en étoit ainsi. Mais ne vous l'ai-je pas dit d'abord, ajoûta-t-il ?

Je ne sçaurois encore me résoudre à vous croire, reprit elle ; car dans l'affaire particuliere dont il s'agit, j'aimerois encore mieux avoir à vous appeller fourbe que sot. Ne me provoquez pas davantage,

ajoûta-t-il ; car ſi je m'oubliois autant que vous l'avez déja fait, vous n'auriez pas plus de frere en moi que je n'ai déja de ſœur en vous.

Qui eſt-ce qui vous a mariés, ajoûta-t-elle ? c'eſt-là ce qu'il faut me dire. N'eſt-ce pas un Procureur ſans pratique, en habit de Miniſtre ? Dites-moi la vérité au nez de la créature elle-même. Quand elle ſera déſabuſée, elle en ſçaura mieux comment ſe conduire. Graces à Dieu ! diſois-je en moi-même, ce n'eſt pas là mon cas.

Non, non, reprit-il, & je vous dirai que je bénis Dieu de ce que j'eus le projet en horreur avant qu'il eût eu ſon éxécution. C'eſt Monſieur Williams qui nous a mariés. A ce compte, dit-elle..... Mais répondez-moi, je vous en ſupplie, à une ou deux queſtions de plus. Qui eſt-ce qui lui a ſervi de pere ? Monſieur Péters le Miniſtre, répondit mon Maître. Et où s'eſt faite la cérémonie ? Dans ma petite Chapelle ; & vous pouvez aller voir qu'on l'a miſe en bon ordre tout exprès.

A préſent, dit-elle, je commence à craindre qu'il n'en ſoit quelque choſe ! Mais, qui étoit préſent à la cérémonie ? Il me ſemble, reprit-il, que j'ai l'air d'un franc ſot, en me laiſſant interroger ainſi par une inſolente ſœur. Mais, ſi vous le

voulez ſçavoir, Madame Jewkes étoit préſente. Oh ! l'appareilleuſe ! s'écria-t-elle ; & y avoit-il quelque autre avec elle ? Oui, reprit-il, mon cœur & mon ame y étoient tout entiers.

Miſérable ! s'écria-t-elle encore, & qu'auroient dit ton pere & ta mere, s'ils avoient vécu juſqu'à préſent ? J'aurois cru, lui dit-il, qu'il étoit de mon devoir de leur demander leur conſentement ; mais non pas le vôtre, Madame.

Je ſuppoſe, reprit Milédy, que j'euſſe épouſé le palefrénier de mon pere ; qu'auriez vous dit à cela ? Je n'aurois jamais pu me comporter plus mal que vous l'avez fait, lui répliqua-t-il. Mais, ajoûta-t elle, n'auriez-vous pas penſé que je l'aurois mérité de reſte ?

Quoi ! dit-il, votre orgueil ne vous laiſſe-t-il voir aucune différence dans le cas que vous poſez ? Aucune, reprit-elle. Quelle peut être la différence entre le fils d'un gueux épouſé par une Dame, & la fille d'un gueux dont un Gentilhomme fait ſa femme ?

Je vais donc vous l'apprendre, lui dit-il. La différence eſt qu'un homme annoblit la femme qu'il prend, quelle qu'elle puiſſe être, & lui communique ſon rang, quel qu'il ſoit : mais une femme, pour

qualifiée que vous la supposiez, se dégrade par un mariage ignoble, & de son rang descend à celui de l'homme auquel elle s'abaisse.

Lorsque la Famille Royale Stuart s'allia dans la Famille Hyde, qui à la vérité n'étoit basse que par comparaison, quelqu'un fit-il jamais difficulté d'appeller la Dame Altesse Royale, & Ducheſſe d'York? Et quelqu'un pensa-t-il jamais que ses filles, la feue Reine Marie & la Reine Anne, en fussent moins du sang royal pour cela?

Quand le Pair du Royaume, dont la fortune est délabrée, va épouser à la cité la fille d'un riche Marchand; qu'il soit Duc ou Comte, il n'importe, son épouse n'est-elle pas annoblie aussi-tôt par le choix qu'il fait d'elle? Et hésite-t-on jamais à lui donner les titres de Milédy Ducheſſe, ou de Milédy Comteſſe?

Mais quand, au contraire, une Comteſſe, ou une Ducheſſe douairiere, s'abaisse jusqu'à épouser un homme né dans l'obscurité, ne se dégrade-t-elle pas alors? N'est-elle pas dégradée en réalité, & aucune Ducheſſe ou Comteſſe voudra-t-elle faire comparaison avec elle?

Or, je vous demande à présent, Milédy Davers, si vous ne voyez aucune différence entre mon mariage avec la favorite

&

& digne fille de chambre de ma mere, douée d'un million de qualités excellentes, & de graces du corps & de l'esprit qui releveroient le plus haut rang, & votre mariage supposé avec un infâme palefrenier, dont toute l'éducation, dont tout le train de vie, & les relations, ne sçauroient lui communiquer d'autre mérite, que ce que lui en prête le goût honteux & bas de celle qui est assez indigne pour l'élever jusqu'à elle ?

Oh ! le malheureux ! s'écria Milédy ; avec quel soin il cherche des excuses pour pallier sa bassesse !

Une autre observation, Milédy Davers, ajoûta-t-il. Quand un Duc épouse une particuliere, n'est-il pas toujours son chef en devenant son mari ? Mais quand une Dame s'abaisse jusqu'à épouser un palefrenier, ce palefrenier n'est-il pas son chef, en tant que son mari ? Et cette différence ne vous frappe-t-elle pas ? Car, où est la Dame de qualité qui doive des égards à une autre Dame, quand elle a fait un si indigne choix, & mis un palefrenier au-dessus d'elle ? Les Dames qui daigneroient la regarder, mettroient, en le faisant, ce palefrenier au niveau d'elles-mêmes. Appellez cela pallier, ou tout ce qu'il vous plaira ; mais si vous n'en voyez pas

encore la différence, vous êtes aveugle, vous êtes un Juge incapable de décider pour vous-même, & plus incapable encore de devenir mon censeur.

Je voudrois, lui dit-elle, que vous communiquassiez vos belles raisons au public; elles deviendroient pour tous les jeunes Gentilhommes qui les liroient, un encouragement admirable à se jetter à la tête de toutes les filles de chambre de leurs meres.

Nullement, Milédy Davers, reprit-il, nullement: car tout jeune Gentilhomme qui attendra, pour en venir-là, qu'il ait trouvé une personne comme ma Pamela, aussi riche des beautés du corps & de l'esprit, aussi accomplie, & aussi propre à orner le rang où il l'élévera, sera aussi aisément disculpé, que je le serai dans l'esprit de tous ceux qui la verront, à moins qu'il n'y ait plus de caractères semblables à celui de Milédy Davers, qu'il ne me paroît possible qu'il y en ait.

Vous dites donc, reprit-elle, que vous êtes actuellement & réellement marié honnêtement, ou plutôt sottement marié à cette saloppe?

Je suis, lui dit-il, actuellement & réellement marié, à celle qu'il vous plaît d'appeller ainsi. Et pourquoi ne le serois-je

pas, si j'en ai envie ? Qui est-ce-qui a droit d'y trouver à redire ? A qui ai-je fait tort par-là ? N'ai-je pas des terres libres & indépendantes ? Y a-t-il apparence que je puisse être redevable de quelque chose à vous, ou à aucun de mes parens ? Et pourquoi, lorsque j'ai moi seul des biens à suffisance, ferai-je difficulté de rendre également heureuse une personne qui a tout ce qui me manque ? Car il faut vous dire qu'elle est mieux partagée en beauté, en vertu, en prudence, & même en générosité, qu'aucune Dame que j'aie vue de ma vie. Oui, Milédy Davers, elle a toutes ces qualités naturellement ; elles sont nées avec elle ; & quelques années d'éducation, avec son génie, l'ont menée plus loin, que la vie entiere de mille autres ne les a conduites.

Finissez, finissez, de grace, pauvre homme que vous êtes, lui dit-elle ; votre simplicité & votre foiblesse me font mal au cœur. Vous êtes pire qu'un idolâtre ; vous vous êtes gravé une image, que vous adorez : vous vous prosternez devant l'ouvrage de vos propres mains ; & comme un autre Jéroboam, vous voudriez que chacun fléchît le genou devant votre idole.

Bravo ! Milédy Davers ! s'écria mon Maître. Toutes les fois que votre colere vous

permet d'en venir à des traits d'esprit ; elle est presque passée. Mais quoique j'idolâtre moi-même l'aimable personne à qui vous donnez ces beaux noms, je puis vous assurer que je n'ai pas besoin que d'autres le fassent, & que je serois ravi que vous ne fussiez pas venue me tomber ainsi sur les bras, & interrompre le cours de notre bonheur mutuel.

A merveille, à merveille, frere obligeant & poli que vous êtes ! Je vous promets bien qu'après cette visite je n'interromprai guères vos mutuelles félicités. Un tems qui fut, je vous ai cru l'ame d'un Gentilhomme, & je tirois vanité d'avoir un frere ; mais je dirai, comme à l'Office des morts, *la poudre retourne à la poudre, & la boue à la boue !*

Cela est bien vrai, Milédy Davers, reprit-il ; & c'est là qu'il nous faut enfin retourner tous. Vous, avec tout votre orgueil, & moi, avec tous mes biens, nous y viendrons tôt ou tard ; & alors, où sera la distinction ? permettez-moi de vous dire, que si nous ne devenons meilleurs vous & moi, quoiqu'on ne puisse vous donner les titres de duelliste & de libertin dont vous m'honorez, cette aimable fille, que votre vanité & votre sottise regardent avec tant de mépris, sera placée dans un degré

de gloire supérieur au nôtre, oui, infiniment supérieur; & que le Juge infiniment juste donnera la préférence à qui elle sera dûe, sans aucun égard à la naissance ou à la fortune.

Voilà un sermon magnifique, s'écria-t-elle! Comment donc! mon frere est déjà devenu puritain. Voyez jusqu'où le mariage & la répentance peuvent amener un homme! Je me réjouis en vérité de la métamorphose. Allons, dit-elle, en venant vers moi qui tremblois de la voir approcher, (mais son frere la suivit pour l'observer tandis que je me levois à son abord,) allons, donne-moi ta main, Mademoiselle Pamela, Mademoiselle Andrews, Mademoiselle..... comment dirai-je? Tu as fait des miracles en peu de tems: tu as non-seulement fait un époux d'un débauché, mais encore d'un débauché un prédicateur. Mais cependant, ajoûta-t-elle avec une colere ironique, & me tapotant le cou, prens garde, Pamela, prens garde que ta vanité ne commence quand la sienne finit; prens garde à ne te pas donner à toi-même le titre de ma sœur.

C'est, Milédy Davers, lui dit-il, ce que j'espere qu'elle fera, lorsqu'elle aura pu vous ramener aussi parfaitement de l'orgueil, qu'elle a sçu me ramener du libertinage.

Madame Jewkes vint dans l'instant même nous avertir que le dîner étoit prêt. Allons, ma Pamela, dit mon cher Maître, vous avez demandé tantôt qu'on vous dispensât de venir déjeûner avec nous; mais j'espere que pour le dîner vous nous donnerez votre compagnie à Milédy Davers & à moi.

Comment osez-vous m'insulter de la sorte, lui dit Milédy? Comment, reprit-il, osez-vous m'insulter par votre conduite, dans ma propre maison, après que je vous ai dit & redit que j'étois marié? Comment osez-vous penser à rester ici un moment, & à refuser en même tems à ma femme les honneurs qui lui sont dûs, en cette qualité?

Bon Dieu! s'écria-t-elle, en se prenant le front avec la main, donne-moi patience!

Monsieur, mon cher Monsieur, lui dis-je, dispensez-moi, de grace, de dîner avec vous; ne chagrinez point Milédy. Taisez-vous, ma chere amie, reprit-il; vous voyez déja combien peu vous avez gagné par votre charmante complaisance. Vous avez embrassé ses genoux, & l'insolente qu'elle est, elle vous a menacée de vous fouler aux pieds. Elle vous demandera bien-tôt si elle doit être redevable de son pardon à votre intercession; & c'est pourtant cela

seul qui peut me porter à lui pardonner.

La pauvre Dame ! elle ne put soutenir cela, & courut à sa triste femme de chambre, s'appuyant sur son bras comme si elle eût été indisposée. Aidez-moi, Rebecca, lui dit elle, aidez-moi à descendre ! Quittons à l'instant cette maison, cette maudite maison, où je me plaisois tant autrefois : dites à mes gens de tout préparer pour le départ ; & je la fuirai pour ne la revoir jamais, ni celui à qui elle appartient. En disant cela, elle descendit l'escalier dans la plus grande détresse du monde, & elle ordonna à ses domestiques de se préparer incessamment à partir.

Je vis mon Maître dans une extrême agitation. De grace, Monsieur, lui dis-je, suivez Milédy & l'appaisez. Ce qu'elle en fait n'est que par tendresse pour vous. La pauvre femme ! me dit-il, je souffre pour elle ; mais puisque les choses en sont venues si avant, j'insiste absolument que vous descendiez : sans cela, son orgueil en prendra de nouvelles forces, & nous serons tous encore à recommencer.

Ah ! mon cher Monsieur, lui dis je, au nom de Dieu dispensez-moi pour cette seule fois de descendre à dîner. En vérité, ma chere, reprit-il, je n'en ferai rien. Quoi ! sera-t-il dit que ma sœur fera crain-

dre à ma femme de se mettre à ma table ; & cela moi présent ? Non, j'en ai déja trop enduré, & vous aussi : & je vous somme de descendre quand je vous enverrai chercher.

Il partit là-dessus, & voyant qu'il y étoit résolu, je n'osai contester. Je trouve en lui autant de grandeur que de bonté. J'ai souvent eu occasion de le remarquer, mais jamais tant que dans cette dispute avec sa sœur. Milédy mit ses gants vite comme un éclair, & sa femme de chambre remplit un mouchoir de quelques menues hardes ; car ses principaux habits n'étoient pas encore dépaquetés. Son cocher attela ; ses laquais sellerent leurs chevaux, & elle paroissoit résolue à partir. Mais son neveu & Monsieur Colbrand étoient allés faire un tour ensemble quelque part. Elle ne voulut pas entrer dans la maison, & s'assit avec sa femme de chambre à côté d'elle, sur un siége qui étoit dans l'avant-cour. Après y avoir bien rongé son frein, elle dit enfin à Jacques, un de ses laquais, de rester pour accompagner son neveu, & qu'elle reprendroit le chemin du logis.

Madame Jewkes vint la trouver & lui demander si elle ne vouloit pas rester à dîner ; qu'on alloit servir dans l'instant. Non, dit-elle, cette maison me donne des indigestions : je la porte en vérité sur les épaules.

les ! Faites seulement mes complimens à votre Maître, & dites-lui que je souhaite qu'il soit plus heureux qu'il ne m'a rendu heureuse.

Il m'avoit envoyé dire de descendre, & j'avois obéi, quoique bien à contre-cœur. Le couvert étoit mis dans la salle par la fenêtre de laquelle j'avois sauté, & mon Maître s'y promenoit en long & en large. Madame Jewkes entra, & lui demanda s'il souhaitoit qu'on servît, puisque Milédy ne vouloit pas entrer ; mais qu'elle l'avoit chargée de lui faire ses complimens, & de lui dire qu'elle souhaitoit qu'il fût plus heureux qu'il ne l'avoit rendu heureuse. En approchant de l'endroit de la salle vers lequel elle étoit, il vit par la fenêtre que tout étoit prêt pour son départ ; il sortit aussi-tôt : Milédy Davers, lui dit-il, si je croyois que ma civilité ne fît pas sur vous l'effet de vous endurcir plutôt que de vous toucher, je vous prierois d'entrer, & de permettre, au moins, que votre neveu & vos domestiques dînent avant que de partir. Elle se mit à pleurer, & tourna son visage de l'autre côté pour le lui cacher. Allons, ma sœur, dit-il, en lui prenant la main, laissez-vous persuader d'entrer. Non, reprit-elle, ne me le demandez pas.... *Je voudrois pouvoir vous haïr autant que*

vous me haïssez ! Vous le faites déja, lui dit-il, & pis encore, je vous jure ; autrement vous ne me tourmenteriez pas de la sorte. Allons, entrez, de grace. Ne me le demandez pas, lui dit-elle encore. Son neveu revint dans ce moment. Comment donc, Madame, s'écria-t-il ! j'espere que vous ne vous en irez pas avant d'avoir dîné. Non, mon neveu, reprit-elle, il faut que je m'en aille. Je vois bien que je suis ici une hôtesse importune, qui auroit bien fait de ne pas venir tomber sur les bras du Maître ! Songez, lui dit son frere, au sujet que vous m'avez donné de me servir de cette expression. Vos violences sont ici les seuls hôtes importuns & les seuls mal-venus. Ecartez-les, & jamais sœur n'aura été plus aimée par son frere. Ne me dites pas encore un autre mot semblable, je vous en prie, reprit-elle ; car je suis trop facile à vous pardonner pour un seul mot d'amitié ! Je vous en dirai cent, ma chere sœur, interrompit-il, ou plutôt dix mille, s'ils peuvent être de quelque efficacité. Donnez-moi votre main, je vous prie, ajoûta-t-il en l'embrassant. Jean, dit-il tout de suite au cocher, remettez vos chevaux à l'écurie. Malgré la colere de votre Maîtresse contre moi, vous êtes tous aussi bien venus dans ma maison, qu'en aucune auberge où vous

puissiez vous arrêter. Allons, Monsieur H***, donnez la main à votre chere tante, car elle ne voudra pas me permettre d'avoir cet honneur.

Elle ne put y tenir plus long-tems. Je vous le permettrai, lui dit-elle, en lui donnant sa main & le baisant, & vous me conduirez où il vous plaira. Ne pensez pourtant pas, ajoûta-t-elle, que je puisse vous pardonner. Il la conduisit ainsi dans la salle où j'étois. Comment donc! dit-elle, me ramenez-vous ici pour être avec cette créature? C'est ma femme, ma chere sœur, reprit-il avec émotion, & si vous ne voulez pas l'aimer, du moins, pour l'amour de vous-même, n'oubliez pas avec elle la plus commune civilité.

Mais, Madame, lui dit son neveu, puisque votre frere avoue son mariage, nous ne devons pas, comme il dit fort bien, oublier la plus commune civilité. Permettez-moi, Monsieur, ajoûta-t-il, de vous féliciter. Je vous remercie, lui dit mon Maître. Et puis-je?....continua le jeune homme en me montrant & me regardant sans en dire davantage. Oui, Monsieur, reprit-il. Là-dessus il me salua très-poliment. Sur mon Dieu, Madame, me dit-il, je ne sçavois hier rien de tout ceci; & si j'ai commis une faute, je vous en demande pardon.

Tu es un bonnaſſe nigaud, lui dit Milédy. Tu aurois pu te diſpenſer de ce ridicule cérémonial juſqu'à ce que je te l'euſſe permis. Mais, ma tante, lui dit-il, s'ils ſont actuellement mariés, la choſe eſt ſans retour, & nous ne devons pas mettre la diviſion entre le mari & la femme.

Mais, mon frere, interrompit-elle, penſez-vous que je me mettrai à table à côté de cette créature ?.. De grace, Milédy Davers, point de noms de mépris ! Je vous dis & vous jure qu'elle eſt très-réellement ma femme ; & je ſerois un coquin ſi je ſouffrois qu'on la maltraitât. Je ſuis ſon unique protecteur ; & ſi vous le lui permettez, elle vous aimera & vous honorera toute ſa vie. Je le ferai, je vous jure, Madame, lui dis-je avec tranſport !

Je ne puis ni ne veux m'aſſeoir à table avec elle, reprit Milédy ; j'eſpere, Pamela, ajoûta-t-elle, que tu ne t'imagines pas que je le ferai. En vérité, Madame, lui dis-je, ſi votre cher frere veut bien me le permettre, je ſerai derriere votre chaiſe tout le tems que vous dînerez, pour vous montrer la vénération que j'ai pour vous comme ſœur de mon généreux protecteur. Voyez, lui dit-il, ſi ſa nouvelle condition l'a changée : mais je ne ſçaurois ſouffrir qu'elle ſe conduiſe d'une maniere indigne de ma

femme; & je compte bien auſſi que ma ſœur ne s'y attend pas.

S'il faut que je reſte, reprit elle, qu'elle ſorte de la ſalle. En vérité, ma tante, lui dit ſon parent, vous n'y penſez pas, vous avez grand tort en l'état où ſont les choſes. Non, Madame, lui dit mon Maître, cela ne ſe peut : mais ſi vous le voulez abſolument, nous aurons deux tables : vous & votre neveu ſerez à l'une, & mon épouſe & moi nous ſerons à l'autre : & vous verrez alors quel air votre pointillerie hors de ſaiſon vous donnera. Elle parut irréſolue. Il la plaça à table comme on apportoit le premier ſervice qui étoit du poiſſon. Où oſeras-tu t'aſſeoir, me dit elle ? Voudrois-tu point encore que je te donnaſſe le haut bout, ma drôleſſe ? Allons, allons, dit mon Maître, j'aurai bientôt écarté cette difficulté ; & là-deſſus, il s'aſſit à côté de Milédy au haut bout de la table, & me mit à ſa gauche. Pardon, ma chere, me dit-il, excuſez-moi pour cette fois. Quelle maudite complaiſance vous avez, lui dit-elle, pour une pareille !..... Paix, ma ſœur, s'écria-t-il, paix ; je vous en prie : je ne ſouffrirai jamais qu'on en parle ſur un ton auſſi indiſcret ; c'eſt bien aſſez que j'entre ainſi en compoſition avec vous, pour ſatisfaire à votre caprice violent & mal ſéant.

Allons, Monsieur, ajoûta-t-il en s'adressant au neveu, mettez-vous auprès de votre chere tante. Rebecca, dit celle-ci, puisqu'il le faut, asseyez-vous ici, auprès de Pamela; nous irons tous de pair à compagnon. Du meilleur de mon ame! reprit mon Maître: j'honore tellement tout le sexe, que si j'avois été le Maître de la mode, je n'aurois jamais voulu que la moindre de celles qui en sont, se fût tenue debout, moi étant assis. Mademoiselle Worden, asseyez-vous, je vous prie. Monsieur, reprit la suivante, j'espere que je ne m'oublierai pas jusques-là.

Milédy se mit à rêver, & levant ensuite les mains au Ciel, elle s'écria: Bon Dieu! que deviendra ce monde à la fin? Rien que de très excellent, reprit mon Maître, pourvu que les esprits comme celui de Milédy Davers veuillent seulement en suivre les regles. Vous donnerai-je un peu de cette carpe, ma sœur? Servez votre bien-aimée, lui dit-elle. Cela est obligeant, reprit-il, & voilà ce qui s'appelle une bonne sœur: allons, ma chere, que je vous serve, puisque Milédy Davers le souhaite. Fort bien, dit Milédy, parfaitement bien! Et elle s'assit en même tems de côté, comme pour détourner ses yeux de dessus moi.

A quoi bon tout cela, ma chere tante, dit le neveu, puiſque c'en eſt fait ; que nous vous voyions vous embraſſer de bonne amité, je vous prie. Tais-toi, ſot, lui dit elle ; as-tu ſi-tôt changé de ton depuis hier ? Je penſe, interrompit mon Maître, qu'hier on n'a pas eu l'audace d'inſulter ma femme dans ſa maiſon ? A ce mot, Milédy lui donna un bon coup ſur l'épaule. Voilà pour vous, Monſieur mon impudent de frere, lui dit-elle ; voilà pour vous apprendre à dire ma femme, & ſa maiſon. Elle parut à moitié effrayée de ce qu'elle venoit de faire ; mais lui, de la meilleure humeur du monde, la baiſa, & lui dit : Grand-merci, ma ſœur, grand-merci. Il y a vraiment un aſſez bon nombre d'années que je n'avois reçu un coup de vous.

Je meure ! Monſieur, dit le neveu, vous êtes bien bon de le prendre comme cela. Milédy eſt la meilleure perſonne du monde ; mais j'en ai reçu, moi qui vous parle, plus d'un bon ſoufflet.

Je ne l'avalerai pourtant pas ſi bonnement non plus, dit mon Maître, ſi vous ne m'aſſurez que vous l'avez vu en faire autant à Milord Davers.

Doucement, de grace, mon cher Monſieur, lui dis-je, en lui marchant ſur le pied ; doucement, je vous prie. Quoi ! s'é-

cria-t-elle, cette créature prie qu'on ne m'insulte pas ! s'il n'a pas assez de sçavoir-vivre pour s'empêcher de m'outrager, je ne veux pas, pécore que tu es, t'être redevable de ce qu'il s'en abstient.

Quoi ! dit mon Maître en mettant du poisson sur son assiette, Milédy Davers se sert du mot d'insulte ! Allons, que je vous voye manger quelque chose, & je vous pardonne. En vérité, ajoûta-t-il en lui mettant un couteau dans une main & une fourchette dans l'autre, je ne sçaurois souffrir qu'on ait de semblables enfances pour des riens. J'en meurs de honte, je vous jure. Elle porta à sa bouche un petit morceau, qu'elle remit aussi-tôt sur son assiette. Je ne sçaurois manger, dit-elle ; je ne sçaurois avaler ; il n'y a pas moyen ; il vaudroit autant m'étouffer. Mon Maître avoit défendu à ses laquais d'entrer, de peur qu'ils ne visſent la scène à laquelle il s'attendoit. Il se leva de table, & lui versa un verre de vin que le neveu & la femme de chambre se mirent à même de lui donner. Pendant ce tems-là, sa chaise demeurant vacante entre Milédy & moi ; Audacieuse que tu es, me dit-elle en se tournant de mon côté, oses-tu bien t'asseoir à côté de moi ? Pourquoi ne te leves-tu pas, pour

prendre le verre des mains de celui qui t'appartient ?

Ne vous levez pas, ma chere, me dit-il, je vous servirai l'une & l'autre. Je me levai cependant ; car je craignois un bon soufflet ; & je le priai de me permettre de servir Milédy. C'est ce que vous ferez, reprit-il, quand elle sera d'humeur à le recevoir comme il faut. Buvez, de grace, ma sœur, lui dit-il avec un verre en main ; peut-être mangerez vous après cela un petit morceau. Me l'offrez-vous pour m'insulter, me dit-elle ? Non assurément, répliqua-t-il, je ne le fais que pour vous exciter à manger ; car vous allez devenir malade d'inanition.

Dieu vous pardonne la maniere dont vous m'avez traitée aujourd'hui, malheureux que vous êtes, lui dit-elle en prenant le verre ! Vous aviez coutume d'en agir toujours comme dans ce moment, & j'ai vu le tems que vous m'aimiez ; mais les choses ont bien changé ; & pour qui ? bon Dieu ! Aussi, cela me chagrine. Elle pleuroit si abondamment en disant cela, qu'il lui fallut quitter le verre.

On ne sçauroit avoir un plus grand tort que vous, lui dit-il. Vous ne me traitez ni comme frere, ni comme Gentilhomme. Je vous aimerois autant que jamais, si vous

ne vous y oppoſiez pas. Mais au lieu de cette femme d'eſprit & de bon ſens, de cette femme aimable que ma ſœur m'a paru autrefois, vous vous comportez en véritable enfant. Allons, ajoûta-t-il, en lui tenant le verre ſur les lèvres, ſouffrez qu'un frere que vous avez aimé jadis, vous perſuade de boire ce verre de vin. Elle le but pour lors. Bon Dieu! s'écria-t-il en la baiſant, comme la colere défigure les plus belles ames! Vous avez bien perdu de ces agrémens dont ma ſœur étoit ſi richement pourvue. Laiſſez-vous perſuader d'être encore ma ſœur, & de vous calmer un peu. Milédy Davers eſt naturellement une femme charmante, & n'a pas moins l'air d'une Dame, que ſon cher frere peut avoir celui d'un homme bien né.

Là-deſſus il ſe raſſit entre nous deux, & lorſque le ſecond ſervice entra: Qu'Abraham, dit-il, vienne ici & nous ſerve. Je lui marchai encore ſur le pied; mais il n'en tint nul compte; & je vis bientôt qu'il avoit raiſon: car Milédy commença à ſe reconnoître, & ne ſe comporta pas la moitié ſi mal devant les domeſtiques, qu'elle l'avoit fait auparavant: elle ſe ſervit elle-même d'un air aſſez libre; mais de tems en tems il lui échappoit malgré elle un profond ſoupir & un ſanglot. Elle demanda

un verre du même vin qu'elle avoit bu auparavant. Vous en ſervirai-je encore, Milédy Davers, dit-il en ſe levant ? & tout de ſuite il alla au buffet, & lui en remplit un verre. En vérité, lui dit-elle, j'aime à être careſſée par mon frere. A votre ſanté, mon frere !

Ma chere, me dit mon Maître avec beaucoup de tendreſſe, à préſent que je ſuis debout, je vais vous en verſer auſſi : il faut ſervir les deux ſœurs de même. Comment l'entendez-vous, lui dit-elle en regardant le domeſtique de maniere à montrer qu'il la tenoit un peu en échec ? Ne montrez devant mes domeſtiques aucun mépris pour une perſonne que j'ai avec tant de juſtice rendu leur Maîtreſſe, lui dit-il tout bas. Conſidérez qu'il n'y a pas moyen d'en revenir. Et c'eſt préciſément ce qui me tue, reprit-elle.

Il me donna un verre de vin : A la ſanté de Milédy Davers, lui dis-je en me tenant debout. Cela ne te réuſſira pas, dit-elle tout bas en ſe penchant vers moi : elle alloit ajoûter pécore, ou ma drôleſſe, ou quelqu'autre épithète ſemblable : mais, mon Maître voyant qu'Abraham la regardoit, & qu'elle avoit les yeux rouges & enflés ; envérité, ma ſœur, lui dit-il, à votre place, je ne m'en tourmenterois pas.

De quoi ? reprit-elle, de quoi ? De ce que, dit-il en s'affeyant, Milord Davers ne vient pas ici comme il vous l'avoit promis. Cela ne vous réuſſira pas non plus, malheureux que vous êtes, lui répliqua-t-elle en le frappant ſur l'épaule. Sans doute, ajoûta-t-il, qu'une Dame de bon ſens & de mérite, comme vous, s'affligeroit de ſe voir négligée, ſi cela étoit vrai : mais je jurerois bien que Milord vous aime autant que vous l'aimez ; & vous ne ſçavez pas ce qui peut être arrivé.

Voilà de vos artifices ordinaires, reprit-elle en ſecouant la tête : & il y a de quoi s'étonner, qu'avec toute votre ruſe vous vous ſoyez ainſi laiſſé attraper. Qui ? Milord Davers attrapé, lui dit-il ? non, non, il aura plus d'eſprit que cela : mais je n'avois point encore ouï dire que vous fuſſiez jalouſe ; ni vous n'avez aucun ſujet de le croire à préſent, lui dit-elle. Mon ami, ajoûta-t-elle en s'adreſſant au laquais, vous n'avez que faire de reſter, ma femme de chambre nous ſervira ce qu'il nous faut. Non, non, dit mon Maître, qu'il reſte & nous ſerve : Abraham, donnez-moi un verre de vin. Allons, ma ſœur, je vous porte la ſanté de Milord Davers, & j'eſpere qu'il aura ſoin de bien cacher ſon jeu. Vous êtes bien provoquant, mon frere, lui dit-

elle : je voudrois que vous fussiez aussi bon que Milord Davers. Ne portez pas vos railleries trop loin, je vous en avertis. Eh bien, eh bien, dit mon Maître, j'avoue que la corde est délicate à toucher, & je finis.

Par ces aimables ménagemens, le dîner se passa mieux que je ne l'avois espéré. Quand les domestiques se furent retirés, Milédy Davers, lui dit-il en demeurant toujours entre nous deux, j'ai une demande à vous faire ; il s'agit de me dire, si vous voulez m'accompagner jusques dans le Comté de Bedford. Mon intention étoit de partir demain. Mais, je différerai volontiers, si vous voulez venir avec moi.

Et ta femme, comme tu l'appelles, ira-t-elle avec toi, notre ami, reprit Milédy ? Oui, vraiment, ma chere petite Quakresse * de sœur, dit il en lui prenant la main, & en souriant. Et voudrois-tu, continua-t-elle, que je fusse en parade avec elle sur la route ? Hem ! Et que je fusse là pour orner son cortége ? Hem ! Dis-moi, je t'en prie, notre très-cher, comment tu réglerois cela, si j'étois d'humeur à faire tout ce que tu voudrois ?

* Les Quakers en Angleterre sont une secte de Chrétiens fanatiques, qui, par principe de religion, tutoient tout le monde, sans jamais employer le mot de *vous*.

Vous êtes toujours, ma chere petite sœur, impertinente, lui dit-il en l'embrassant, & la baisant; & quoi que vous en disiez, il faut que je vous aime. Je vous dirai donc, puisque vous me le demandez, comment je réglerai cela. Vous irez, vous & ma Pamela, ... Retranchez ce *ma*, je vous en prie, si vous voulez que je demeure assise en patience. C'est ce que je ne sçaurois faire, lui dit-il. Vous irez, vous & ma Pamela, ensemble dans votre carrosse coupé, si vous le voulez bien; & alors elle paroîtra faire partie de votre cortége; & nous irons, votre neveu & moi, tantôt à cheval, & tantôt dans ma berline avec votre femme de chambre.

Cela seroit-il de ton goût, ma mie, me dit-elle? Oui, Madame, répondis-je, si Milédy ne croyoit pas que ce fût un trop grand honneur pour moi. Oui, reprit-elle; mais Milédy pense que ce seroit un trop grand honneur pour toi.

Toutes réflexions faites, interrompit-il, il ne faut pas non plus que cela soit; car à moins que vous ne lui donniez la main pour entrer dans votre carrosse, on prendra ma femme pour votre suivante, & cela ne seroit pas de mon goût. Et cela seroit peut-être la seule chose, reprit-elle, qui pourroit m'engager à la souffrir à mes

côtés dans mon carrosse. Mais achevez. Eh bien, eh bien, continua-t-il, quand nous serions arrivés au logis, nous inviterions Milord Davers à venir nous trouver, & à passer un mois ou deux avec nous.

Après. Et s'il y venoit, que ferions-nous? Comme je sçais, lui dit-il, que vous avez le goût bon, je vous prierois de donner vos avis à Pamela, sur quelques échantillons que j'attends de Londres pour des habits. Provoquant mortel que tu es! s'écria-t-elle; Dieu veuille que je ne joue pas des mains avant qu'il soit peu. Je ne dis pas cela pour vous irriter, reprit-il, & cela ne doit pas vous irriter non plus: mais, quand je vous dis que je suis marié, ne s'ensuit-il pas qu'il nous faut des habits neufs?

As-tu encore beaucoup de ces choses obligeantes à me dire, mon ami, lui répondit-elle? Si vous voulez, ajoûta-t-il, nous honorer de votre compagnie à l'Eglise, lorsque nous y paroîtrons pour la premiere fois *, je vous ferai un présent qui vaudra bien la peine que vous l'acceptiez. Misérable que tu es! lui dit-elle; tiens, dussé-je en mourir, il faut que je me satis-

* En Angleterre, l'usage est que les gens de quelque considération paroissent en pompe à l'Eglise, le premier Dimanche d'après leur mariage,

faſſe. Et là-deſſus elle alloit lui allonger un grand coup ; mais il lui retint la main. En vérité, ma chere tante, lui dit ſon neveu, je ne vous comprends pas. Eſt-ce que toutes ces choſes-là ne s'en vont pas ſans dire ?

Je demandai la permiſſion de me retirer ; & comme je ſortois, mon cher Maître s'écria en me montrant, c'eſt-là ce qui s'appelle une belle perſonne, voyez cette taille dégagée & cet aimable maintien ! Ah ! Milédy Davers, ſi vous étiez homme, vous en ſeriez auſſi fou que moi. Oui-da, dit cette méchante Dame, mais ce ſeroit pour en faire ma gueuſe, & non pas ma femme. Je me retournai, à ce diſcours. En vérité, Madame lui dis-je, vous êtes bien cruelle ! & des Meſſieurs peuvent bien s'émanciper à une mauvaiſe conduite, quand des Dames d'honneur en viennent à tenir un pareil langage ! Si votre cher frere, ajoûtai-je en fondant en larmes, n'étoit pas le plus généreux de tous les hommes, votre crédit ſur ſon eſprit me rendroit infiniment malheureuſe.

Raſſure-toi, ma mie, me dit-elle, raſſure toi : je vois de reſte que tu le captiveras auſſi long-tems qu'aucune autre. La pauvre Sara Godfroy n'a jamais été la moitié ſi bien dans ſes bonnes graces que toi !

Demeurez,

Demeurez, ma Pamela, s'écria-t-il tout en fureur, demeurez, vous dis-je. Vous venez d'entendre deux éxécrables accusations contre moi. Je vous aime avec une affection si sincère, qu'il faut absolument que je dise quelque chose en ma faveur devant cette malicieuse accusatrice, si je ne veux pas que vous pensiez que votre incomparable vertu est devenue pour toujours la proie du plus grand des scélérats.

Le neveu parut inquiet, & blâma beaucoup sa tante. Je revins sur mes pas, & tremblois tout en marchant. Il me fit asseoir, & me prenant la main; ma chere, me dit-il, j'ai déja été accusé d'être duelliste, & l'on m'accuse à présent d'être un débauché d'un autre ordre! Au tems passé, je n'aurois pas été si touché de ces imputations que je le suis à présent que je souhaiterois de convaincre peu à peu tout le monde, par la conformité de ma conduite avec vos vertus, de la force que votre exemple a sur moi. Mais voici en deux mots sur quoi est fondée la premiere accusation.

J'avois un ami, lequel fut lâchement attaqué par des coupe-jarrêts, loués pour l'assassiner par un Italien titré, qui, comme bien d'autres personnages d'un haut rang, n'avoit ni cœur ni honneur. J'eus le

bonheur étant à Padoue de désarmer un de ces coquins en défendant mon ami, & de lui faire avouer qui étoit celui qui l'avoit mis en œuvre. J'avoue que je fis un défi à ce dernier. Nous nous rencontrâmes à Sienne ; & il mourut un mois après d'une fièvre, qui, je crois, ne fut pas occasionnée par les légeres blessures qu'il avoit reçues de moi. Je fus cependant obligé de quitter l'Italie plutôt que je ne me le proposois, à cause de ses parens qui étoient en grand nombre, & qui me regardoient comme la cause de sa mort. Je les appaisai dans la suite, par une lettre que je leur écrivis d'Inspruck, pour les informer de la lâcheté du défunt. Cela les empêcha de me suivre à Munich, comme ils en avoient l'intention. Voilà, ajoûta-t-il, la cause d'une des charitables insinuations qui auroient pu allarmer votre délicatesse ; en vous laissant penser que vous étiez mariée à un meurtrier. L'autre.... De grace, mon frere, lui-dit-elle, n'allez pas plus avant. Si vous le faites, ce n'est pas moi qui vous y force. Elle sçaura le tout, s'écria-t-il, &. je défie les traits les plus envenimés de votre malice.

Lorsque j'étois au Collége, j'avois accès chez une veuve qui me recevoit fort bien. Elle avoit plusieurs filles, mais très-peu de

bien à leur donner. La ruſée vieille me fit amorcer par une d'elles, (& c'étoit, en vérité, une bonne & digne fille,) pour m'engager à l'épouſer, & cela uniquement en vue des biens dont je devois hériter. Dans ce deſſein elle fit naître pluſieurs occaſions de nous rencontrer l'un l'autre, & de nous laiſſer ſeuls. J'étois mineur alors; & la jeune Demoiſelle, qui n'avoit pas l'ame de moitié ſi artificieuſe que ſa mere, ſe rendit à mes pourſuites avant que le projet de ſa mere pût venir à maturité, & par-là le ruina entierement. Cette perſonne, ma Pamela, eſt la Sara Godfroy, dont la malicieuſe femme que voici a fait mention dans les vues du monde les plus mauvaiſes. De toutes les autres licences que je puis m'être données, (car je me ſuis peut-être émancipé à quelques-unes de plus, dont on vous auroit ſans doute informée comme de celle-ci, ſi on les avoit ſçues,) je demande à Dieu de ne m'en accorder le pardon, que juſqu'au tems où réveillant ſa vengeance par des offenſes du même ordre, je me rendrai infiniment injuſte envers ma Pamela.

A préſent, ma chere, ajoûta-t-il, vous pouvez vous retirer; car ma très-digne ſœur a dit tout le mal qu'elle ſçavoit de moi: mal dont je vous aurois informée

moi-même, dans quelqu'occasion où j'aurois pu vous convaincre qu'il étoit pour moi un sujet de chagrin & non de vanité : car je n'aime pas à être cru meilleur que je ne suis. J'espere seulement que depuis l'heure où je me suis dévoué à tant de vertus, jusqu'à celle de ma mort, ma conduite sera parfaitement irréprochable.

Ce discours, & la maniere noble dont ce cher mortel venoit d'avouer ses fautes & en marquer son repentir, émut terriblement Milédy. Un torrent de larmes sortit tout-à-coup de ses yeux : Pamela, me dit-elle, ne vous en allez pas sitôt, je vous en conjure. La passion m'a menée beaucoup trop loin, en vérité. Il faut absolument que vous restiez pour me voir lui demander pardon, ajoûta-t-elle, en venant à moi & me prenant la main ; elle prit tout de suite la sienne : mais, à mon grand regret, (car je souffrois de voir souffrir Milédy,) il lui échappa avec violence, sortit de la salle, & gagna le jardin dans une rage qui me fit trembler. Milédy s'assit, appuya sa tête contre mon sein, & me baigna le cou de ses larmes en me tenant les mains. Je pleurai par compagnie. Son neveu se promenoit en long & en large dans une inquiétude affreuse. Il sortit ensuite, & revint nous dire que M. B. avoit donné or-

dre qu'on mît les chevaux à ſon carroſſe coupé, & qu'il ne vouloit pas que perſonne lui parlât. Où eſt-il, dit Milédy ? Il ſe promene dans le jardin, juſqu'à ce que le carroſſe ſoit prêt, reprit le neveu.

Il eſt vrai, dit-elle, & je l'avoue ; j'ai été trop loin. J'étois enſorcelée. A préſent, continua-t-elle, il va, lui qui prétend que je ſuis ſi méchante, il va être un an entier ſans me pardonner. Car, il faut vous dire, Pamela, que, ſi jamais vous l'offenſez, vous ne l'appaiſerez pas aiſément. Toute chagrine que j'étois, je me délectois à voir Milédy ſi bonne envers moi. Voulez-vous, me dit-elle, vous hazarder à l'aller trouver avec moi ? Oſerez-vous ſuivre un lion dans ſa retraite ? Je vous accompagnerai par-tout où vous me l'ordonnerez, répondis-je. Vraiment, ma mie, ... Pamela, je veux dire, tu es très-bonne dans le fond, me dit Milédy. Je t'aurois aimée autant que feu ma mere t'aimoit.... ſi... mais c'en eſt fait à préſent ! En vérité, ma Pamela, vous n'auriez pas dû épouſer mon frere. Mais, allons je l'aime & ne puis m'en empêcher. Tâchons de le trouver. Il ne m'en traitera pas moins comme un chien. Je n'aurois pas dû l'irriter juſqu'à ce point là : car toutes les fois que cela m'eſt arrivé, j'ai toujours été la

partie souffrante. Il sçait que je l'aime!

Milédy me parla de la sorte, en s'appuyant sur mon bras, & entra dans le jardin. Je le vis encore dans une agitation & dans un désordre affreux. Il prit un autre chemin pour nous éviter. Mon frere, mon frere, lui cria-t-elle, permettez que je vous parle! Un mot seulement! Comme nous le suivions rapidement, & que nous le touchions de fort près; Je vous prie, lui dit-il, de ne m'accabler pas davantage de vos folies & de votre violence; j'en ai beaucoup trop enduré; & je vous promets bien que de plus d'un an.... Paix! lui cria-t-elle, point de vœux, je vous en conjure; car je ne sçais que trop bien par expérience, que, si vous en faites, vous ne les violerez pas. Vous voyez, lui dit-elle, que j'en suis venue jusqu'à prier Pamela de me servir de médiatrice: cela vous appaisera sans doute, ou rien ne le pourra faire.

En vérité, réprit-il, je ne veux voir aucune de vous deux dans la situation où je me trouve: laissez-moi seul avec moi-même; je ne prétends pas être persécuté de la sorte. Et il s'éloignoit toujours. Mais, lui dit-elle, je ne vous demande qu'un mot.... Si vous me pardonnez, je vous pardonnerai? Quoi! lui dit ce cher époux d'un air fier & indigné, que me pardonnerez-vous?

Elle vit qu'il étoit trop réellement en colere, pour lui nommer ſon mariage comme une choſe qui demandoit qu'elle lui pardonnât : je vous pardonnerai, lui cria-t-elle, tout le mauvais traitement que j'ai reçu de vous aujourd'hui.

Un mot & qui ſerve, ma ſœur, lui dit-il : je vous ſouhaite de tout mon cœur tout le bien poſſible : mais ayons, je vous prie, dorénavant notre tranquillité mutuelle aſſez à cœur, pour ne jamais nous revoir l'un l'autre. Jamais ? lui dit-elle.... & pouvez-vous bien le ſouhaiter, frere barbare ? le pouvez-vous ? Je le puis & le ferai, reprit-il. Je n'ai d'autre parti à prendre qu'à dérober pour toujours à votre vue, non un frere, mais un meurtrier & un ſcélérat indigne de vous appartenir : laiſſez-moi me renfermer & faire pénitence de mes crimes paſſés : ce ſera du moins une pénitence, où je ne ſerai pas troublé par une accuſatrice auſſi violente que vous.

Pamela, me dit-il, d'un ton qui me fit trembler, comment oſez-vous me ſuivre ſans ma permiſſion, quand vous me voyez dans une agitation ſi terrible ? A l'avenir, lorſque j'aurai l'ame ainſi en émoi, ne m'approchez jamais que je ne vous envoie chercher.

Mon cher Monſieur, m'écriai je,... Laiſ-

ſez moi, interrompit-il. Je vais dans ce moment partir pour le Comté de Bedford. Quoi ! ſans moi, Monſieur, lui dis-je ?... De grace, qu'ai-je fait ? Vous avez fait la cour à ma furie de ſœur que voilà : vous la lui avez faite avec une baſſeſſe indigne de ma femme ; & je n'aimerai pas à vous voir que je ne me ſois remis de l'affreuſe émotion où je ſuis à préſent. Mais Colbrand vous accompagnera avec deux autres de mes domeſtiques ; & Madame Jewkes vous ſervira pendant une partie du chemin. J'eſpere que vous me trouverez mieux diſpoſé à vous recevoir-là, que je ne le ſuis ici à me ſéparer de vous.

Si je ne m'étois pas flattée, qu'il en affectoit une partie pour intimider Milédy, je crois que je n'y aurois jamais réſiſté. J'en fus cependant pénétrée juſqu'au fond de l'ame ; car je vis bien qu'il étoit tout de bon en colere.

J'appréhendois aſſez, me dit Miledy, qu'il ne fût irrité contre vous, auſſi-bien que contre moi ; car je ſçavois de reſte combien ſes violences ſont déraiſonnables, quand il fait tant que de s'y livrer. Quoi ! lui dit-elle, pas un ſeul mot ? Si vous ne voulez pas me pardonner, pardonnez du moins à Pamela ; car elle ne vous a offenſé que par ſa bonté pour moi, & à mon

inſta

inſtante priere. Pour moi je vais partir ſur le champ, comme j'allois le faire, ſi vous ne m'en aviez point empêchée.

Je vous en ai empêchée par tendreſſe, lui dit-il ; mais vous m'en avez puni, en me frappant au cœur par pure haine. Quant à ma Pamela, je ſçais qu'excepté l'inſtant où je vous parle, je ne ſçaurois être en colere contre elle. J'exige donc d'elle, de ne jamais me voir en pareille occaſion, juſqu'à ce que je puiſſe la voir moi-même dans la ſituation d'eſprit où il convient que je ſois, lorſqu'une perſonne auſſi aimable qu'elle m'approche. C'eſt pour cela ſeul, ma chere, me dit-il, que je vous conjure de me laiſſer pour le préſent.

Mais, Monſieur, lui dis-je, faut-il que je vous quitte, & que je vous laiſſe aller ſans moi dans le Comté de Bedford ? Ah ! mon cher Monſieur, comment le pourrai-je ? Vous pouvez, dit Milédy, vous en aller tous deux enſemble demain comme vous l'aviez projetté, & moi je partirai cette après-dînée ; & puiſqu'il n'y a pas moyen d'obtenir mon pardon, je tâcherai d'oublier que j'ai un frere au monde.

M'eſt-il permis, Monſieur, lui dis-je, de vous conjurer de tranſporter ſur moi toute votre colere, & de vous réconcilier avec votre chere ſœur ? Préſomptueuſe Pamela !

reprit-il, d'un ton qui m'épouvanta, as-tu donc le courage si ferme, & te sens-tu assez forte pour supporter une disgrace, que ton affection & ta tendresse m'ont toujours fait croire que tu voudrois éviter par-dessus toutes choses? Sors donc de ma présence, me dit-il, en me prenant la main & la jettant en quelque sorte loin de lui; sors-en, & réfléchis à loisir sur ce que tu viens de me dire.

J'étois si effrayée (car je vis pour le coup que mes dernieres paroles l'avoient offensé,) que je me jettai à ses genoux comme il s'éloignoit de moi, & lui criai: De grace, Monsieur, pardonnez-moi; vous voyez que je ne suis pas assez courageuse pour soutenir votre disgrace. J'étois prête à m'évanouir en disant cela.

Pardonnez seulement à Pamela, lui dit sa sœur; c'est tout ce que je vous demande. Vous allez la mettre aux abois. Vous porterez votre colere autant au-delà des bornes que je l'ai fait moi-même. Je n'ai pas besoin, reprit-il, de vous dire combien je l'aime: mais il ne faut pas qu'elle me vienne importuner & me poursuivre dans des occasions comme celle-ci. Mon intention étoit, lorsque j'aurois pu calmer par ma raison l'agitation où vous m'aviez jetté par votre violence, d'entrer dans la maison &

de prendre congé de vous deux avec la bienséance qui convient à un mari & à un frere ; mais elle est venue sur moi sans mon ordre ; & il faut qu'elle essuye les suites d'une violence qui, quand elle est une fois émue, connoît aussi peu de bornes que la vôtre.

Si je ne vous avois pas aimé, lui dit-elle, autant qu'une sœur ait jamais aimé son frere, je ne vous aurois pas jetté dans un si grand trouble. Et moi, reprit-il, si je ne vous avois pas aimée plus tendrement que vous n'étiez résolue de le mériter, je ne me soucierois de rien de ce que vous pourriez dire : mais après l'histoire du duel, dont vous n'auriez fait aucune mention si vous n'aviez pas sçu que je n'y pensois jamais sans chagrin, ce second brocard sur le compte de la pauvre Sara Godefroy est un trait de bassesse & de malice, qui, je le sens, me donne la force de vous renier pour ma sœur.

En vérité, lui dit-elle, je suis convaincue de mon tort. J'en suis très-sincerement honteuse. Rien n'est plus petit, plus bas, & plus indigne de votre sœur, que ce que vous me reprochez ; & c'est pour cela même que je m'abaisse jusqu'à vous suivre comme je fais pour vous demander pardon, & même jusqu'à me choisir pour

médiatrice auprès de vous, une personne qui me paroissoit avoir quelque crédit sur votre esprit, à en juger par les sentimens que vous faisiez profession d'avoir pour elle ; sentimens dont, je pense, vous n'avez fait tant de parade, que dans l'unique vue de m'insulter.

Je ne me soucie pas de ce que vous pensez, reprit-il ; après la bassesse dont vous vous êtes rendue coupable, je ne puis vous regarder qu'en pitié : car en vérité vous avez beaucoup perdu de mon estime.

J'ai tout lieu de le croire, dit-elle. Mais tranquillisez-vous, je vais partir à l'instant. Ainsi donc, mon frere, permettez-moi de vous donner ce nom encore une fois : adieu ! Adieu donc, Pamela, ajoûta-t-elle, en se tournant vers moi, & me baisant les larmes aux yeux !

Je n'osois hazarder un mot de plus : mais, comme Milédy lui tournoit le dos pour s'en aller : Votre sexe est bien le Diable, lui-dit il ! de quelle maniere étrange vous sçavez mettre hors des gonds, calmer, & tourner comme il vous plaît, nous autres pauvres girouettes d'hommes ! *Je n'ai pu tenir contre votre dernier & tendre adieu à ma Pamela.* Embrassez-vous l'une l'autre encore une fois, & je suis plus content que jamais. Il prit alors nos deux mains & les

joignit. Milédy me baisa derechef avant les larmes aux yeux aussi-bien que moi : & lui nous embrassa & nous baisa l'une après l'autre de grande affection. Voilà, dit-il avec transport, les deux plus cheres créatures que j'aie dans le monde ! Dieu veuille les bénir !

Eh bien ! lui dit-elle, vous me pardonnez donc entierement ma foiblesse au sujet de Sara ? .... Oubliez-la pour jamais, interrompit-il brusquement, & sans lui laisser achever le nom. Je vous pardonne aussi, ma Pamela, me dit-il, pourvu qu'il ne vous arrive plus de tenir mon indignation pour aussi peu de chose que vous venez de le faire.

Elle n'a jamais tenu votre indignation pour peu de chose, lui dit Milédy : mais, plus elle l'a trouvé cruelle, & plus je dois lui tenir compte d'avoir dit qu'elle la supporteroit plutôt que le chagrin de nous voir irréconciliables. N'importe, reprit-il ; c'étoit chez elle une absence d'esprit ou un mépris, au moins implicite, que ma délicatesse ne pouvoit pardonner à son cœur. Car, cela n'avoit-il pas l'air d'une présomption, qui lui donnoit le courage de soutenir mon indignation, sur la certitude tacite de me ramener toujours, quand bon lui sembleroit ? Je puis cependant l'af-

ſurer que, tout violent qu'eſt mon amour pour elle, la choſe ne ſera pas toujours en ſa diſpoſition, lorſqu'elle m'aura fâché volontairement.

Pamela, me dit Milédy, je vous réponds bien que vous avez ici en mon frere un véritable Gentilhomme; & vous pouvez en attendre tout le traitement que ce titre, joint à ſon bon ſens naturel & à ſon éducation, vous garantira toujours de ſa part. Mais, ſi vous l'offenſez, Dieu vous ſoit en aide, mon enfant! Vous voyez ce qui m'en arrive à moi pauvrette! ... Encore ne l'ai-je jamais vu pardonner ſi-tôt.

Je me promets bien, lui dis-je, d'apporter tous mes ſoins pour l'éviter: car mon épouvante m'a miſe toute hors de moi, & j'avois commis la faute avant que de ſçavoir où j'étois.

Cet orage fut ainſi heureuſement diſſipé, & Milédy entierement vaincue & pacifiée.

Quand nous ſortîmes du jardin, nous vîmes le carroſſe tout prêt. En vérité, ma ſœur, lui dit il, j'aurois infailliblement décampé pour mon autre maiſon, ſi les choſes n'avoient pas pris un ſi heureux tour. Au lieu de cela, nous irons, vous & moi, prendre l'air, ſi vous le voulez: & je vous prie, ma chere, ajoûta-t-il, en s'adreſſant à moi, d'ordonner à Madame Jewkes de

ous faire ſouper à huit heures : nous vous ejoindrons vers ce tems-là.

Monſieur, dit-il au neveu, voulez-vous monter à cheval & nous eſcorter ? Très-volontiers, reprit il ; je ſuis ravi juſqu'au fond de mon ame de vous voir tous ſi bons amis.

Mon cher Seigneur & Maître conduiſit donc Milédy juſqu'au carroſſe ; ſon neveu & un laquais les ſuivirent au galop, & je montai dans mon cabinet pour y ruminer ſur tout cela. La ſotte créature que je ſuis ! je ne puis me tirer de la tête cette pauvre Sara Godfroy. Avec quelle rapidité le nom & la qualité de femme nous donnent des priviléges par rapport à nos intérêts perſonnels ! Il me ſemble pourtant que je ſerois bien-aiſe d'en ſçavoir plus long ſur ſon compte ; car, n'eſt-il pas étonnant que moi, qui ai paſſé pluſieurs années dans la famille, je n'en aie pas eu le moindre vent ? Mais j'étois ſi conſtamment avec ma Maîtreſſe que je n'en ai jamais ouï parler, & j'aſſurerois bien qu'elle n'en a jamais rien ſçu ; autrement elle me l'auroit dit.

Je n'oſerois le queſtionner ſur le compte de cette pauvre Démoiſelle, & je ſerois pourtant bien-aiſe de ſçavoir ce qu'elle eſt devenue, ſi elle eſt vivante, & ſi cet amour a eu des ſuites. J'en entendrai peut-être

parler amplement avant qu'il ſoit peu, & j'eſpere qu'aucune ſcène fâcheuſe n'en fournira l'occaſion.

Quant à l'autre malheureuſe affaire, je ſçais qu'on en a parlé ; que dans ſes voyages, & long-tems avant qu'on m'eût priſe dans la famille, il avoit eu une ou deux querelles ; que dans ſa plus grande jeuneſſe, il s'étoit toujours fait remarquer pour ſon courage, & qu'il paſſe pour une très-bonne épée. Dieu veuille qu'il ne ſoit jamais obligé d'en faire uſage ; & qu'il puiſſe toujours ſe conſerver en honneur & en ſûreté !

Sur les ſept heures, mon Maître m'envoya dire qu'il me prioit de ne point l'attendre à ſouper, parce qu'on les avoit obligés, lui, Milédy, & ſon neveu, de reſter à ſouper chez Milédy Jones, & que Milédy Darnford, & la famille de Monſieur Péters, avoient promis de venir les y rencontrer. J'étois d'autant plus ravie qu'ils ne m'euſſent point envoyé chercher, que j'eſpérois que ces aimables familles étant toutes de mes amis, ne manqueroient pas de me confirmer dans les bonnes graces de Milédy Davers. De ſorte que je continuai mes écrits d'arrache-pied.

Ils furent de retour environ ſur les onze heures. Je ne faiſois pour lors que de deſcendre, m'étant fatiguée à force d'écrire,

& j'étois assise & causois avec Madame Jewkes & Mademoiselle Worden, que j'avois fait asseoir malgré elles.

Elles se mirent vis-à-vis de moi ; & Mademoiselle Worden me demanda pardon, non sans beaucoup de confusion, du rôle qu'elle avoit joué contre moi ; disant qu'on lui avoit représenté les choses bien différemment ; qu'elle étoit très éloignée de penser que je fusse mariée, & que ce fût envers la Dame du logis qu'elle se comportoit si impoliment.

Je lui dis que je n'étois offensée de rien de ce qu'elle avoit fait ; que je lui pardonnois de grand cœur ; que j'espérois que ma nouvelle condition ne me feroit point oublier d'en agir convenablement envers un chacun ; mais que, pour l'honneur du Gentilhomme qui m'y avoit si généreusement élevée, je devois tâcher de me comporter d'une maniere qui n'en fût pas indigne.

Madame Jewkes me répondit, que ma situation me fourniſſoit d'amples occasions de faire connoître l'excellence de mon naturel ; que j'avois pu lui pardonner des offenses, dont en son particulier elle devoit toute sa vie faire l'aveu avec confusion de face.

Madame Jewkes, lui dis-je, les humains ne sçavent comment se comporter, quand

leurs volontés dépendent de celles de leurs supérieurs, & j'ai toujours cru qu'il falloit distinguer entres les actes de pure malice & ceux d'une obéissance implicite. On doit cependant sçavoir discerner ce qui est juste de ce qui ne l'est pas ; & les Grands eux-mêmes, quoique fâchés pour le moment de ce qu'on leur désobéit, n'en auront dans la suite que meilleure opinion d'une personne qui leur aura résisté dans leurs ordres illégitimes.

Ceci parut faire un peu de peine à Madame Jewkes : j'ajoûtai que j'en parlois sur-tout d'après ma propre expérience ; pouvant dire, comme elle ne l'ignoroit pas, que les menaces & les tentations ne m'avoient point manqué, & que si j'eusse cédé aux unes, ou que je me fusse laissé intimider par les autres, je ne serois jamais devenue ce que j'étois.

Ah ! Madame, reprit la Jewkes, je n'ai jamais connu votre égale : je trouve votre humeur encore plus douce depuis le jour heureux de votre mariage, qu'elle ne l'étoit auparavant ; & on diroit même que vous êtes devenue plus humble depuis ce tems-là.

On peut, lui dis-je, vous en donner une très-bonne raison. Je me croyois en danger, je regardois tous ceux qui m'en-

touroient comme autant d'ennemis ; & avec cette disposition, il étoit impossible que je ne fusse pas d'une humeur chagrine, inquiette & soupçonneuse. Mais, mon cher époux m'ayant délivrée de la cause de mes inquiétudes, & m'ayant rendu parfaitement heureuse, j'aurois été très-blâmable, si je n'avois pas montré une ame tranquille & contente, & une humeur propre à me concilier, s'il se peut en même tems, le respect & l'affection de tout le monde ; d'autant plus que ce ne seroit que justifier en quelque sorte l'honneur que j'avois reçu ; parce que moins je me ferai d'ennemis, plus j'engagerai un chacun à penser que mon cher bienfaiteur en a eu moins de tort en s'abaissant comme il a fait.

Cette maniere de parler leur plut infiniment à toutes deux : elles m'en complimenterent beaucoup, & souhaiterent que je fusse toujours aussi heureuse, qu'elles disoient que j'en étois digne.

Nous en étions là-dessus, lorsque mon Maître, sa sœur, & son neveu entrerent. Ils rapportoient tous une humeur si charmante, que j'en devins comme une nouvelle créature. Les deux femmes vouloient se retirer ; mais mon Maître s'y opposa. Mademoiselle Worden, Madame Jewkes, restez, je vous en prie, leur dit-il ; je vous

parlerai tout à l'heure. Eh bien ! mon cher amour, ajoûta-t il en venant à moi & me baisant, je me flatte que je n'ai point abusé de votre patience, en m'absentant de vous plus long tems que nous ne nous l'étions proposé. Mais cette absence n'a pas été à votre désavantage ; car quoique nous n'ayons pas joui de votre compagnie, nous n'avons parlé absolument que de vous.

Milédy s'approcha aussi de moi : En vérité, mon enfant, me dit-elle, vous avez été l'unique sujet de toutes nos conversations. Je ne sçais pas comment cela s'est fait ; mais vous avez rendu deux ou trois bonnes familles du voisinage aussi parfaitement vos admirateurs que votre ami que voici.

Pamela, ajoûta mon Maître, ma sœur a entendu vos louanges sortir à la fois d'une douzaine de bouches, & les a entendues avec plus de plaisir que son cœur ne lui permettroit à présent de l'exprimer.

Les bonnes graces de la chere Milédy Davers, lui dis-je, & la continuation des vôtres, me rendroient plus fière que celles de tout le reste du monde ensemble.

Mon enfant, me dit elle, les cœurs hautains ne s'humilient pas tout-à-coup : mon frere que voilà a pourtant fait descendre

le mien de bien des degrés plus bas que je ne l'ai jamais connu : mais je puis vous assûrer que je vous souhaite tout le bonheur du monde avec lui ; & là-dessus elle me baisa.

Vous m'obligez pour jamais, ma chere Dame, m'écriai-je. Je vais à présent me croire parfaitement heureuse. Il ne me manquoit que cela pour me rendre telle ; & j'espere que je pourrai toujours, & dans tous les instans de ma vie, vous faire voir combien votre bonté me remplit de respect & de gratitude.

Mais, mon enfant, ajoûta-t-elle, je ne vous tiendrai pas compagnie, lorsque vous paroîtrez à l'Eglise pour la premiere fois. Que votre mérite personnel vous fasse de tous vos voisins du Comté de Bedford, d'aussi bons amis, qu'il vous en a fait ici de ceux du Comté de Lincoln ; & vous n'aurez alors aucun besoin de mon soutien, ni de celui d'aucun autre.

C'est à présent mon tour, Madame, dit son neveu en me saluant ; je vous souhaite du fond de mon ame un parfait bonheur ; par tout ce que j'ai vu, & par tout ce que j'ai entendu, je veux mourir, si je ne pense que vous n'avez rencontré que ce que vous méritiez : toute la compagnie que nous venons de quitter en dit autant. Pardon-

nez-moi, je vous prie, mon extravagante conduite à votre égard.

Monsieur, lui dis-je, je vous remercie de votre gracieux compliment, & j'espere que je considérerai toujours comme je le dois, un si proche parent de Milord & de Milédy Davers.

Parbleu, Rebecca, dit-il à la suivante de Milédy, je pense que vous avez aussi quelques pardons à demander; car nous avons tous eu tort d'obliger Madame de sauter par la fenêtre comme elle a fait: nous ne nous imaginions guères que nous la forcerions à s'enfuir de chez elle.

Tu en dis toujours trop ou trop peu, lui dit Milédy.

J'ai été traitée depuis votre départ avec tant de bonté & de condescendance, répondit Mademoiselle Worden, que je vous ai prévenu, Monsieur, en demandant pardon pour moi-même.

Milédy causa une demi-heure avec moi, & me conta que son frere lui avoit fait faire une promenade charmante, & l'avoit enchantée par ses bonnes manieres: qu'il l'avoit confirmée dans l'opinion avantageuse qu'elle avoit commencé de concevoir de mon caractère, & de mes manieres discrettes & obligeantes. Mais, continua-t-elle, il m'a mené rendre visite à mes an-

ciens voisins, chez lesquels nous ne voulions pas rester. Milédy Jones étant la plus proche, nous l'avons été voir la premiere, & elle a rassemblé le reste de la compagnie. Ils étoient tous si empressés à vous louer, que je m'en suis sentie humiliée au dernier point. J'étois, en vérité, comme *Saül* au milieu des Prophetes.

Vous pouvez bien juger, mes chers parens, que ce discours me fit un plaisir infini, & que je ne manquai pas d'y répondre comme il falloit.

Lorsque Milédy prit congé de moi pour aller au lit : Je vous souhaite le bon soir de tout mon cœur, me dit-elle, & à votre cher mari. Quand je suis rentrée, je vous ai baisée pour la forme ; mais à présent je vous baise pour plus que la forme, & vous pouvez m'en croire.

Réjouissez-vous avec moi, mes chers parens, de cet heureux changement, dont je redoutois tant le contraire ; c'étoit l'unique sujet de chagrin qui me restât. Pauvre Sara Godefroy ! je voudrois bien sçavoir ce qu'elle est devenue, la pauvre fille ! Je serois charmée qu'il se portât de lui-même à m'en reparler. Ce n'est pas qu'elle me cause autrement de l'inquiétude. Si cela étoit, vous ne manqueriez pas de dire que je suis un peu impertinente.

Lorſque nous montâmes à notre chambre, mon Maître & moi, il me rendit compte de la peine qu'il s'etoit donnée avec ſa chere ſœur, comme il l'appelloit, & de toutes les choſes obligeantes que les bons amis avoient dites ſur mon compte. Il me dit qu'il avoit remarqué que ſa ſœur, après un certain tems, lui avoit paru moins fâchée de les entendre parler de moi ſur ce ton, qu'elle ne l'étoit auparavant, n'ayant d'abord voulu permettre à aucun d'eux de parler de moi comme de ſa femme : mais que ma ſanté ayant été propoſée comme celle de ſon épouſe ; elle la lui avoit portée elle-même, en lui diſant : Allons, mon frere, à votre Pamela. Je ne ſçais pas au reſte comment je me tirerai de cette affaire-là avec la Comteſſe * ** & les deux jeunes Dames, lorſqu'elles viendront me rendre viſite. (C'étoit entre une de celles-ci & ſon frere, que Milédy avoit eu ſi à cœur de faire un mariage.) Je ſçais, ajoûta-t-elle, que Milédy Elizabeth * m'en raillera vivement, & vous ſçavez auſſi, mon frere, qu'elle ne manque ni d'eſprit, ni de ta-

* En Angleterre, on donne le titre de Milédy à toutes les filles de Duc, de Marquis, & de Comte, en ajoûtant à ce titre le nom de baptême de chacune, & enſuite le nom de famille, pour les diſtinguer.

lent

lent pour la satyre. J'espere, reprit-il, que Milédy Elizabeth, si jamais elle s'engage, trouvera un mari meilleur que je ne l'aurois été pour elle : car je crois en bonne conscience, que j'en aurois à peine fait un supportable avec toute autre femme que ma Pamela.

Il ajoûta, qu'on l'avoit raillé sur son humeur altiere ; que tous avoient dit qu'ils voyoient bien qu'il seroit le plus excellent des maris avec la femme qu'il avoit ; mais qu'infailliblement il en faudroit remercier ma douceur plutôt que sa complaisance ; car, dit Mademoiselle Darnford, lorsque Milédy la retint, il étoit si en colere de son supposé manque d'égards pour lui, quoiqu'il ne lui eût qu'insinué l'envie qu'il avoit de la trouver chez nous, qu'elle nous faisoit à ma sœur & à moi beaucoup plus de pitié que d'envie.

Oui, oui, dit Milédy, il tranche beaucoup trop du Sultan, & ne sçauroit ni n'a j'amais sçu endurer qu'on le trompât dans ses espérances.

En vérité, Milédy Davers, lui répondit-il, vous devriez critiquer mes allures moins qu'aucune personne du monde ; car j'en ai terriblement enduré de votre part, avant que d'être du tout fâché contre vous.

Cela est vrai, reprit-elle ; mais après

que j'ai eu passé un peu les bornes, comme j'avoue l'avoir fait, vous sçavez, Monsieur l'impertinent, que vous me l'avez fait payer assez cher : oui, vous le sçavez. Et la pauvre enfant aussi, ajoûta-t elle, que j'avois prise avec moi pour me servir de médiatrice, tant il m'avoit humiliée ; il l'a traitée d'une maniere qui m'a fait saigner le cœur pour l'amour d'elle : mais je sçais qu'une partie de cela étoit un stratagême pour me donner meilleure opinion d'elle.

En vérité, ma sœur, lui dit-il, il n'y entroit guères de ce que vous dites ; car, dans ce moment-là, je ne m'embarrassois nullement de ce que vous pensiez, & ma complaisance n'auroit pas été jusqu'à donner un sheling pour votre bonne ou mauvaise opinion d'elle ou de moi. J'avoue qu'après vos provocations, il me fâchoit d'être poursuivi par l'une ou l'autre de vous deux ; & il faut qu'elle apprenne par-là à ne jamais m'approcher quand je suis dans ces belles humeurs qui seront aussi rares que faire se pourra ; car si on me laisse seul, je reviens toujours à moi-même après un certain tems, & je suis fâché des effets violens d'un tempérament si semblable à celui de ma chere sœur que voilà. C'est pour cette raison que tant que cela me dure, je ne me soucie pas d'avoir un grand nombre de témoins de mon empor-

tement ; sur-tout, parce que chacun desdits témoins, soit qu'il le mérite ou non, comme vous le voyez dans le cas de ma Pamela, doit nécessairement en souffrir, s'il s'avise de venir dans mon chemin sans en être requis.

Il me répeta encore la même leçon, & y insista fortement, avouant que, pour ce seul moment-là, il avoit très-sérieusement été en colère contre moi, quoiqu'il l'eût été encore plus contre lui-même dans la suite, de ce qu'il s'étoit livré à ce mouvement. Mais, ma chere Pamela, ajoûta-t-il, lorsque vous avez souhaité de transporter toute mon indignation sur vous-même, c'étoit me braver tellement par l'idée de votre mérite, comme si ma colere devoit bien-tôt lui céder, s'ils venoient à être en concurrence ; ou c'étoit en tenir si peu de compte, que j'en étois très-sincerement fâché : car, ajoûta-t-il, je ne sçaurois souffrir que, dans quelque occasion que ce soit, vous souhaitiez jamais que je sois en colere contre vous, ou que vous ne regardiez pas mon indignation comme le plus grand malheur qui puisse vous arriver.

Mais, Monsieur, repris-je, vous sçavez que ce que j'en ai fait n'étoit que pour tâcher de vous réconcilier avec Milédy ; & comme elle l'a elle-même très-bien

observé, c'étoit lui témoigner une considération extraordinaire. Cela est vrai, me répondit-il ; mais n'ayez jamais la pensée de lui faire un compliment, ou à quelque autre que ce soit, à mes dépens. D'ailleurs, elle s'étoit comportée envers moi d'une maniere si insupportable, que je commençois à penser que vous vous étiez trop abaissée, & plus que je ne devois permettre à ma femme de le faire. Or, je ne sçaurois supporter les actions basses dans qui que ce soit, mais sur-tout dans une personne que j'aime ; & comme elle en avoit commis une qui l'étoit souverainement, je l'aurois plus volontiers désavouée pour ma sœur dans ce moment-là, que je ne me serois réconcilié avec elle.

J'espere, Monsieur, lui dis-je, que je me comporterai toujours de maniere à ne vous pas désobliger volontairement à l'avenir. Je m'en flatte d'autant plus, que je sçais que je n'aurai besoin que de connoître votre bon plaisir, pour m'y conformer en tout. Mais cet exemple me fait voir que je puis beaucoup déplaire, sans en avoir le plus léger dessein.

A présent, ma Pamela, me dit-il, ne soyez pas trop sérieuse : j'espere que je ne vous serai pas un mari fort tyrannique. Je ne prétends pas cependant être parfait, ou

pouvoir toujours céder à la raiſon dans mes premiers tranſports ; & j'attends de votre affection, que vous me ſupporterez, lorſque vous me trouverez dans le tort. Je n'ai pas l'ame ingrate, & lorſque je ſuis de-ſang-froid, je puis rentrer en moi-même auſſi impartialement qu'aucun homme vivant. Je ſuis toujours pour lors auſſi affable & auſſi prêt à convenir de mon tort, que je me ſuis auparavant écarté de la raiſon.

Mais, ma chere, continua-t il, pour vous convaincre de votre faute, je veux dire par rapport à l'impétuoſité de mon tempérament, (car je reconnois qu'il n'y en a point eu dans votre intention,) j'obſerverai ſeulement que, lorſque vous êtes venue me trouver tandis que j'étois de ſi mauvaiſe humeur, vous avez eu une réception à laquelle vous ne vous attendiez pas, & vous avez entendu deux ou trois paroles que vous ne méritiez pas d'entendre. Or, ſi vous n'étiez pas venue m'aſſaillir pendant que ma colere duroit encore, mais que vous euſſiez attendu que je fuſſe venu vous trouver, ou que je vous euſſe envoyé prier de m'accorder votre compagnie, rien de tout cela ne vous ſeroit arrivé, & vous n'auriez trouvé en moi que ces manieres tendres que je ne doute pas que vous ne

mériteiez toujours de ma part, & que je me délecterai toujours d'avoir pour vous. Par ce tempérament, vous aurez toujours sur moi un ascendant raisonnable. Mais ce seroit une erreur en vous de supposer, qu'en vous opposant toujours vous-même à la violence de ma passion, vous lui opposeriez une barriere efficace. Si vous avez la bonté, comme le roseau, de plier sous la violence d'un vent orageux, & non de lui résister comme le chêne indomptable, vous demeurerez toujours ferme dans mon estime; au lieu qu'une conduite opposée vous déracineroit de mon cœur, malgré toutes vos excellentes qualités.

Monsieur, répliquai-je, je tâcherai de me conformer en toutes choses à votre volonté. Je n'en doute pas, me dit-il; & moi de mon côté je tâcherai de conformer ma volonté à la raison autant que faire se pourra. Il faut que je vous avoue que la croyance où j'étois de vos dispositions à cet égard, est une des choses qui m'ont engagé à penser tout de bon à me marier. Car jamais homme n'a eu plus d'éloignement que moi pour cet état; & puisque nous en sommes là-dessus, je vous dirai d'où me venoit cette répugnance.

Nous autres gens à haute fortune, & tous ceux de l'un & de l'autre sexe, qui sont nés

pour de grands biens, nous ſommes ordinairement élevés au rebours du bon ſens. Vous avez pluſieurs fois touché ce point-là, par occaſion, dans votre journal; & vous l'avez fait avec tant de juſteſſe, ma chere Pamela, que j'en ai beaucoup moins à dire. D'ordinaire, nous ſommes ſi entêtés & ſi violens dans toutes nos volontés, que nous ne ſupportons la contradiction qu'avec peine.

Gâtés par nos gouvernantes, parce que nos parens le veulent bien, elles ſont les premieres ſur leſquelles nous réduiſons nos diſpoſitions en pratique, & nous leur témoignons notre gratitude par une inſolence qu'il faudroit réprimer & tenir en bride, au lieu de l'encourager.

Enſuite on nous doit complaire en tout à l'école, & nous en marquons bientôt notre reconnoiſſance à nos Maîtres & Maitreſſes par une conduite étourdie & emportée.

Mais tout eſt admirable aux yeux de nos ſages parens, tout eſt pardonné, tout trouve ſon excuſe, par la ſeule raiſon que nous ſommes à eux.

Revenus au logis, nous faiſons un pas de plus dans la même carriere, & nous donnons l'eſſor à un orgueil indomptable, au grand regret de nos parens eux-mêmes.

que nous mettons à la torture, & dont nous navrons le cœur, en nous comportant à leur égard avec une indécence & une perverſité, qui, toutes ingrates qu'elles ſont, ne ſont pourtant que les ſuites naturelles de la coupable indulgence qu'ils ont pour nous depuis le berceau juſqu'à un âge avancé.

Enfin, après que nous leur avons peut-être mis un pied dans le tombeau, on nous cherche femme. La convenance, la naiſſance & la fortune ſont les premiers motifs de cette recherche ; l'inclination n'y vient jamais qu'en dernier, ſi même elle eſt tant ſoit peu conſultée. Et deux perſonnes élevées de la ſorte, accoutumées à ce train monſtrueux d'ingratitude, & qui ont impitoyablement fait le ſupplice, tant de chacun de ceux qui ont eu quelque part à leur éducation, que de ceux à qui ils doivent leur être, ſont miſes enſemble pour jamais. Or, que peut-on en attendre, ſinon que, continuant à ſe comporter dans le mariage avec la même édification qu'auparavant, ils emploieront mutuellement tous leurs efforts pour ſe bien faire enrager l'un l'autre ? Et cela eſt juſte en quelque ſorte, parce qu'ils vengent ainſi l'un ſur l'autre l'injure de tous ceux qu'ils ont inſultés & tyranniſés.

Monſieur

Monsieur n'a jamais été contrôlé : Madame n'a jamais été contredite.

Il ne sçauroit l'endurer de la part d'une personne que sa nouvelle alliance avec lui devroit, selon ses idées, engager à se conduire tout autrement.

Elle pense de son côté, qu'il est bien cruel à présent de se voir contredite pour la premiere fois dans ses volontés, & cela par un homme, dont elle n'attendoit que des marques de tendresse.

La différence est si grande entre ce qu'ils attendent l'un de l'autre, & ce qu'ils y trouvent en effet, qu'il n'est pas étonnant qu'il arrive entre eux des mésintelligences; que ces mésintelligences amenent des querelles, & qu'ils aient l'un pour l'autre des procédés désobligeans, qui, quand même l'inclination eût été, contre l'ordinaire, le premier motif de leur union, auroient bientôt effacé des deux côtés toutes sortes d'impressions de tendresse.

On en appelle souvent au tribunal des parens ou des tuteurs; & si la médiation des amis produit une réconciliation, il est rare qu'elle dure; & pourquoi? La faute en est dans l'ame de tous les deux, & aucun des deux ne veut le croire; de sorte que la plaie, qu'il n'est pas permis de sonder, n'est guérie qu'à la surface. Elle s'en-

venime profondément, & se montre ensuite avec des douleurs plus aiguës que jamais. Le lit à part en est une suite fréquente : on s'enfuira peut-être du mari pour suivre un amant ; souvent une indifférence invincible s'en mêle, & peut-être une aversion des plus complettes. Et toutes les fois que, pour la forme, ils sont obligés de paroître ensemble, chacun voit aux bâaillemens du mari & aux vapeurs de la femme, qu'ils ne peuvent se supporter l'un l'autre. Séparez-les au contraire, ils ont l'esprit plus libre, & sont d'un assez bon commerce.

Je voudrois donc, ma chere, que vous pensassiez, & (j'espere ne donner jamais lieu de croire le contraire) que, quand j'aurois épousé la premiere Dame d'Angleterre, je ne l'aurois jamais mieux traitée que je traiterai ma Pamela. Car, en un mot, ma femme est ma femme, & j'ai été d'autant plus long-tems à me résoudre au mariage, que j'en connoissois mieux les devoirs, & que je craignois de les mal remplir.

Je crois être plus délicat là-dessus que bien d'autres : mais cela vient de ce que j'ai considéré de fort près la conduite des gens mariés, & qu'à peine en ai-je vu un, dont je vouluſſe imiter aujourd'hui les allures. Je vous citerai peut-être, là-dessus,

des exemples d'un plus grand détail, quand nous nous ſerons fréquentés plus longtems, & que nous aurons fait, pour ainſi dire, une plus ample connoiſſance enſemble.

Si je m'étois marié dans les vûes de la plûpart des Gentilshommes que je connois, & ſuivant les régles que ma bonne ſœur, prenant la place de mon pere & de ma mere, auroit bien voulu me preſcrire; j'aurois épouſé une Dame du bel air, élevée à peu-près comme je l'ai été, & accoutumée à ſuivre ſes volontés en tout.

Je connois pluſieurs Meſſieurs, qui peuvent compoſer avec leurs moitiés, & leur céder tranquillement tout après avoir eu quelques débats avec elles. Mais, euſſé-je épouſé une Princeſſe, je n'aurois jamais pu les imiter. Je l'aurois néceſſairement aimée à la folie, avant que de conſentir à m'unir pour jamais à elle, & à lui préférer tout le reſte de ſon ſexe; car, ſans cette tendreſſe, ma chere Pamela, il n'eſt point de mariages où l'indifférence ne ſe gliſſe, ſi même le dégoût ne s'en mêle pas; ce qui ne m'auroit jamais rendu heureux dans mon domeſtique; & il y a, je crois, moins d'exemples d'hommes dont l'amour ait augmenté après le mariage, que nous n'en trouverions de femmes qui ſont dans

ce cas; il n'eſt pas queſtion à préſent de vous dire les raiſons de cette différence.

Si j'avois pris femme, il m'auroit encore fallu être moralement sûr qu'elle me préféroit à tous les hommes; & pour m'en convaincre, il auroit fallu qu'au lieu de relever mes défauts, elle les eût exténués; qu'elle eût ſupporté mes imperfections; qu'elle eût épié & étudié mon humeur; & ſi elle avoit ſouhaité de l'emporter ſur moi par rapport à quelque point conteſté, il lui auroit fallu le faire par la douceur & par la complaiſance; encore auroit-il fallu que cette complaiſance n'eût pas été celle d'une eſclave, & d'eſpece à paroître le réſultat de ſon inſenſibilité plutôt que celui de ſon jugement & de ſa tendreſſe.

Elle auroit évité avec ſoin de m'arracher aucune démarche, par des ſollicitations qui tinſſent de la contrainte ou de la force. Le mot de *commander* de mon côté, & celui d'*obéir* du ſien, auroient pour toûjours été effacés de mon vocabulaire. Pour cette raiſon, je me ſerois fait un devoir de n'en jamais rien exiger qui ne fût utile, juſte & raiſonnable; comme auſſi j'aurois exigé qu'en retour, elle n'eût montré ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude, lorſqu'il ſe ſeroit agi de me complaire, & que même elle m'eût entendu à demi-mot.

Je ne lui aurois point pardonné de me faire dire deux fois la même choſe, attendu le ſoin extrême que j'aurois apporté à rendre ſa complaiſance pour moi raiſonnable, & de nature à ne lui pas ôter ſa qualité d'agent libre, dans les points qu'il auroit été à propos de lui céder. Si je n'avois pas toûjours eu raiſon, j'aurois voulu qu'elle eût ſupporté patiemment mon erreur, ſi elle m'en avoit vu fortement prévenu; & qu'elle eût raiſonné pour lors avec moi ſur le ton de complaiſance : car ſi nous n'avions diſputé que ſur des bagatelles, (& les plus grandes conteſtations entre amis en naiſſent ordinairement,) elle m'auroit convaincu par-là, qu'elle n'étoit pas d'une opinion différente de la mienne, pour le plaiſir de la contradiction, mais dans la vûe de me détromper pour l'amour de moi-même, & afin qu'une autre fois je priſſe de meilleures réſolutions.

Une ſemblable conduite auroit été ſi obligeante, qu'en bonne juſtice j'aurois redoublé mon eſtime pour une perſonne qui, pour me complaire, m'auroit ſacrifié ſon ſentiment. Après cet effet de ſa complaiſance, j'aurois été convaincu que les raiſons dont elle avoit combattu les miennes n'avoient pour but que de rectifier mes idées pour l'avenir; & je n'aurois pu me

défendre d'en avoir beaucoup plus d'égard à ſon opinion & à ſon avis, dans les affaires de plus grande importance.

Dans toutes les compagnies, il lui auroit fallu, ſoit que je l'euſſe mérité parfaitement, ou non, témoigner les égards les plus grands, & la plus parfaite eſtime pour moi ; & cela, d'autant plus qu'une pareille conduite en relevant ſa réputation, l'auroit miſe en ſûreté : car, toutes les fois que nous autres débauchés attaquons une femme mariée, la premiere choſe qui nous y encourage, après notre propre vanité, c'eſt de voir le peu de cas qu'elle fait de ſon mari, & de l'en entendre parler ſans beaucoup d'égards, ou avec mépris.

Pour cette raiſon, j'aurois voulu qu'elle eût tiré un voile obligeant ſur mes défauts, & qu'elle eût exténué ceux qu'elle n'auroit pu cacher : qu'elle eût placé mes meilleures actions dans le jour le plus avantageux, & montré que, quelques libertés que le monde ſe donnât ſur mon compte, elle avoit au moins bonne opinion de moi.

Il lui auroit fallu eſtimer mes amis pour l'amour de moi ; être toujours gaie & contente, qui que ce fût que je lui euſſe amené chez moi ; il auroit fallu que, quelques défauts qu'elle eût pu remarquer en moi, elle ne m'en eût jamais repris devant une com-

pagnie, au moins avec un air de supériorité, qui eût signifié qu'elle avoit meilleure opinion de son bon sens que du mien.

Voilà, ma Pamela, une légere ébauche de la conduite que j'aurois exigée d'une femme, de quelque qualité qu'elle eût pû être; & sans cela nous aurions mal vécu ensemble. Jugez de-là, si j'aurois jamais pu supporter le commerce d'une de nos femmes à la mode.

La méchanceté, & la contradiction que je n'ai que trop souvent remarquées dans quelques-unes de mes visites, même parmi des gens sensés & de condition, m'avoient prévenu contre l'état du mariage; & comme je sçavois que je ne pouvois l'endurer, j'avois assurément raison de ne pas songer à me lier. Vous voyez aussi, ma chere, que je n'ai point cherché femme dans cette classe; & je ne sçais en vérité où, ni dans quelle classe j'aurois pu en chercher ou en trouver une selon mon cœur, autre que vous-même; car tel étoit mon malheur que je ne me serois jamais contenté de n'être que médiocrement heureux avec une femme.

Jugez de tout cela, si je pouvois souffrir très-patiemment que vous vous crussiez sûre de mon affection jusqu'au point de pouvoir prendre sur vous les fautes des

autres, & regarder votre interceſſion comme ſuffiſante pour les expier par un mérite de ſurérogation ſuppoſée.

Je ne ſuis pourtant pas parfait moi-même : j'ai, au contraire, de grandes imperfections. Je ne ſouffrirai pas cependant qu'elles ſervent d'excuſe à celles de ma femme, & qu'elle en puiſſe conclure que je doive ſupporter chez elle des défauts qu'elle peut corriger, parce qu'elle en ſupporte chez moi de plus grands.

Sur le tout, je puis eſpérer que vous ſupporterez mes défauts, & que vous étudierez mon humeur ; que vous ne me reconnoîtrez pas capable de rendre une inſulte pour des manieres obligeantes ; & que vous ne croirez pas que je ſuis d'autant plus affable qu'on en agit rudement avec moi. Je n'ajoûterai plus qu'une choſe, c'eſt que je me mépriſerois ſouverainement moi-même, s'il étoit quelque privilége dont une Princeſſe qui ſeroit ma femme pût s'attendre à jouir comme telle, & que je le conteſtaſſe à ma chere Pamela ; car vous êtes l'épouſe de mon cœur : je n'ai jamais ſouhaité que vous pour femme, & je n'en ſouhaiterai jamais d'autre.

J'eſpere, Monſieur, repris-je, que ma conduite à l'avenir..... Pardonnez, ma chere, me dit-il, ſi je vous interromps ;

mais, c'eſt pour vous aſſurer que je ſuis très-parfaitement convaincu de vos tendres égards pour moi, & que je ſçais par conſéquent que j'aurois pu m'épargner la plus grande partie de ce que je viens de dire. Nous ſerions, en vérité, bien malheureux l'un & l'autre, ſi j'avois raiſon de me croire dans la néceſſité d'en dire tant. Mais une choſe en a amené une autre; & j'ai plutôt parlé de ce que ma délicateſſe m'a fait remarquer dans d'autres familles, que de ce que je craignois d'avoir dans la mienne. Je puis auſſi vous aſſurer, que je ſuis juſqu'ici infiniment ſatisfait de votre conduite. Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir; & vous verrez que, tout imparfait qu'eſt votre mari, & tout violent qu'il peut être dans quelques occaſions particulieres, (défaut cependant que je tâcherai de vaincre,) vous n'avez pourtant pas en lui un homme brutal & aſſez dépourvu de généroſité, pour rendre le mal pour le bien, & payer votre complaiſance par des inſultes.

Je le remerciai de ſes obligeantes leçons, & des tendres proteſtations qu'il me faiſoit; & je l'aſſurai qu'elles avoient fait une ſi forte impreſſion ſur mon eſprit, que tant celles-là que les précédentes, & celles qu'il pourroit avoir la bonté de me donner

encore dans la suite, seroient autant de régles de ma conduite à l'avenir.

Je suis ravie de la méthode que j'ai prise de faire un Journal de tout ce qui se passe dans ces premieres scènes de mon bonheur, parce qu'il en rendra l'impression plus profonde. J'y aurai recours, pour en mieux régler ma conduite toutes les fois qne je me défierai de ma mémoire.

Attendez : Quelles sont les regles que je dois observer & recueillir de cette importante & sérieuse leçon ? Je pense que les voici :

1. Qu'il ne faut pas, lorsqu'il est violemment en colere contre quelqu'un, que je vienne l'assaillir sans sa permission. *Fort bien ; je réponds de m'en souvenir à merveille. Je m'imagine pourtant que cette régle lui est presque particuliere.*

2. Que je dois regarder son indignation comme le plus grand malheur qui puisse m'arriver. *Je réponds encore de celui-là.*

3. Et que, par conséquent, je ne dois pas souhaiter de l'encourir, pour en garantir un autre. *Sera bien fin qui m'y attrapera.*

4. Que je ne dois jamais faire de compliment à qui que ce soit à ses dépens.

5. Que je ne dois me rendre coupable d'aucuns actes de bassesse volontaire. *Cette régle comprend bien des choses, & je tâche-*

rai de l'observer en entier. L'occasion à laquelle il m'en parle en est l'explication ; car il me dit que, quoiqu'en colere, je ne dois rien dire qui sente le dépit, la malice, le manque d'égards, l'oubli du devoir, *& autres choses semblables.*

6. Qu'il faut que j'aie de l'indulgence pour lui, lors même que je trouve qu'il a tort. *Cela est un peu dur, car il est des cas!*

Je voudrois bien sçavoir si la pauvre Mademoiselle Sara Godefroi est morte ou en vie.

7. Que je dois plier comme le roseau de la fable, de peur qu'en résistant à la tempête je ne sois déracinée comme le chêne.

Oh! pour cela, j'y ferai de mon mieux! Il n'est guères apparent, du moins je l'espere, que je sois jamais trop obstinée: j'espere aussi, cependant, que la tempête ne me fera pas non plus plier tout-à-fait jusqu'à terre.

8. Qu'en général les jeunes gens de condition sont élevés tout au rebours du bon sens. Memorandum, *que si jamais il me tombe en charge d'élever des enfans, je ne dois en aucun tems leur permettre des choses qu'il est à propos de leur interdire.*

9. Que je dois les accoutumer à endurer des contre-tems & des contradictions.

10. Que je ne dois pas permettre qu'on leur en souffre trop dans leur enfance.

11. Ni à l'école.

12. Ni les gâter quand ils reviennent au logis.

13. Parce que d'ordinaire les enfans étendent leur méchanceté depuis la Gouvernante jusqu'au Maître d'école, & depuis celui-ci jusqu'à leurs parens.

14. Et que, par une juste punition de tout le mal qu'ils ont fait, ils se rendent ensuite malheureux eux-mêmes.

15. Que des enfans revêches & désobéissans à leurs parens, sont de mauvais maris & de mauvaises femmes; *& pareillement de mauvais Maîtres & de mauvaises Maîtresses.*

16. Que n'étant pas accoutumés de bonne heure à la contradiction, ils ne sçauroient s'entre-supporter dans le mariage.

17. Que la faute en étant profondément enracinée dans l'ame de l'un & de l'autre parti, aucun des deux ne sera d'humeur à s'en corriger.

18. D'où s'ensuivent des mésintelligences, des querelles, des appels au jugement du tiers & du quart, des réconciliations sans effet, des séparations, des désertions scandaleuses, ou tout au moins de l'indifférence, & peut-être de l'aversion. Memorandum: *Fidele portrait d'un triste mariage dans les traits parlans d'un* MARI QUI BAAILLE, *& d'une* FEMME

A VAPEURS lorsqu'ils sont ensemble; *mais qui, séparés, sont la vivacité même.*

19. Peu de gens mariés se comportent à son goût. *Pesons sérieusement cet article, & profitons-en.*

20. Quelques Messieurs peuvent, pour leur repos, entrer en composition avec leurs femmes; mais il ne sçauroit le faire. *Je le crois, en vérité, & je ne l'exige pas de lui.*

21. Que l'inclination est absolument nécessaire avant le mariage.

22. Que les exemples de gens dont l'amour soit plus fort après qu'avant le mariage, sont plus rares chez les hommes que chez les femmes. *Mais pourquoi cela? je voudrois qu'il m'eût dit les raisons qu'il en sait. Je m'imagine qu'elles n'auroient pas été à l'avantage de son sexe.*

23. Qu'une femme doit donner lieu à son mari de croire qu'elle le préfere à tous les hommes. *Oh! cela va sans dire.*

24. Que si elle veut l'emporter quelquefois, ce doit être par la douceur & la complaisance. *Il veut dire sans doute en* cédant.

25. Et cette complaisance ne doit pas non plus sentir l'esclavage jusqu'au point de paroître le résultat de son insensibilité, plutôt que celui de sa tendresse & de son bon sens.

26. Que les termes de COMMANDER & d'OBÉIR seront effacés de son vocabulaire. *Bravissimo !*

27. Qu'un homme ne doit exiger de sa femme rien qui ne soit utile, raisonnable & juste. *Assurément rien n'est plus judicieux.*

28. Mais qu'aussi elle ne doit, en l'obligeant, témoigner ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude ; mais le faire à demi-mot, & ne se faire jamais dire une chose deux fois. *Mais n'y a-t-il pas quelques occasions, où l'on pourroit un peu passer par-dessus cette règle ? Oui, certes ; car il dit ensuite :*

29. Mais que cela ne doit avoir lieu qu'autant qu'il a soin de rendre sa complaisance raisonnable, & compatible avec sa qualité d'agent libre dans les points qu'on doit lui allouer. *Allons, cela n'est point encore si mal, sur-tout de sa part.*

30. Que si le mari s'obstine à exiger une chose qui ne convient pas, elle doit la faire sans disputer avec lui, & ensuite proposer ses raisons. *Bonté divine ! Je ne sçais que dire à celui-là. Il me paroît un peu dur ; & je m'imagine que ce seroit matiere à des débats bien vifs dans un Parlement de femmes.* Mais voyons l'article suivant.

31. Supposé que la dispute ne roule que sur des bagatelles. *Bon, cela raccom-*

de un peu la choſe : car on ne doit point, à mon avis, inſiſter ſur des riens.

32. Que les plus grandes querelles entre amis, *& aſſurément un mari & une femme ſont, ou du moins devroient être amis*, naiſſent ſur des ſujets de néant. *Je crois cela très-véritable ; car avec la meilleure intention du monde, j'ai penſé tout à l'heure m'attirer la colere de mon mari.*

33. Qu'une femme ne doit jamais vouloir convaincre ſon mari par pur eſprit de contradiction, mais pour l'amour de lui. *Comme ils y trouveront tous deux leur compte, ſi l'un des deux ſe conforme à cette regle, je la crois très-judicieuſe.*

34. Que dans toutes les compagnies une femme doit témoigner de l'eſtime & de la tendreſſe pour ſon mari.

35. Et cela pour l'amour de ſa propre réputation, & de ſa sûreté ; parce que,

36. Les libertins ne ſont jamais plus fortement encouragés à attaquer la vertu d'une femme mariée, que par la mauvaiſe opinion qu'elle paroît avoir de ſon mari. *Rien, aſſurément, n'eſt mieux fondé en raiſon, & c'eſt une raiſon admirable.*

37. Que par conſéquent une femme doit charitablement tirer le rideau ſur les défauts de ſon mari.

38. Qu'elle en doit exténuer ce qu'elle ne ſçauroit en cacher.

39. Qu'elle doit mettre ſes vertus dans leur plus beau jour.

40. Et convaincre le monde, qu'au moins elle a bonne opinion de lui.

41. Qu'elle doit montrer un viſage gai & content à qui que ce ſoit qu'il amene au logis.

42. Que, quelques défauts qu'elle apperçoive chez lui, elle ne l'en reprenne jamais en compagnie.

43. Au moins avec aucuns de ces airs de ſupériorité qui ſignifieroient qu'elle auroit meilleure opinion de ſon propre jugement que du ſien.

44. Qu'un homme qui a de la délicateſſe ne peut être content, s'il n'eſt que médiocrement heureux avec ſa femme.

45. Qu'une femme doit bien prendre garde à ne pas s'arroger un mérite ſurérogatoire juſqu'au point de ſe charger des fautes d'autrui. *Je trouve, en vérité, que c'eſt bien aſſez pour nous d'être chargées de celles qui nous ſont perſonnelles. Cet article eſt de la même nature que le troiſieme; il eſt la partie de ce bon ſermon dont je dois actuellement me faire l'application.*

46. Que les imperfections du mari n'autoriſent

toriſent pas celles de la femme. *Sans doute que les femmes ne ſçauroient être trop bonnes. Il faut pourtant eſpérer que les hommes leur paſſeront quelques légers défauts. Mais attendez ; voici quelque choſe d'aſſez bon pour la concluſion.*

47. Qu'un mari qui exige toutes ces choſes d'une femme, doit être incapable de rendre une inſulte pour un bon mot, ou le bien pour le mal ; & qu'il ne doit la fruſtrer d'aucun des priviléges de ſon ſexe.

En vérité, mes chers parens, je trouve que cette derniere regle couronne toutes les autres, & les rend aſſez ſupportables : car on ne ſçauroit trop obliger un homme de bon ſens, & qui a l'ame grande. Comme j'ai le bonheur d'en poſſéder un de cet ordre, je ſerois bien indigne, ſi je n'agiſſois & ne penſois pas conformément à de ſi juſtes maximes.

Tout conſidéré, cependant, vous verrez que je n'ai pas la tâche du monde la plus aiſée à remplir. Mais, comme je connois mes propres intentions, & que je ſçais que je ne commettrai aucune faute volontaire, j'en aurai beaucoup moins d'inquiétude.

Il ne m'inſinua pas la moindre choſe, dont je puſſe prendre occaſion de parler de la pauvre Mademoiſelle Sara Godefroy.

Je voudrois que Milédy n'en eût fait aucune mention. Car cela m'a donné une curiosité qui n'est pas autrement à sa place, sur-tout au commencement de mon mariage, & dans un cas de si vieille date. Il a aussi lâché à sa sœur qu'il avoit commis d'autres fautes (apparemment du même ordre) qui n'étoient point venues à sa connoissance: mais je ne doute nullement qu'il n'en ait reconnu le mal, & qu'il ne soit très-bon à l'avenir. Je le souhaite, & le demande à Dieu, pour l'amour de ce cher époux lui-même.

MERCREDI, septieme jour de mon bonheur.

LE matin dès que je fus levée, voyant la porte de Milédy Davers ouverte, j'allai lui rendre visite. Elle étoit au lit; mais éveillée, & parloit à sa femme de chambre. Je lui dis que j'espérois que je ne l'importunerois point. Nullement, reprit-elle, je suis ravie de vous voir. Comment vous portez-vous? Eh bien, ajoûta-t-elle, quand partez-vous pour le Comté de Bedford? Je ne sçaurois vous le dire, Madame, répondis-je. Le dessein étoit comme pris de partir aujourd'hui, mais je n'en ai pas entendu reparler.

Asseyez-vous à côté du lit, me dit elle. Je vois, Pamela, (car il faut, continua Milédy, que je vous appelle encore ainsi,) je vois par tout ce qu'on me dit hier dans le jour & au soir, que depuis qu'on vous a transportée dans cette maison, & sur-tout depuis peu de jours, vous avez très-mal passé votre tems. Madame Jewkes a fait à Rebecca un détail qui m'a émue de compassion pour vous.

En vérité, Madame, lui dis-je, il vous

ſçaviez le tout, vous auriez grand' pitié de moi ; car jamais malheureuſe n'a été expoſée à une plus rude épreuve. Mais je dois à préſent oublier le tout, & ne ſentir que ma reconnoiſſance. A ce que je puis comprendre, interrompit-elle, c'eſt un vrai miracle que vous ſoyez ici. J'ai été vivement touchée de quelques endroits de votre hiſtoire : vous avez fait une noble réſiſtance, il faut l'avouer, & vous méritez les éloges de tout votre ſexe.

C'eſt Dieu, Madame, répondis-je, qui m'en a donné le courage. Vraiment, me dit-elle, la choſe eſt d'autant plus extraordinaire, que je crois que, ſi nous en ſçavions bien la vérité, nous trouverions que, pour ſurcroît, vous aimiez ce coquin-là, & ne l'aimiez pas pour peu. Dans le fort de mes épreuves, lui répondis-je, je ne ſongeois uniquement qu'à conſerver mon innocence ; & n'avois rien moins que l'amour en tête.

Mais, parlez-moi franchement, ajoûta-t-elle, ne l'avez-vous pas aimé pendant tout ce tems ? Madame, repris-je, j'ai toujours eu beaucoup d'eſtime pour mon Maître, & toutes ſes bonnes actions me paroiſſoient doublement telles. Quant aux mauvaiſes, quoique j'euſſe en horreur ſes attentats contre moi, il m'étoit impoſſible de le haïr ; &

je lui ſouhaitois toujours du bonheur ; mais je ne ſçavois pas que ce fût de l'amour. En vérité, je ne m'imaginois pas que c'en pût être.

Charmante fille ! s'écria-t-elle, ce que vous venez de dire, a mille charmes : mais, quand il vit qu'il ne pouvoit venir à ſes fins ; quand il commença à être fâché de ce que vous aviez ſouffert, à admirer votre vertu & à faire profeſſion de vous aimer dans des vues honorables, que penſiez-vous alors ?

Ce que je penſois, Madame ! en vérité je ne ſçavois que penſer : je ne pouvois ni eſpérer ni croire que tant d'honneur me fût réſervé ; & pendant un tems j'ai plus redouté ſes égards que je n'avois fait ſes rigueurs. Un bon ami m'avoit ſecrettement avertie d'un projet de mariage ſuppoſé, qui devoit s'exécuter à l'aide d'un homme qui feroit le perſonnage de Miniſtre ; & cet avis tenoit mon eſprit trop en ſuſpens, pour que je puſſe me réjouir exceſſivement de ſes déclarations obligeantes.

Je crois, dit-elle, qu'il vous a attaquée deux ou trois fois dans le Comté de Bedford ? Oui, Madame, il l'a fait. Il a certainement été bien méchant.

Sans doute qu'il vous a propoſé des conditions lorſque vous avez été ici ? Oui, Madame, repris-je ; mais j'avois tellement en

horreur l'idée d'être une créature entretenue, que je les rejettai avec beaucoup de hauteur, & pris la résolution de mourir plutôt que d'y souscrire.

Je crois, dit Milédy, qu'après cela il attenta sur votre personne ? N'est-ce pas ? Hélas ! oui, Madame, répondis-je, & d'une maniere bien cruelle : je fus à deux doigts de ma perte ; car Madame Jewkes se comporta tout autrement qu'elle n'auroit dû. Là-dessus je fis à Milédy le détail de ce cruel attentat, & lui dis comment j'étois tombée évanouie ; & comment me croyant mourante ils s'abstinrent de me toucher. Cet indigne assaut fut-il suivi de quelqu'autre, dit Milédy ?

Quelque tems après dans le jardin, répondis-je, il n'en agit pas des mieux ; mais j'étois tellement sur mes gardes & si prête à prendre la mouche !

Mais, interrompit Milédy, ne vous menaçoit-il pas de tems à autre, & ne prenoit-il pas quelquefois ses airs terribles ? S'il me menaçoit, Madame, m'écriai-je ! Oui, certes ; j'ai essuyé des menaces tant & plus ; & j'ai maintes fois pensé en mourir de peur. Comment pouviez-vous soutenir cela, me dit-elle ? car c'est le plus audacieux & le plus hautain mortel que je connoisse. Ce fan s résolution, mais un

vrai lion pour le courage : il n'a jamais rien craint ni dans l'enfance ni à l'âge d'homme. J'ai moi-même une assez bonne dose de fierté, ajoûta-t-elle ; mais toutes les fois que je l'ai mis bien & dûement en colere, il m'a toujours fallu le rechercher pour l'appaiser de mon mieux. Car sçachez, mon enfant, qu'il n'est pas aisé de se réconcilier avec lui, & vous pouvez m'en croire.

Mais n'a-t-il jamais réiteré ses attentats, depuis qu'il eut commencé à faire profession de vous aimer honorablement ? Non, en vérité, Madame, répondis-je ; il ne l'a jamais fait. Mais il a eu de longs combats avec lui-même, & avec son orgueil, comme il l'appelloit, avant que de pouvoir s'abaisser jusques-là. Il y a pensé & repensé très-sérieusement : & une fois qu'il m'avoit accablée de ses bontés, & qu'il m'arriva de dire un mot ou deux qui lui déplurent, il me chassa de chez lui en une heure de tems, & pour ainsi dire sans congé ; car il me fit partir comme un éclair, & me laissa faire le chemin d'une journée vers la maison de mon pere : il m'envoya ensuite un homme à cheval, qui vint à toute bride me prier de sa part de revenir. Depuis ce tems-là, il m'a toujours traitée de la maniere du monde la plus obligeante & la plus gracieuse, & a enfin rendu mon bonheur parfait.

Ce trait de vous chaſſer bruſquement & de vous renvoyer chercher l'heure d'après, eſt parfaitement de mon frere ; & vous ſerez trop heureuſe, en cas que vous le fâchiez, s'il ne vous chaſſe pas ainſi deux ou trois fois avant l'an révolu. Il en auroit fait autant à la plus grande Dame du pays, s'il l'avoit épouſée. Il a pourtant des vertus auſſi-bien que des défauts : car il eſt généreux ; ſa fierté même eſt noble : il déteſte les baſſeſſes, & met ſon plus grand plaiſir à faire du bien : mais il ne pardonne pas aiſément une faute volontaire. Il eſt ſage, prudent, ſobre, & magnanime : il ne vous dira pas un menſonge, & ne cherchera pas à déguiſer ſes défauts ; mais vous ne devez pas vous flatter, à ce que je crois, de l'avoir à vous tout entier.

Mais je ne rebattrai pas davantage ce ſujet. Vous voyez dans quelle fureur il étoit contre moi. Il a auſſi paru être en colere contre vous : je crois cependant qu'il en feignoit une partie.

Madame, répondis-je, il a eu la bonté de me faire un très-beau ſermon ; & je vois qu'il a été bien ſérieuſement en colere contre moi, & qu'il ne ſera pas aiſé de me comporter avec lui de maniere qu'il n'y puiſſe trouver à redire. Car je m'apperçois,

m'apperçois qu'il eſt très-délicat & très-rafiné dans ſes idées, mais pourtant extrêmement généreux, comme vous venez de le dire.

Fort bien, reprit Milédy ; je ſuis charmée que tu aies eſſuyé un petit échantillon de ſa colere ; autrement je me ſerois imaginé qu'il y avoit de l'affectation ; & je n'aime pas, non plus que lui, à être traitée avec un artifice indigne : s'il l'avoit fait avec moi, cela m'auroit bleſſée juſqu'au cœur.

Mais, mon enfant, ajoûta-t-elle, je vois que vous tenez un journal de tout ce qui ſe paſſe, & qu'il a ſouvent trouvé le moyen de mettre la main deſſus. Seriez-vous fâchée que je le viſſe ? Ce ne pourroit jamais être à votre déſavantage : car je vois que cela n'a pas été de peu de poids ſur ſon eſprit. Je trouverois un plaiſir extrême à lire d'un côté la liſte de ſes ſtratagêmes, de ſes attentats, de ſes ruſes, de ſes menaces, & des propoſitions qu'il vous a faites ; & de l'autre, toutes vos charmantes contre-batteries, qu'il ne ſe laſſe point de louer, votre réſiſtance courageuſe, la noble fermeté avec laquelle vous avez conſervé votre vertu, & les progrès par leſquels ſon orgueil a été ſéduit, & ſon cœur amené à un

amour honorable, jusqu'au moment que vous êtes devenue ce que vous êtes. Ce doit être une histoire extraordinaire, dont la lecture non-seulement me fera beaucoup de plaisir, mais me réconciliera encore entierement à la démarche qu'il a faite. C'est un point auquel il faut vous dire que je n'ai jamais cru que je viendrois : car j'avois déja fort avancé un mariage entre lui & Milédy Elizabeth ** ; j'en avois déja tant parlé que le Comte son pere & le Duc de ** son Oncle l'approuvoient : la jeune Dame elle-même n'y avoit pas de répugnance ; & présentement on va m'en faire impitoyablement la guerre ; & c'est ce qui m'a rendu aussi furieuse que vous m'avez vue sur cette affaire. Mais si je trouve par vos écrits que votre vertu n'a que la récompense qu'elle mérite, ce sera une bonne excuse non-seulement pour moi, mais encore pour lui, qui fera que je vous aimerai mieux.

Il n'y a rien, lui dis-je, que je ne vouluſſe faire pour obliger Milédy : mais mes pauvres parens, qui auroient mieux aimé me voir enterrer toute vive, que séduite par le plus grand des Princes, les ont actuellement entre leurs mains. Votre cher frere les leur a demandés, pour le tems où ils en auront fini la lecture : mais, s'il

m'en donne la permiſſion, je les montrerai de tout mon cœur à Milédy, perſuadée qu'elle m'accordera la même indulgence que j'ai trouvée chez lui, quoique je l'aie traité fort librement tout le tems qu'ont duré ſes déſſeins criminels ; & qu'elle voudra bien regarder mes écrits comme les ſentimens tout nuds de mon cœur, que j'ai communiqués de tems en tems à ceux ſur l'indulgence deſquels je pouvois compter, & pour leſquels ſeuls je les avois mis ſur le papier.

Donnez-moi tout à l'heure un baiſer, me dit Milédy, pour l'aimable complaiſance que vous voulez bien avoir pour moi : car je ne doute point que mon frere ne conſente que je les voye, parce qu'ils ne ſçauroient que vous faire beaucoup d'honneur, & que je vois qu'il vous aime plus que perſonne au monde.

J'ai entendu parler de vos parens, de la maniere du monde la plus avantageuſe, continua Milédy. Ils ſont, dit-on, induſtrieux, honnêtes, fort ſenſés, d'un excellent cœur, & connoiſſent le monde ; comme je ne doute pas de la généroſité de mon frere, je ſuis ravie de ce qu'ils feront une figure paſſable aux yeux du public.

Madame, lui dis-je, c'eſt le plus hon-

nête, le plus tendre, & le plus religieux couple qu'il y ait ſous le ciel. Ils ont autrefois été ſur un très-bon pied, & ont élevé une grande famille dont je ſuis la plus jeune : mais ils ont eſſuyé bien des malheurs, pour avoir fait plus qu'ils ne pouvoient en faveur de deux de mes freres qui ſont morts l'un & l'autre, & dont ils s'étoient obligés de payer les dettes. De cette maniere ils furent réduits fort bas, & privés de tout par des créanciers ſans pitié, quoique la plûpart des dettes ne leur fuſſent pas perſonnelles. Mon pere, qui entendoit un peu les comptes, & qui écrivoit aſſez bien, ayant inutilement eſſayé de mettre ſur pied une petite école de campagne, ils furent obligés de travailler durement de leurs mains : mais ils ſont toujours demeurés honnêtes, contents de ce que la Providence leur envoyoit, ne murmurant jamais contre elle, s'aimant d'une tendreſſe mutuelle, &, malgré tous leurs malheurs & leur extrême pauvreté, toujours au-deſſus de toutes les tentations. Auſſi n'avoient-ils d'autre crainte que celle de me voir vicieuſe, & céder à la tentation pour l'amour des biens temporels. C'eſt à la grace de Dieu, à leurs bonnes leçons, & à celles que feu ma chere Maitreſſe votre

digne mere a bien voulu m'inculquer, que je dois la conservation de mon innocence, & l'état heureux auquel je me vois élevée aujourd'hui.

Elle eut la bonté de me rebaiser encore. Il y a, me dit-elle, une si noble simplicité dans ta narration, une candeur si honnête dans ton ame, &, malgré le changement de ton état, une humilité si touchante dans ta conduite, que je crois qu'il faudra que je t'aime malgré moi & mes dents. Je suis bien assurée, ma chere Pamela, que la vue de vos papiers couronnera cet ouvrage, qu'elle désarmera mon orgueil, qu'elle bannira de mon cœur tout ressentiment sur l'affaire de Milédy Elizabeth, justifiera la conduite de mon frere, & tournera en même tems à votre honneur éternel, & à celui de tout notre sexe. Je ne fais donc nul doute que mon frere ne m'en permette la lecture.

Je puis tout dire devant vous, Mademoiselle Worden, dit Milédy à sa femme de chambre. Vous ne faites pas semblant d'avoir entendu notre conversation : mais je vois qu'elle vous touche beaucoup. Avez-vous entendu rien de plus joli, de moins affecté, de plus sincere, de plus franc & de plus naturel ? Non, jamais de ma vie, Madame, répondit-elle, & c'est

le plus grand de tous les plaisirs pour moi, de voir une si heureuse réconciliation avoir lieu en faveur d'un si parfait mérite.

J'ai découvert tant de prudence dans Mademoiselle Worden, dis-je à Milédy, que tant pour cela, qu'à cause de la confiance dont vous l'honorez, je n'ai fait nul scrupule de dire librement ma pensée devant elle, & de blâmer mon cher Maître où il étoit blâmable, aussi-bien que de reconnoître son incomparable bonté envers moi depuis ce tems-là; bonté qui surpasse assurément tout ce que je puis mériter. Il se pourroit bien que non, reprit Milédy. J'espere que vous ferez le bonheur l'un de l'autre: Je vais à présent me lever, lui dire toutes mes pensées & le prier de me laisser lire vos papiers; car je m'en promets un extrême plaisir, & ne plaindrai pas la peine du voyage que je ferai pour vous aller voir à l'autre maison, & pour les aller prendre.

Les bonnes graces de Milédy, lui dis-je, étoient tout ce que j'avois à souhaiter; si j'ai le bonheur de les posséder, avec la continuation des bontés de votre cher frere pour moi, je serai tranquille, quoi qu'il puisse m'arriver d'ailleurs.

De cette maniere je pris congé d'elle,

& me retirai ; & elle dit avec transport à Mademoiselle Worden assez haut pour que je l'entendisse : La charmante créature ! Mademoiselle Worden, je ne sçais lequel des deux l'emporte de son cœur ou de sa personne ; & cela à un âge si tendre ! Mon frere a vraiment un beau champ pour l'aimer.

En vérité, mes chers parens, je dois bien craindre à présent de me trop enorgueillir.

Je fus bien tentée de faire à Milédy quelques questions sur Mademoiselle Sara Godefroy ; mais je pensai ensuite qu'il valoit mieux m'en taire, puisqu'elle s'en étoit tûe elle-même. J'en entendrai parler peut-être plutôt que je ne voudrois. J'espere cependant que non. Je souhaiterois pourtant bien sçavoir si elle est morte ou en vie.

Nous déjeûnâmes ensemble de la meilleure humeur du monde : Milédy m'accabla d'honnêtetés, &, sur sa demande, mon Maître lui accorda sans hésiter la permission de lire tous mes papiers, quand vous me les auriez rendus. Il lui dit qu'il étoit sûr qu'en les lisant elle diroit que j'avois bien mérité la fortune qui m'étoit échue en partage, & qu'elle penseroit que sa vie entiere, passée à m'accabler de marques de tendresse, suffiroit à peine pour me récom-

penſer de ma vertu, & pour contrebalancer mes ſouffrances.

Milédy étant réſolue de partir le lendemain au matin pour aller retrouver Milord Davers, mon Maître ordonna que tout fût prêt auſſi pour ſon départ pour le Comté de Bedfort. Ce ſoir nos bons voiſins viendront ſouper ici, pour prendre congé de Milédy & de nous.

MERCREDI au soir.

Rien de particulier ne se passa à dîner ni à souper, que les plus tendres marques de bonté & de condescendance de Milédy Davers à mon égard, & mille & mille politesses de la part de la famille de Monsieur Péters, de celle du Chevalier S * *, de Milédy Jones, &c. des souhaits réciproques de se revoir tous, & une promesse obtenue de mon bienfaiteur qu'il tâcheroit de venir passer quinze jours ou trois semaines dans ce pays avant l'hyver. Je finirai donc cet article en vous observant, que je disposai de l'argent que mon Maître avoit eu la bonté de me mettre entre les mains, selon les proportions qu'il m'avoit marquées lui-même. Je donnai à Madame Jewkes la sienne, & d'une maniere qui lui plut infiniment. Elle me souhaita, les larmes aux yeux, toute sorte de bonheur, & me pria, en propres termes, d'oublier toute son iniquité passée envers moi. Je demandai à mon Maître la permission de présenter cinq guinées à Mademoiselle Worden, pour avoir une paire de gants, ce qu'il me dit être très-bien pensé.

SAMEDI.

JEudi matin Milédy partit pour ſa maiſon de campagne ; & mon meilleur ami & moi, accompagnés de Monſieur Colbrand, d'Abraham & de Thomas, partîmes pour la chere maiſon où nous ſommes. Milédy quitta ſon frere d'une maniere fort tendre, & me fit promettre de lui envoyer mes papiers : je comprends qu'elle veut en amuſer Milédy Elizabeth, quelques autres Dames de ſes plus intimes amies, & Milord Davers ; & je crois qu'elle eſpere trouver dans cette lecture quelques raiſons d'excuſer le choix de ſon frere.

Mon bien aimé Maître ne fut qu'amour & que tendreſſe ſur toute la route, comme il l'eſt en tout lieu & en toute occaſion. O la charmante différence que celle que j'ai trouvée entre ce voyage, & celui où, contre tous mes ſouhaits, je fus amenée à la maiſon du Comté de Lincoln, au milieu d'un monde de terreurs ! Avec quelle ardeur n'en bénis-je point Dieu ! Je le fis, en vérité, à chaque détour, & à chaque relai.

Nous n'arrivâmes ici qu'hier l'après-dînée. Abraham prit les devans à cheval

pour aller avertir que nous venions ; & j'eus la satisfaction, en mettant le pied dans la maison, d'y trouver tous ceux que je souhaitois d'y revoir.

Lorsque le carrosse entra dans l'avant-cour, je fus saisie d'un vif sentiment des graces & des miséricordes de Dieu, en me rappellant de quelle maniere on m'avoit enlevée la derniere fois que j'avois vu cette maison, & comment j'y avois pris congé des autres domestiques, comme une pauvre jeune fille que son Maître met dehors, & en m'y voyant enfin de retour après mille dangers courus, avec le titre charmant de son épouse, & de Maitresse de cette même maison dont j'avois été chassée. Ce sentiment fut si fort, qu'à peine pouvois-je soutenir la joie dont il remplissoit mon cœur. Mon Maître vit la violence de mon émotion, & me demanda tendrement pourquoi je paroissois si agitée. Ah ! Monsieur, m'écriai-je en portant sa main à ma bouche, les faveurs de mon Dieu, & votre bonté pour moi en rentrant dans cette chere maison, sont au-delà de tout ce que je puis exprimer. A peine en puis-je soutenir la pensée. O joie de ma vie, me dit-il avec transport, & en me baisant réciproquement la main ! soyez mille fois la bienvenue chez vous !

Tous les domestiques inférieurs étoient aux fenêtres à nous observer sans se montrer qu'à demi. Il me donna la main avec une bonté qui me mettoit à son niveau; me mena dans la salle d'un air triomphant, & m'y baisa le plus tendrement du monde. Encore une fois, ma très-chere épouse, me dit-il, soyez la bienvenue à posséder une maison qui n'est pas plus à moi qu'à vous.

Permettez, mon cher Monsieur, lui dis-je en me jettant à ses pieds, de bénir ainsi Dieu, & de vous remercier, lui de toutes ses faveurs, & vous de vos bontés. Ah! si je puis me comporter de maniere à n'en être pas absolument indigne, quel ne sera pas alors mon bonheur! Ma chere, me dit-il, je ne demande à Dieu, pour être le plus satisfait de tous les hommes, qu'une vie assez longue, & assez de santé, pour pouvoir récompenser suffisamment tous vos mérites.

Où est donc Madame Jervis, dit-il à Abraham qui passa devant la porte, où est-elle? La voici, s'écria-t-elle en entrant tout-à-coup, la voici, mes chers Maître & Maitresse! j'attendois impatiemment le moment d'être appellée pour venir vous féliciter l'un & l'autre. Je courus à elle, lui passai mes bras au cou & la baisai. O

ma chere Madame Jervis, lui dis je, ma seconde mere ! recevez votre heureuse, votre mille fois heureuse Pamela ; & joignez-vous à moi pour bénir Dieu & notre commun Maître, des grandes choses qui sont arrivées. Je pensai m'évanouir dans ses bras de l'excès de ma joie, en revoyant cette bonne & chere amie, qui avoit été si souvent le témoin de mes détresses, & qui l'étoit enfin de mon triomphe. Vous me faites trop d'honneur, ma chere Dame, me dit-elle. Ma vie entiere se passera à vous témoigner la joie que je ressens de vous voir récompensée d'une bonne fortune que vous méritez tant, & à vous marquer, par mon respect, combien je suis reconnoissante des bontés dont vous m'avez comblée dans votre obligeante lettre. C'est ici, repris-je en lui montrant mon Maître, c'est ici que vos remerciemens & les miens doivent tous s'adresser : car notre cher Maître m'a accordé cette grace, que je puis bien appeller un grand bonheur, dès le moment que je la lui ai demandée. Monsieur, lui dit-elle, je reconnoîtrai toute ma vie votre bonté ; je vous demande mille pardons de la démarche mal placée que j'ai faite de m'adresser à Milédy Davers. Il eut la bonté de la baiser. A présent, Madame Jervis, lui dit-il, il n'est

plus queſtion de tout cela. Je ne me ſouviendrai de ma vie que vous m'ayiez déſobligé. Je vous ai toujours conſidérée, & je vous eſtimerai déſormais de plus en plus, pour l'amour de cette aimable perſonne, que je puis appeller à préſent, & avec une ſatisfaction ſi pure, ma chere épouſe. Dieu vous comble à jamais de bénédictions, lui dit-elle! puiſſiez-vous paſſer enſemble la vie la plus longue & la plus heureuſe, & être à jamais des objets d'envie & d'admiration pour tous ceux qui vous connoîtront!

Et où eſt donc le bon de Longman, dit mon Maître? Où eſt Jonathan? Allons, ma chere, dis-je à Madame Jervis, faites-les-moi voir tout-à-l'heure, & allons enſemble là-haut viſiter ces chers appartemens, que j'ai vus ci-devant avec des émotions ſi différentes de celles qu'ils me cauſeront à l'avenir.

Nous allâmes viſiter un par un tous les appartemens du logis, la chambre où je me réfugiai quand mon Maître me pourſuivoit; l'appartement de ma Maitreſſe, la chambre où étoit ſa toilette, celle de Madame Jervis, ſans oublier ſon cabinet; la petite chambre où je couchois moi même, & la chambre verte. Je m'agenouillai ſéparément dans chacun de ces endroits, &

j'y bénis Dieu de mes délivrances passées, & de mon bonheur présent. La bonne Jervis fut touchée jusqu'au fond de l'ame du zèle & du plaisir avec lequel je présentai mes actions de graces au Dieu tout bon. Ma chere, mon excellente Maitresse, s'écria-t elle, vous avez toujours cette ame pieuse, humble & bonne que je vous ai connue, & votre mariage a autant augmenté le nombre de vos agrémens que j'espere qu'il augmentera celui de vos félicités.

Ma chere Madame Jervis, lui dis-je, vous ne sçavez pas par quelles épreuves j'ai passé! Vous ne sçavez pas quelle heureuse créature je suis à présent : j'ai mille & mille choses à vous dire, & une semaine entiere ne suffiroit pas pour vous mettre au fait de tout, quand même j'en employerois tous les instans à vous dire ce qui m'est arrivé. Je ne doute nullement que nous ne menions ensemble une vie douce & heureuse. Mais de quelque maniere que vous m'appelliez devant les étrangers, je vous enjoins, ma chere Madame Jervis, lorsque nous serons tête à tête, de ne m'appeller jamais que *votre Pamela*. Car ne serois-je pas la plus ingrate de toutes les créatures, si, après avoir reçu tant de faveurs de mon Dieu, j'oubliois de les

attribuer à ſa divine bonté, & m'en faiſois un prétexte pour devenir inſolente? J'eſpere bien, au contraire, que ma reconnoiſſance augmentera d'autant plus que je ſerai plus comblée de ſes graces; & que je redoublerai d'humilité à meſure que Dieu, qui eſt l'auteur de ma félicité, voudra bien continuer de me rendre heureuſe par des faveurs extraordinaires.

Nous redeſcendîmes dans la ſalle où étoit mon cher Maître. Qu'on rappelle Monſieur Longman, dit-il, dès qu'il m'apperçut: ma chere, ajoûta-t-il, il ſouhaite ardemment de vous voir. Longman rentra dans le moment: Mon aimable Maitreſſe, me dit-il, (car je puis, graces au Ciel, vous appeller à préſent de ce nom,) Dieu veuille vous combler de ſes bénédictions! Ne vous le diſois-je pas bien, Madame, que ſa ſage providence ſçauroit bien vous trouver? Ah! Monſieur Longman, m'écriai-je, que de graces j'ai à rendre à Dieu de toutes ſes faveurs! Eh bien, mon cher Monſieur Longman, ajoûtai-je en lui prenant la main, comment vous portez-vous? Je ſuis enchantée de vous voir. Je vous dois une eſtime éternelle: vous ne ſçauriez croire juſqu'à quel point je ſuis redevable de mon bonheur préſent à la proviſion de plumes, d'encre & de papier dont vous m'aviez

m'aviez munie. Je compte que vous êtes réconciliés, mon cher Maître & vous. Madame, me dit-il avec extase, que vous êtes bonne ! En vérité, ma joie me transporte, & je ne sçaurois la contenir. Et le bonhomme s'essuyoit les yeux en disant cela.

Oui, oui, reprit mon Maître, j'ai déja dit à Monsieur Longman, que je lui étois obligé d'être revenu chez moi si volontiers; & que j'oublierois entierement qu'il se fût adressé à Milédy Davers. J'espere qu'il se retrouvera ici aussi tranquille & aussi heureux qu'il peut le souhaiter. Monsieur Longman, ajoûta ce cher Maître, j'ose vous promettre que ma compagne que voici fera tout son possible pour que cela soit. Dieu vous béniſſe l'un & l'autre & le lien qui vous unit, lui répondit-il ! Mon cœur est tout fier de voir ce qui est arrivé : dès que j'en ai eu appris la charmante nouvelle, je suis revenu ici avec une double satisfaction. Souvenez-vous, Monsieur, ajoûta-t il, que c'est le vieux Longman qui vous le dit; Dieu vous bénira de plus en plus pour ce que vous avez fait. Vous ne sçavez pas combien d'ames vous avez rendu heureuses par une si noble action ! J'en suis charmé, lui dit mon Maître : ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je me suis rendu heureux moi-même. Je ne puis m'em-

pêcher, Monsieur Longman, de vous reconnoître pour un certain QUELQU'UN. Cependant, comme vous n'êtes pas un jeune homme, & que, par conséquent, vous ne me donnerez pas de jalousie, je puis vous permettre de féliciter ma chere femme de la maniere la plus tendre. Que je meure, reprit-il, si vous ne me mettez la plus vive joie au cœur en m'accordant cette grace : j'en mourois d'envie, & n'osois prendre cette liberté. Ma chere, me dit mon Maître, recevez le compliment d'un des plus honnêtes hommes d'Angleterre, qui a toujours révéré vos vertus. Là-dessus, le bon-homme me salua très-respectueusement ; Dieu vous comble l'un & l'autre de toutes ses bénédictions, nous dit-il, en mettant un genou en terre ! Il faut, ajoûta-t-il, que je me retire ; il le faut absolument : je ne me possede pas ; & en disant cela, il partit.

Votre bonté n'a point de bornes, dis-je à mon cher Maître : puisse ma reconnoissance n'en avoir jamais aussi ! Quand le bon-homme s'est approché de vous, répondit mon Maître, il l'a fait avec tant de respect, & en même tems avec tant de tendresse, qu'en le voyant j'ai cru qu'il avoit grande envie d'embrasser mon cher ange ; & je ne pouvois pas moins faire que de

donner cette satisfaction à un cœur si honnête. Que je suis heureuse, lui dis-je, en baisant sa main avec transport ; car à présent je la baise avec aussi peu de façon que si c'étoit la mienne.

Quand le bon vieux Jonathan entra pour nous servir au dîner, il étoit, comme à son ordinaire, de la plus parfaite propreté, & portoit toujours sa chevelure blanche & vénérable. Eh bien, Monsieur Jonathan, lui dis-je, comment vous portez-vous ? je suis ravie de vous voir. Graces à Dieu, vous paroissez aussi bien que jamais. Ah ! ma chere Dame, me dit-il, je suis mieux que je n'ai été de ma vie, du seul plaisir de voir ce que je vois. Dieu vous béniſſe, & mon cher Maître ! J'espere, Monsieur, ajoûta-t-il, que vous me pardonnerez toutes mes fautes passées. Oui, oui, Jonathan, répondit mon Maître, je vous les pardonnerai sans doute, & d'autant mieux que vous n'en avez commis aucune dont votre considération pour ma chere épouse que voici, n'ait été l'occasion. Je vous dirai à présent que vous n'en sçauriez commettre désormais, parce que vous ne sçauriez jamais l'estimer assez. Monsieur est extrêmement bon en vérité, lui dit Jonathan ; je ne manquerai pas assurément de prier Dieu pour vous deux.

Après le dîner, Monsieur Longman entra, parla de quelques affaires confiées à ses soins, & dit ensuite à mon Maître: Monsieur, tous vos domestiques sont heureux à présent : car Robert, qui vous a quitté, vient d'hériter d'une fort jolie succession, sans laquelle il seroit encore à votre service. Hier, il étoit encore ici pour s'informer quand vous & Madame y seriez de retour, & il se flattoit de pouvoir vous y rendre ses devoirs. Vraiment! dit mon Maître, je serai ravi de voir le bon Robert: car c'est encore un de vos favoris, Pamela. Je vois qu'il étoit bien tems que je vous épousasse, quand ce n'auroit été que pour me concilier les égards de tous ceux qui sont chez moi. Il y a, repris-je, dix mille raisons pour lesquelles je dois me féliciter de la bonté que vous avez eue.

J'allois dire, interrompit Monsieur Longman, que tous les domestiques de Monsieur étoient heureux, excepté un seul. Vous voulez parler de Jean Arnold, répondit mon Maître. Il est vrai, reprit-il, & j'espere que Monsieur me le pardonnera. Ah! Monsieur Longman, lui dis-je, ma priere en faveur du pauvre Jean a déja été exaucée complettement: je ne l'ai pas vu encore: il faut le laisser, peut-être fera-t-il fortune. Il faut avouer, reprit Mon-

sieur Longman, qu'à prendre en gros toute la conduite de Jean, elle n'est pas absolument édifiante : mais il honoroit tant Monsieur, & avoit tant de considération pour Madame, qu'il eût fort souhaité obéir à tous les deux ; & de cette maniere il n'a été fidele ni à l'un ni à l'autre. Le pauvre homme en a presque la mort au cœur. Il ne veut point chercher de condition, & dit qu'il faut qu'il soit au service de Monsieur, ou que bientôt il meure misérable. Madame Jervis étoit pour lors dans la salle. En vérité, dit-elle, le pauvre garçon n'a pas laissé passer un jour sans venir ici, depuis qu'il a appris les bonnes nouvelles qui nous ont causé tant de joie à tous : & il dit qu'il espere qu'on lui pardonnera. Est-il actuellement dans la maison, dit mon Maître ? Oui, Monsieur, reprit Madame Jervis ; il étoit ici quand vous êtes arrivé ; il s'est caché pour pouvoir à la dérobée vous voir descendre de carrosse. J'ai cru que la joie lui tourneroit la tête, quand il a vu Monsieur conduire Madame dans la maison. Pamela, me dit mon cher Maître, c'est à vous de faire de Jean tout ce qu'il vous plaira. Vous avez plein pouvoir. Eh bien donc, repris-je, qu'on le fasse entrer.

Le pauvre garçon parut aussi-tôt, mais

avec tant de confusion, que je n'ai de ma vie vu de contenance exprimer si vivement le sentiment intérieur d'une faute, par un mélange de honte & de joie. Eh bien, Jean, lui dis-je, comment vous portez-vous? je compte que vous êtes en bonne santé. Le malheureux pouvoit à peine articuler; il regardoit mon Maître d'un air intimidé, & paroissoit jetter les yeux sur moi avec plaisir. Jean, dit mon Maître, il n'y a pas moyen de rien reprocher à un homme qui s'en reproche déja tant lui-même. On dit que vous voulez me servir malgré moi & mes dents; mais je vous livre en entier à mon épouse que voilà: vous êtes absolument à son bon plaisir. Vous voyez, Jean, lui dis-je, l'indulgence de votre bon Maître. Je puis bien pardonner, ayant un si généreux exemple devant les yeux. J'ai toûjours été persuadée de vos honnêtes intentions: toute votre faute a été de n'avoir pas sçu distinguer entre votre devoir envers votre Maître, & votre bonne volonté pour moi. Désormais, vous ne serez plus en doute là-dessus, graces à la bonté de votre cher Maître. Je ne serai que trop heureux, dit le pauvre garçon. Dieu béniſſe Monsieur! Dieu béniſſe Madame! Je suis à présent dans la joie de mon cœur de vous servir tous deux; & je serai

le meilleur domeſtique du monde, ou je ne pourrai. Eh bien, Jean, lui dis-je, vos gages courront comme ſi vous n'aviez pas quitté votre Maître. Ne puis-je pas le lui promettre, Monſieur, dis-je à mon cher époux? Oui, ſans doute, ma chere, reprit-il, & même augmenter ſes gages, ſi vous trouvez que ſon ſervice le mérite. Je vous rends un million de graces, dit le pauvre homme. Je ſuis plus que ſatisfait, & ne demande point d'augmentation de gages. Là-deſſus, il ſe retira tout tranſporté, au grand contentement de Madame Jervis & de Monſieur Longman; car, quoique ſa faute les eût animés contre lui pendant que les choſes ſembloient en mauvais train pour moi, Jean avoit toujours eu leur affection & celle de tous ſes compagnons de ſervice.

Quand Monſieur Longman & Madame Jervis eurent dîné, ils rentrerent dans la ſalle, pour voir ſi on n'avoit rien à leur ordonner. Allons, Monſieur Longman, dit mon cher Maître, en rempliſſant de vin un grand verre, je m'en vais vous porter la ſanté du plus heureux & du plus honnête couple de toute l'Angleterre, du pere & de la mere de mon aimable Pamela. Je vous rends mille graces, Monſieur, lui dit Longman.

Il me ſemble, continua mon Maître, que le petit bien du Comté de Kent a beſoin d'un œconome à part. Et comme il eſt un peu loin de votre chemin, j'ai penſé, mon cher Longman que, ſi Monſieur Andrews vouloit l'accepter, il pourroit prendre la ferme que Hodges a eue, & ménager toute cette affaire-là pour moi. Nous garnirons amplement la ferme, pour la lui rendre commode & agréable; & je m'imagine que, s'il veut bien en prendre tout le ſoin ſur lui, il vous ſoulagera autant par-là qu'il me fera plaiſir.

Monſieur ne pouvoit jamais mieux faire, répondit Longman; & quelqu'un m'a fait entendre, que vous pourriez bien, ſi vous le vouliez, augmenter ce bien-là, en faiſant l'acquiſition d'un autre morceau d'égale valeur qui y eſt contigu. Et comme vous avez tant d'argent de reſte, je ne vois pas que Monſieur puiſſe mieux faire. Eh bien, dit mon Maître, vous m'en donnerez les tenans & aboutiſſans une autre fois, & nous verrons ce qu'il y aura à faire. Mais, ma chere, ajoûta-t-il, vous aurez la bonté d'en faire l'ouverture à votre pere.

J'ai trop d'argent oiſif, Monſieur Longman, continua-t-il. D'un autre côté, j'en veux dépenſer en livrées & autres choſes

que

que l'occasion présente requiert, autant & d'aussi grand cœur, que si j'avois par impossible épousé une Dame dont le bien fût égal en degré au mérite de ma Pamela. Je compte que vous avez aussi une assez bonne somme en main. Oui certes, Monsieur, reprit-il, & beaucoup plus que je ne voudrois. Mais, si vous n'achetez pas la petite ferme du Comté de Kent, j'ai en vûe un bien hypothéqué, qui, je crois, fera aussi-bien votre affaire. Quand les choses en seront venues à une plus grande maturité, j'aurai l'honneur d'en parler à Monsieur.

J'ai emporté, lui dit mon Maître, au Comté de Lincoln, plus de six cents guinées, dont je m'attendois d'y laisser la plus grande partie : (graces à Dieu ! vous n'en avez rien fait, me dis-je en moi-même, car vous sçavez qu'il m'en offrit cinq cents.) Mais, continua-t-il, je n'en ai pas dépensé plus de deux cent cinquante ; de sorte que j'y en ai laissé deux cents dans mon bureau ; parce que j'y retournerai avant l'hiver pour y passer encore quinze jours ou trois semaines, & j'en ai rapporté deux cents. J'ai d'ailleurs des sommes ici en deux ou trois endroits. Je ne sçais pas le montant, mais le compte en est dans mon

porte-feuille, que j'ai laiſſé dans ma bibliothéque.

Pamela, ajoûta-t-il, vous avez fait quelques petits préſens le jour de nos noces aux domeſtiques qui y étoient. Je vous remettrai les deux cents livres ſterling que j'ai rapportées, afin que vous en faſſiez autant aux domeſtiques qui ſont ici.

Mon cher Monſieur, m'écriai-je, je ſuis honteuſe de vous coûter tant, & de valoir ſi peu ! De grace, ma chere, reprit-il, n'en parlez pas davantage.

Sçavez-vous bien, Madame, interrompit Monſieur Longman, que, des biens que Monſieur a, tant ſur les fonds publics qu'ailleurs, il pourroit acheter la moitié des Gentilshommes qui ſont ſes voiſins? Il n'a pas beſoin d'argent, & en accumule tous les ans; & ce ſeroit dommage que Monſieur ne ſe fût pas marié comme il a fait. Cela eſt bien vrai, Monſieur Longman, dit mon Maître; & tirant enſuite ſa bourſe: ma chere, me dit-il, comptez deux cents guinées, & me donnez le reſte. Je les comptai. Prenez-les, me dit-il alors, & les appliquez aux uſages dont je viens de parler. Mais à propos, Monſieur Longman, ne laiſſez pas coucher le ſoleil, ſans apporter à ma chere enfant cinquante livres

ſterling, qui, ſuivant ma promeſſe, lui ſont dûes aujourd'hui; & vous lui en payerez autant tous les trois mois, à compter de ce jour; ce qui ſera deux cents livres ſterling annuellement. Cette ſomme lui appartient, pour en diſpoſer à ſa volonté & ſans rendre compte, & pour l'employer d'une maniere qui attirera la bénédiction ſur nous tous: car elle étoit l'aumônière de ma chere mere, & ſera la mienne & la ſienne propre. Je vais la lui livrer à l'inſtant, dit Monſieur Longman.

Dès qu'il fut parti, je regardai mon Maître, en jettant en même tems un coup-d'œil ſur Madame Jervis. Il me fit un ſigne d'approbation. Ma chere Madame Jervis, lui dis-je, en prenant vingt guinées & les lui préſentant, acceptez ceci comme une paire de gants que je vous offre à l'occaſion de mon heureux mariage; la ſomme n'eſt pas plus forte que celle que mon généreux Maître m'a fait donner à Madame Jewkes; ainſi, vous qui y avez un tout autre droit qu'elle par l'affection que je vous porte, vous ne devez pas les refuſer.

Madame Jewkes étoit ſur les lieux au moment fortuné, me dit-elle. Oui, reprit mon Maître; mais Pamela eût été ravie de vous y avoir plutôt qu'elle. Aſſurément, repris-je, & plutôt qu'aucune autre

perſonne, ma ſeule mere exceptée. Elle reçut le préſent avec plaiſir, & nous en remercia beaucoup. Mais je ne vois pas pourquoi elle m'en remercieroit, moi qui n'en méritois pas moi-même le quart.

Je voudrois, ma chere, me dit mon Maître, que vous obligeaſſiez Monſieur Longman par ces manieres engageantes qui vous ſont ſi particulieres, à accepter la même gratification.

Monſieur Longman fut bientôt de retour de ſon office, & m'apporta les cinquante livres ſterling. J'ai, me dit-il en me les donnant, enregiſtré ce nouvel article avec un extrême plaiſir : & mes livres portent déja. *A Madame B*** cinquante livres ſterling, de laquelle ſomme je lui ſerai redevable à tous les quartiers.* Que ferai-je, mon cher Monſieur, dis-je à mon Maître, étant ſi pauvre par moi-même, & ſi riche de vos libéralités ? Je dois être honteuſe de recevoir toutes les faveurs dont votre bonté ſans bornes veut m'accabler : mais, en vérité, ce ne ſera pas ſans vous en rendre compte. N'en dites pas un ſeul mot de plus, ma chere, reprit-il : n'êtes-vous pas ma femme ? Ne vous ai-je pas donné droit à tous mes biens ? Ce que vous en avez eu juſqu'ici n'en eſt qu'une légere portion.

Vous voyez l'un & l'autre, dis-je à Monsieur Longman & à Madame Jervis, de quelle maniere je suis accablée de faveurs impayables. Dieu béniſſe & celui qui les fait & celle qui les reçoit, dit Monsieur Longman. Je suis bien assuré qu'elles rapporteront un bon intérêt; car Madame a toujours eu l'ame généreuſe & bienfaisante, & j'ai été témoin du plaisir qu'elle goûtoit à distribuer les aumônes & les dons de feu ma Maitreſſe.

Je gagerois bien, Monsieur Longman, lui dis-je, que, quelque prête que vous trouviez à propos que je sois à recevoir pour rien des sommes considérables, vous vous offenseriez si je vous priois d'accepter de ma part une paire de gants seulement, à l'occasion de mon heureux mariage. Il parut un peu embarrassé de la réponse qu'il devoit faire. Si Monsieur Longman vous refuse, ma chere, me dit mon Maître, on pourra bien dire qu'il aura refusé votre premiere faveur. A ce mot, je mis vingt guinées dans sa main: mais il ne vouloit absolument en prendre que cinq. Monsieur Longman, lui dis-je, j'exige absolument que vous m'obligiez pour cette fois sans réserve, autrement je croirai que vous avez pris mon offre pour un affront. Eh bien, dit-il, puisqu'il le faut absolument, je sçais

bien ce que je ſçais. Et que ſçavez-vous, Monſieur Longman, lui dis-je ? Je ſçais, reprit-il, que je ne toucherai à cet argent qu'au jour de la naiſſance de mon jeune Maître, qui arrivera, je l'eſpere, avant un an d'ici.

Comme je ne m'attendois à rien de ſemblable de la part du vieux Monſieur Longman, je regardai mon Maître, & rougis enſuite ſi terriblement, que j'en baiſſai la tête malgré moi. Bravo ! Monſieur Longman, dit mon Maître avec tranſport, & en me prenant dans ſes bras. O ma chere ame ! s'écria-t-il, Dieu le veuille & le faſſe ! Monſieur Longman, vous m'avez fait un plaiſir infini ; & cependant je n'aurois oſé de ma vie en dire autant que vous. Madame, continua le vieillard, je vous demande bien pardon, & j'eſpere que vous ne vous ſentirez pas offenſée. Mais, puiſque mon bon Maître le prend ſi bien, prenez-le comme il vous plaira ; mais je le dirois encore dix fois tout de ſuite, s'il ne falloit que cela pour que la choſe arrivât. Madame Jervis, dit mon Maître, la chere créature que vous voyez, porte la délicateſſe à l'excès, & vous ne devineriez jamais la vie qu'elle a menée depuis notre mariage. Je trouve, dit Madame Jervis, que M.

Longman a parlé comme un oracle ; & ſes eſpérances ſont bien les miennes auſſi.

Monſieur Longman s'étant retiré, peu après m'avoir rendu muette & confuſe : Qu'eſt-ce qui vous fait ainſi baiſſer les yeux, ma chere, me dit mon Maître ? Le bonhomme n'a, ce me ſemble, rien dit de fort choquant. Je ne m'y attendois pourtant pas de ſa part, lui dis-je. Je ne me doutois que de quelque badinage innocent. Eh bien, ma chere, ce qu'il a dit n'étoit auſſi qu'une plaiſanterie des plus innocentes ; & je ſerai fâché contre vous, ſi vous n'en voulez pas dire autant. Allons, parlez devant Madame Jervis. Monſieur, repris-je, je ſouhaite de voir arriver tout ce qui peut vous faire plaiſir. C'eſt parler comme mon aimable femme ſçait le faire, me dit-il en m'embraſſant très-tendrement.

Quand les domeſtiques eurent dîné, je demandai à voir les ſervantes. Elles vinrent toutes quatre à la fois. Soyez la bien-venue chez vous, Madame, dit Rachel ; nous ſommes toutes ravies de vous voir ici, & plus encore de vous y voir notre Maitreſſe. Ah ! mes cheres & anciennes connoiſſances, leur dis je, je ſuis charmée de vous revoir. Comment vous portez-vous, Rachel ? Comment vous portez-vous, Jeanneton ? Et vous, Nannette ? Et vous, Cécile ?

Je leur pris la main à toutes, & j'aurois pu les baiſer; car, diſois-je en moi-même, je vous baiſai toutes avec triſteſſe la derniere fois que je vous vis; pourquoi ne vous baiſerois-je pas toutes aujourd'hui avec joie? Mais je m'en abſtins, à cauſe que leur cher Maître étoit préſent.

Elles paroiſſoient toutes tranſportées de me voir, & mon cher Maître ſembloit ſe délecter à cette ſcène. Mes bonnes filles, leur dit-il, vous voyez votre Maitreſſe. Je n'ai pas beſoin de vous recommander de la reſpecter; car vous l'avez toujours aimée; & elle aura le pouvoir autant que l'inclination d'être bonne envers celles qui le mériteront. En vérité, leur dis-je, vous aurez toujours une tendre amie en moi. Votre cher Maître m'a ordonné d'en donner autant à chacune de vous, afin que vous puiſſiez vous réjouir de mon bonheur. En diſant cela, je leur donnai à chacune cinq guinées. Dieu vous béniſſe les unes & les autres, leur dis-je: je ſuis dans la plus grande joie de vous voir. Elles ſe retirerent en témoignant une gratitude & une ſatisfaction parfaites, faiſant mille vœux pour nous.

C'eſt à vous, mon cher Monſieur, dis-je à mon Maître en me tournant vers lui, c'eſt à vous, après Dieu, qui vous a tout

mis au cœur, que je ſuis redevable de mon bonheur & des mouvemens de joie dont mon ame eſt aujourd'hui remplie. Je voulus alors lui baiſer la main : mais il me prit dans ſes bras, en me diſant que je méritois le tout ſans aucune réſerve. Madame Jervis entra peu après. Je viens de voir, dit-elle, une choſe bien touchante : vos bontés, Madame, & vos manieres honnêtes ont rendu vos ſervantes heureuſes comme des Reines. Comme je paſſois devant la porte de la ſalle pour venir ici, je les ai vu toutes quatre à genoux, louant & priant Dieu pour vous deux. Les bonnes ames, m'écriai-je ! Jeanneton a-t-elle auſſi prié avec les autres ? Veuille l'effet de leurs prieres retomber ſur elles-mêmes.

Mon Maître envoya dire à Jonathan de venir. Comme il entroit, j'écartai & levai mes dix doigts devant mon Maître, qui fit un ſigne d'approbation. M. Jonathan, lui dis-je, j'ai ſenti que je ne ſerois point contente, ſi je ne vous voyois, pour ainſi dire, en forme, pour vous remercier de la bonne volonté que vous m'avez montrée autrefois. Vous accepterez, s'il vous plaît, cette paire de gants à l'occaſion de l'heureux mariage ; & je lui donnai alors dix guinées, en mettant ſon honnête main entre les miennes. Dieu vous béniſſe, ajoû-

tai-je, Dieu béniſſe ces vénérables cheveux blancs, ſi ſemblables à ceux de mon cher pere! J'eſtimerai toujours un ſi bon & ſi ancien domeſtique du meilleur des Maîtres. O la bonne Dame, s'écria-t-il, en levant les yeux au ciel! C'eſt un ange qui parle: ſa voix eſt un baume pour mon cœur: Dieu ſoit béni de ce que j'ai vécu juſqu'aujourd'hui! Là-deſſus il ſe retira en pleurant. Vous rendez un chacun heureux, ma chere, me dit mon Maître. Ah! Monſieur, repris je, c'eſt vous, & non pas moi. Ma bouche ne répétera jamais aſſez ce que lui dicte ſans ceſſe un cœur plein de gratitude, en reconnoiſſance des bienfaits dont vous m'accablez.

Alors Henri, Iſaac, & Benjamin entrerent avec les deux palefreniers de cette maiſon, & Artus le Jardinier; car mon cher Maître leur avoit fait dire par Madame Jervis de venir ainſi en troupe ſe ranger devant moi. Où eſt donc Jean, dit-il? Le pauvre Jean étoit honteux, & n'entra que quand il entendit qu'on l'appelloit. Eh bien, Henri? Eh bien, Iſaac? leur dis-je, comment vous portez-vous? Et vous, Benjamin & Artus? Et vous auſſi, Richard & Roger? Mes enfans, leur dit mon Maître, je vous ai donné une Maitreſſe qui eſt toute la joie de mon cœur. Vous voyez

sa bonté & sa condescendance ; si vos égards pour elle y répondent seulement, elle fera votre bonheur à tous autant à proportion qu'elle fait le mien. Monsieur, dit Henri, je prie Dieu au nom de tous vos domestiques, qu'il vous béniſſe vous & notre bonne Dame.

Nous ferons tous tant que nous sommes notre étude de mériter les bonnes graces de Madame, aussi-bien que celles de Monsieur. Je leur donnai donc à chacun cinq guinées, pour se réjouir & prendre part à mon bonheur.

Quand je vins à Jean ; Jean, lui dis-je, je vous ai déja vu, mais je vous répéte que je suis ravie de vous voir. Il me protesta qu'il étoit tout honteux & tout confus. Jean, ajoûtai-je, il faut oublier tout le passé. C'est ce que nous ferons votre cher Maître & moi ; car Dieu a miraculeusement amené tout ce qui est arrivé, par les moyens mêmes que j'ai regardés pendant un tems comme mes plus grands fléaux. Ainsi ne jettons plus les yeux sur le passé, & n'ayons honte que des fautes que nous commettrons à l'avenir, & qui pourroient bien n'avoir pas toujours des suites aussi heureuses.

Artus, dit mon Maître, je vous ai amené une Maitresse qui est grande Jardiniere.

Elle vous enſeignera une nouvelle méthode de planter des féves. Mais jamais perſonne n'a eu tant d'habileté qu'elle pour cultiver & amener à bien un Tourne-ſol. Eh ! Monſieur, Monſieur, lui dis-je, je ſçais que je vous dois tout ce que je puis avoir de talent pour amener à bien quoi que ce ſoit. Il me ſemble que c'étoit le payer aſſez bien dans ſa même monnoie, ſans pourtant me montrer ingrate envers lui devant ſes domeſtiques. Ils ſe retirerent, en nous donnant à l'un & à l'autre mille bénédictions comme les autres avoient fait.

Alors entrerent le poſtillon & deux piqueurs ; (car mon Maître a ici, auſſi bien que dans le Comté de Lincoln, de beaux chevaux de chaſſe, qui ſont ſon principal amuſement :) le petit marmiton vint auſſi ſe préſenter. Comment vous portez-vous tous, leur dis-je ? Et vous, Thomas, je compte que vous êtes bon garçon. Votre Maître m'a ordonné de vous donner à chacun quelque choſe, en l'honneur de votre nouvelle Maitreſſe. Mon Maître me montrant alors trois de ſes doigts levés ; je donnai au Poſtillon & aux Piqueurs à chacun trois guinées, & deux au petit garçon, auquel je conſeillai de les donner à ſa pauvre mere pour les lui garder, parce que je ne voulois pas qu'il les dépensât follement.

Pour M. Colbrand, Abraham, & Thomas, je leur avois déja fait mes préſens à l'autre maiſon.

Lorſqu'ils furent tous partis, à la réſerve de Madame Jervis, permettez à préſent, ô le plus cher des mortels! lui dis-je en me mettant à ſes genoux, de vous donner auſſi mille bénédictions, en offrant pour vous mes vœux au Ciel. Dieu veuille vous faire vivre long-tems, & toujours de plus en plus en honneur! & puiſſe votre heureuſe, votre trop heureuſe Pamela, vous paroître toujours aimable par ſon cœur reconnoiſſant, quoiqu'elle ne puiſſe l'être à ſes propres yeux ni à ceux d'autrui.

Vous voyez, Madame Jervis, dit mon Maître, vous voyez toute l'excellence de mon incomparable femme! Mais, toute aimable qu'elle eſt, les charmes de ſa perſonne m'attachent moins fortement à elle que ceux de ſon ame. Félicitez-moi donc, Madame Jervis, félicitez-moi de ce que mon bonheur eſt ſi ſolidement appuyé. Je le fais très-ſincerement, lui dit-elle. Oh! que ce jour eſt heureux pour moi!

Tandis qu'il exhaloit ainſi dans le ſein de Madame Jervis ſa tendreſſe envers votre Pamela, je me gliſſai dans la chambre de la bibliothéque, & y bénis Dieu à genoux de la différence de ce que j'y éprouvois

alors, & de ce qui m'y étoit arrivé ci-devant. Quand j'en aurai fait autant dans le Pavillon, lieu redoutable de la scène de mes premieres frayeurs, j'aurai parcouru avec prieres & actions de graces tous ceux où je me suis jadis trouvée en détresse; & je ne cesserai jamais de donner gloire à Dieu dans le fond de mon cœur, pour toutes les délivrances qu'il m'a accordées dans chacun d'eux. Madame Jervis, à ce que je comprends, lui avoit déja dit ce que j'avois fait en haut dans les appartemens; il me vit alors à genoux, le dos tourné vers lui, sans que je l'apperçusse: il avoit tant soit peu entr'ouvert la porte, mais il la referma doucement. Vous avez ici de charmans tableaux, lui dis-je en ressortant, & ne pensant pas qu'il m'eût apperçue. Il est vrai, ma chere amie, reprit il; mais je n'en ai aucun égal à celui que votre piété offre à mes yeux. Veuille le Dieu que vous aimez tant à servir, vous bénir de plus en plus. ! Ah ! Monsieur, que vous êtes bon, m'écriai-je ! J'espere, reprit-il, que votre aimable exemple me fera devenir meilleur chaque jour.

Eh bien, mes chers parens, pensez-vous que jamais créature ait été plus heureuse que votre fille ? Assurément je serois un monstre d'ingratitude, si je pouvois penser

avec allarme, ou avec d'autres mouvemens que ceux de la compassion, à la pauvre Sara Godefroy.

Il dit à Jonathan qu'il vouloit que chacun passât la soirée en joie, & s'y régalât de telle liqueur qu'il lui plairoit, pourvu que ce fût avec sagesse.

Il eut la bonté ensuite de me conduire dans les appartemens, de me mettre en possession du cabinet & de la chambre de toilette de feu ma chere Maitresse, de sa belle montre à répétition, & de toutes les autres piéces qui en dépendent ; d'une magnifique garniture de diamans qui avoit été à sa chere mere, & des deux paires de boucles d'oreilles, des deux bagues, & du collier dont il m'avoit fait mention dans les clauses du méchant Contrat auquel il avoit essayé de me faire souscrire. Tous ces bijoux avoient été destinés par ma Maitresse à Mademoiselle *Tomlins*, riche héritiere qu'on lui avoit proposée pour femme comme il étoit justement de retour de ses voyages, mais dont il ne s'accommoda pas, quoique tout fût déja accordé des deux côtés, parce qu'il n'agréoit pas sa conversation, & qu'elle avoit, comme il le dit à sa mere, l'air trop masculin. On ne put jamais le persuader de la voir plus d'une fois, quoiqu'il fût fort au

goût de la Demoiselle. Il me présenta aussi les livres & les peintures de ma chere Maitresse, le linge, les dentelles; en un mot, tout ce qui étoit dans ses appartemens, qu'il m'ordonna d'appeller miens. O mon Dieu! donne-moi la gratitude & l'humilité qui me conviennent!

DIMANCHE au soir.

COmme nos équipages ne pouvoient être prêts pour nous présenter à l'Eglise, nous restâmes au logis ce jour-là. Mon cher Maître en employa une grande partie dans sa bibliothéque. Pour moi, je n'en employai pas moins, comme assurément je le devois, en prieres, actions de graces, & méditations, dans le cabinet dont on m'avoit nouvellement fait présent. J'espere que Dieu daignera me donner sa bénédiction: car j'ai la satisfaction de ne pas me sentir enorgueillie du grand changement arrivé à mon état: je regarde au contraire tant de graces & de faveurs dans leur vrai point de vue, & les considére toutes comme reçues immédiatement du Ciel, & de mon bienfaiteur.

Nous dinâmes ensemble avec beaucoup de plaisir. Il me témoigna dans chacune de

de ſes paroles & de ſes actions toute la tendreſſe & tout l'amour que jamais le cœur le plus ſatisfait pouvoit ſouhaiter. Il me dit qu'il vouloit retourner à ſon cabinet, & qu'à cinq heures il viendroit me prendre pour aller faire un tour dans le jardin. Il ſe retira en effet dès que le dîner fut fini : & moi je regagnai mon appartement.

Sur les ſix heures, il eut la bonté de venir me trouver dans ma chambre. A préſent, ma chere, me dit-il, je vais vous accompagner dans le jardin. Avec quel plaiſir je lui donnai ma main !

Ce jardin eſt beaucoup mieux cultivé que celui du Comté de Lincoln ; mais ce dernier eſt plus grand & a de plus belles allées. Il y a cependant dans celui-ci un joli canal, une fontaine & une caſcade. Nous eûmes en nous promenant une converſation charmante ; après que nous eûmes fait le tour, je tournai chemin vers le petit jardin, & quand nous vînmes au pavillon, je ſaiſis un inſtant pour me dérober ; je montai rapidement les marches de ce lieu qui m'avoit été ſi redoutable, & je m'y jettai à genoux. O Dieu ! m'écriai-je avec tranſport, je te bénis de m'avoir délivrée dans tes grandes miſéricordes ! Donne-moi un cœur à jamais reconnoiſſant de

tes faveurs ! Après cette courte priere, je redescendis comme un éclair, & rejoignis mon cher Maître, qui s'apperçut à peine que je l'eusse quitté.

Plusieurs Gentilhommes du voisinage l'envoyerent complimenter sur son retour ; mais tous garderent le silence sur son mariage ; & entr'autres, Messieurs Artus, Towers, & Brooks, & M. Martin de la Grotte.

LUNDI.

JE fus passablement occupée à choisir des échantillons pour mes habits neufs. Rien ne paroissoit trop bon à mon cher Maître ; & moi je trouvois que tout l'étoit. Il eut la bonté d'en mettre à part six des plus riches, afin que j'en choisisse trois, disant que nous nous équiperions plus complettement en ville quand nous nous y rendrions. Il y en avoit un blanc, à fleurs d'or, & fort riche, & il eut la bonté de dire, que comme j'étois nouvelle mariée, je ferois Dimanche prochain ma premiere comparution à l'Eglise avec celui-là. De sorte que dans deux ou trois jours il ne nous viendra de tous côtés que des Couturieres, & des Tailleurs à mettre en ouvrage. Bon Dieu ! quelle dépense une petite pécore aussi peu méritante que moi cause déja à ce cher mortel ! Mais son bien & son rang en exigent une grande partie ; & l'estime dont il m'honore ne lui permettra jamais de faire moins pour moi, que s'il avoit épousé un parti aussi riche que lui. D'ailleurs, comme il le dit lui-même, cela rejailliroit sur lui s'il y manquoit. Ainsi je crois que les choses reseront comme elles

ſont ; car d'une maniere ou d'une autre, le monde veut toujours parler & gloſer. Il me fit choiſir auſſi des dentelles & du linge magnifiques, & a dépêché un exprès, avec ordre de hâter la venue de tout, de faire compléter en ville ce qui eſt du reſſort de la lingere, &c. & de nous l'envoyer par des meſſagers particuliers, dès qu'il ſeroit fini. Le tout eſt attendu dans ſa perfection Samedi après midi ſans faute.

Je fais partir Jean ce matin, avec une plus grande quantité de papiers que je vous écris, & avec un petit nombre d'autres qu'il vous donnera ſéparément. Je ſouhaiterois que vous euſſiez la bonté de me renvoyer tous ceux que vous avez déja lus, afin que je puiſſe tenir ma parole à Milédy Davers. Il eſt chargé de vous demander de ma part la continuation de vos prieres & de vos bénédictions, de vous dire que j'eſpere que vous répondrez à la propoſition de mon cher bienfaiteur au ſujet de la Ferme du Comté de Kent ; de vous prier d'acheter chacun deux habits, du plus beau drap pour vous, mon cher pere, & de quelque belle étoffe de ſoie pour ma chere mere ; de bon linge, & de tout à proportion ; & de vouloir bien, comme mon cher bon ami m'a prié de vous le dire, venir

nous voir ici au plutôt. Quand vous en aurez dit le jour à Jean, il vous enverra son carrosse coupé. Ah! mes chers parens, que je languis de vous voir l'un & l'autre, & de partager avec vous toutes mes félicités!

Je suis bien assurée que vous aurez la bonté d'aller voir tous vos créanciers, qui sont principalement ceux de mes malheureux freres, pour leur demander un compte de tout ce que vous vous êtes engagés de payer. Quoique quelques-uns d'entre eux aient été bien cruels & bien impitoyables, comme ils ont tous droit à ce qui étoit à eux, ils seront tous payés jusqu'à une obole, & remerciés d'avoir prêté.

Toute réflexion faite, Jean prendra tout ce que j'ai écrit jusqu'à mon arrivée ici; afin que vous puissiez avoir de quoi vous amuser sur le compte de votre chere fille, à la place des papiers que vous me renverrez. Je continuerai d'écrire jusqu'à ce que je sois établie, & que vous vous soyez déterminés; & je m'appliquerai pour lors au gouvernement des affaires de la famille, afin de devenir aussi utile à mon bienfaieur, que mes foibles talens me le permettront.

Je m'imagine que Madame *Mumford* n'est pas fort à son aise; si vous croyez qu'une couple de guinées pût lui être de-

quelque service, donnez-les lui, je vous prie, de ma part comme un présent de noces, & je vous les rendrai. Faites aussi la revue parmi vos parens, voisins & connoissances, & donnez-moi une liste des honnêtes gens industrieux & pauvres, qui peuvent être de vrais objets de charité, & qui n'ont point d'autre ressource; surtout des aveugles, des impotens, & des malades, avec un détail de leurs différentes situations; faites-y aussi entrer les pauvres familles, qui, comme la nôtre, ont été réduites par des malheurs, & que le grand nombre d'enfans empêche de se procurer une vie plus aisée. Je choisirai parmi eux le mieux qu'il me sera possible: car je languis de commencer à faire usage de ce que mon cher & généreux bienfaiteur veut bien m'allouer par quartier pour ces sortes d'usages.

Je suis résolue de tenir un état de toutes ces affaires-là. Monsieur Longman m'a déja fourni un livre de papier blanc relié en vélin, dont j'espere remplir bien-tôt les premieres pages du nom des plus dignes objets. Il est vrai que mon cher Maître me donne le tout sans en exiger de compte: mais il verra, & le verra lui seul, comment je le dépense de quartier en quartier; & s'il m'en reste, je le transporte-

rai au prochain quartier. En bonne teneuſe de livres de comptes, je ferai quatre fois par an la balance de mes livres, & une balance générale à chaque fin d'année. Ce Livre a pour titre : *Humbles* RESTITUTIONS faites à Dieu pour ſes FAVEURS SIGNALÉES ; & il eſt bien enfermé dans mon nouveau cabinet.

Mon intention eſt de ne laiſſer voir de mes papiers à Milédy Davers, que juſqu'à la lettre foudroyante qu'elle a écrite à ſon frere : car je ne voudrois pas qu'elle vît les réflexions que je fais ſur cette piéce. Quand elle aura lu juſques-là, elle ſçaura tout ce qui eſt néceſſaire pour ſatisfaire ſa curioſité, quant à mes ſouffrances, aux ſtratagêmes employés contre moi, & au rôle honorable que Dieu m'a donné la force de faire. J'eſpere qu'en voyant tout cela, elle me ſera entierement réconciliée ; car elle verra en même tems que le tout eſt l'ouvrage immédiat du Tout-Puiſſant ; & qu'un Gentilhomme doué d'autant d'eſprit & de conneiſſances que ſon frere, ne pouvoit jamais être ſéduit juſques-là par une pauvre & ſimple jeune fille comme moi.

Je ne retiendrai pas Jean plus long-tems. Il vous priera de lire cette derniere partie avant la premiere, pendant qu'il ſera chez vous. Recevez donc l'un & l'autre mes très-

humbles reſpects, & les aſſurances du tendre ſouvenir de mon cher époux. Je ſuis pour jamais, ..

Votre très-reſpectueuſe, & ſouverainement heureuſe fille, &c.

MERCREDI, *au ſoir.*

Mes très-chers Pere & Mere,

VOICI la continuation de mon Journal.

Mardi matin, mon cher Maître ſortit à cheval, ſuivi d'Abraham, & amena à dîner Monſieur *Martin* de la Grotte, Meſſieurs *Artus* & *Brooks*, & un nommé Monſieur *Chambers*. Il vint me trouver dans ma chambre, pour me dire qu'il étoit allé trop loin pour pouvoir revenir déjeûner ; mais qu'il m'avoit amené quelques-unes de ſes anciennes connoiſſances pour dîner avec moi. En êtes vous fâchée, Pamela, me dit-il ? Non aſſurément, Monſieur, repris-je en me rappellant ſes leçons: vous ne ſçaurois être fâchée de rien de ce que vous faites. Vous connoiſſez le caractère de Monſieur Martin, me dit-il, & vous l'avez

l'avez ſéverement cenſuré dans une de vos lettres, comme un de mes camarades de débauche, & pour ſes trois jours de courſes chez ſes amis.

Voici comment il me rendit compte de l'occaſion qui les lui avoit fait amener. » Je les ai tous rencontrés chez Monſieur » Artus, me dit-il, & ſon épouſe m'a de» mandé ſi j'étois réellement marié? Très» réellement, lui ai-je dit: & à qui, a in» terrompu Monſieur Martin? A qui? ai» je repris bruſquement & ſans barguigner, à la fille de chambre de feu ma » chere mere. Ils n'ont ſçu que me dire » là-deſſus, & ſe ſont entre-regardés. J'ai » bien-tôt vu que je les avois empêchés » de me donner chacun un lardon. En » vérité, Monſieur, m'a dit Madame Ar» tus, vous avez une des plus aimables » perſonnes que j'aie jamais vues; & elle » eſt fort heureuſe de ſon côté. Auſſi, j'en » dois d'autant moins parler, que toutes » les fois qu'un homme fait quelqu'action » de la même nature, quand ce ne ſeroit » que par politique, il croit toujours de» voir la mettre dans le meilleur jour qu'il » eſt poſſible. Aſſurément, dit Monſieur Ar» tus, ſi vous avez commis une faute, vous » l'avez fait les yeux bien ouverts; car vous » connoiſſez le monde autant que Gentil-

» homme de votre âge l'ait jamais connu.

» Je vous avoue, Meſſieurs, leur ai-je » dit, que je ſerois ravi de plaire à tous » mes amis; mais je ne ſçaurois me flatter » d'y réuſſir ſi rapidement, & avant qu'ils » connoiſſent les motifs qui m'ont induit » à ce que j'ai fait. Mais, je puis vous aſſu- » rer, qu'en mon particulier je ſuis extrê- » mement content; & vous ſçavez que » c'eſt-là le plus grand point.

» J'ai entendu ma femme louer telle- » ment la perſonne & la beauté de votre » épouſe, m'a dit Monſieur Brooks, que » je ne ſouhaite rien tant que de la voir. » Eh bien, ai-je repris, ſi vous voulez ve- » nir tous prendre un dîner chez moi, je » vous la ferai voir du meilleur de mon » cœur. Ne viendrez-vous pas avec nous, » Madame Artus, ai-je ajoûté? Non, en » vérité, Monſieur, a-t-elle dit. Je gage- » rois bien, ai-je répliqué, que ma femme » n'a pas le crédit de vous réconcilier avec » la fille de chambre de ma mere: n'eſt-ce » pas là le cas, Madame Artus? allons, par- » lez-nous ſans fard. Non, a-t-elle dit, je » ne ferai nulle difficulté de rendre viſite à » votre épouſe, avec les autres Dames du » voiſinage; mais qu'une femme ſeule y » aille bruſquement avec tant de Meſſieurs, » cela ne me paroît pas tout-à-fait à pro-

» pos. Mais, Meſſieurs, que cela ne vous » empêche pas d'y aller. Là-deſſus, ajoûta » mon Maître, ils ont envoyé dire chacun » chez ſoi, qu'ils ne dîneroient pas au lo- » gis : & ils ſont tous venus avec moi, & » ont amené un Gentilhomme nommé » *Chambers*, qui eſt nouvellement établi » dans nos quartiers. Ainſi, ma chere, con- » tinua-t-il, lorſque vous vous préſenterez » à l'Egliſe Dimanche prochain, vous êtes » sûre d'y avoir un parti ; car il faut que » qui vous voit vous eſtime. «

Il alla retrouver ſa compagnie ; & quand je deſcendis pour dîner, il eut la bonté de me donner la main en entrant dans la ſalle. Ma chere, me dit-il, je vous ai amené quelques-uns de mes bons voiſins pour dîner avec vous. Je le remerciai de ſa bonté. Voilà Monſieur Chambers, ajoûta-t-il, en me les préſentant tous l'un après l'autre. Ils me ſaluerent très-poliment, & nous féliciterent tous deux.

Pour moi, Madame, me dit Monſieur Brooks, je prends très-ſincerement part à votre joie. Ma femme m'avoit déja prévenu amplement ſur les beautés de votre perſonne ; mais je ne m'imaginois point que nous euſſions une ſi belle fleur dans le pays. Monſieur, lui dis-je, Madame votre épouſe eſt très-partiale à mon égard, &

vous êtes un cavalier si poli, que pour toutes choses au monde vous ne voudriez pas contredire Madame Brooks.

Je vous assure, Madame, reprit-il, que vous n'avez nullement deviné ; car nous nous contredisons elle & moi deux ou trois fois par jour. Mais il y auroit bien du malheur, si nous ne nous accordions pas dans un cas aussi évident!

Monsieur Brook n'a jamais dit deux plus grandes vérités, ajoûta Monsieur Martin, (voulant parler des contradictions qu'ils avoient l'un avec l'autre sa femme & lui, & de leur accord sur mon compte;) car, ajoûta-t-il, il y a déja quelques années qu'ils sont mariés.

Comme je n'avois pas la meilleure opinion du monde de celui qui parloit, & que je ne faisois pas grand cas de son badinage : je suis presque fâchée, Monsieur, lui dis-je, de la raillerie que Monsieur Brooks vient de lâcher sur lui-même & sur Madame son épouse ; mais il me semble qu'elle auroit dû lui en épargner une plus vive, & la maniere enjouée dont vous venez de la confirmer. Je crois cependant que leur lien de quelques années, qui est la raison que vous nous donnez pour faire penser que cela peut être, est précisément ce qui prouve que cela n'est pas.

Il me ſemble, Monſieur Martin, lui dit Monſieur Artus, que Madame vient de vous faire une charmante leçon. Je le penſe auſſi, dit Monſieur Chambers, & votre compliment n'étoit pas des plus magnifiques pour s'adreſſer à une nouvelle mariée. Compliment ou non, Meſſieurs, reprit Monſieur Martin, je n'ai jamais vu de mariage qui eût duré quelque tems, où cela ne ſe trouvât peu ou prou. Mais je jurerois bien qu'il n'y aura jamais rien de ſemblable ici.

Aſſurément, Monſieur, lui dis-je, ſi cela arrivoit, il faudroit que je fuſſe la perſonne du monde la plus ingrate, étant, comme je le ſuis, celle du monde pour qui l'on a eu le plus de bonté. Voilà une idée ſi excellente, me dit Monſieur Artus, qu'elle nous eſt une certitude morale que cela ne ſçauroit jamais arriver.

Monſieur, dit Monſieur Brooks à l'oreille de mon Maître, appellez Madame votre épouſe comme il vous plaira; mais vous avez, je vous jure, en elle, tant pour l'eſprit & le maintien, que pour toute ſa perſonne, la Dame du monde la plus accomplie. Il faut, mon cher ami, reprit mon Maître, que je vous diſe ce que j'ai déja dit à quelqu'un, que ſa perſonne m'a rendu ſon amant; mais que ſes vertus &

ſon eſprit en ont fait ma femme.

Quand le premier ſervice entra, mon cher Maître me conduiſit lui-même à ma place, & mit Monſieur Chambers à ma droite, comme le plus grand étranger, & Monſieur Brooks à ma gauche. Monſieur Artus eut la bonté de faire les remarques les plus obligeantes ſur la manière libre & aiſée dont il diſoit que je me comportois, & que je ſervois la compagnie; & il ajoûta qu'il vouloit nous amener ſon épouſe, pour voir & apprendre un peu de mes allures. Je lui dis que je ſerois très-glorieuſe de toutes les viſites dont Madame Artus voudroit bien m'honorer, & que, ſi je pouvois me flatter d'avoir aſſez d'occaſions de profiter de l'exemple de ſon épouſe & de celles des autres Meſſieurs que je voyois, je m'en croirois bien-tôt plus digne de remplir une place que j'occupois pour le préſent à un très-foible titre.

Monſieur Artus but à ma ſanté, & à la continuation de mon bonheur. Madame, me dit-il, ma femme a dit à votre époux que vous étiez fort heureuſe d'avoir un tel mari; mais je vois bien à préſent qui des deux a fait le meilleur marché. Allons, allons, dit Monſieur Brooks, trêve de complimens: la vérité toute pure eſt que la généroſité & le bon ſens de notre

cher voisin sont si parfaitement égalés par la beauté & l'esprit de son épouse, qu'on ne sçauroit dire lequel des deux a le plus gagné : puissiez-vous être long-tems heureux ensemble ! voilà tout mon compliment ; & là-dessus, il but un verre de vin.

Mon cher & meilleur ami, qui se délecte toujours à m'entendre louer, paroissoit charmé de notre conversation, & me dit les choses du monde les plus obligeantes, les plus tendres, & les plus respectueuses ; jusqu'au point que l'impoli Monsieur Martin dit, auriez-vous jamais pensé que notre ami que voilà, qui avoit coutume de se tant moquer du mariage, seroit devenu un mari si complaisant ? Combien vous proposez-vous que cela dure, Monsieur, ajoûta-t-il en s'adressant à mon Maître ? Autant, reprit celui-ci, que ma chere amie le méritera, & j'espere que ce sera pour toujours. Mais, continua ce cher mortel, vous ne devez pas être surpris que j'aie changé d'opinion sur le mariage ; car je ne m'étois jamais attendu de rencontrer une personne, dont tout le maintien & l'aimable douceur fussent si propres à me rendre heureux.

Après le dîner, je bus les santés de toutes les épouses de ces Messieurs & me re-

tirai. * Pour eux, ils demeurerent assis, burent deux bouteilles de vin de France, & furent de la meilleure humeur du monde. Ils partirent en s'étendant sur mes louanges, & promirent solemnellement de m'amener leurs épouses.

Jean m'ayant apporté votre tendre lettre, mon très-cher pere, je dis à mon Maître, après que ses amis se furent retirés, avec quel plaisir vous aviez reçu ses généreuses propositions sur la ferme du Comté de Kent ; & que vous aviez promis de ne rien épargner pour lui rendre des services solides sur ce bien-là ; que vous espériez que votre industrie & vos soins y seroient si utilement employés, que vous n'auriez nul besoin de lui être plus à charge, par les additions que sa générosité s'étoit proposé de faire à une subsistance, qui par elle-même surpassoit tout ce que vous pouviez desirer. Il fut ravi de ce que vous aviez accepté la chose de si bonne grace.

Je suis bien-aise que les sommes pour lesquelles vous vous êtes engagés, soient

* C'est la coutume en Angleterre, qu'après le dîner les Dames se retirent pour boire le thé entre elles, tandis que les Messieurs demeurent autour de la table, qu'on couvre alors de verres & de bouteilles.

devenues si peu de chose : dès que vous en aurez eu un compte exact, ayez la bonté de me l'envoyer, avec la liste que vous m'avez promis de me procurer des pauvres personnes dignes d'être secourues.

Comme mon cher Maître est la générosité même, vous ne devriez regarder rien de ce qui est simple en fait d'habits, comme trop bon. De grace, ne craignez point de trop dépenser pour vos personnes. Lorsque vous viendrez nous voir, l'intention de mon cher mari est que vous ne retourniez point à votre ancien séjour, mais que vous restiez avec nous, jusqu'à ce que vous partiez pour le Comté de Kent ; de sorte qu'il faut arranger toutes vos affaires en conséquence. Je compte qu'actuellement mon cher pere a renoncé à toutes sortes de travaux rudes & assujettissans. Comme je vous ai ouï dire que le fermier Jones vous a été très-bon, je vous prie, en prenant congé de lui & de sa famille, de lui donner pour la valeur de trois guinées de bons livres ; tels qu'une belle Bible de famille, un Livre de prieres, le Traité des devoirs de l'homme, ou quelques autres que vous croirez qui lui feront plaisir ; car il demeure très-loin de l'Eglise, & les chemins de-là à la ferme sont impratiquables en hyver.

Jean m'a apporté mes papiers en très-bon état ; je les enverrai à la premiere occaſion à Milédy Davers, juſqu'à l'endroit dont je vous ai parlé dans ma derniere.

Mon cher Monſieur B *** vient de me dire qu'il me menera demain matin prendre l'air dans ſon carroſſe coupé, à environ dix milles d'ici, pour déjeûner à une ferme fameuſe pour ſa belle laiterie, qui y attire de tems en tems un grand concours de la Nobleſſe des environs. Il enverra devant nous Abraham, pour avertir les bonnes gens de notre venue.

JEUDI.

EN conſéquence, nous partîmes environ ſur les ſix heures & demie ; & comme nous allions aſſez bon train, nous arrivâmes entre huit & neuf à la maiſon cideſſus, qui eſt réellement de la plus grande propreté, & nous y trouvâmes Abraham. Je fus charmée de l'extrême netteté de la bonne fermiere, de ſa fille, & de ſa ſervante. Il eut la bonté de dire que, comme cela paroiſſoit me faire plaiſir, il viendroit de tems en tems avec moi dans le même endroit, ou pour la même choſe ; parce que ce ſeroit un bon exercice, qui aiguiſeroit notre appétit, tant pour le déjeûner ſur le lieu, que pour le dîner à notre retour. Mais quoique cette raiſon fût très-bonne, je vis bien-tôt que ce n'étoit pas la ſeule pour laquelle il m'avoit procuré cette agréable promenade, comme je ne tarderai pas à vous le dire.

Nous fûmes reçus & traités à merveille ; & tout ce qu'on nous ſervit, auſſi-bien que les perſonnes, & l'ameublement, quoique très-ſimple, avoit cependant un air d'élégance qui charmoit. Madame Dobſon,

dit mon Maître à la bonne ménagere, vos jeunes filles de l'école d'ici près continuent-elles toujours à vous rendre de tems en tems des visites? Oui, Monsieur, reprit-elle, & j'en attends actuellement trois ou quatre.

Ma chere, me dit-il, il y a, à trois milles ou environ de cette ferme, une très-bonne pension & école de jeunes filles : la Maitresse entretient une chaise à deux chevaux, qui est double ou simple à discrétion; & en Eté, lorsque les jeunes Demoiselles font bien leurs tâches, elle fait le plaisir à trois ou quatre d'entr'elles de les amener prendre l'air ici ; & quand elles ont déjeûné on les ramene au logis. Ceci leur sert à la fois d'exercice & de récompense. Les jeunes personnes à qui on l'accorde en sont très-fières, & cela les rend plus diligentes à remplir leurs tâches.

Voilà, repris-je, une excellente méthode : & justement comme nous en parlions, la chaise entra avec quatre jeunes Demoiselles toutes à-peu-près de même taille. Une servante les accompagnoit. On leur donna un autre petit appartement très-propre, où elles ne pouvoient entrer qu'à travers le nôtre. Elles nous saluerent de très-bonne grace en passant devant

nous. J'entrai dans la chambre où elles étoient, & leur fis quelques questions sur leur ouvrage & leurs leçons. Je leur demandai ce qu'elles avoient fait pour mériter une promenade & un déjeûner si agréables. Elles me répondirent toutes fort joliment. De grace, mes cheres petites, dites-moi quels sont vos noms ? L'une s'appelloit *Burdoff*; l'autre, *Nugent*; la troisieme, *Booth*; & la quatrieme, *Goodwin*. Je ne sçais laquelle de vous est la plus jolie, leur dis-je : mais vous êtes toutes très-bonnes: & votre Maîtresse est bien bonne elle-même de vous procurer avec la promenade une crême si délicate, & du pain & du beurre si appétissans. Je crois que vous le pensez comme moi.

Mon Maître entra, & je ne me doutois de rien au monde. Il les baisa l'une après l'autre ; mais il regarda la jeune Goodwin plus attentivement que les autres, sans que je me doutasse encore de rien. Si on l'eût nommée Mademoiselle Godefroy, j'y aurois été tout d'un coup.

Laquelle des quatre trouvez-vous la plus jolie, me dit-il, lorsque nous les quittâmes ? En vérité, repris-je, je serois fort embarrassée à vous le dire. La jeune Booth est une jolie brunette, & elle a les yeux beaux : Mademoiselle Burdoff a beaucoup

de douceur dans le regard, mais moins de régularité dans les traits. Mademoiſelle Nugent eſt très-blanche ; & la petite Goodwin a un bel œil noir, & a, ce me ſemble, la plus belle taille des quatre; mais elles ſont toutes fort jolies.

La ſervante les mena dans le jardin, pour leur faire voir les ruches. Mademoiſelle Goodwin fit à ſon Maître une belle révérence où il y avoit quelque choſe de particulier. Je crois, Monſieur, lui dis-je, que cette belle enfant vous connoît. Connoiſſez-vous ce Monſieur-là ? ma chere petite, lui dis-je, en la prenant par la main. Oui, Madame, me dit-elle, c'eſt mon cher oncle. Je l'embraſſai auſſi-tôt. Et pourquoi, mon cher Monſieur, m'écriai-je, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez une niéce parmi ces jeunes Demoiſelles ? Je la laiſſai aller, & elle courut comme un baſque après ſes compagnes.

Mais de grace, Monſieur, lui dis-je, comment cela ſe peut-il ? Vous n'avez point de frere, & Milédy Davers eſt votre ſœur unique. Encore un coup, comment cela ſe peut-il?

Il ſourit pour toute réponſe. Ah! mon cher Monſieur, lui dis je alors, avouez-moi la vérité ; cette jolie enfant-là ne vous touche-t-elle pas de plus près qu'une niéce?

Oui, oui, oui, m'écriai-je ! Et je l'embrassai.

Vous l'avez deviné, ma chere, reprit-il. Il vous souvient sans doute de la charitable insinuation de ma sœur sur Mademoiselle Sara Godefroy. Oui, Monsieur, lui dis-je ; mais celle-ci s'appelle Goodwin. Sa mere lui a choisi ce nom, ne voulant pas qu'elle portât le sien, me dit-il.

Vous m'excuserez, Monsieur, ajoûtai-je ; mais il faut que j'aille la trouver, & la faire un peu causer. Je l'enverrai chercher, reprit-il ; & dans un instant elle rentra. Je la pris dans mes bras. Eh bien, ma chere petite reine, lui dis-je, ne voulez-vous pas bien m'aimer ? Voulez-vous bien que je sois votre tante ? De tout mon cœur, Madame, reprit-elle ; & je vous aimerai tendrement : mais il ne faut pas que j'aime mon oncle. Pourquoi donc, lui dit-il ? Parce que vous n'avez pas voulu me parler d'abord, lui dit-elle, & parce que vous ne vouliez pas que je vous appellasse mon oncle ; (car il paroît qu'on lui avoit dit de n'en rien faire, afin que je ne la devinasse pas sur le champ :) & pourtant, ajoûta la chere petite enfant, je ne vous avois pas vu depuis long-tems, oh ! depuis bien long-tems !

Eh bien, Pamela, me dit-il, me per-

mettrez vous d'aimer cette petite innocente ? Si je vous le permettrai, Monsieur, repris-je; vous seriez bien barbare d'y manquer, & moi plus barbare de ne pas vous y porter de tout mon pouvoir, & de ne pas aimer ce cher petit cœur, pour l'amour de vous, pour l'amour d'elle-même, & par compassion pour sa pauvre chere mere que je ne connois pourtant pas. J'avois les larmes aux yeux en disant cela.

Mon cher amour, me dit-il, pourquoi vos paroles sont-elles si affectueuses, & votre visage si triste ? Je m'approchai de la fenêtre à quelque distance de l'enfant. Mon visage n'est pas triste, lui répondis-je : mais je sens en cette occasion dans mon cœur un mélange singulier de plaisir & de peine : c'est en vérité une donble peine & un double plaisir. Comment l'entendez-vous, ma chere, me dit-il ? Monsieur, repris-je, je ne sçaurois m'empêcher de souffrir pour la pauvre mere de cette aimable enfant, en pensant que, si elle est en vie, ce qu'elle a de plus cher au monde, elle doit l'appeller sa honte : & que, si elle n'est plus, elle a dû, en quittant le monde & sa chere petite, avoir le cœur ulcéré & tourmenté de remords bien cruels. Ce qui me fâche en second lieu, c'est qu'on répute comme une faveur faite à cette chere

chere enfant, le soin qu'on prend de lui cacher combien son plus cher parent la touche de près. Pardon, mon cher Monsieur, je ne dis pas ceci pour vous faire le moindre reproche. Non en vérité. J'ai d'un autre côté un double sujet de joie; le premier consiste en ce que Dieu m'a fait la grace d'échapper au malheur qu'a eu cette pauvre Dame; & le second, en ce que cette découverte me fournit une occasion de vous convaincre de la sincérité de ma gratitude & de ma tendresse pour vous, par l'affection que j'aurai à jamais pour cette chere enfant.

Je retournai aussi-tôt à elle & la baisai. Joignez-vous à moi, mon cher petit cœur, lui dis-je, pour prier votre cher oncle de vous permettre de venir demeurer avec votre nouvelle tante: en vérité, ma chere petite reine, je vous aimerai à la folie.

Ne voulez-vous pas bien, Monsieur, dit cette charmante enfant, me permettre de demeurer avec ma chere tante?

Vous êtes bien bonne, ma Pamela, me dit-il: & je n'ai pas été trompé une seule fois dans les hautes idées que mon tendre cœur s'étoit faites de votre prudence. Mais, Monsieur, ajoûtai-je, ne m'accorderez-vous pas cette grace? J'aurai pour ce petit ange la tendresse du monde la plus

ſincère ; & tout ce que je ſerai capable de faire pour elle, tant par mon exemple que par affection, je le ferai très-cordialement. Mon cher Monſieur, ajoûtai-je, faites-moi cette faveur ! Mon cœur en eſt déja avide ! O la charmante occupation & l'aimable ſociété que vous me procurez par-là !

Nous parlerons de cela une autre fois, reprit-il : mais, la prudence veut que je mette des bornes à votre généroſité. Mon intention avoit toûjours été de vous ſurprendre par cette découverte ; mais ma ſœur y a ouvert le chemin par un trait de dépit ſi bas que je ne pus l'endurer pour le moment. Quoique vous m'ayez plû au-delà de toute expreſſion, par votre conduite en cette occaſion, je ne ſçaurois dire cependant que vous ayez de beaucoup ſurpaſſé mon attente ; car j'ai une ſi haute opinion de vous, que je crois que rien au monde n'auroit pu me la faire perdre, que des ſen mens abſolument oppoſés à ceux que vous venez de montrer dans une conjoncture ſi délicate.

Eh bien, Monſieur, lui dit la chere petite enfant, n'aurez-vous pas la bonté de me permettre d'aller demeurer avec ma tante ? Je ſuis ſûre qu'elle m'aimera bien. Si vous êtes bonne fille, lui dit-il, vous viendrez rendre viſite à votre nouvelle tan-

te, la vacance prochaine. Je vous remercie, Monsieur, lui répondit-elle, en faisant une profonde révérence. Oui, ma chere, lui dis-je, & je ferai en attendant provision de jolies choses pour vous amuser. Je vous en aurois apporté aujourd hui, si j'avois sçu que je devois vous voir. Je vous rends mille graces, Madame, reprit-elle.

Je demandai son âge. Elle a, me dit-il, entre six & sept ans. A-t-elle jamais été chez vous, ajoûtai-je? Ma sœur, reprit-il, l'y a portée une fois, comme une jeune parente de Milord Davers. Je me souviens, Monsieur, lui dis-je, d'une jeune enfant que Madame Jervis & moi prenions pour une parente de Milord Davers.

Ma sœur, ajoûta-t-il, en a sçu tout le secret dès le commencement; & je lui ai sçu un gré infini de l'avoir dérobé à mon pere qui vivoit pour lors, & à ma mere qui l'a ignoré jusqu'à la mort; quoiqu'elle ait eu depuis la bassesse de vous en insinuer quelque chose dans sa rage contre moi.

Les jeunes Demoiselles prirent congé peu après. Je ne sçais pas pourquoi; mais cette chere enfant me touche plus que je ne puis le dire. Je voudrois bien qu'il me fît la faveur de me la laisser au logis. Comblée de ses bontés comme je le suis, je trouverois un plaisir délicieux à profiter

d'une si belle occasion, pour lui témoigner ma tendresse par celle que j'aurois pour cette chere petite amie.

Comme nous revenions dans le carrosse, il ajoûta, à ce qu'il m'avoit dit précédemment, le détail des circonstances suivantes sur cette affaire.

Il me dit que la Dame étoit de bonne famille, & qu'elle en étoit la perle; mais que sa mere étoit une personne artificieuse & adroite, & que dans l'affaire entre lui & sa fille, elle ne s'étoit pas comportée avec toute la délicatesse qu'elle auroit dû avoir. Qu'entr'autres, lorsqu'elle avoit lieu de le regarder comme un jeune homme sans cervelle & sans solidité, & de croire sa fille plus en danger avec lui, que lui avec elle, elle n'avoit pas laissé que d'encourager leur tête-à-tête, jusqu'au point qu'ayant eu lieu de craindre quelqu'accident, parce qu'elle les avoit surpris dans des situations qui faisoient peu d'honneur à sa fille, elle n'avoit nullement interrompu leurs entrevues; qu'au contraire, elle avoit apoſté un homme qui avoit été son laquais, & un Officier à la demi-paie & de ses parens, pour épier l'occasion de le forcer, en l'effrayant, d'épouser la personne: qu'en conséquence l'ayant surpris dans sa chambre, comme il venoit d'y

entrer, ils avoient tiré leurs épées contre lui, & l'avoient menacé de le tuer sur l'heure s'il ne l'épousoit pas à l'instant; que pour cet effet ils avoient en bas un Ministre tout prêt, comme il le découvrit dans la suite; qu'alors il soupçonna, sur de fortes présomptions, que la Demoiselle étoit du complot; ce qui, joint à leurs menaces, le mit dans une telle fureur, qu'il mit l'épée à la main pour se défendre, & le fit si vivement, qu'il mit le valet hors de combat en le blessant au bras; & s'avançant sur l'autre qui battoit en retraite, il se jetta si furieusement sur lui, lorsqu'il étoit au bord de l'escalier, qu'il le fit rouler en bas un étage entier, & le blessa considérablement par cette chûte; qu'il auroit bien pu payer cher sa témérité; mais que ses antagonistes étoient plutôt chargés de l'effrayer que de le tuer; que là-dessus il étoit sorti de la maison, à la vue de la vieille Dame, du Ministre dont elle s'étoit pourvue, & de ses autres filles, vomissant contre eux les plus horribles imprécations; qu'après cela, voulant rompre tout commerce tant avec la famille en entier, qu'avec Sara Godefroi elle-même, celle-ci avoit trouvé moyen de l'engager à lui donner un rendez-vous à Woodstock, pour

s'innocenter dans ſon eſprit ; que là, il avoit, le méchant qu'il étoit, obligé la pauvre Demoiſelle ſe rendre coupable d'une très-grande faute, pour ſe laver d'une beaucoup moindre ; que dans la ſuite ils s'étoient rencontrés ſouvent à Godſtone, à Woodſtock, & dans tous les environs d'Oxford, où il étudioit alors, & prenoit non de bonnes, mais de très-mauvaiſes leçons ; & qu'à la fin l'effet de leurs fréquentes entrevues devint trop viſible pour demeurer caché ; qu'alors la jeune Demoiſelle, ne pouvant plus ſe montrer ſans faire déshonneur à ſa famille, fut renfermée, & qu'on employa toutes ſortes de moyens pour le perſuader de l'épouſer ; que, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de l'y porter, la famille avoit enfin pris la réſolution de s'en plaindre à ſon pere & à ſa mere ; mais qu'il avoit informé de toute l'affaire ſa ſœur qui ſe trouvoit par hazard au logis ; & qu'à l'aide des ménagemens dont elle avoit uſé, auſſi-bien que de ſa fermeté, ils avoient été trompés dans ce dernier deſſein ; que, perdant enfin toute eſpérance, ils avoient écouté les propoſitions de Milédy Davers, & envoyé la pauvre Sara Godefroi à Marlborough, où elle fut entretenue par Milédy, à qui il en tint compte dans la ſuite,

& où elle accoucha secrettement ; que Milédy Davers s'étoit chargée du soin de la petite fille, jusqu'à ce qu'on pût la mettre à l'école où elle étoit actuellement ; & qu'il avoit mis sur la tête de cette chere enfant une somme considérable, dont l'intérêt suffiroit à l'entretenir honnêtement, & le capital seroit une dot très-raisonnable, & celle d'une Demoiselle, quand elle seroit en âge de se marier. Voilà, ma chere, me dit-il, l'histoire en abrégé ; & je vous assure, Pamela, ajoûta-t-il, que je suis bien éloigné d'en tirer aucune sorte de vanité. Mais puisquelle est arrivée, j'avoue que je souhaite que la pauvre enfant vive, & soit heureuse ; & je dois travailler à la rendre telle.

Vous le devez sans doute, Monsieur, lui dis-je, & je me ferai une gloire de contribuer au bonheur de la chere petite, si vous voulez bien me permettre de l'avoir au logis. Mais, ajoûtai-je, ne sçait-elle rien de ses pere & mere ? Je voulois l'amener à me dire si la pauvre Demoiselle étoit en vie ou morte. Non, reprit il. Ma sœur a dit à sa gouvernante, qu'elle est fille d'un Monsieur & d'une Dame qui sont parens éloignés de Milord Davers, & qui demeurent actuellement à la Jamaïque. Elle m'appelle son oncle, uniquement parce que je

fuis frere de Milédy Davers qu'elle appelle sa tante, & qui en est folle, aussi-bien que Milord, qui sçait toute l'affaire. Ils l'ont chez eux à toutes les vacances, & ont beaucoup de bonté pour elle.

Je crois, ajoûta-t-il, que peu de personnes sçavent ou soupçonnent la chose: car comme la mere est d'une famille au-dessus du commun, ses amis tâchent de la tenir secrette aussi-bien que moi. Et Milédy Davers l'a ménagée avec beaucoup d'adresse & de bonté jusqu'à l'autre jour qu'elle se livra aux transports de sa rage.

Ces mots, *la mere est d'une famille au-dessus du commun*, ne me laisserent aucun lieu de douter que la pauvre Demoiselle ne fût en vie. Mais, Monsieur, ajoûtai-je, comment peut la pauvre mere se priver du plaisir de jouir d'une aussi aimable enfant? Vous y voilà présentement, ma Pamela, reprit-il. Je vois que vous voulez sçavoir ce qu'est devenue la pauvre mere. Il est assez naturel que vous le souhaitiez: mais je voulois vous tenir un moment en suspens pour voir l'effet que cela produiroit sur vous. Mon cher Monsieur, repris-je. . . . Non, non, ma chere, interrompit-il, cela est très-naturel. Je trouve que vous avez eu bien de la patience, & que vous avez amené votre question de

ſi bonne grace qu'elle mérite bien une ré-
ponſe.

Vous ſçaurez donc, que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement qu'on dit que ſa mere demeure à la Jamaïque: elle y eſt en effet & y vit fort heureuſe. Car il faut vous dire qu'elle ſouffrit tant de ſes couches, que tout le monde la regardoit comme une femme morte: ce qui fit ſur elle une ſi forte impreſſion lorſqu'elle en fut relevée, qu'elle n'étoit effrayée de rien tant que de la penſée de commettre encore la même faute. Mon intention, je l'avoue, étoit de lui rendre une viſite dès qu'elle ſeroit parfaitement rétablie. Mais, ſans m'en rien communiquer, elle s'engagea pour aller à la Jamaïque avec deux jeunes Dames qui y étoient nées, & qui retournoient chez leurs parens, après avoir été quatre ans en Angleterre pour leur éducation. Elle m'écrivit une lettre fort touchante, pour me recommander ſa chere petite, & me prier de ne la jamais appeller de ſon nom, mais de la nommer Goodwin, afin que ſa honte en fût moins connue, tant pour l'amour d'elle-même que de ſes parens. Elle ſe fit adjuger par eux une ſomme de cinq cents livres ſterling, leur donnant quittance générale de tout ce qui pouvoit lui appartenir des biens de la

famille, & s'en vint à Londres, & de-là, alla avec ses deux compagnes s'embarquer à Gravesend, d'où elle partit pour la Jamaïque, où elle est heureuse & bien mariée. Elle y passe dans l'esprit de son mari pour une jeune veuve, qui a une fille dont les parens de son premier mari prennent soin. Ainsi, Pamela, vous voyez que, des deux côtés, la vérité est conservée dans cette histoire autant qu'il est possible.

La pauvre Dame, m'écriai-je! que son sort me touche! Je suis ravie qu'elle soit enfin si heureuse! N'êtes-vous pas bien-aise aussi qu'elle soit si éloignée de nous, ma chere, me dit-il? Quant à cela, Monsieur, répondis-je, je ne sçaurois en être fâchée, parce qu'elle jouit à présent d'un bonheur qu'elle n'auroit jamais trouvé ici. Car je suppose bien que vous auriez continué à la tenter, si elle ne s'en étoit pas allée: & ce qui montre qu'elle étoit sérieusement résolue de bien vivre, c'est qu'elle ait pu quitter son pays natal, tous ses parens & amis, vous-même qu'elle aimoit si tendrement, & sa chere petite enfant, pour aller chercher fortune dans un monde tout nouveau, parmi des étrangers, & à travers les hazards de la mer; uniquement pour se garantir de redevenir criminelle. En vérité, Monsieur, le cœur

me saigne du chagrin qu'une pareille situation a dû lui causer : je sens toutes les angoisses où ses remords ont dû la jetter pendant les horreurs de l'enfantement ; angoisses qui dans la suite ont produit sur elle un effet si puissant & si louable. Je l'admire & l'honore pour sa résolution ; je mettrois volontiers au rang de nos plus vertueuses femmes une personne si parfaitement rendue à son devoir, & je ne doute point que Dieu ne lui fasse miséricorde, & que le bonheur dont elle jouit à présent ne soit la récompense dont ce Dieu infiniment bon couronne son repentir & sa réforme. Mais, Monsieur, ajoûtai-je, n'avez-vous pas revu cette pauvre Dame après son accouchement ?

Ne croyant pas sa résolution si ferme, reprit-il, j'allai à Marlborough où j'appris qu'elle étoit partie pour Calne. J'y courus, & je sçus qu'elle étoit allée à Reading voir une de ses parentes. Je l'y suivis, & l'on me dit qu'elle étoit partie pour Oxford, où elle étoit effectivement, mais où je ne pus jamais venir à bout de lui parler.

Elle reçut enfin une lettre de moi, où je la supplioi de m'accorder une entrevue ; car j'avois appris que son départ pour la Jamaïque avec les jeunes Dames étoit résolu, & qu'elle ne rendoit vi-

site à ses parens que pour prendre congé d'eux, & en recevoir la dot qu'ils étoient convenus de lui donner. Elle m'écrivit le mercredi, & me nomma le Samedi suivant pour le jour de notre entrevue, qui devoit être à Woodstock, lieu de nos anciens rendez-vous.

Je me crus alors assuré d'elle, ajoûta-t-il, & ne doutai nullement que je ne dérangeasse tout le projet de son voyage. Je partis le jeudi pour Gloceſter, sous prétexte d'une partie de plaisir, & le samedi je me rendis à Woodstock au lieu marqué. Mais, en arrivant, je ne trouvai au lieu d'elle qu'une de ses lettres, où elle me demandoit pardon de m'avoir trompé. Elle y exprimoit un regret mortel de sa faute, beaucoup de tendresse pour moi, & la crainte qu'elle avoit eue de ne pouvoir tenir sa résolution si elle me revoyoit; qu'elle étoit partie le jeudi pour s'embarquer, croyant bien que cela seul pouvoit la sauver; & qu'elle m'avoit fixé le rendez-vous au samedi, & au lieu même de la scène de ses foiblesses passées, afin que la chose me fît plus d'impression, & que j'en fusse plus porté à avoir pitié d'elle, & à lui pardonner; & afin aussi d'avoir les devants sur moi de trois ou quatre jours, & d'être entierement hors de ma portée. Elle me

recommandoit encore, en me faisant observer que j'étois actuellement sur le lieu auquel la pauvre enfant devoit sa naissance, de lui conserver ma tendresse pour l'amour d'elle ; ajoûtant, que c'étoit l'unique grace qu'elle eût à me demander ; & que dans tous les dangers qu'elle alloit courir, comme dans toutes les traverses auxquelles elle s'exposoit, elle n'oublieroit jamais de prier Dieu pour moi.

Ce récit touchant me fit fondre en larmes. Ah ! Monsieur, lui dis-je, cela ne fit-il pas une puissante impression sur vous ? Une leçon de cet ordre, & donnée sur le lieu même où s'étoit consommé le crime, (car j'admire le pieux stratagême de la chere Dame !) ne pouvoit que vous toucher infiniment. On la croiroit même suffisante pour vous avoir converti pour jamais. Sans doute, qu'elle changea toutes vos mauvaises pensées ? Sans doute, ma chere, me dit il, que je fus vivement touché, quand j'en vins à la réflexion : mais j'étois si assuré de réussir à la tenter, & à détruire tous ses projets de voyage, que d'abord je fus dépité, & de très-mauvaise humeur. Mais, lorsque, comme je viens de vous le dire, la réflexion put avoir lieu, je fus entierement vaincu par ce trait de sa prudence, de son repentir, & de sa

fermeté ; & je l'admirai plus alors que je ne l'avois fait de ma vie. Il me fâchoit cependant qu'elle m'eût échappé de la sorte ; & qu'elle m'eût surpassé à ce point en courage héroïque. Je partis en diligence pour Londres, avec une lettre de crédit de Milord Davers, de cinq cens livres sterling, sur son Banquier ; mais je passai d'abord à Oxford, pour y recueillir autant d'instructions qu'il me seroit possible sur les moyens d'en entendre parler.

En y arrivant, ce que je ne pus faire plutôt que le lundi matin, j'allai dans un endroit nommé Crosbysquare, où demeuroient les amis des deux jeunes Dames. Elle avoit pris la diligence le mardi, & joint ses deux Demoiselles le soir même ; & le samedi elle étoit partie avec elles, pour Gravesend, à-peu-près vers le tems que je l'attendois à Woodstock.

Vous devinez aisément, ma chere, que cela me toucha beaucoup. Quoi qu'il en soit, je convertis en argent toute ma lettre de crédit, & partis le lundi après dîner avec mon Laquais. Nous gagnâmes Gravesend dès le soir ; & là on m'apprit que le matin elle étoit partie de l'Auberge avec les deux Dames, pour aller à bord du Vaisseau, qui n'attendoit que le vent, lequel lui devenoit alors favorable.

Je pris ſur le champ un bateau, & fus à bord du Vaiſſeau, où je demandai Mademoiſelle Godefroy. Jugez, ma chere Pamela, de ſa ſurpriſe & de ſa confuſion lorſqu'elle m'apperçut. Elle penſa s'évanouir. J'offris au Capitaine de lui donner tout ce qu'il voudroit pour ne mettre à la voile que le lendemain: mais je ne pus jamais l'obtenir. Je fis tout mon poſſible pour la perſuader de venir à terre, & lui promis, ſi elle vouloit voyager un peu, de l'accompagner juſqu'à tel endroit d'Angleterre qu'il plairoit au Capitaine de toucher ſur ſa route; mais elle fut inébranlable.

Tous ceux du Vaiſſeau me regarderent comme ſon très-humble ſerviteur, & furent touchés d'une entrevue de ce genre, ſur tout les jeunes Dames & les femmes qui les accompagnoient. Après bien des refus, & ſur les proteſtations les plus fortes, elle ſe laiſſa perſuader d'entrer avec moi dans une des cabanes: & là j'employai toute ma Rhétorique, pour tâcher de la perſuader d'abandonner ſon projet. Mais tout fut inutile. Elle m'aſſura que je l'avois rendu parfaitement miſérable par cette entrevue: qu'auparavant elle avoit déja aſſez de chagrins dans l'eſprit; mais que pour le coup j'avois empoiſonné tout ſon

voyage, & l'avois plongée dans un abyſme de détreſſes.

Je ne pus obtenir d'elle qu'une ſeule grace ; encore me l'accorda-t-elle avec bien de la répugnance ; ce fut d'accepter comme un préſent de ma part les cinq cents livres ſterling que j'avois ſur moi. Et, à mon inſtante priere, elle me promit de tirer ſur moi à ſon arrivée pour une ſomme plus conſidérable ſi elle ſe trouvoit en avoir beſoin, comme ſur une perſonne qui avoit en main ſes effets. En un mot, ce fut l'unique faveur que je pus en obtenir ; car outre qu'elle demeura ferme dans le deſſein de partir, elle ne voulut jamais me promettre d'entrer avec moi en commerce de lettres. Je crois même que, ſi j'avois voulu l'épouſer, ce qui ne m'étoit point encore venu en tête, elle n'en auroit pas moins perſiſté dans ſa réſolution.

Mais, Monſieur, lui dis-je, comment vous ſéparâtes-vous à la fin ? Je voulois partir avec elle, reprit-il, & être mis à terre dans le premier port d'Angleterre ou d'Irlande où on relâcheroit ; il ne m'importoit lequel. Mais elle étoit trop livrée à ſes terreurs pour y conſentir. De ſon côté, le groſſier Maître du Vaiſſeau, qu'ils appelloient Capitaine, & que j'aurois volon-

tiers jetté à l'eau, ne voulut jamais attendre un moment, le vent & la marée lui étant favorables : il me preſſoit ſans ceſſe de retourner à terre, ou de faire le voyage. Comme j'étois d'une humeur impétueuſe, gâté par ma mere, comme vous le ſçavez, & peu accoutumé à me voir contredire, je trouvois fort étrange que le vent & la marée, ou toute autre choſe, puſſent l'emporter ſur moi & ſur mon argent. Mais la choſe n'en arriva pas moins. Je fus obligé de partir, & pris congé des Dames & des autres paſſagers, leur ſouhaitant à tous un bon voyage. Je donnai cinq guinées aux gens de l'équipage, pour les engager à prendre ſoin des Dames, & fis des adieux que vous imaginerez mieux que je ne pourrois les exprimer. Elle me recommanda encore une fois en préſence des Demoiſelles la chere petite hôteſſe ; c'eſt le nom qu'elle donna pour lors à l'enfant ; & me remercia de toutes les marques d'eſtime que je lui donnois, m'aſſurant que l'impreſſiou en demeureroit éternellement dans ſon cœur. En partant, elle me jetta ſes bras au cou, & nous nous quittâmes d'une maniere qui toucha tous ceux qui en furent les témoins, tant hommes que femmes.

Je deſcendis auſſi-tôt du Vaiſſeau dans

le bateau avec le cœur vraiment navré ; j'y demeurai debout à la considérer aussi long-tems qu'il me fut possible de la voir. Elle me regardoit de son côté en portant de tems en tems son mouchoir sur ses yeux. Je me contentai ensuite de considérer le Vaisseau même après qu'on m'eut mis à terre, tant que j'en pus discerner la moindre apparence ; car il étoit déja presqu'à la voile quand j'en sortis. Après quoi, je me retirai à mon auberge dans la plus grande agitation.

J'allai me coucher, mais je ne reposai pas. Le matin suivant je revins à Londres ; & regagnai la campagne l'après-dînée du même jour. Et voilà, ma chere, ce que j'avois à vous dire de la pauvre Sara Godefroy. J'apprends qu'elle envoie à toutes les occasions qu'elle en a, & au sçu de son mari, des personnes pour s'informer comment se porte la fille qu'elle a eue de son premier mari ; & qu'elle a la satisfaction de sçavoir qu'on a beaucoup de soin d'elle. Il y a environ un an que son mari lui envoya en présent un petit Noir d'environ dix ans pour la servir. Mais il fut attaqué de la petite vérole, & mourut un mois après son arrivée.

Il est impossible, lui dis-je, que votre grand cœur n'ait conservé long-tems l'im-

preſſion de cette triſte aventure, & de toutes ſes circonſtances.

Il eſt vrai, reprit-il, qu'elle m'a vivement affecté pendant quelque tems : mais j'étois alors plein de feu & preſqu'incapable de réfléchir. Je commençai bientôt mes voyages : mille nouveaux objets me paſſerent devant les yeux, & firent une puiſſante diverſion ; & vous avez vu, que cinq ou ſix ans après, & même plutôt, j'avois tellement perdu toutes les impreſſions dont vous parlez, que je m'étois bien promis d'obliger ma Pamela à changer de nom, & à devenir Sara Godefroy ſeconde du nom.

Ah ! méchant que vous êtes ! lui dis-je, je vois bien que vous ne dites que trop vrai ; mais je bénis Dieu de ce qu'il en eſt autrement ; je le bénis de votre réforme, autant pour l'amour de vous que pour l'amour de moi-même.

Je l'en bénis auſſi, ma chere, me dit-il, & je le fais avec toute la ſincérité imaginable, & avec d'autant plus de plaiſir, que j'ai, je m'en flatte, reconnu mon erreur de bonne heure, & que jouiſſant d'une ſanté ſi parfaite à la fleur de mon âge, il y a toute apparence que je viendrai à avoir parfaitement en horreur mes égaremens paſſés ; que j'aurai pitié de la pauvre

Sara Godefroy, par les mêmes motifs qui me font admirer les vertus de ma Pamela, & que je prendrai la ferme réſolution de m'en rendre auſſi digne qu'il eſt poſſible. J'eſpere auſſi, ma chere, que vos prieres pour mon pardon & ma perſévérance, ſeront d'une grande efficace envers Dieu.

Ces charmantes réflexions ſur la triſte, mais inſtructive hiſtoire de la pauvre Sara Godefroy, nous conduiſirent juſqu'à la vue de notre maiſon. Nous deſcendîmes de carroſſe, & allâmes nous promener dans le jardin juſqu'à ce que le dîner fût prêt. Et nous ſommes actuellement ſi occupés à tout préparer pour notre comparution à l'Egliſe, que j'aurai à peine le tems d'écrire juſqu'à ce que cela ſoit paſſé.

LUNDI matin.

HIER nous allâmes à l'Egliſe, accompagnés de Jean, d'Abraham, de Benjamin, & d'Iſaac, tous en belles livrées neuves, dans le plus beau de nos carroſſes, qui avoit été néttoyé exprès, doublé & équipé de neuf, de ſorte qu'il avoit toute l'apparence d'être neuf en effet. Mais je n'avois point d'écuſſon à écarteler avec celui de mon cher époux. J'en fis l'obſervation devant lui, & il me répondit en badinant, qu'il avoit bonne envie d'écarteler pour mes armes une branche d'olivier, par alluſion aux eſpérances qu'il avoit * d'une famille. J'avois mis l'habit de damas blanc à fleurs d'or dont je vous ai parlé, une coëffure ſuperbe, avec le collier de diamants, & les boucles d'oreilles, *&c.* ci-deſſus mentionnés. Pour mon cher Maître, il avoit une belle veſte d'un pou de ſoie bleu, galonnée; ſon habit étoit d'un beau drap gris de perle, avec les boutons & boutonnieres d'or, & doublé d'un taffetas blanc. Ah! qu'il étoit charmant dans cet équipa-

* C'eſt une alluſion au Pſeaume 92 où les enfans ſont comparés à des plants ou branches d'olivier.

ge ! Je lui dis que je me trouvois trop magnifique, & que je voulois mettre de côté quelques-uns des joyaux : mais il me répondit que cela ſeroit regardé de ſa part comme un mépris qu'il auroit pour moi ; & que, quoique le monde pût en parler ſur le pied où les choſes en étoient, comme je ſemblois le craindre, il aimoit mieux cependant qu'on dît toute autre choſe, plutôt que d'avancer que je n'étois pas ſur un auſſi haut pied, comme ſa femme, qu'aucune Dame qu'il eût pu épouſer.

La Nobleſſe des environs nous avoit attendus, à ce qui paroît ; car l'Egliſe étoit pleine. A mon grand regret, nous y arrivâmes des derniers : de ſorte qu'à meſure que nous avancions pour gagner le banc de mon Maître, les yeux d'une foule de gens ſe fixoient ſur nous, & nous les entendions tous ſe parler bas l'un à l'autre. Mais mon cher Maître y parut avec un air d'intrépidité, & s'y comporta envers moi d'une maniere ſi tendre & qui marquoit tant de contentement, qu'il donna à toute la Congrégation une opinion très-avantageuſe du choix qu'il avoit bien voulu faire, ne donnant pas le moindre lieu de penſer qu'il en fût honteux Pour moi, comme j'étois réſolue de m'occuper entierement des devoirs du jour, mon at-

tention à m'en bien acquitter, & mon ardeur à rendre graces à Dieu pour les immenſes faveurs que j'en avois reçues, m'occuperent tellement, que je fus beaucoup moins émue que je ne l'aurois été autrement des regards avides & des chuchoteries des Dames, des Meſſieurs, & en vérité de toute l'aſſemblée, dont les yeux étoient tous attachés ſur notre banc.

Quand le ſermon fut fini, nous reſtâmes dans l'Egliſe juſqu'à ce qu'elle fût conſidérablement vuidée; mais nous nous trouvâmes environnés d'une foule qui nous attendoit aux portes de l'Egliſe & dans le porche. Là j'eus le plaiſir d'entendre de tous côtés mille & mille louanges, tant ſur ma perſonne que ſur mon ajuſtement & mon maintien, & pas une ſeule réflexion choquante, ni aucune choſe qui ſentît tant ſoit peu le mépris. Monſieur Martin, qui eſt garçon, Monſieur Chambers, Monſieur Artus, & Monſieur Brooks, y étoient avec toutes leurs familles. Ces quatre s'avancerent vers nous avant que nous montaſſions en carroſſe, & nous complimenterent l'un & l'autre très-poliment & en véritables amis. Meſdames Artus & Brooks eurent le bonté de me féliciter. Madame, me dit la derniere, vous me renvoyâtes l'autre jour mon mari en-

chanté de vos manieres charmantes, & de votre douceur, & vous venez de convaincre aujourd'hui plus de mille ames, que ces belles qualités vous ſont toutes naturelles.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Madame, repris-je. Rien ne me fait mieux ſentir mon bonheur que l'approbation d'une ſi aimable perſonne. Mon cher Maître me donna la main pour monter en carroſſe, & s'arrêta à la portiere pour parler au Chevalier Atkins, qui l'accabloit de complimens, & qui porte toujours le cérémonial un peu trop loin. Je penſe qu'il le fit exprès pour m'accoutumer aux contemplations du public, ce qui me cauſa quelque peine; car j'étois toute déconcertée d'entendre les louanges des gens de campagne, & de les voir entourer le carroſſe de tous côtés. Pluſieurs pauvres me demanderent la charité: je fis ſigne à Jean avec mon éventail: Diviſez, lui dis-je, cet argent entre les pauvres dans le porche de l'Egliſe le plus éloigné; & qu'ils viennent me trouver demain matin, & je leur donnerai quelque choſe de plus, s'ils ne m'importunent pas à préſent. Je lui donnai en même tems tout l'argent que j'avois, qui ſe trouva monter à vingt-cinq ou trente ſhelings; & cela me délivra des clameurs

clameurs avec lesquelles ils me prioient de les aider.

Monsieur Martin vint à moi de l'autre côté du carrosse, & s'appuya sur la portiere, tandis que mon Maître parloit au Chevalier Atkins dont il ne pouvoit se dépêtrer. Je vous jure, me dit-il, que vous avez enchanté toute la Congrégation. Il n'y a pas une ame qui ne chante hautement vos louanges ; & mon bon voisin a sçu mieux choisir pour lui-même, qu'on n'auroit pu le lui insinuer. Je vous jure, ajoûta-t-il, que notre Ministre a plus jetté les yeux sur vous que sur son livre.

Vous encouragez comme il faut les ames foibles, lui dis-je. Je vous jure, reprit-il, que je ne dis que la pure vérité. Je me marierois dès demain, si j'étois sûr de trouver une personne qui eût seulement la moitié de votre mérite. Je ne suis pas louangeur excessif, continua-t-il, & je n'accorde que ce qui est dû au vrai mérite ; mais il faut que je dise avec toute l'Eglise, qui vient d'être édifiée de votre piété, que vous êtes l'ornement de votre sexe, que vous faites un honneur infini à votre époux, & que vous rendez la Religion aimable.

Quand il eut cessé de parler, le Ministre lui-même me complimenta, & me dit

que le pieux comportement d'une auſſi aimable mariée édifieroit tout ſon troupeau, & lui donneroit du courage à lui-même. Vous êtes trop bon, Monſieur, lui dis-je; j'eſpere que je me conduirai conformément aux bonnes inſtructions que j'aurai le plaiſir de recevoir d'un auſſi digne Paſteur que vous. Il me fit une profonde révérence, & ſe retira.

Le Chevalier Atkyns vint alors à moi, tandis que mon Maître montoit en carroſſe. Madame, me dit-il, je vous demande mille pardons de vous avoir privée ſi longtems de votre cher époux: mais c'étoit pour lui dire qu'il étoit le plus heureux homme du monde. Je lui fis une pro onde inclination; mais je l'aurois bien voulu à cent lieues, pour m'avoir ainſi expoſée aux regards de chacun, qui, malgré tous mes efforts, ne laiſſoient pas que de me déconcerter beaucoup.

Si vous voulez venir tous les Dimanches à l'Egliſe avec votre charmante compagne, dit Monſieur Martin à mon Maître, je n'y manquerai pas une ſeule fois, & elle donnera un bon exemple à tout le voiſinage. Ah! mon cher Monſieur, dis-je à mon Maître, vous ne ſçavez pas combien Monſieur Martin a de bonté pour moi. Les civilités dont il m'accable, me donnent le coura-

ge de lever les yeux, & de montrer hardiment ma joie & ma gratitude en plein public.

Je ſuis auſſi ſenſible que vous, mon cher amour, aux politeſſes de mon bon ami. Nous irons conſtamment à l'Egliſe, lui dit-il, & dans tous les autres endroits où nous pourrons avoir le plaiſir de voir le cher Monſieur Martin.

Parbleu ! lui dit celui-ci, vous êtes un mortel bien heureux ; l'exemple de votre épouſe vous a rendu plus poli & plus aimable que je ne vous ai connu de ma vie ; je ne vous ai pourtant jamais regardé comme manquant de politeſſe. Là-deſſus, il nous fit la révérence, & monta dans ſon carroſſe. Nous partîmes, & dans le chemin, le peuple nous accabla de bénédictions, & nous traita de couple charmant.

Comme je n'ai d'autre vanité, en vous répétant toutes ces choſes, que celle de voir la démarche que mon Maître a faite en s'abaiſſant juſqu'à moi, autoriſée d'une approbation générale, je ſçais que vous me le pardonnerez.

L'après-dînée, nous retournâmes à l'Egliſe, & d'aſſez bonne heure, à ma très-humble requête ; mais l'Egliſe étoit déja pleine, & peu après elle regorgea ; tant la nouveauté attire les yeux des humains. Hé-

las ! ils n'en ſont que plus à plaindre ! Monſieur Martin entra après nous, & venant à notre banc : je prendrai ſéance auprès de vous cette après-dînée, mes chers amis, nous dit-il. De tout mon cœur, reprit mon Maître : pour moi j'en fus extrêmement fâchée ; mais auſſi je pris bien la réſolution de ne pas faire céder mon devoir à ma timidité, ni à aucune autre conſidération : & dès que le ſervice commença je me retirai au fond du banc, & laiſſai ſur le devant les Meſſieurs, qui ſe comportèrent l'un & l'autre avec toute la décence convenable. J'inſiſte là-deſſus d'autant plus que ci-devant Monſieur Martin ne s'étoit jamais beaucoup ſignalé par ſon exactitude à venir à l'Egliſe, ni par ſon attention au ſervice lorſqu'il y étoit.

Le Miniſtre, contre ſon ordinaire, & pour nous faire honneur, prêcha une ſeconde fois, & nous donna un excellent ſermon ſur les devoirs relatifs du Chrétien. Comme il fit pluſieurs belles obſervations ſur le ſujet, j'y prêtai une attention toute particuliere. Monſieur Martin m'adreſſa deux ou trois fois la parole pendant le ſermon ; mais il me vit ſi entierement occupée à écouter le Prédicateur, qu'il s'abſtint de m'interrompre : j'eus ſoin cependant de me reſſouvenir de la leçon que mon Maître m'avoit faite précédemment, & de gar-

der avec lui une contenance gaie & obligeante, comme avec un de ſes intimes amis. Mon Maître le pria de nous faire l'honneur de ſouper avec nous. Je ſuis ſi épris de votre épouſe, que je ne vous conſeille pas de trop entretenir cette diſpoſition; car je ſerai toujours chez vous ſi vous le faites. Vous ne ſçauriez nous honorer trop ſouvent de votre compagnie, reprit mon Maître; & comme je vous ai laiſſé bruſquement dans la naſſe du célibat, je ſuis d'opinion que vous ne ſçauriez mieux faire que de répéter vos viſites le plus qu'il vous ſera poſſible; & qui ſçait ſi mon bonheur ne convertira pas un ſecond libertin? Qui le ſçait? reprit Monſieur Martin; je le ſçais, moi; car je ſuis déja plus qu'à demi réformé.

Quand je fus à la portiere, Meſdames Artus, Brooks, & Chambers me furent préſentées par leurs époux: & un inſtant après, la ſpirituelle Milédy Towers, qui m'avoit raillée ci-devant, comme je vous l'ai dit, vint ſe joindre à elles. Madame Artus me félicita, & me dit que toutes mes bonnes voiſines ſe raſſembleroient, & viendroient en corps me rendre viſite. Madame, lui dis je, c'eſt un honneur dont je ne ſçaurois me montrer trop reconnoiſſante; & vous ſerez bien bonne de favo-

riſer & protéger ainſi une perſonne, qui fera toujours ſon étude de mériter vos bonnes graces, par tous les égards imaginables.

Vous n'avez pas beſoin de protection, ma chere voiſine, me dit Milédy Towers, votre mérite ſuffit pour cela. J'ai eu ce matin un rhume, qui m'a retenue au logis; mais j'ai enſuite tant entendu parler de vous avec éloge, que j'étois bien réſolue de ne pas me renfermer cette après-dînée; & je veux faire chorus avec ceux qui vous félicitent; & ſe tournant enſuite vers mon Maître; vous êtes, lui dit-elle, un ruſé filou comme je l'ai toujours cru. Où avez-vous dérobé cette aimable Dame? N'y a-t-il pas de la barbarie à nous l'amener ainſi ſans dire garre, pour nous mortifier & nous éclipſer toutes? Vous êtes bien bonne, Madame, lui dit-il, vous & toutes mes dignes voiſines, de la regarder des mêmes yeux que moi. Mais, ſi je n'avois pas été convaincu, que ſon excellent cœur & ſes manieres préviendroient chacun en ſa faveur du premier coup-d'œil, je n'aurois jamais oſé la mettre dans la claſſe de celles de nos bonnes voiſines qui nous félicitent à préſent d'une maniere ſi obligeante.

J'avoue, lui dit-elle en baiſſant la voix, que j'ai été du nombre de vos cenſeurs;

mais, à préſent que je vois l'honneur que votre épouſe peut faire à la plus haute condition, je ſens que je ne vous ai jamais tant aimé de ma vie, que depuis que je connois le choix que vous avez fait. Ma chere voiſine, me dit-elle en venant à moi, pardonnez de ce que je n'ai conſervé que dans mon eſprit le ſouvenir de vous avoir vue autrefois ; j'aurois dû garder dans le cœur l'idée d'une perſonne qui nous eſt ſi ſupérieure à toutes, par ſon aimable douceur & ſes manieres charmantes, & qui ſoutient avec tant de dignité l'état heureux dont elle jouit aujourd'hui.

Ma chere Dame, lui dis-je, pourrai-je jamais vous exprimer aſſez ma gratitude ? Non, je ne ſçaurois déſormais jetter avec peine les yeux ſur ma condition paſſée ; puiſque l'indulgence & l'exemple de tant de Dames de mérite m'aident ſi puiſſamment à ſoutenir les honneurs auxquels le plus généreux des hommes m'a élevée.

Vous parlez comme un Ange, me dit-elle obligeamment. Si nous étions ailleurs, je vous baiſerois pour cette réponſe. O heureux, heureux Monſieur B ***, ajoûta-t-elle en s'adreſſant à mon Maître ! que vous venez de nous donner une haute idée de votre jugement ! Je vous jure, ajoûta-t-elle, que, ſi je vais vous voir ſeule, je

ne tarderai pas à vous rendre mes devoirs. Ce ſera bien votre faute, Madame, lui dit Madame Brooks, ſi vous vous faites à vous-même le tort d'y manquer.

Elles prirent ainſi congé de nous. Que vous m'avez rendu heureuſe, dis-je avec tranſport à mon cher Maître, en lui donnant la main! Et moi, dit le Prédicateur qui venoit juſtement de nous joindre, à ce que je remarque de vous deux, j'oſerai bien avancer qu'il eſt difficile d'exprimer combien vous rendez votre époux heureux. Je lui fis une révérence en rougiſſant, ne croyant pas qu'il m'eût entendue. Mon Maître lui dit qu'il ſeroit charmé s'il vouloit bien lui faire l'honneur de le venir voir. Il répondit qu'il auroit celui de nous rendre ſes devoirs à la premiere occaſion, & qu'il nous ameneroit ſon épouſe & ſa fille. Je lui dis qu'il nous faiſoit une double faveur, & que je ſerois charmée de cultiver une ſi digne connoiſſance. Je le remerciai de ſon beau ſermon; & lui me remercia de l'attention que j'y avois prêtée, & qu'il voulut bien appeller exemplaire. Mon cher Maître m'aida enſuite à monter en carroſſe, & nous fûmes ramenés au logis, tous deux heureux; &, graces au Ciel, tous deux contents.

Monſieur Martin vint chez nous le ſoir, avec

avec un autre Gentilhomme de ſes amis nommé Dormer ; & il ne nous entretint que de l'opinion avantageuſe qu'il diſoit que chacun avoit de moi, & du bon choix que mon généreux bienfaiteur avoit fait.

Ce matin, les pauvres ſont venus me voir au nombre de vingt-cinq, comme je les y avois invités ; & je les ai tous renvoyé contents : ils n'étoient, Dimanche, pas plus de douze ou quatorze, lorſque Jean leur diſtribua l'argent que je lui avois donné ; mais d'autres en eurent vent, & completterent le nombre ci-deſſus

MARDI.

CE matin, mon généreux Maître m'a donné un témoignage bien raiſonné, mais auſſi bien attriſtant par ſa nature, du cas qu'il fait de mon peu de mérite ; témoignage que je ne pouvois jamais ſouhaiter d'en avoir, & auquel je n'avois garde de penſer.

Après le déjeûner, il me mena promener dans le jardin, & une ondée venant à tomber, nous allâmes nous réfugier dans le petit pavillon du jardin privé, où il m'avoit autrefois donné tant d'allarmes. Ma

chere, me dit-il, s'asseyant à côté de moi, j'ai actuellement mis fin à tout ce qui m'occupoit l'esprit, & me voilà parfaitement tranquille. N'avez-vous pas été surprise de ce que je me suis fort occupé depuis un tem dans ma bibliothéque, & de ce que, gardant le logis, j'ai néanmoins été si peu en votre compagnie? Non, Monsieur, lui dis-je, je n'ai jamais eu l'impertinence de vouloir deviner rien de ce à quoi il vous a plu de vous occuper; & je me garderai bien de jamais me livrer à une curiosité qui pourroit vous devenir importune. D'ailleurs, je sçais que vous avez de grands biens; & le train où vous vous mettez d'examiner & de régler vous-même vos affaires, doit nécessairement prendre une partie de votre tems, dont je dois être fort soigneuse de ne vous rien dérober.

Fort bien! reprit-il; mais je vous dirai à quoi je me suis occupé en dernier lieu. J'ai fait réflexion, que ma famille étoit presqu'éteinte; que, si je meurs sans héritiers, une grande partie de mon bien ira à une autre branche; & que d'autres portions de mes effets mobiliers tomberont entre les mains de gens à la merci desquels je ne voudrois pas que ma Pamela pût jamais se trouver. La vie humaine étant donc précaire, j'ai disposé tellement de tout,

que vous ſerez, quoi qu'il arrive, abſolument indépendante & heureuſe Je vous ai aſſuré le pouvoir de faire beaucoup de bien, & de vivre ſur un pied convenable à une perſonne qui m'appartient de ſi près; & j'ai ôté tout pouvoir à qui que ce ſoit de jamais moleſter votre pere & votre mere dans la poſſeſſion de ce que je leur ai déja aſſigné pour le reſte de leurs jours. Je viens de mettre fin à tous ces arrangemens; il n'y a plus qu'à nommer vos Fidéicommiſſaires *; & ſi vous connoiſſez quelqu'un en qui vous ayez plus de confiance qu'en tout autre, je voudrois que vous le nommaſſiez vous-même.

Je fus ſi vivement touchée de cette triſte marque qu'il me donnoit de ſon exceſſive bonté pour moi, & ſi accablée de la foule d'idées qu'une choſe auſſi ſérieuſe fit néceſſairement naître dans mon eſprit, que la parole me manqua. Je me ſoulageai enfin par un torrent de larmes. Ah! Monſieur, lui dis-je, en le ſerrant tendre-

* En Angleterre, lorſqu'on veut aſſurer un bien à quelqu'un, on le met en dépôt entre les mains de deux perſonnes qui veulent bien s'en charger, & qui, en vertu d'un acte dreſſé exprès, en deviennent reſponſables eux & leurs héritiers, à celui auquel ledit bien eſt aſſuré & à ſes héritiers.

ment dans mes bras, vous m'accablez par un discours si cruel, & cependant si plein de bonté! Je ne pus en dire davantage.

Ma chere, me dit-il, je vous conjure de ne pas vous chagriner d'une chose qui me fait plaisir. Je n'en suis pas plus près de ma fin, pour avoir fait ce testament. Mais comme chaque jour nous expose à mille accidens, & que la vie est si incertaine, différer de mettre ordre à des choses de cette conséquence, est, selon moi, une des plus inexcusables fautes qu'on puisse commettre. On a à penser à tant d'intérêts importans lorsqu'on approche de son dernier période, & l'ame peut s'y trouver si agitée & si peu capable de s'occuper d'affaires, que c'est un meurtre de remettre à une époque si précieuse aucun de ces arrangemens qui demandent plus que tous les autres une mûre délibération, une entiere liberté d'esprit, une vigueur & une santé parfaite. Mon pauvre ami Monsieur Carlton, qui mourut dans mes bras il n'y a que quelques jours, & dont l'ame étoit agitée d'un côté de considérations mondaines, & de l'autre de la violence des maux qui l'ont tué, &, qui plus est, occupée d'intérêts d'autant supérieurs à ceux-ci que l'ame est au-dessus du corps, fit alors une si forte impression sur moi, que

mon impatience en redoubla de me retrouver dans cette maison, où étoient la plûpart de mes papiers, afin d'y faire le testament auquel je viens de mettre la derniere main. Puisque la chose fait tant de peine à ma chere fille, je penserai moi-même à lui choisir les Fidéicommissaires les plus capables de maintenir ses intérêts. Je n'ai donc, ma chere, qu'à vous assurer que dans cette occasion, comme dans toute autre que vous pourriez vous imaginer, je me suis étudié à vous assurer toute la tranquillité, la liberté, & l'indépendance possibles. Et comme je veux à l'avenir éviter de vous parler de rien qui puisse vous attrister, je n'ai qu'une seule & derniere requête à vous faire ; je vous demande en grace, au cas que, pour punition de mes fautes, il plaise à Dieu de me séparer de ma chere & bien-aimée Pamela, de vous faire un devoir de n'épouser pas une certaine personne de par le monde : car, quelle que soit la répugnance que j'ai à penser qu'un autre pourroit me succéder dans votre cœur, je ne voudrois jamais imiter Hérode, & vous interdire un changement d'état par un second mariage.

Je ne pus lui répondre, & la douleur pensa me suffoquer. Je vous dirai, ajoûta-

t-il, pour finir tout d'un coup sur un sujet qui vous chagrine tant, que la personne en question est Monsieur Williams. Il faut aussi vous mettre au fait du motif de ma demande, qui n'est fondé que sur ma délicatesse, & nullement sur aucun dégoût que j'aie pour lui, & sur aucune apparence que je puisse jamais en avoir : mais il me semble qu'il en pourroit retomber du blâme sur ma Pamela, si jamais elle venoit à faire un tel mariage ; qu'on pourroit en prendre lieu de penser, & de dire qu'elle avoit d'abord épousé un homme pour ses grands biens, dans un tems où, sans cela, elle en auroit volontiers épousé un autre ; & que, se trouvant en liberté de suivre son inclination, elle y cede enfin, & se donne le jeune Ministre pour mari. Or je ne sçaurois souffrir qu'on puisse penser, sous quelque frivole prétexte que ce soit, que je n'ai pas toujours eu dans votre cœur la préférence sur tous les hommes de la terre, nonobstant ma conduite à votre égard, ayant fait voir de mon côté que je vous préférois à toutes celles de votre sexe, sans aucune distinction de rang.

M'eût-on donné l'Univers entier, je n'aurois jamais pu ouvrir la bouche. A présent, dit-il, en me prenant dans ses bras, j'ai dit tout ce que j'avois sur le cœur :

je ne m'attends point à une réponſe, & je vous vois trop touchée pour pouvoir m'en faire aucune. Je ne vous demande que de me pardonner un diſcours dont je vous ai appris le motif, qui intéreſſe votre réputation autant que ma délicateſſe. N'allez pas me répliquer : dites ſeulement que vous me pardonnez. J'eſpere que voici la derniere choſe chagrinante que je dirai à ma chere Pamela, dans tout le reſte de ma vie. Dieu veuille, pour notre bonheur commun, la prolonger pendant un grand nombre d'années.

La douleur continua toujours à me rendre muette. Ma chere, me dit-il, la pluie eſt paſſée ; ſortons, & continuons notre promenade. Il me donna auſſi-tôt la main, & j'allois parler ; mais il m'impoſa ſilence. Je ne veux pas, me dit-il, que ma chere amie ouvre ſeulement la bouche. Si je prêtois l'oreille aux aſſurances qu'elle voudroit me donner du ſoin avec lequel elle remplira mes ſouhaits, j'aurois l'air d'en douter, & d'avoir beſoin de ſes proteſtations pour le croire. J'étois aſſuré, ajoûta-t-il, que, pour vous engager à me complaire, il me ſuffiroit de vous dire ma penſée : c'eſt un ſujet auquel je ne repenſerai de ma vie, ſi vous ne le rappellez pas à mon eſprit. Alors il changea de diſcours

de la maniere du monde la plus obligeante.

Ma chere, me dit-il, ne trouvez-vous pas du plaisir à respirer l'odeur délicieuse que la pluie vient de communiquer a ces plates-bandes de fleurs ? Votre présence m'anime à un tel point, que je croirois presque lui devoir ce que nous ne devons qu'à l'ondée, dont la fraîcheur répand autour de nous un si doux parfum. Quand ma Pamela est à mes côtés, il me semble que toute la nature fleurit à l'entour de moi : & je me rappelle à ce sujet une Idylle, que je composai il y a quelques années, en me supposant dans une situation toute semblable à celle où je suis actuellement. Elle en peint si bien tous les charmes, qu'on diroit qu'un esprit prophétique me l'inspira pour lors ; & comme je la sçais par cœur, je vais vous la réciter. Il me prit alors dans ses bras, & tout en marchant il me répeta les vers suivans, dont il me donna ensuite une copie.

IDYLLE.

QUand vous parlez, Iris, de ces vives couleurs
Qui viennent d'embellir nos arbres & nos fleurs,
Vous en donnez la gloire à ces douces ondées
Que les feux du Soleil ont si bien secondées.
De la raison peut-être est-ce suivre les loix ;
Mais de mes sens charmés si j'écoutois la voix,

Si vous me permettiez, Iris, de les en croire,
Je vous ferois au moins partager cette gloire :
Je dirois que c'eſt vous qui rendez en ces lieux
La Nature aujourd'hui ſi brillante à nos yeux.
Ah ! des plus beaux jardins fût-ce ici le modele,
Et de toûs les printems chantés par Philomele ;
Fût-ce ici, chere Iris, le printems le plus doux ;
Ce printems, ce jardin, que ſeroient-ils ſans vous ?
Tant que mon cœur languit loin de votre préſence,
Tout me ſemble avec lui languir de votre abſence ;
Tout paroît triſte & morne à mes ſombres regards.
Mais vous veis-je : auſſi-tôt, je vois de toutes parts
La nature étaler une face riante,
Et prendre de votre air la douceur attrayante.
Votre préſence, enfin, ou produit ces beautés,
Ou produit pour les voir de nouvelles clartés.
Décidez là-deſſus : mais contemplez ces roſes ;
Les voilà ſous vos yeux dans ce moment écloſes :
Ce lys, à votre aſpect, ſemblant ſe réjouir,
Emblême de mon cœur, vient de s'épanouir :
Et que ſont ces parfums, ces odeurs confondues,
Par-tout où vous paſſez, dans les airs répandues,
Qu'un tribut de nos fleurs, qui, pour charmer vos ſens,
Diſſipent leurs tréſors, prodiguent leur encens ;
Tandis que de vos pas la ſecrette influence
De ces biens prodigués leur fournit l'abondance ?
Entre les dons de Flore, & vous, charmante Iris,

Tel eſt le beau rapport que la Nature a mis.
Ils l'ornent en un ſens, vous l'ornez dans un autre:
Vous ſervez à leur gloire, ils ſervent à la vôtre :
Ils parent votre ſein, il les pare à ſon tour :
Sur ce trône animé, vrai trône de l'amour,
Lorſqu'un caprice heureux leur aſſigne une place,
Ils ſemblent reſſentir le prix de cette grace.
Prenez de ces œillets, cueillez de ces jaſmins,
Ils paroîtront joyeux de paſſer par vos mains.
Des roſſignols, encore, écoutez le ramage ;
Ils ſemblent ne chanter que pour vous rendre hommage.
En brillant à lours yeux, de leurs goſiers brillans
Vous avez réveillé les doux gazouillemens.
L'alouette, en volant vers le ſéjour des Anges,
Leur montre, diroit-on, à chanter vos louanges ;
Et nous préfigurant votre ſort glorieux,
Vous annonce d'avance aux habitans des Cieux.
Ici les arbres même ont pour vous leur langage ;
Ces tilleuls, de plaiſir, agitant leur feuillage,
Pour vous offrir leur ombre étendent leurs rameaux :
Là, jaloux de leurs droits, ces ſenſibles Berceaux
Paroiſſent demander qu'on préfere leur ombre,
Retraite des amours & plus fraîche & plus ſombre.
Entrons-y, chere Iris : j'y connois un réduit
Qui conſerve en plein jour les attraits de la nuit.
Dans ce réduit charmant, la nuit & le ſilence
S'animeront pour vous, auront leur éloquence.
Entrons-y, chere Iris : j'y veux, à vos genoux,
Vous jurer librement combien je ſuis à vous.

C'eſt ainſi qu'un beau jour le noble & riche
Alcandre,
Dans de vaſtes jardins nouvellement acquis,
Tenoit à la beauté dont les yeux l'ont conquis,
Un langage galant & tendre.
Euſſiez-vous jamais, à l'entendre,
Deviné quel Hymen, depuis plus de ſix mois,
Les tenoit tous les deux enchaînés ſous ſes
loix ?

Il tâcha par ſes manieres charmantes, d'adoucir la triſteſſe que tant de généroſité, jointe à la gravité du ſujet, & à l'étrange requête qu'il venoit de me faire, m'avoient miſe au fond du cœur. Tout ce qu'il me permit de dire fut, que je n'étois pas fâchée contre lui. Moi, fâchée contre vous ! m'écriai-je en le ſerrant dans mes bras, & le baiſant mille fois : permettez que je vous témoigne ainſi ma gratitude, & le pouvoir abſolu que vos commandemens auront toujours ſur moi.

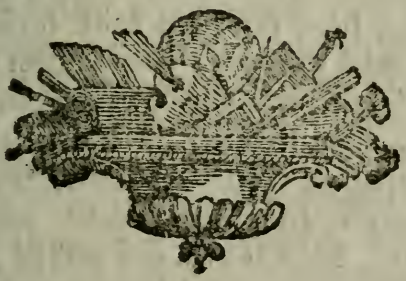
Mon ame étoit pourtant quelquefois en preſſe, & n'a pas même ceſſé d'y être juſqu'à préſent. Dieu veuille que je ne voye jamais le terrible moment qui mettra fin aux jours précieux de mon excellent & généreux bienfaiteur. Dieu veuille.... Mais la ſuppoſition me tue : briſons ſur un ſujet ſi déſolant.

Bon Dieu ! Qu'eſt-ce que cette vie, au milieu même des plus grands avantages qu'elle nous procure ? Nous la paſſons à nous y forger des maux imaginaires, lorſqu'aucuns maux réels ne la troublent. Ces craintes chimériques de poſſibilités que nous ne voyons qu'en éloignement, peuvent nous rendre auſſi efficacement malheureux, que ſi nous avions à lutter contre des miſeres actuelles. Il me ſemble qu'en réfléchiſſant mûrement là-deſſus, chacun devroit ſe convaincre, que ce monde n'eſt pas un lieu où des ames immortelles puiſſent éternellement demeurer, & qu'il faut néceſſairement que cette vie ſoit ſuivie d'une autre, où l'ame entiere ſera ſatisfaite.

Mais ſortons de l'abîme où je me ſuis plongée. Mes lumieres ſont trop foibles pour pouvoir ſaiſir, comme je le devrois, toute l'importance de ces grands ſujets. Il faut me borner à prier Dieu, qu'après avoir fait-ici bas un uſage convenable de ſes faveurs, je puiſſe, avec mon cher bienfaiteur, jouir des félicités de cet heureux état où il n'y aura que des ſatisfactions ſans mélange, & où tout ſera joie, paix & charité à jamais.

Pendant que nous ſoupions, je reparlai de ſes vers. Monſieur, lui dis-je, le charmant échantillon que vous m'avez donné

de votre talent pour la Poëſie, ne me laiſſe nul lieu de douter que vous ne puiſſiez, ſi vous le voulez bien, me faire pluſieurs faveurs du même genre ; puis-je vous le demander en grace ? Juſqu'ici, me dit-il, j'ai mené une vie trop bruyante & trop voluptueuſe, pour pouvoir me livrer à une occupation ſi innocente. J'ai fait par ci par-là quelques légers eſſais ; mais très-peu de morceaux achevés. Je n'avois, en vérité, ni la patience ni l'attention néceſſaires pour m'attacher long tems à une même choſe. Je pourrai de tems à autre vous montrer quelques-unes de mes ébauches : mais c'eſt un genre de productions dans lequel je n'ai jamais pu me contenter moi-même.



VENDREDI.

HIer preſque tous les Gentilshommes de notre voiſinage nous firent l'honneur de nous rendre viſite avec leurs épouſes, qui s'étoient donné le mot pour venir toutes à la fois nous féliciter. Elles furent la bonté, la candeur & la cordialité même; & jamais politeſſe n'égala celle des Meſſieurs. Ils ſouperent avec nous; tout ſe paſſa avec ordre & décence, & à la ſatisfaction de chacun; graces aux bons ſoins & à l'habileté de la chere Madame Jervis, qui eſt une excellente ménagere.

Pour moi, on eût dit que je ne m'étois ajuſtée que pour fixer l'admiration de tout le monde: & en vérité, ſi je n'avois pas ſçu que je ne m'étois pas faite moi-même, comme mon cher pere me le diſoit un jour, & que j'euſſe été aſſez ſimple pour penſer auſſi avantageuſement de moi que l'aimable compagnie vouloit bien le faire, l'orgueil auroit aiſément trouvé place dans mon cœur. Mais je n'ai pas oublié, & Milédy Davers me l'a dit avec autant de vérité que de colere, que je ne ſuis qu'une image & un colifichet. Toute ma vanité eſt de penſer que Dieu m'a élevée à une

condition où je pourrai me rendre utile à des perſonnes qui valent mieux que moi. C'eſt-là mon orgueil, & j'eſpere que ce ſera mon ſeul orgueil. Car qu'étois-je de moi-même ? Dans le bien que je puis faire, je ne ſuis que la troiſieme main : mon cher Maître n'en eſt lui-même que la cauſe ſeconde. C'eſt Dieu, c'eſt l'Etre tout-puiſſant, tout miſéricordieux & tout bon, qui en eſt le premier auteur. A lui donc en ſoit rendue toute la gloire.

Comme je m'attends, mes très-chers & très-honorés Pere & Mere, à jouir bientôt du bonheur inexprimable de vous poſſéder ici, bonheur que je vous conjure de hâter le plus qu'il vous ſera poſſible, je ne vous entretiendrai point du détail de ce qui s'eſt paſſé dans la charmante & derniere ſoirée; car j'aurai & cela & mille autres choſes à vous dire. J'ai grand'peur de vous fatiguer de mon caquet quand je vous verrai.

J'ai eu ici huit Dames d'autant de différentes familles, à chacune deſquelles il me faudra rendre viſite ſéparément. Bon Dieu ! que d'ouvrage je vais avoir à faire ! Je commence à craindre de ne pouvoir remplir mon tems auſſi-bien que je l'ai déja promis à mon cher Maître. Il eſt cependant content, gai, affable & plein de bonté. L'heureuſe mortelle que je ſuis ! Puiſſé-je en reu-

dre toujours graces à Dieu, & en témoigner inceſſamment ma reconnoiſſance à mon cher époux. Quand je ſerai délivrée de l'embarras de tant de viſites, j'eſpere que mon ame paſſera de ce tumulte à un calme domeſtique, qui me permettra de devenir utile à mon cher Maître & à ſa famille.

Ce matin, Milédy Davers nous a envoyé faire ſes complimens de la meilleure amitié du monde, avec des félicitations ſans nombre de la part de Milord Davers. Elle m'a priée de lui envoyer mes papiers par le porteur; & m'a fait dire que, dès qu'elle les aura lus, elle viendra elle-même me les rendre & m'en remercier; & qu'elle & Milord me feront bientôt l'honneur de ſe convier chez moi (c'eſt l'expreſſion dont elle a eu la bonté de ſe ſervir) & d'être mes hôtes pendant quinze jours.

Je n'ai préſentement qu'une ſeule & unique choſe à ſouhaiter; après quoi, je m'imagine que je ſerai toute extaſe; c'eſt votre préſence & votre bénédiction de l'un & de l'autre. Vous me la donnerez, je l'eſpere, matin & ſoir, juſqu'à ce que vous ſoyez établis dans le ſéjour charmant que mon cher époux vous a deſtiné.

Je languis d'avoir la liſte que vous m'avez promiſe des honnêtes gens que vous ſçavez être dans l'indigence: l'argent me

demeure

demeure oisif dans les mains, & ne me rapporte rien. Vous voyez que je suis devenue usuriere, & que je veux tirer l'intérêt de l'intérêt. Je sçais pourtant qu'après avoir fait tout ce que je puis, je n'aurai jamais fait tout ce que je dois. Dieu veuille suppléer à mes imperfections.

J'ai dit à mon cher mari, que je voulois rendre une seconde visite à la laiterie. S'il ne veut pas me l'accorder pour le présent, je ferai comme toutes les femmes gâtées par leurs maris, & je le tourmenterai jusqu'à ce qu'il m'ait satisfaite là-dessus. Si Dieu nous prête vie, il me refusera en vain le plaisir de travailler tout de mon mieux à former de bonne heure le cœur de la chere petite enfant, de peur qu'elle ne tombe dans les mêmes piéges qui ont causé la perte de son infortunée mere. Je lui amasse une provision de jolies choses, afin de m'en faire aimer si je puis, & de la divertir quand je la reverrai.

Je reçois dans ce moment la plus agréable de toutes les nouvelles, en apprenant que Mardi matin vous partez pour venir nous voir. Vous aurez le carrosse sans faute. Dieu veuille hâter notre heureuse rencontre. Elle viendra toujours trop tard. Pardonnez à mon impatience. Je vous envoie ceci pour vous amuser sur la route; & suis

pour jamais votre tendre & respectueuse fille, &c.

Ici finissent les lettres de l'incomparable Pamela à ses parens. Comme ils arriverent chez elle le Mardi au soir de la semaine suivante, elle n'eut plus occasion de continuer son Journal.

Le bon vieux couple en fut reçu avec toutes les démonstrations imaginables de joie, d'amour, & de respect, & son généreux époux leur fit un accueil plein de bonté & de tendresse. Ils y demeurerent jusqu'à ce que tout fût prêt pour leur séjour dans le Comté de Kent. Monsieur B*** lui-même, & leur fille, les y conduisirent, & les mirent en possession de la jolie ferme qu'ils leur avoient destinée. Ils y vécurent long-tems avec beaucoup d'agrément, faisant du bien à tous ceux qui les environnoient, tant par leur exemple que par une charité judicieuse.

Tant qu'ils vécurent, ils rendirent par an deux visites, de chacune quinze jours, à leur chere fille & à son époux, & ils en furent visités à leur tour une fois par an pendant huit jours au moins. Monsieur B*** ayant augmenté la ferme par de nouveaux achats, ils en augmenterent encore la va-

leur par leur diligence, & méritèrent de sa part les témoignages d'affection qu'il leur avoit donnés.

Pour l'aimable Pamela, elle jouit plusieurs années de suite de la récompense due à sa vertu, à sa piété, & à sa charité : elle fit les délices de tous ceux & celles qui la connurent, & fut regardée comme le modele le plus accompli de son siécle & de son sexe.

Elle rendit son cher époux doublement heureux, en lui donnant une belle & nombreuse famille. Il fut pour elle le meilleur & le plus tendre des maris, &, à son exemple, se fit remarquer pour sa piété, sa vertu & son exactitude à remplir tous les devoirs d'un homme de société & d'un vrai Chrétien. Ils firent l'admiration de toutes leurs connoissances, par leurs manieres engageantes, par l'ordre & l'œconomie admirable qu'ils firent regner dans leur maison ; par leur aimable hospitalité, & par une charité qui se répandoit sur tous les objets qu'ils connoissent en être dignes.

Pamela fut réguliérement visitée des principales Dames de son voisinage, qui chérirent sa connoissance, & profiterent de ses bons exemples.

Milédy Davers devint une de ses plus sinceres & de ses plus tendres admiratrices.

& Milord Davers, en quelque maniere, en fut fou.

La jeune Demoiſelle Goodwin fut enfin accordée à ſes ſouhaits & à ſes importunités ; elle ſe forma ſur ſon exemple, & avec le tems elle épouſa un Gentilhomme aimable & riche, qui trouva en elle une femme excellente.

FIN.